LETTERE
DEL CARDINAL
BENTIVOGLIO

CON NOTE
GRAMMATICALI E FILOLOGICHE

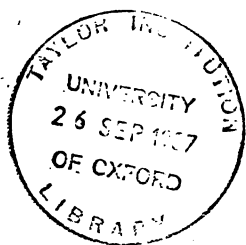
DI G. BIAGIOLI,

AUTORE DELLA NUOVA GRAMMATICA ITALIANA
ELEMENTARE, ET RAGIONATA,
APPROVATA DALL' INSTITUTO DI FRANCIA.

PARTE PRIMA.

PARIGI,

NELLA TIPOGRAFIA DI P. DIDOT MAGGIORE.

M.DCCCVII.

AL SIGNOR DE BRIGODE,

CIAMBELLANO

DI S. M. L'IMPERATORE E RE.

SIGNORE,

Ecco tolte alle tenebre in cui, per maligno fato, giaceansi quasi sepolte l'auree lettere del sapientissimo cardinal Bentivoglio; *ed eccole corredate d'alcune mie note che,* se 'l disir non erra, *sono, per così dire, la chiave di que' reconditi penetrali, ove risiede la vera scienza, e su 'l cui limitare sta scritta la gran sentenza :* Quegli sa le cose, che ne sa le ragioni, e cagioni.

A V. S. I. ho io voluto consagrar la parte dell' opera ch' é mia, e per dimostrarle il de-

siderio del mio grato animo, e per aver ella saputo far sua la dolcissima Toscana favella in modo, ch' è giunta non solo a parlarla con la natìa sua dolce pronunzia, e a scriverla con quella scelta di voci, di costruzioni, modi di dire, e leggiadri motti, che alla vera sua proprietà si convengono; ma per essersi anche tanto in essa inoltrata, che può ora da per se medesima leggere, meditare, e bearsi fra le maravigliose bellezze di quel gran Tosco,

Che le Muse lattar più ch' altro mai;

e in fine per quella sua naturale inclinazione di favorire le onorate fatiche di chi si esercita negli studj delle buone arti; secondando così, per quanto è in lei, l'alta mente

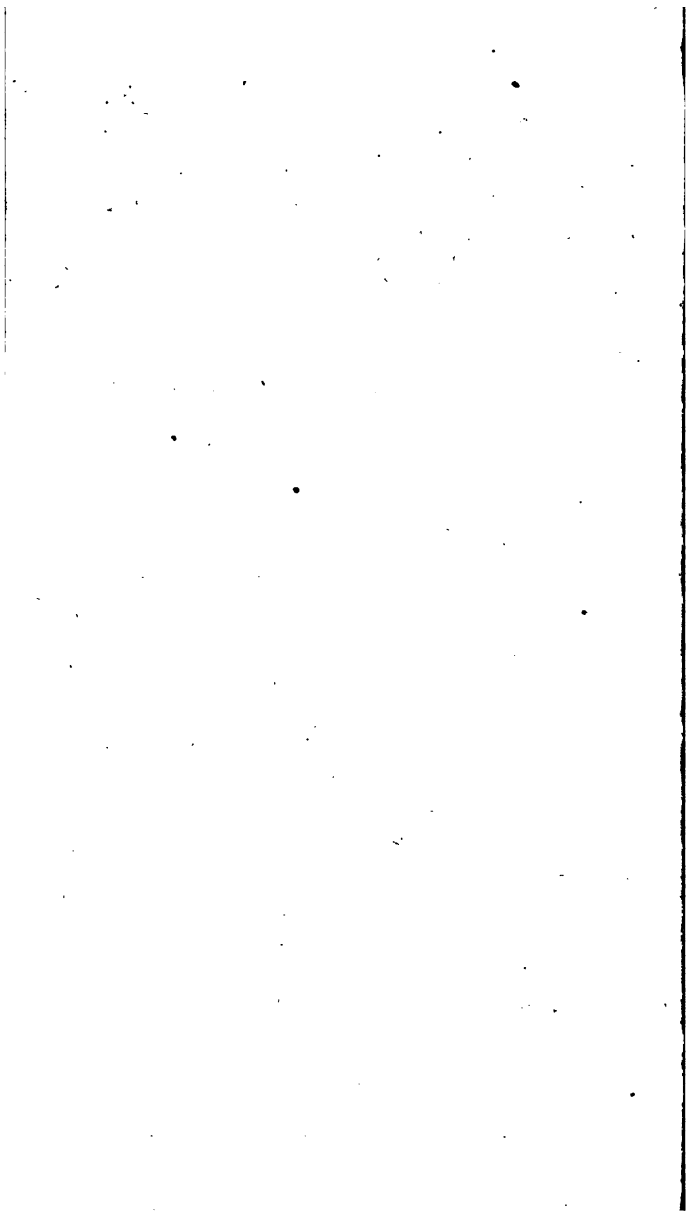
Dell' Eroe cui la libra
Pose il destino in mano,
Onde gli umani movimenti inlibra.

E questo appunto ho voluto io porre in fronte dell' opera, perchè sia di generoso incitamento a' men saldi cuori della studiosa gioventù, e di soave conforto a coloro, che nella

scabrosissima e difficil carriera delle lettere hanno avuto sin ora la fortuna nemica.

Si compiaccia di ricevere gratamente il mio picciol dono, e di riguardarlo come certa pruova dell' ossequioso mio affetto, e della riconoscenza con la quale mi protesto

Di V. S. I.

affezionatiss. et devotiss.
servitore,
G. Biagioli.

PRÉFACE.

> Lo scriver semplice, proprio, e naturale m'è sempre piaciuto, parendomi ch' egli esprima il concetto più breve, e vivo, e chiaro, che il compilato con molt' arte.
>
> DAVANZATI.

VOUÉ dès ma plus tendre jeunesse aux travaux littéraires, je me suis vu appelé par les circonstances à enseigner en France la langue de mon pays. A peine entré dans cette nouvelle carriere, j'ai été frappé du peu de succès que mes prédécesseurs y avoient obtenu. La langue italienne, étudiée dans la capitale par un grand nombre de personnes, n'y est cependant généralement connue que d'une maniere très superficielle. Parmi tant d'écoliers, à peine compte-t-on quelques éleves assez instruits pour lire couramment, et comprendre sans efforts nos bons auteurs : on n'en trouve presque point qui aient acquis une connoissance assez familiere et

assez profonde du génie de notre langue, pour puiser avec fruit dans les sources de notre littérature. J'ai été conduit à penser que la cause principale à laquelle on devoit attribuer des résultats si peu satisfaisants, étoit l'imperfection du mode d'enseignement adopté par la plupart des maîtres; et, dès mes premiers pas, je me suis occupé des moyens de substituer une méthode raisonnée à la routine incertaine que l'usage avoit en quelque sorte consacrée. L'étude comparée de plusieurs langues me laissoit entrevoir déja la véritable route à suivre pour atteindre le but que je me proposois; la lecture assidue et réfléchie des ouvrages de Condillac, et sur-tout de Dumarsais, en étendant et en développant mes idées, a rendu ma marche plus facile et plus sûre. Après m'être pénétré des principes lumineux de ces deux excellents grammairiens, j'ai tenté de les reproduire dans la *Grammaire italienne élémentaire et raisonnée* que j'ai publiée. L'approbation flatteuse des savants qui ont examiné mon ouvrage; l'accueil favorable dont le public l'a honoré; les progrès rapides de ceux qui le suivent, m'ont encouragé à le perfectionner; et j'ose espérer

que les changements importants, les améliorations nombreuses que va présenter la seconde édition de cette grammaire, la rendront plus digne encore de la préférence qu'on a déja daigné lui accorder.

Le premier pas, et sans doute le plus difficile étant fait, le développement de ma méthode exigeoit que je fisse choix d'un ouvrage en prose qui en présentant, sous le rapport du style, un des meilleurs modeles de la langue italienne, fût en même temps assez facile pour convenir à des commençants. J'ai examiné avec attention ceux que l'on donne ordinairement à traduire, et j'avoue qu'aucun ne m'a paru réunir les conditions qui peuvent assurer le succès d'un pareil exercice. Je ne dirai rien de tous ces recueils de phrases décousues, de formules triviales, de dialogues insipides et de misérables historiettes, dont le moindre défaut est d'être écrits dans une langue qui n'a rien de commun avec celle de nos classiques: on paroît aujourd'hui apprécier à leur valeur ces prétendus secours offerts à l'ignorance des éleves par la paresse des maîtres; mais je puis citer comme également contraires au but que doit se proposer un ensei-

gnement raisonné, et par conséquent graduel, d'autres recueils que l'on varie maintenant de tant de manieres, et dans lesquels on entasse confusément la prose et les vers de nos meilleurs auteurs, en mettant indistinctement à contribution tous les genres et toutes les époques de notre littérature. Rien ne me paroît en effet plus propre à fausser le jugement, à égarer le goût, et en même temps à fatiguer inutilement l'attention et la mémoire des éleves, que cet assemblage bizarre, ce mélange incohérent de tous les styles.

Dans tout enseignement, la seule bonne méthode, sans doute, est celle qui procédant toujours du connu à l'inconnu, du simple au composé, place les idées dans leur ordre naturel, et les soumet par conséquent à un enchaînement nécessaire. Les notions nouvelles présentées sans confusion à l'attention de l'éleve, se gravent alors sans effort dans sa mémoire, et chaque pas est pour lui un véritable progrès. Dans l'étude des langues, comme dans toutes les autres, on n'avance promptement et facilement qu'autant qu'on a réellement commencé par le commencement. Ce qu'il importe donc de dé-

terminer avec soin, c'est le point de départ; et, si je ne me trompe, la nature même des choses nous l'indique ici.

Lorsque, chez un peuple civilisé, la langue est parvenue à un certain degré de perfection, ce qui constitue sa forme grammaticale, son caractere, son génie, ses tours propres, et même son élégance et son harmonie, doit se retrouver essentiellement dans le style familier. J'entends par là le langage qu'emploie dans le commerce ordinaire de la vie cette classe supérieure de la société que par-tout on désigne sous le nom de bonne compagnie. C'est elle qui établit souverainement ce qu'on nomme l'usage, dont Horace a dit avec tant de raison: *Quem penes arbitrium est et jus et norma loquendi.* C'est donc à son école qu'il faut puiser les principes de cette langue usuelle et pour ainsi dire primitive, qu'un étranger doit chercher d'abord à se rendre familiere. De là, comme d'un point de comparaison fixe, on s'éleve facilement à la connoissance de tous les genres de style que les grands écrivains ont adaptés à tous les genres de composition. C'est un instrument universel que chacun d'eux n'a fait que modi-

fier pour l'approprier au sujet que son talent l'appeloit à traiter.

Persuadé que l'ouvrage à placer le premier sous les yeux des éleves, étoit celui qui leur feroit le mieux connoître le langage de la conversation des hommes d'un esprit cultivé et d'un goût délicat, j'ai dû naturellement porter mes regards sur les nombreuses collections de lettres que renferment nos bibliotheques. Mais ici le choix n'étoit pas aussi facile à faire qu'on pourroit bien le croire au premier aspect. La littérature italienne a été, dès les premiers temps, féconde en ouvrages de ce genre; et cependant ce n'est qu'assez tard qu'elle a produit le très petit nombre de ceux qui méritent réellement d'être classés parmi les modeles. Les lettres du Tasse, de Caro, de Machiavelli, de Casa, et de tant d'autres auteurs du grand siecle, sont sans doute des productions estimables. Elles peuvent être recherchées par l'homme déja formé, qui veut connoître à fond notre histoire littéraire, et étudier avec détail les variations de la langue et du goût; mais elles ont presque toutes un défaut essentiel, qui ne permet point de les faire entrer dans des livres élémentaires: c'est

que ce ne sont réellement pas des lettres. Comment, en effet, donner ce nom à des dissertations souvent aussi longues que futiles, travaillées à loisir, et presque toujours écrites avec une prétention qu'on excuseroit à peine dans des ouvrages d'un genre très différent? comment assimiler au ton naturel et libre de la conversation, ce style maniéré, ces pensées recherchées, ces tours étudiés, et sur-tout ces éternelles périodes, aussi fatigantes pour un Italien qu'inintelligibles pour un étranger? Certes, rien de tout cela ne se retrouve dans les épîtres familieres de l'orateur romain; ce sont bien réellement des lettres, et c'est par cela même qu'elles feront toujours le charme des gens de goût. Aussi peut-on généralement assurer que, toutes choses égales d'ailleurs, les lettres qui vont le plus sûrement à la postérité, sont celles que leurs auteurs ne lui ont pas adressées.

Le motif qui me conduisoit à chercher parmi les épistolaires l'ouvrage que je devois présenter aux commençants, m'a donc en même temps fait rejeter plusieurs recueils de lettres que l'on a formés en puisant sans discernement et sans choix dans des auteurs d'ailleurs justement esti-

més. Ceux qui ont présidé à ces étranges collections, en ont agi précisément comme le feroit un maître de français qui donneroit à des Italiens, pour livre élémentaire, les lettres de Balzac, de Voiture, etc.

J'ose me flatter d'être à l'abri d'un pareil reproche, en présentant au public une édition nouvelle et revue avec un soin particulier des *lettres du cardinal Bentivoglio*. C'est en effet le recueil qui m'a paru, sous tous les rapports, le plus propre à remplir le but auquel je le destine spécialement.

Bentivoglio s'est rendu également célebre dans la double carriere des lettres et des emplois publics. Issu d'une famille illustre, il naquit à Ferrare en 1579. Une éducation très soignée développa de bonne heure ses talents naturels, et dès l'âge de dix-huit ans il fut chargé, auprès du pape Clément VIII, d'une négociation dont le succès lui mérita la faveur de ce pontife. Appelé à la cour de Rome, accueilli dans cette capitale par tout ce qu'elle réunissoit d'hommes distingués par leur caractere et par leurs places, il fut, en 1607, nommé à la nonciature de Flandre: il la remplit jusqu'en 1616, époque

où il passa à celle de France. Cinq ans après, *Bentivoglio*, nommé cardinal, retourna à Rome, où il fut nommé évêque de Terracine. L'estime générale que ses vertus et ses talents lui avoient acquise, sembloit le désigner pour succéder au pape Urbain VIII, son ami; mais en entrant au conclave, il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau le 7 septembre 1644.

Bentivoglio nous a laissé une *histoire des guerres civiles de la Flandre*, *des mémoires*, et *des lettres*; et ces ouvrages le placent à juste titre au premier rang des écrivains qui, dans le dix-septieme siecle, ont encore ajouté à l'éclat de la littérature italienne. Contemporain et rival du fameux *Strada*, il obtint de son vivant une réputation moins étendue, mais il en mérita une plus durable. On lit aujourd'hui son *Histoire des guerres civiles* avec plus d'intérêt que celle du Jésuite, parcequ'il possede à un plus haut degré les grandes qualités de l'historien. Un esprit étendu, un jugement sain, une connoissance profonde de la politique et du cœur humain, le talent de l'homme de lettres constamment dirigé par l'expérience de l'homme d'état; une conduite attachante, une narration vive et

animée, un style élégant et facile, des traits serrés et vigoureux: voilà ce qui le distingue, et ce qui lui a valu l'honneur d'être comparé aux meilleurs historiens de l'antiquité.

Les lettres de Bentivoglio ont également obtenu en Italie un succès éclatant et mérité: elles présentent en effet la réunion des principales qualités que l'on recherche dans ce genre d'écrits. D'abord, ce sont bien véritablement des lettres; puis ce sont celles que l'homme de l'esprit le plus cultivé et du caractere le plus aimable a écrites, dans les circonstances diverses où l'ont placé le rang élevé qu'il occupoit et les fonctions importantes qu'il avoit à remplir. Le style en est parfait: c'est précisément celui auquel Davanzati accorde avec tant de raison la préférence dans le passage que j'ai choisi pour épigraphe. Il est toujours pur, facile, simple, et naturel; mais à ces qualités qui caractérisent le genre épistolaire, il allie une noble urbanité, une élégance continue, une justesse et une vivacité d'expression, un choix de nuances fines et délicates, une variété et une flexibilité de tours qui le rendent propre à peindre tous les objets et tous les sentiments. L'intérêt du fond, celui

qui résulte de l'importance des sujets, se joint encore, dans les lettres de Bentivoglio, aux agréments du style. Ce ne sont point ces fastidieux détails d'animosités privées, de discussions futiles, de querelles obscures, ensevelies aujourd'hui dans un oubli profond : tous les noms, comme tous les évènements, rappellent ici de grands souvenirs historiques. Il s'agit des intérêts de Rome, de la France, et de l'Espagne. Les guerres religieuses des Pays-Bas, les troubles civils de la France, les mœurs et le caractere des peuples, les intrigues et la politique des cours, la régence de Marie de Médicis, la fin tragique du maréchal d'Ancre, le commencement des divisions entre Louis XIII et sa mere; tels sont les objets qui viennent animer le tableau rapide des voyages et des négociations de Bentivoglio. Ce qui rend enfin le recueil de ses lettres vraiment digne d'être placé au rang des livres classiques, c'est qu'elles sont remplies d'excellents principes de morale, de maximes pratiques très utiles. Ces conseils de l'expérience et de la sagesse naissent toujours du fond des choses; ils sont présentés sans faste, et coulent naturellement de la plume d'un

homme aussi estimable par ses vertus, que justement célebre par son savoir et par ses talents.

Pour faciliter aux commençants, et pour leur rendre plus utile la lecture des lettres que je leur présente, j'y ai joint un grand nombre de notes qui font la deuxieme partie de l'ouvrage. Elles offrent en même temps le développement et l'application de la méthode que j'ai précédemment publiée. Ainsi en expliquant avec soin tous les passages qui peuvent à la premiere vue présenter quelque obscurité, j'arrête continuellement l'attention sur les locutions qui sont propres à la langue, sur les tours qui constituent son génie. Je m'attache à faire connoître comment l'analyse résout tous ces problêmes de grammaire que l'on désigne sous le nom d'idiotismes; comment elle ramene toutes les constructions figurées, toutes les phrases elliptiques, à la construction simple et naturelle. Des cas particuliers je remonte aux idées générales, des exemples aux regles. Persuadé que l'on ne se rappelle facilement que ce que l'on a conçu avec clarté, je cherche toujours à exercer le jugement avant de confier à la mémoire. Enfin, je fais remarquer ce qui

tient aux choix et à la propriété des termes, à la pureté, à l'élégance et à l'harmonie du langage.

Je me flatte que les personnes qui ont déja étudié ma grammaire trouveront, dans la lecture réfléchie et plusieurs fois répétée du texte de Bentivoglio et de mes notes, le complément d'une instruction grammaticale aussi solide qu'étendue; et que désormais familieres avec la véritable langue italienne, elles pourront lire et comprendre avec facilité la prose et les vers de nos meilleurs auteurs, et verront ouverts devant elles tous les trésors de notre littérature. Quant à celles qui, sur la foi de tant de prétendus professeurs, ont pensé que l'on savoit la grammaire lorsqu'on pouvoit dire, *tel mot est un nom, tel autre un verbe, et tel autre une préposition;* ou qui se sont flattées de posséder la langue italienne, parcequ'elles avoient appris par cœur un certain nombre de termes usuels, des regles vagues de syntaxe, et quelques formules triviales de conversation; je les invite à ne se point laisser rebuter par les apparentes difficultés que peut leur présenter au premier abord un travail dont elles n'ont mal-

heureusement pas contracté l'habitude. J'ose leur promettre que, pour peu qu'elles persévèrent dans cette nouvelle carriere d'études, des progrès aussi réels que rapides seront le prix de leur constance, et les conduiront sûrement au but que jusqu'ici elles ont vainement espéré d'atteindre.

LETTERE
DEL CARDINAL
BENTIVOGLIO.

LETTERA I.

A monsignor di Modigliana, vescovo di Borgo San-Sepolcro. A Roma.

Non così tosto io giungo a Ferrara, che ne do parte a V. S. R. (1) e posso dire, che dall' uscir di carrozza al pigliar (2) la penna, non ho quasi frapposto alcun intervallo di tempo (3). Da Roma a Loreto (4) il caldo (5) è stato piacevole; ma da Loreto a Ferrara ho provata (6) un' aria di fuoco. In Macerata (7) godei l'alloggio (8) del signor cardinal Visconte; in Ravenna, del signor cardinal Aldobrandino; ed in Faenza, del signor cardinal Caetano; e tutti m'hanno raccolto con grand' onore (9), e benignità. Quì (10) io riverirò, come debbo, il signor (11) cardinal Spinola nostro legato; mi tratterrò una settimana (12) co' miei (13); e poi seguiterò il mio (14) viaggio. Il più (15) mi resta, e nel caldo (16) più

minacciante; se ben le ferite del Sole (17) fuori d'Italia (18) saranno più oblique, e per conseguenza men fervide. Questo è il primo pegno, che dalla mia parte io do a V. S. R. della scambievol corrispondenza, che noi ci promettemmo nel dividerci (19) l'uno dall' altro; e da lei n'anderò aspettando (20) il debito cambio. Ma per ora non più (21). Da Brusselles (22) il resto; e prima ancora, se ne potrò (23) aver l'opportunità. E bacio a V. S. R.^{ma} affettuosamente le mani. Di Ferrara (24), li 24 di Giugno 1607.

LETTERA II.

Al medesimo. A Roma.

Questa seconda lettera (1), ch'io scrivo a V. S. R. è un parto dell' Alpi; onde le comparirà innanzi tutta alpestre, e tutta orrida. Che teme ella? Teme di vederla, e di leggerla (2)? Non tema, no (3); chè d'Alpi, e di balze non avrà altro, che i nomi; là dove io ne ho provati gli effetti (4) per sette giorni (5), montando, e scendendo continuamente, sin che (6) pur son giunto, Dio lodato (7), a Lucerna (8); che vuol dire (9) alla parte più piana di questo paese (10) impraticabile degli Svizzeri (11). Da Ferrara venni a

Milano. Passai per Modona (12), e per Parma, raccolto, ed alloggiato con grand' onore dall'uno, e dall' altro di quei due principi (13). In Milano fui ospite del signor cardinal (14) Borromeo, che mi raccolse, e trattò veramente con umanità singolare; e dopo aver soddisfatto al debito offizio col conte di Fuentes, mene partii, e di là mene venni (15) verso gli Svizzeri. A Varese, ultimo luogo dello stato di Milano, mi licenziai dall' Italia (16); ch'ivi ella comincia a perdere il nome, e la lingua. Tutto il resto (17) sin quì è stato Alpi, balze, dirupi, precipizj, una sopra un' altra montagna, e San Gotardo sopra di tutte, che porta le nevi in cielo (18); e ch'a me ora ha fatto vedere l'inverno di mezza state (19). Ma finalmente io mi trovo, come ho detto, in Lucerna; e fra mille comodità e favori, che ricevo da monsignor nunzio Verallo. Lucerna è in bel sito (20). Siede sopra un gran lago in un' angolo, il qual si passa con un lunghissimo, e bellissimo ponte di legno (21) tutto coperto. Ieri monsignor Nunzio mi condusse in senato, al quale io presentai un breve della Santità di Nostro Signore, accompagnandolo coll' offizio a bocca, che bisognava. Lucerna ha il primo luogo fra i sette Cantoni Cattolici. Altri cinque ve ne sono (22) d'Eretici; ed uno misto d'abitanti dell'una, e dell'altra sorte. Questa è tutta l'unione Svizzera. Ritengon l'unione di tutti insieme con una lega generale perpetua, e con una Dieta pur generale; che si fa

una, o più volte ogn'anno (23), dove si tratta degl' interessi comuni (24); ed hanno ancora altre leghe particolari fra loro, secondo che i tempi, e gl' interessi hanno congiunto più strettamente questi con quelli. Nel resto ogni Cantone è Republica a parte, e son molto differenti i governi fra loro. Altri son popolari (25); altri d'Aristocrazià; altri misti. Tutti hanno aborrito sempre l'imperio d'un solo, da che i primi si sottrassero all'ubbidienza di Casa d'Austria (26). In Altorfo, per esempio (27), dove io sono passato, la moltitudine esce alla campagna; tutti concorrono a dare i suffragj, e gli danno alzando le mani. A questo modo (28) fanno le leggi, ed eleggono i magistrati. Quì all'incontro il senato governa, e si ristringe a certe famiglie; ed in altri Cantoni il senato non delibera in certe maggiori occorrenze, che non siano convocati i Mestieri (29), che vuol dire la moltitudine. Con diversi principi, e particolarmente coi due Re, hanno lega gli Svizzeri; ma con varie eccezioni, ed in varie maniere (30). I cantoni cattolici col Re di Spagna; i cattolici e gli eretici col Re di Francia. Da tutte le parti (31) ricevon danari; a tutti si vendono; vi son le pensioni generali; vi son le particolari; ed un medesimo cantone, anzi un'uomo medesimo, ha danari (32) dall'una e dall'altra corona. Vendono il servizio de'corpi ad altri, ma ritengon la libertà del paese per loro. Al che sono aiutati non meno dalle forze (33) della natura, che dalla ferocia

di loro medesimi. La natura è forte quì sopramodo (34), e sopramodo anche povera. Onde chi (35) vorrebbe provarsi ad espugnar l'Alpi? e chi vorrebbe desiderar di signoreggiarle (36)? L'Alpi son per gli Svizzeri, e gli Svizzeri all'incontro per l'Alpi. Ma non più delle cose loro (37). Dimani parto di quà (38), ed in un giorno (39) e mezzo, piacendo a Dio, arriverò a Basilea. Questo ho avuto di buono fra tanti monti, che m'hanno difeso dal sole (40); e difeso in maniera, che qualche volta fra le immense loro muraglie sono stato (41) un mezzo dì (42) intiero senza vederlo. E per fine a V. S. R.ma bacio con ogni affetto le mani. Di Lucerna, li 21 di Luglio 1607.

LETTERA III.

Al medesimo. A Roma.

Finalmente ho gettate l'ancore, e sono in porto (1). E come i naviganti cominciano a dar voci d'allegrezza, anche prima di scendere in terra; così ho fatt'io (2) prima di giungere in Fiandra; e ciò fu alla vista di Lucemburgo, per la qual provincia sono entrato in questi paesi. Ma finiamo prima di raccontare il viaggio (3). Da Lucerna venni a Basilea, città molto bella d'edifizj e di sito (4). Stendesi parte in

pianura, e parte in collina; e stą in ripa al Reno, che da un lato (5) la fende, e con un ponte (6) la ricongiunge. Quindi entrai (7) in Lorena; e non potrei dire con quanta benignità, e con quanti onori fui ricevuto in Nansì dal signor Duca, e dagli altri principi di quella serenissima Casa. Vidi il cardinale, che muore insensibilmente di quel suo male (8) riputato malia; non gli restando (9) ormai altro moto, che quel della voce, nè altro di vita, che la lentezza, con che fa il suo offizio la morte. Il signor Duca tuttavia gode una sanità (10) molto prospera, ancorchè vecchio di 70 anni (11). Non si può veder principe di più venerabile aspetto. Ma non è men venerabile di pietà verso la religione (12) cattolica, e di zelo verso la Santa Sede. Da Nansì entrai in due giorni nella provincia di Lucemburgo, ed in quattro son poi venuto a Brusselles; e così ho finito, la Dio grazia (13), felicemente il viaggio; ed appunto m'è succeduto quel ch'io sperava, cioè, che di quà dalle Alpi non avrei sentita gran molestia di caldo. Ieri l'altro, che fu la vigilia di San Lorenzo, io feci l'entrata publica, e fu bellissima. Tutta la corte mi venne incontro (14) a cavallo, in distanza da Brusselles d'un miglio d'Italia; ed ora la corte è numerosissima, per rispetto della sospension d'arme, la quale ha ridotta in Brusselles tutta la gente più qualificata, che prima soleva in questo tempo stare in campagna all'esercito. Il marchese di Guadaleste, am-

basciatore di Spagna, guidava la cavalcata, e dopo *lui* i principali erano i duchi d'Omala, d'Ossuna, e d'Arescot, il marchese Spinola mastro di campo generale dell'esercito, don Luigi di Velasco generale della cavalleria, e il conte di Bucoy generale dell' artiglieria; oltre a molti (15) altri cavalieri principalissimi del paese, che hanno il Tosone, e molti Spagnuoli, Italiani, Alemanni, e d'altre nazioni, ed un gran numero di mastri di campo, di colonelli, e di capitani dell'istesse nazioni, essendo l'esercito di Fiandra quasi un composto di tutte quelle (16), che sono più praticate in Europa. Entrai dunque a cavallo a man dritta dell'ambasciatore di Spagna, precedendo tutta la cavalcata, e fui condotto al mio alloggiamento in questa maniera. Ebbi poi ieri il medesimo accompagnamento in carrozza all'udienza publica, che mi fu data da queste Ser.me Altezze. Prima complii coll' Infanta, e poi coll' Arciduca, e fui ricevuto invero con termini benignissimi, e questa è stata la mia prima funzione di Nunzio. Dalle materie di complimenti, bisognerà ora passare all' occupazione de' negozj, e sene preparano d'importanti. Restan sospese l'armi, come ho accennato; e la sospensione è fatta per otto mesi (17). Per questa apertura si vorrebbe entrare in pratiche formate di pace, o di tregua, e vedere pur una volta d'uscire in qualche modo di tante (18) e sì lunghe calamità della guerra. Sarà negozio di sudore, e di pena. V. S. R.ma

consideri quaranta anni di guerra, e le mutazioni, che quì son seguite, e s'imagini quanto sarà difficile in tanta contrarietà (19) d'interessi, l'aggiustar le cose (20) a soddisfazione degli interessati. Ma io son nuovo; e bisogna innanzi ch'io parli, ch'ascolti ben prima; se bene ho portate quà le orecchie sì piene di Fiandra, che prima di giungervi, mi par quasi d'averla anche abitata cogli occhi. Ho avuto in questa guerra quattro fratelli, e due nipoti; e trovo ora quì pur tuttavia uno d'essi fratelli, ed un de' nipoti; onde quasi nascendo ho udito parlar di Fiandra (21); e nel crescer degli anni mi si son fatte in modo familiari le cose di quà, ch'appunto non restava altro, che il venir (22) quà io medesimo per diventar Fiammingo del tutto. O quanto (23) mi piace Brusselles, e questo sito! Giace in grembo d'un piano al salir d'un colle; e da quella parte, che si va alzando, io feci la mia entrata, e non ho mai veduta scena più bella. Il paese all' intorno è amenissimo; ed ora di mezzo Agosto ride la primavera ne' prati. Ho rubato il tempo alle occupazioni (24), per darlo a questa mia, quasi più tosto relazione che lettera. E per fine a V. S. R.ma bacio mille volte le mani. Di Brusselles, li 11 di Agosto 1607.

LETTERA IV.

Al signor cardinale Spinola, legato di Ferrara.

Furono come augurj per me di felice viaggio quei tanti favori che V. Em. (1) si degnò di farmi in Ferrara. Onde con somma prosperità, e passai poi l'Alpi degli Svizzeri, e son giunto dopo alla residenza mia di Brusselles. Ieri l'altro (2) io feci l'entrata publica, e ieri mi fu data la prima udienza da queste Sereniss. Altezze, le quali mi raccolsero con ogni maggior dimostrazione di rispetto e d'onore verso la Santa Sede; come appunto si poteva aspettare da principi, che sì bene coll' eminenza del sangue accompagnano quella insieme della pietà. Del mio arrivo ed ingresso al carico, io vengo ora a dar la parte che debbo a V. Em. col riverente offizio di questa lettera. Io la supplico a gradirlo (3) colla solita sua benignità, e che voglia farmi godere ancora i medesimi segni della continuata sua protezione in Fiandra, che n'ho provati sempre con sì gran mia fortuna in Italia. Nel resto ben sa V. Em. ch'in ogni tempo sarà immutabile la mia singolar devozione verso di lei (4); e che i suoi comandamenti da niun'altro saranno mai, nè

con maggior desiderio aspettati, nè con più viva prontezza eseguiti. E per fine le bacio umilissimamente le mani. Di Brusselles, li 12 d'Agosto 1607.

LETTERA V.

Al P. Xavierre, generale dell'ordine di san Domenico, confessore di sua Maestà Cattolica, e del suo consiglio di stato. A Madrid.

Com'io procurai in Roma di mostrare (1) ogni maggiore osservanza a V. P. R.ma, (2) quando ella fu eletta al generalato della sua religione; così ho desiderato poi sempre di continuar (3) in ogni altro tempo (4) i medesimi uffizj. Vengo ora perciò a darle parte della risoluzione presa dalla Santità di Nostro Signore, d'inviarmi a questa Nunziatura di Fiandra, ed insieme dell'arrivo mio a questa corte; dove essendo uniti sì strettamente gl' interessi di Sua Maestà Cattolica, e di questi Seren. Principi, a me parerà in conseguenza, servendo quì la Sede Apostolica, d'esercitar la mia devozione verso Sua Maestà (5), e le Altezze loro (6) congiuntamente. Io sono arrivato quà in tempo d'una negoziazione importantissima, che si va incaminando (7), per intro-

durre, se si potrà (8), in qualche modo (9) la quiete in questi paesi, dopo sì lunga e penosa guerra. Di già V. P. R.ma sarà informata di quanto passa. E perchè potrebb'essere, che da queste pratiche fosse per nascere qualche apertura a proposito di far risorgere la religione Cattolica in Ollanda, e nelle altre provincie eretiche, dove è quasi oppressa del tutto, io perciò non dubito, che V. P. R.ma non sia per passar quegli offizj con Sua Maestà, e co' ministri nella presente occasione, ch'ella medesima saprà suggerire a se stessa, colla sua propria singolar prudenza, e pietà. E ben si può credere, che Sua Maestà nel sostenere la causa, onde piglia il suo gloriosissimo sopranome, vorrà ch'apparisca non punto meno l'ardor del suo zelo, che la grandezza delle sue forze. Ed io per fine a V. P. R.ma bacio con ogni affetto le mani. Di Brusselles, li 20 d'Agosto 1607.

LETTERA VI.

Al signor cardinal Xavierre. A Madrid.

Non potevano in vero cospirar meglio insieme, nè (1) gli offizj di Sua Maestà Cattolica in procurar a V. Em. la dignità del cardinalato, nè le virtù singolari di lei in meritar (2) questo grado. Fra i publici

applausi, che n'accompagnano ora il successo, vengo a passare (3) anch'io il presente privato mio offizio, rallegrandomi sommamente con V. Em., che dal supremo onor del suo ordine, ella sia passata (4) a sì sublime dignità della Chiesa. Io prego Dio, ch'a misura del frutto, che tanto maggiore da quì innanzi produrranno le fatiche di lei, vadano crescendo in lei maggiormente eziandio le felicità. E per fine a V. Em. bacio con ogni riverenza le mani. Di Brusselles, li 4 di Gennaro 1608.

LETTERA VII.

Al signor conte Annibal Manfredi. A Roma.

E stato desiderabile per me il silenzio di V. S. Illustriss. (1) poichè mi fa ora ricever da lei con le sue lettere (2) tanti favori (3) in un tempo (4); se ben posso dire d'averli goduti nel silenzio medesimo, avend'ella conservato, a quello ch'io veggo, la memoria di me così viva nell'animo, che poco necessario poteva essere il testimonio esterior della penna. Io tacendo ho contracambiato sempre d'una viva osservanza (5) il suo affetto, e per l'avvenire (6) ancora eserciterò con particolar gusto questa corrispondenza di lettere, alla quale sì cortesemente son da lei provocato (7). Dell'es-

ser stata eletta V.S. Illustriss. all'ambasciaria di Ferrara, io presi quel gusto (8), ch'ella può imaginarsi. Non poteva concorrere in altro soggetto invero, nè prudenza maggiore per trattare i negozj (9) della Città, nè maggior inclinazione per favorir gl'interessi della mia casa. Onde sì come allora io godei sommamente di ciò (10) fra me stesso (11), così ora mene rallegro quanto più posso al vivo con lei. Di me disponga quì sempre V. S. Illust. con ogni maggior libertà. E per fine le bacio affettuosamente le mani. Di Brusselles, li 13 d'Agosto 1611.

LETTERA VIII.

Al signor Antonio Querengo. A Modona.

Confesso il vero. Mi pare un sogno l'aver lettere da (1) V. S. E pur sua lettera è quella, che ricevo ora da lei. Anzi pur non è sua, ma sotto il suo nome è lettera più tosto del signor Livio nostro, che mi dichiara il desiderio del signor cardinale, in proposito de' cavalli. Contuttociò voglio al dispetto di V. S. e del poco amor suo verso di me, che questa sia lettera suà, e ch'in ogni modo abbia luogo l'inganno, ed in lei d'avermi scritto, se ben non voleva, ed in me d'aver ricevute sue lettere, quando men ci

pensava. Crudele signor Querengo! Dopo un silenzio ostinatissimo di quattro anni; dopo esser morta, si può dire, in voi ogni memoria di me, scrivermi una lettera, ch'è quasi più non vostra, che vostra? E non vi par giusto, ch'io mi risenta? Amico mutabile, amico ingrato, amico sol di se stesso, amico in somma, che non è amico. Ma non più di vendetta (2). Torno come prima (3) all'amore; ch'al fine essend'io amico altrettanto immutabile, ed avendo raffinato me stesso in questa distanza di paesi, e diversità di nazioni, non posso non amar voi come prima, il mio signor Querengo, e non esser più che mai parziale del vostro merito singolare. M'è stata dunque carissima quest' occasione d'aver ricevute lettere da V. S. per confirmarle di nuovo, come fo vivamente, l'antico desiderio mio di servirla, col quale anderà sempre accompagnata la memoria di quei tempi dolci di Padova e di Roma, ch'infinite volte con infinito gusto mi si rappresentan nell'animo (4). Del precorrer V. S. a Roma il signor Cardinale, credo che facilmente ciò debba (5) riuscirle. Del riveder me, troppo incerto ne resta il quando (6), nè in questa parte è buon giudice l'affetto di V. S. O quante cose diremmo, e con quanto gusto, se spuntasse l'aurora (7), che conducesse quel giorno! Intanto io ho acquistata in Fiandra molto miglior sanità, Dio lodato, che non godeva in Italia. Questa mutazione, o d'aria, o di vini, o di cibi, o di

vita, o d'ogni cosa più tosto insieme, n'avranno partorito forse l'effetto. Da quest' aria in particolare umida e fredda vien contemperata (8) mirabilmente la mia complession calda e secca, nè può essere invero maggior la soddisfazione, ch'in tutto il resto ricevo da questa Corte. E per fine a V. S. bacio le mani. Di Brusselles, li 20 d'Agosto 1611.

LETTERA IX.

Al medesimo. A Modona.

Tuttavia (1) mi par di sognare. Tante cose in un tempo l'agiata Musa di V. S? Prose, e versi; in istampa (2), ed a penna; e finalmente aver fatto un volo quà in Fiandra la Musa stessa a cantar le mie lodi, *sotto implacido clima?* Sogni mi paiono. E pur ho in mano la lettera; leggo i versi; ed ho nelle orecchie il canto della Musa medesima, che mi lusinga colle mie glorie. O che dolce lettera (3)! o che versi sublimi! o che nobil sonetto! In Cambrai dov'ora mi trovo per occasione (4) di visita, ho ricevuti in un tempo tutti questi piaceri, tali invero, e sì grandi, che non mi resta più alcun disgusto del passato silenzio, col quale V. S. aveva incrudelito con me (5) per sì lungo tempo. Godo sommamente, ch'ella abbia risoluto di lasciar, che le sue rime sian publicate, e

senza dubbio voleran subito per le lingue di tutta Italia. Venni a Cambrai, com'ho detto, per l'occasione accennata di sopra (6). Mi restava solo questo arcivescovato, per finire l'intiera visita di tutte queste provincie cattoliche, le quali ho scorse tutte in cinque viaggi. Ho veduti i Ganti, e le Anverse famose, e le altre più principali città di questi paesi. Ho veduti i luoghi (7), dove son seguite le imprese di guerra più celebri; e forse (mi fa orrore il pensarvi) ho calcate l'ossa d'Alessandro mio fratello, e di Cornelio mio nipote, su la funesta campagna, che servì di teatro alla battaglia memorabile di Neuporto, fra l'onde vaste d'arena, che ha prodotte l'Oceano in quel sito basso per ostacolo a se medesimo. Nel passar che feci per quella campagna, era meco il governatore pur di Neuporto, soldato di qualità, e ch'appunto s'era trovato nella battaglia. Con gran diligenza men'andò rappresentando (8) egli tutto il successo. Da questa parte (9), dicevami, erano accampati i cattolici; da quella gli eretici; con questa ordinanza si mossero i nostri (10); con quella i nemici; in questo sito s'azzufaron gli eserciti; in quello seguì la maggiore uccisione; colà fece discostar tutte le navi ollandesi dal lito il conte Maurizio, per mettere in necessità i suoi soldati, o di morire, o di vincere; quì con sommo valore combattè l'Arciduca; quì fu ferito; quì corse pericolo d'esser preso; e quì finalmente rimase rotto il suo esercito, ma con gran mor-

talità insieme di quel de' nemici. Così parve a me ancora d'essermi trovato al combattimento (11), nell'averne avuta sul luogo stesso tanto al vivo la relazione. Ben può credere V. S. che mi sia mancata l'opportunità più tosto, che il desiderio di veder pur anche (12) personalmente l'Ollanda. Ma l'ho veduta almeno, ed ho penetrati (13) insieme i più occulti arcani di questa nuova Republica delle Provincie Unite, per via d'una (14) esquisita notizia che da mille parti ho procurato d'averne. Ultimamente poi ne mandai a Roma una pienissima relazione, distinta in tre libri, ed i libri in varj capitoli. Ho presa occasione di descriver particolarmente con ogni maggior brevità nel secondo libro tutto il successo della guerra passata; ed in questa mia brevissima narrazione istorica mi son proposto il fioritissimo compendio dell'istoria Romana di Floro, per imitare almeno, sin dove la mia debol penna m'avrà permesso, l'inimitabil vivacità, e grazia di quell'autore. Quante volte (15) ho desiderato di poter comunicare a V. S. questa mia fatica! e quanto di vederla (16) raffinata ben prima dal purgato giudicio di lei, acciochè tanto meno avesse poi a temer le rigorose censure degli altri! Ma per ora (17) ciò non m'è conceduto: forse mi si permetterà un'altra volta. Nè più in questa lettera; chè mi richiaman le mie funzioni ecclesiastiche, e mi stringe il tempo, dovendo io dimani partir per Duai, e per Sant'Omero, a visitar due seminarj d'Inglesi, che

sono in quelle città. Sant-Omero non è distante più di quattro ore di camino da Calès, che vuol dire quasi a vista del canal d'Inghilterra. Tornerò di nuovo a Cambrai, e di quà poi alla solita residenza mia di Brusselles. E per fine a V. S. bacio le mani. Di Cambrai, li 28 di Settembre 1611.

LETTERA X.

Al medesimo. A Modona.

Non ho potuto resistere all'impeto delle occupazioni, dopo il mio ritorno (1) da Cambrai a Brusselles, sì che non mi sia bisognato differir per alcuni giorni la risposta, ch'io debbo all'ultima lettera di V. S. Ebbi la lettera insieme co' secondi suoi versi, e stampati, e a penna. Mi capitarono appunto, mentre io faceva quel viaggio di Duai, e di S. Omero; onde lessi, e rilessi più volte le rime, e la lettera; e molte volte ingannai me medesimo col figurarmi (2) innanzi agli occhi la dolcissima conversazion dell'autore. Ma come ha fatto la Musa di V. S. a diventar sì feconda nell'età sua più canuta? Confesso, che il primo partò di quelle rime mi parve copioso, e ch'io non aspettava poi questo secondo non men copioso del primo (3). Mi rallegro perciò tanto più con V. S. quanto

più (4) veggo, che la sua Musa è per diventar (5) chiara e celebre con queste nuove sì purgate, e sì pellegrine composizioni. Ma lasciamo i versi da parte (6). Dove troverà questa mia lettera (7) V. S? In Modona, o pure in Roma? Credo in Roma più tosto; e tutta allegra in esser passata a goder quel tepido verno, e quei soliti amici. Io gliene (8) dico il buon pro, nè senza qualche sentimento d'invidia: se bene io sono di già fatto Fiammingo in maniera, ch'i miei pensieri son tutti quì; e mi basta solo, ch'io possa venerar di lontano, *Il sacro ciel de la Romana Spera*, per usare il bellissimo verso di V. S. alla quale bacio le mani. Di Brusselles, li 22 d'Ottobre 1611.

LETTERA XI.

Al medesimo. A Modona.

Un pensier mi diceva, che V. S. non anderebbe quest' inverno (1) più a Roma. Eccol (2) verificato; chè quella chioma canuta dell' Apenino, in questo primo cader della neve, le ha gelata la voglia di far viaggio. Quanto m'ha fatto ridere V. S. con quel millesimo che s'aspetta, per far che torni a Roma il signor Cardinale! Veramente non giunge quà avviso più incostante di questo (3), che S. E. vada, e non vada (4). Ma finalmente anderà; chè troppo acuti

sono gli stimoli della gloria, che predica il sonetto di V. S. nel richiamare il signor Cardinal di nuovo alla Sparta Romana. In tanto a lei i libri, com'ella dice, allegeriranno il dispiacere di cotesti nuovi intervalli di tempo. Grandi, e lunghi son quelli, che dividono me da V. S. il mio signor (5) Querengo. Tant'Alpi, tante pianure, e tanti anni (6)! E che sarebbe (7), se non avessero lingua le nostre penne, e ali i nostri pensieri, per conversare insieme anche in questa distanza? E certo la conversazione, che V. S. m'ha fatta godere (8) di tanti suoi bellissimi versi, m'ha apportato un gusto incredibile. Lo stile mi pare all'idea di quello del Casa (9); tanto le parole son piene di numero (10), e tanto i sensi di gravità; benchè ormai è sì lungo tempo, ch'io non tratto nè il Casa, nè altri poeti, nè questa sorte di lettere delicate, che poca parte si concede a me di far simili paragoni. Quì m'ha bisognato star sempre occupato e fisso intorno a materie publiche; e n'ha raccolta di continuo, e distribuita gran copia questo sito di Fiandra, in mezzo della Germania, della Francia, dell' Inghilterra, dell' Ollanda, e delle altre Provincie Unite. Al mio tempo s'è fatta la tregua in questi paesi, per via d'una negoziazione fastidiosissima di due anni; s'è alterata la Francia colla fuga di Condè, ricevuto quì in protezione dal re di Spagna, e da questi principi; s'è commossa due volte la Germania per le discordie succedute fra i due fratelli di questo

Arciduca; col re d'Inghilterra ha bisognato combattere quasi perpetuamente colle scritture; e colle Provincie Unite la quiete non è stata mai tanto serena, ch'alle volte qualche nuvolo di sospetti non l'abbia resa anche torbida. Nè sono mancati in questo medesimo tempo molti altri negozj gravissimi, e quì dentro, e quà intorno, ne' quali ha bisognato occupar gli animi per servizio publico, ed impiegar le fatiche. Con tutto ciò pur regna al presente quì un gran riposo, che per me in particolare sarà grandissimo per l'avvenire, avend'io dato fine alle mie funzioni ecclesiastiche più importanti. Nè so invero qual sia stato maggiore in me il gusto d'aver potuto coll' occasion della tregua, o sì opportunamente cominciarle, o sì felicemente finirle. E ciò basti intorno alle cose toccate di sopra. Noi abbiamo ora in Brusselles per occasion di passaggio le due principesse, madre, e moglie del principe di Condè, che vengon d'Ollanda (11), e se ne tornan di quà (12) a Parigi. A me pare, che si sia fatta più bella ancora di prima (13) la giovane, e più disposta a metter nuovo incendio nel mondo. Ma pur troppo fu pericoloso il passato, e pur troppo noi altri fummo per avvamparne quì in Fiandra. Ho voluto ricambiar la conversazione, che V. S. m'ha fatta godere participandomi le cose sue, con questa, ch'ella goderà parimente nella participazione delle mie. E le bacio per fine le mani. Di Brusselles, li 3 di Decembre 1611.

LETTERA XII.

Al signor Paolo Gualdo. A Padova.

Era ben tempo che dopo un secolo di silenzio spuntasse un giorno dell' antica memoria di V. S. verso la mia (1) persona. Ma quante cose ha bisognato, che vi concorrano? Che monsignor Ortembergo fosse fatto vescovo d'Arras; ch'egli venisse in Fiandra; che passasse per Padova; che fosse alloggiato da V. S. (2), e ch'egli poi al fin le rapisse più dalle mani, che dalla volontà la lettera scrittami. Diciamo il vero, il mio signor Gualdo. Chi (3) è lontano riman semivivo nella memoria, e nell' affezione degli amici. Ma io stimai sempre sì affettuosa la volontà di V. S. verso di me, che mi pareva di poter credere (4), che niuna cosa (5), nè pur il mar gelato di queste nostre settentrionali contrade, potesse aver forza d'intepidirla. Torno alla lettera, la qual finalmente o data, o rapita, m'è stata carissima, e due dì fa solo mi fu inviata da monsignor vescovo d'Arras. Di cotesta università, di cotesti amici, e particolarmente del proprio stato di V. S. ho avuto gran gusto d'intendere quel ch'ella men'ha avvisato. Ma come tralaciò ella di far commemorazione del nostro buon vec-

chio Pigna? Forse perch'egli s'è dimenticato di me(6)? Io quì vivissima conservo, e conserverò sempre la memoria di Padova; non già (7) quella delle mura Antenoree, nè dell' altre parti inanimate di cotesta città (8), ma delle parti animate, e spiranti, che mi rappresentano di continuo gli antichi gusti degli anni, ch'io vi spesi fra la dolce e fruttuosa conversazione di tanti amici. Resta, che V. S. emendi il silenzio passato nell'occasioni di scriver per l'avvenire. Io invitato, risponderò; e non invitato, provocherò. Intanto si conserverà in me sempre l'antico affetto verso la sua persona, e la stima, che ho fatta in ogni tempo della sua molta virtù. E le prego per fine ogni vero bene. Di Brusselles, li 21 di Gennaro 1612.

LETTERA XIII.

Al signor marchese Spinola, cavalier del Tosone, del consiglio di stato di Sua Maestà Cattolica, e maestro di campo generale del suo esercito in Fiandra. A Madrid.

E PER nobiltà di sangue, e per eminenza di merito (1), portò seco in Ispagna il Grandato V. E. anche prima di conseguirlo. Onde non è maraviglia, se da tutte le parti si concorre quasi a gara

nell'applaudire (2) a questo successo. E veramente si può stare in dubbio, qual sia per sentirne maggior piacere; o l'Italia, che diede V. E. alla Spagna; o la Spagna, che conferisce in lei quest'onore; o la Fiandra, che le ha somministrata la materia principalmente da meritarlo (3). Io posso affermare a V. E. ch'in questa corte l'allegrezza non poteva apparirne maggiore; e qual sia la mia propria, non ho parole (4), che possano esprimerlo. Supplico V. E. di gradire (5) questo debole testimonio, che gliene invio, e poichè dovremo riaverla presto quì fra di noi (6), allora io spererò di supplir meglio colla viva mia voce al difetto presente di questa lettera. Io prego Dio intanto, ch'a V. E. conceda felicissimo ritorno, con ogni altra prosperità più desiderata. E per fine le bacio umilmente le mani. Di Brusselles, li 10 d'Aprile 1612.

LETTERA XIV.

Al signor abate Feliciano, segretario della Santità di Nostro Signore. A Roma.

Mio interesse fu senza dubbio, come V. S. scrive, che sì gran parte della segreteria di Nostro Signore passasse in mano di lei, dopo la morte del signor

cardinal Lanfranco, di felice memoria. Ma non ha potuto in me il mio proprio rispetto in maniera, ch'io non abbia anteposto ad ogn'altro quello di V. S.; la cui virtù (1) potrà ora apparir molto meglio in sì nobil campo. Di cotesto suo avanzamento (2) io mi son rallegrato fra me stesso con tutto l'animo, e ne vengo a dare ora a V. S. quel più vivo testimonio, che posso con questa lettera; la qual si vergogna però di vedersi (3) precorsa dall'offizio cortesissimo della sua. Nel resto io non dubito punto, che del suo affetto verso le cose mie non siano per essermi dati quei segni da lei nelle occasioni future, che n'ho veduti sempre nelle passate. Troverà immutabile V. S. in me all'incontro, e l'osservanza mia solita verso di lei, e l'antico desiderio mio di servirla. E le bacio le mani. Di Brusselles, li 12 di Maggio 1612.

LETTERA XV.

Alla signora Donna Giovanna di Sciassencurt, cameriera maggiore della Sern. Infanta. A Marimonte.

Sono mie perdite (1) quelle di V. S. Ill., e non ha ella senso, ch'in me non venga impresso dal singolar desiderio mio di servirla. Può ella credere perciò, che il mio dolore si sia accompagnato intieramente

col suo nella morte della signora donna Vincenta, che goda il cielo (2). Ma poichè Dio con segni sì manifesti l'ha chiamata agli eterni riposi, come l'esemplarissima sua vita ci prometteva, dobbiam consolarci nel suo passaggio, e non invidiare a lei (3) quella felicità, alla quale convien, che s'aspiri da noi parimente, per render felici noi stessi ancora. Ho voluto nondimeno soddisfare all'obligo, che m'impone questo successo in passare con V. S. Ill. il presente offizio di lieta condoglianza più tosto quasi, che mesta. E per fine, le bacio con ogni maggior affetto le mani. Di Brusselles, li 29 di Maggio 1612.

LETTERA XVI.

Al signor cavalier Tedeschi. A Verona.

Che (1) non può in somma un'ostinata importunità? Eccovi (2) una mia lunga lettera al dispetto delle mie occupazioni, e più ancora del mio decoro, che non vorrebbe, ch'io ricambiassi le triviali vostre gazzette di Verona, con queste nostre eroiche nuove di Fiandra. Discorriamo dunque sul serio (3). E per rispondervi prima intorno all'armi d'Italia, noi qui speriamo, che le cose in coteste parti piglieran buona piega, e che finalmente cotesta guerra, ch'è stata

sempre mista di negoziazioni (4) di pace, si convertirà in vera pace. Io per la mia parte così ne giudico. E se ben dico (5) quello, che sento, confesso nondimeno, che dico ancora quel che vorrei. Vorrei la pace in Italia (6); perchè potessero tanto più restar libere queste nostre armi di Fiandra, ed essere tanto maggiori i progressi, che quì si vanno facendo con sì gran benefizio della causa cattolica. Ma di quest' armi, e di questi progressi, che si discorre (7) costì (8) fra voi altri? Che se ne crede? Forse, che s'abbia voglia di nuova guerra dalla parte (9) di Spagna, e di questi principi? No veramente: e credetelo a me, il quale, e per ragion del carico che maneggio, e per rispetto della confidenza che mi si mostra, ho grand'occasione di toccare il polso alle cose, e di saper le crisi di questi moti. L'insolenze degli eretici non si potevano più soffrire, dopo la novità d'Acquisgrano, e di Mulen, e dopo quest' ultima di Giuliers, e molte altre non sì manifeste, ma non men temerarie. La necessità dunque ha fatto muover quest' armi, ed il favor della causa le ha fatto correr felicemente sin quì (10). Abbiamo restituito il governo a' Cattolici in Acquisgrano: s'è disfatta la fortificazione di Mulen; e nel medesimo tempo s'è entrato in varie terre del ducato di Giuliers. Quindi poi s'è passato il Reno, e dopo alcuni giorni di resistenza s'è preso Vesel, terra grossa, e di sito importante sopra quel fiume; nido

d'eretici; colluvie d'ogni lor setta; università dove s'insegna la lor dottrina; la Genevra in somma del Reno, perchè quivi ancora i dogmi di Calvino son quelli che regnano, e gli abitanti per la maggior parte son calvinisti. A questo segno son ora le cose; e come dissi, non s'è avuto pensiero quì di turbarle, ma di ridurle ad una quiete, ch' abbia ad essere (11) tanto più durabile, quanto sarà più onorevole. In tanto restano attoniti sopramodo gli eretici; e gli ha involti particolarmente in grandissimi sospetti l'aver veduto (12) in questa corte, su l'uscir dell' esercito (13), gli ambasciatori degli elettori ecclesiastici di Germania, che vuol dir quasi di tutta la lega cattolica; ed aver veduto questo ambasciatore di Spagna, e me ancora andar coll' esercito sotto Acquisgrano, nella presente spedizione, che s'è fatta. Hanno temuto in somma, e temono tuttavia, che questa sia una collegazione di tutto il corpo cattolico, in favor di Neoburg apparentemente, ma in sostanza a danno di tutta la loro fazione eretica. La verità è, che dal canto nostro s'è voluto sostener Neoburg, dopo essersi egli dichiarato cattolico; e s'è voluto reprimer l'ardire degli eretici, i quali s'avevano di già colla speranza divorato l'imperio, e posti fra i denti, per così dire, gli stati ecclesiastici intorno al Reno, e particolarmente gli elettorali. In tutti i quali maneggi, quanta parte abbia avuta l'opera, e l'autorità di sua Beatitudine, gli altri suoi

ministri lo sanno, e ne so anch'io qualche cosa, benchè mi confessi il più debole di tutti. Ma non debbo riputarmi già (14) il men fortunato. Ho avuto occasione di trattare in questa congiuntura cose gravissime (15), e d'aver le mani in varie pratiche, l'une tendenti all'armi, e l'altre alla conservazione della quiete; ma non discordanti però fra di loro, poichè s'è preteso, che l'armi abbiano a stabilir maggiormente in queste parti il riposo. Il che (16) spero, che seguirà col divino favore. Non debbo riputarmi, dico, il men fortunato, quand'io considero, ch'oltre alla trattazione de negozj ho veduto formar quest'esercito, e vedutolo uscire in campagna, e marciare ordinatamente, e che sopra le lance, e le picche, ed in bocca de' moschetti, e cannoni si portava l'esecuzione del mandato imperiale, contro gli eretici d'Acquisgrano. Ma non più (17); che pur troppo lunga diventa ormai questa lettera, e troppo mi sono io diffuso in riferir (18) tanti successi di questa nostra arena militare di Fiandra. Ripiglio dunque la mia persona di nunzio, e lascio a voi la vostra di gazzettante. E per fine, vi prego ogni bene, e contento. Di Brusselles, li 10 di Settembre 1614.

LETTERA XVII.

Al signor marchese Spinola. A Vesel.

Ha mostrato il solito singolar suo valore V. E. nell' acquisto di Vesel; e ha dato nuova occasione alla lega cattolica d'averle nuovi obblighi d'un successo così importante. Io mene rallegro nel più affettuoso modo che posso con V. E., e come tanto interessato nella particolar gloria di lei, e come tenuto (1) per tante cagioni a desiderar prosperi avvenimenti a quell'armi, che difendon sì buona causa. Piaccia a Dio di secondarle (2) ogni giorno più, e che (3) la mano di V. E. che ha saputo con celerità così grande, e mettere insieme l'esercito, e condurlo contro i nemici, sia l'istrumento, dal quale abbia in queste parti a ricevere altrettanto di vigore (4) la religion cattolica, quanto essa prevale di giustizia all' empietà eretica. Io diedi subito pieno ragguaglio alla santità di Nostro Signore di quello, che fu veduto da me (5) medesimo per quel poco tempo, ch' ebbi la fortuna d'esser soldato anch'io di V. E. sotto Acquisgrano. Ora invierò a sua Santità le relazioni, che vengon dagli altri intorno a cotesti felici progressi di V. E., e quelle particolarmente, che ne fa

risonare la fama publica, degna tromba delle sue lodi. E per fine le bacio riverentemente le mani. Di Brusselles, li 12 di Settembre 1614.

LETTERA XVIII.

Al signor cardinal d'Este. A Modona.

Che V. Em. potesse con ogni felicità, e condursi in Ispagna, e spedirsi da quella corte, e ricondursi poi in Italia, niuno più di me (1) l'ha desiderato, e niuno gode ora più di quel che fo io (2) di vederne riuscito così appieno l'effetto. Di tutti questi (3) successi io vengo a rallegrarmi con V. Em. quanto più posso affettuosamente; ma sopra ogni cosa, ch'ella del suo singolar merito abbia dato a quella corte sì chiaro saggio. Ch'oltre alla relatione particolare, ch'io ho avuta di ciò da monsignor di Capua nell' ordinaria nostra corrispondenza, n'è volata la notitia in tanti modi su l'ali del grido publico, che V. Em. non poteva desiderarne più nobile testimonianza di questa. Piaccia a Dio di secondare le sue presenti prosperità di viaggi, e di negozj con un nuovo corso di mille altri lieti successi in futuro, e di conservar lungo tempo alla sua serenissima casa quell'ornamento, che le ha dato con darle l'Em.

sua persona. E quì per fine io bacio a V. Em. con ogni maggior riverenza le mani. Di Brusselles, il primo di Novembre 1614.

LETTERA XIX.

Alla signora Donna Francesca di Clarut ambasciatrice di Spagna. A Praga.

Gia molto prima d'ora io sapeva, ch'una delle cose più desiderate dalla Santità di Nostro Signore era d'avere (1) il signor don Baldassare di Zuniga in Roma per ambasciatore di sua Maestà (2) Cattolica. Ond'io non dubito, ch'ora non sia per essere altrettanto grande il gusto di sua Santità per questo successo, quanto n'è stato prima grande il suo desiderio. Fra le publiche conseguenze, ond'è resa quest' elezione sì piena d'applauso, io non dovrei frapporre alcuna considerazione mia privata. Contuttociò avendomi quì V. E. favorito sempre con termini sì cortesi, e non meno il signor don Baldassare medesimo di lontano (3), è forza, ch'io senta grandissimo gusto d'un tal successo anche per mio proprio rispetto. Con V. E. io me ne rallegro con tutto l'animo, e tengo per fermo, ch'ella sia per restar soddisfatta in maniera della stanza di Roma, che non le sia punto per dis-

piacere d'aver lasciato (4) cotesta di Praga. In tanto io sarò precursore di V. E. dovendo seguire in breve la mia partita da questa corte, e delle sue qualità singolari farò quella relazione anticipata, che debbo; se ben sì imperfettamente, che ne resteranno più tosto ombreggiate, ch'espresse. Bacio per fine a V. E. riverentemente le mani, e le prego ogni più desiderata felicità. Di Brusselles, li 26 di Settembre 1615.

LETTERA XX.

Alla signora Donna Caterina Livia contessa di Furstemberg. A Brusselles.

Ch'io non dica (1) mal di Germania? come no (2)! Strade pessime; leghe eterne; montar, e scendere del continuo, passar mille fiumi con mille pericoli; nevi fin' al ginocchio; venti che fendon le labbra, e le orecchie; e ch'io non dica mal di Germania? Osterie succide; ostesse che subito inlordan, e non toccan la mano; stufe puzzolenti; vini che tuttavia tirano al mosto (3); vivande piene di spezierie; e ch'io non dica mal di Germania? Alloggiare ora fra calvinisti, ora fra luterani; non poter dir messa, nè udirla nelle feste più principali; caminar mille giorni (4) senza trovare alcun luogo di qualità; e

ch'io non gridi contro Germania? Non creda però (5) V. S. Illustrissima, non creda sì facilmente tutto quello, che scrivo. La verità è, ch'io non ho voluto dirla quasi in niuna delle cose, c'ho scritte. Scherzo è stato il non dirla (6); e mi pareva appunto di scherzar (7) tuttavia fra le conversazioni solite di Brusselles, e tuttavia di far la persona di Cortiggiano, in luogo di quella, che mi conviene far ora di Viaggiante. Mi disdico dunque. Ho trovato trattabil camino; leghe tolerabili; passai il Reno, ed il Danubio felicemente; osterie molto comode; ostesse amorevoli, e che secondo lo stil del paese vorrebbono entrar meco a tavola; stufe tiepide e politissime; vini molto saporiti del Reno, e del Necare; calvinisti e luterani, il cui Calvino e Lutero non è altro, che il mangiare, ed il bere (8). Questi sono quei tanti mali, che sin ora ho patiti in Germania; e che dovrò patire sino al mio arrivo in Italia: benchè di già tutto sarà paese cattolico quello, per dove io passerò da quì innanzi. Ora mi trovo in Augusta, e sin quì, per Dio grazia (9), ho fatto il viaggio prosperamente. Passai il Reno a Spira, città più nominata, che bella (10). Ho passato poi il Danubio a Ulma vaga città invero, e che molto m'ha soddisfatto; ma quest' Augusta ha dell' augusto (11) certamente negli edifizj, nelle strade, e nel popolo; e per me, credo che la Germania non possa (12) aver città più bella di questa. Quì mi fermerò dimani, e seguiterò

poi verso Ispruc il viaggio, intorno al quale continuerò a dar quel ragguaglio, che debbo a V. S. Ill. E le bacio per fine con ogni affetto le mani, pregando Dio, che le conceda ogni prosperità più desiderata. D'Augusta, li 11 di Gennaro 1616.

LETTERA XXI.

Al signor cardinal Ubaldini. A Parigi.

V. Em. (1) di già m'avrà letta nel cuore l'allegrezza, che nacque in me subito alla nuova (2) della sua promozione al cardinalato. L'affettuosa mia servitù verso di lei, esercitata in Roma da me prima con offizj privati, e poi con occasione delle cose publiche sì lungo tempo, mentre ella è stata in Francia, ed io in Fiandra, le avrà facilmente, anche senza l'espressione di questa lettera, testificato appieno il particolar gusto, che n'ho sentito. Grande usura di gloria ha partorito a V. Em. l'essersi sospeso il suo avanzamento dalla promozione passata a questa. Quanti accidenti dopo son nati in Francia? Quanto grandi (3) sono state le ultime turbulenze? Onde tanto più ha potuto faticar fruttuosamente V. Em. in servizio publico, e con tanto maggiore applauso conseguir quella dignità, ch'era meritata anche prima dal singo-

lar suo valore. Della promozione io ebbi nuova sul punto del mio partire di Fiandra (4), che fu a mezzo il mese passato (5). E se prima mi dispiacque di non ritornare in Italia per Francia, molto più m'è dispiaciuto ciò dopo, per non essermi stato permesso, ch'io medesimo fossi lettera viva di quest' offizio. Per coteste Maestà io portava brevi della Santità di Nostro Signore, e lettere dell' Em. signor cardinal Borghese; ma la tardanza del lor ritorno a Parigi, e la necessità del partire dal canto mio, fecero, ch'io mi risolvessi a voltarmi in Germania; la qual risoluzione presi per far il viaggio in carrozza, e fuggire in quest' aspra stagione l'Alpi degli Svizzeri, e quelle scale immense di San Gotardo. Prima d'ora non ho avuta comodità di scrivere a V. Em. Ora (6) piglio questa, che mi si porge in Augusta, e mi rallegro quanto più posso affettuosamente con lei di vederla ascesa al cardinalato, nella qual dignità, io non dubito punto, ch'ella non sia per far apparire al teatro di Roma così chiara la sua virtù, come chiara l'ha fatta risplendere in tante occorrenze publiche a quel della Francia. Torno ora a me stesso. Domani io parto d'Augusta, e di quà me ne vo dirittamente a Ferrara, per rivedere i miei, e le cose mie. Seguiterò poi il più presto, che potrò verso Roma il viaggio, per riverire i Padroni, e riconoscer la Corte. Dico riconoscere, perchè dopo tanti anni di lontananza, e tanta mutazione di cose, quella Roma, che troverò,

non sarà più senz'altro quella, che già lasciai. Colà spero, ch' avrò occasione di rivedere presto ancora, e servir V. Em., e di godere i soliti suoi favori. Ho avuto fin quì più felice viaggio, ch'io non pensava. Poco ghiaccio, e poca neve; e poco bisogno di stufe c'è stato fin ora. La minor parte mi resta. Piaccia a Dio, che non sia la più difficile. E per fine a V. Em. bacio umilissimamente le mani, e le prego ogni maggiore felicità. D'Augusta, li 12 di Gennaro 1616.

LETTERA XXII.

A monsignor Grandenigo, vescovo di Feltre.

Ancorchè non pigliassi la penna, mi correrebbe in mano da se medesima (1), perch'io avessi a dolermi d'un silenzio (2) tanto crudele. Avervi io scritto, e voi non avermi risposto? Dov'è l'antica vostra memoria di me? dove la corrispondenza al vivo mio affetto verso di voi? Da Brusselles vi scrissi ultimamente due lettere, dandovi parte coll' una della licenza ch'io aveva chiesta, coll' altra, ch'io aveva poi ottenuta: e di già eccomi in Trento, che vuol dire alle porte quasi di Feltre. Dimani m'imbarco su l'Adice, e spero in un giorno, e mezzo di volar (3) su l'ali di questo rapidissimo fiume a Ve-

rona. Quanto mi duole di non vedere (4) finita ancora la prigionia del nostro Tedeschi, e di non poterlo ora godere in quella città! Strani casi (5) che il mondo ci fa ogni dì, o provare in noi stessi, o patir negli amici. Non ho trovato quì il cardinal Madruzzi, per esser egli ora a Riva. S'io fossi più libero, e la stagione migliore, tutte le catene del vostro arsenale di Venezia non mi terrebbono, ch'io non dessi una scorsa a Feltre. Ma fate conto, che questa lettera vi porti una spirante imagine di me stesso. V'abbraccio dunque strettissimamente, e vi prego a darmi qualche nuova (6) di voi, dopo un' interdetto di separazion così lunga. E poichè non possiamo essere insieme colle persone, voi accompagnate me col desiderio, e coll'animo, ch'io nell'istesso modo rimango tutto con voi, voglio dir con V. S. Ill.ma per finir pur la lettera con quell'onore, che la qualità sua richiede, e ch'io più d'ogn' altro le debbo. E per fine le prego ogni vera felicità. Di Trento, li 23 di Gennaro 1616.

LETTERA XXIII.

A monsignor Querengo. A Roma.

Eccomi alle porte d'Italia. Oggi son giunto a Trento, avendo fatto sin quì, per Dio grazia, prosperamente il viaggio. In Brusselles ebbi la lettera di V. S. I., e R. che mi rese il segretario di monsignor di Bari mio successore; ma l'ebbi in tempo di partita, e fra occupazioni sì grandi, che per quanto corresse (1) più volte la mano alla penna per rispondere, sempre ne fui disturbato. Rispondo al presente, e pur con mano Fiamminga, per così dire, non essendo io ancora del tutto in Italia. Che V. S. I, e R. con impazienza desideri di rivedermi, ciò è dovuto all'impazienza del mio desiderio di rivedere, e servir lei (2), e di participare col solito gusto, e frutto de' dolcissimi suoi congressi. Delle mie scritture (3) si parlerà allora; e confesso che da lei n'ambirò principalmente il giudizio, per meritarne a questo modo tanto più dagli altri ancora l'approvazione. Ma ripiglio il viaggio. Più fortunato quasi non poteva riuscirmi, essendosi appena fatta vedere l'orrida famiglia dell' inverno; sì poche sono state le nevi, i ghiacci, le piogge, ed i venti. Un'inverno in somma,

si può dire, senza inverno. Ma l'ho portato interiormente in me stesso con un'aspra ed oscura nebbia di dolor, c'ho sentito, e che sento in aver lasciata (4) la Fiandra; cioè, quegli ottimi (5) principi, quei ministri di tanta stima, quella corte composta di tante nazioni, quel paese praticato da me tanti anni, ed un numero infinito d'amici, c'hanno mostrato somma tenerezza in vedermi partire, e che l'hanno mossa egualmente in me nel partirmi da loro. Dimani, piacendo a Dio, m'incaminerò verso Verona. Ho fatto il viaggio per la Germania in carrozza, e son venuto fendendo quel lato, che riguarda la Lorena, gli Svizzeri, e' questa vicina parte d'Italia. Uscii di Fiandra per Lucemburgo; e son passato per le città di Spira, d'Ulma, d'Augusta, d'Ispruc, e finalmente son giunto a Trento. Ma non più per lettere (6). Il resto a bocca. Di già veggo Roma cogli occhi del desiderio, e di già comincio a dar sin di quà a V. S. I. e R. i primi abbracciamenti coll'animo. E le prego per fine oggi maggior contentezza. Di Trento, li 21 di Gennaro 1616.

LETTERA XXIV.

Al signor cardinal de' Medici. A Fiorenza.

Nacque alle grandezze V. Em.; e doveva la dignità del cardinalato ricever da lei non men di splendore(1), che dargliene. Onde non è maraviglia, se la sua promozione è seguita con insoliti applausi. Io, che professo una servitù sì devota verso la sua Ser. Casa, vengo ora con ogni più umile affetto a rallegrarmi con lei di veder collocata in grado sì eminente la sua persona; e prego Dio, ch'a lei renda questo successo così felice, come al sacro Collegio, ed alla Chiesa tutta è per riuscir fruttuoso. Vengo insieme a dar quella parte, che debbo a V. Em. del ritorno, c'ho fatto di Fiandra in Italia, ed a passar riverente scusa con lei, se non ho potuto prima d'ora per l'impedimento del viaggio soddisfare all' obbligo del presente mio offizio. E per fine le bacio umilissimamente le mani. Di Ferrara, li 8 di Febraro 1616.

LETTERA XXV.

Al signor cardinal Gonzaga. A Mantova.

In Fiandra io dedicai con singolar devozione la mia servitù a V. Em. quand'ella passò col serenissimo signor duca suo padre, di gloriosa memoria, per quei paesi, e quando ella veniva destinata più tosto alla profession militare, ch' all' ecclesiastica. Ora, ch'è seguita la promozione di V. Em. al Cardinalato con tanto gusto di sua Beatitudine, e con tanto onore del sacro Collegio, vengo anch'io a rallegrarmi nel più affettuoso modo che posso con lei di questo successo. Alla publica allegrezza, che se ne mostra, ben può ella persuadersi, che corrisponde a pieno la mia privata, e che niuno (1) più di me goda in veder sì ben cospirare insieme nella sua persona, e l'eminenza d'un tanto grado, e lo splendore d'un sì gran sangue. Io la supplico a scusar la tardanza di quest' offizio, non essendomi stato conceduto di passarlo se non ora in Ferrara, per avermi trovato la nuova della promozione in viaggio, mentre io tornava di Fiandra in Italia. Ed a V. Em. per fine bacio umilissimamente le mani, e da Dio le prego ogn'altra maggior grandezza, e felicità. Di Ferrara, li 8 di Febraro 1616.

LETTERA XXVI.

Al padre maestro Fra Francesco Bivero dell'ordine di S. Domenico, predicatore Spagnuolo di Sua Maestà Cattolica, e delle Ser. Altezze di Fiandra. A Brusselles.

Oggi finalmente io son giunto a Roma, e subito ho voluto darne avviso a V. P. Lodato Dio (1) mille volte, ch'io sono arrivato sano, dopo sì lungo viaggio, e per sì orrida stagione da viaggiare (2). Tuttavia mi par d'esser (3) rinchiuso nelle carceri delle stufe Alemanne, e tuttavia di balzar per l'alpi del Tirolo in carrozza; se ben poi al fine ho avuto, e stagione e viaggio più felice, ch'io non pensava, com'ho significato per altre mie lettere a V. P. Dimani spero di baciare i piedi a Nostro Signore, e di far riverenza all'em. signor cardinal Borghese. A più bell'agio soddisfarò poi agli altri obblighi della corte, la quale, oh come trovo mutata! benchè appena io posso parlarne essendovi appena giunto. Riceva dunque V. P. solamente questo mio primo avviso per ora, ne le paia poca finezza d'amore l'essermi io rubato a mill' altre occupazioni (4) per darmi a questa. Io aspettava di ricever quì lettere sue; ma, o il conto

de' giorni, o l'impazienza del gusto, m'hanno ingannato. Al padre confessore dell' Arciduca Serenissimo bacio affettuosamente le mani. E a V. P. prego per fine ogni vero bene. Di Roma, li 26 di Marzo 1616.

LETTERA XXVII.

Al medesimo. A Brusselles.

Ebbi poi le lettere di V. P. ch'io aspettava; e se bene un poco più tardi, non però con minor piacere. Godo infinitamente, che'l nuovo Nunzio abbia dato sì buoni principj; e spero che corrisponderanno sempre maggiormente ancora i progressi. Che di me sia per restar la memoria, che V. P. mi significa, debbo certo in qualche parte sperarlo; perchè mi son partito (1) di costà (2) quasi più Fiammingo, che Italiano. Il cavalier Masio residente di coteste Ser. Altezze mi visitò quasi subito, e s'imagini V. P. se abbiamo parlato di Fiandra, e se questo congresso ha ravvivato in me il senso degli oggetti fiamminghi. Ma per ora lasciamoli. Io fui poi raccolto con somma benignità da nostro Signore (3), e dall' Em. Borghese, nè potrei dire quanta soddisfazione mostrano d'aver ricevuta del mio passato servizio. Il che mi fa sperare, che non siano forse per lasciarmi ozioso in qualche

nuova occasione, che nasca d'adoprarmi nell'avvenire. E di già si parla di due più prossimi impieghi; l'uno, cioè, della nunziatura di Francia, che necessariamente si deve provedere ben presto; e l'altro di quella di Germania, che si tien per vacante anch'essa, avendo quel Nunzio dimandata licenza più volte. Il senso di palazzo non si penetra ancora; ma quel della corte sempre curiosa, e che molte volte elegge prima del principe, par che destini sin ora me più d'ogn'altro per l'uno di questi due carichi. In Germania i freddi, le stufe, e le tavole, mi fanno maggior paura, che non fanno i negozj. All'incontro molto più in Francia i negozj, che l'aria, e quel vivere. In tanti anni di Fiandra, non ho veduto altro da quel lito (4) vicino che procelle, tempeste, e naufragj nel mare di Francia, e tuttavia resta, o minore questo re, o poco fuori di minorità; e per conseguenza, o vacillante il governo, o in pericolo manifesto di vacillare. Ond'ho ragion di temere quella sorte di pelago, il quale di sua natura anche è tempestoso, quand' è più quieto. Della nunziatura di Spagna, non abbiam che sperare, perchè non si muterà nunzio per un gran pezzo. Ma più tosto che vivere in ozio, a me sarebbono cari tutti gli impieghi, non che i due accennati, i quali sono de' più riguardevoli (5), che possa dar la Sede Apostolica. In tanto mi riesce fuori di modo soggetta, e fastidiosa la presente vita di Roma; rispetto massime

a cotesta (6), ch'io godeva sì libera, e sì piacevole in Fiandra. Quì visite perpetue; corteggi frequenti; sonno e cibo rubato; vini, che peccan nel dolce; aria, ch'eccede nel grave; conversazioni, che finiscon nel ritirato; servitù senza condimento di libertà; e vita in somma tutta differente dalla passata (7). E quel ch'è peggio, non avrò quì l'estate fresca di Fiandra, e quelle nostre uscite amenissime di Brusselles. Ma non più in questa lettera. Al nostro padre confessore i soliti baciamani. E per fine a V. P. prego ogni maggior bene. Di Roma, li 10 d'Aprile 1616.

LETTERA XXVIII.

Al medesimo. A Brusselles.

Scrivo questa lettera a V. P. con mano più tosto convalescente, che sana. Con altre del mio segretario le sarà giunto l'avviso della mia indisposizione. Ora io medesimo le invio quello della sanità, c'ho ricuperata (1). Ma son tuttavia molto languido. Sempre dubitai di quest'aria (2), e più ancora di questa vita. Appena cominciò il caldo, che sentii alterarmisi il sangue; l'agitazione l'infiammò maggiormente, e sen' accese la febbre. O che fiera sete ho patita! o

che vigilie (3) crudeli ho sofferte! Ma pur ch'io non ricada di nuovo, perderò volentieri ogni memoria dell' indisposizione passata. Quant'ho desiderato in questo mio male (4) di goder (5) la conversazione di V. P.! e quante volte m'è risonata alle orecchie la canora tromba de' suoi sermoni! allora più brevi, che sono più lunghi; e pieni di dolcezza più allora, che più vibran fulmini di spavento. In quelle vigilie, ho rammemorato mille volte a me stesso i nostri viaggi, e d'Anversa, e di Cambrai, e di Marimonte, e quello che facemmo in particolare militarmente coll'esercito, nel castigo, che fu dato agli eretici d'Acquisgrano, insieme con tutte l'altre nostre ricreazioni più soavi, e più domestiche di Brusselles. Ma torno a Roma, ed alle mie cose presenti. Veggo in esse l'impazienza di V. P. e le confesso anch'io con ogni candore la mia. Se guardassi alla corte sarei di già nunzio, e di là dall'alpi, non che alle ripe del Tevere. Ma da palazzo vengon gl' impieghi, e non dalla corte: la quale se ben molte volte elegge, molte ancora s'inganna. Dal vero oracolo dunque bisogna, che si sciolga l'enigma degli accennati due carichi. Intanto, segua che vuole, io di già sto coll' animo preparato. E per fine.... ma non ancora. Al padre confessore io scrissi da Spira, e mai non ho avuta risposta. Procuri V. P. di sapere se la lettera gli capitò. Non gli ho poi scritto più, perch'io ho stimato, che siano egualmente sue le lettere, ch'io

scrivo a V. P. E quì finisco, e prego Dio, che l'uno e l'altro lungamente conservi. Di Roma, li 15 de Giugno 1616.

LETTERA XXIX.

Al medesimo. A Brusselles.

Finalmente fu sciolto l'enigma. Eccomi Nunzio di Francia; e tutto di già col pensiero nuovamente fuori d'Italia. Ben so, che V. P., il padre confessore, e tutti gli amici, e Signori miei di costì (1) avrebbon voluto vedermi più tosto in Ispagna, come seguì del cardinal Caraffa mio antecessore in Fiandra. Ma quella nunziatura non si provvederà per un pezzo, com'ho già scritto, e nel resto competono insieme le conseguenze d'ambidue i carichi, ed in ambidue ancora, si può dir, esservi occasioni di potere utilmente servire alla chiesa (2). Gran vantaggio ora è nell' uno, e nell' altro il veder congiunte con questi reciprochi matrimonj così strettamente le due corone. Io non porterò meco altri sensi, che quei del mio principe; nè altri possono essere i suoi, che quei di padre comune; e ben l'ha mostrato sin ora, non avendo mai procurata cosa più vivamente, che di vedere (3) uniti bene insieme i due re; e da questi due poli

del mondo Cattolico ben cospiranti l'uno coll' altro, piover felici influssi di religione, e di pace alla cristianità in ogni parte. In Germania è dichiarato nunzio monsignor Visconte chierico di camera, prelato milanese di gran nobiltà, e di grandissima aspettazione. Quanto alla mia partita, bisogna che prima rinfreschi (4); e ciò non potrà essere, che all' entrar (5) di settembre. Io vorrei di già esser fuori di Roma; così temo quest' aria, e massime ora di luglio, (6) che il sole (7) quì non riscalda, ma cuoce; onde sempre più dubito di dare in qualch' altra ricaduta di nuovo, che sia più pericolosa della passata (8). Ma cessino i mali augurj. Della ricaduta avvisai V. P. e ch'io n'era presto poi anche risorto. Della partita farò il medesimo, e della qualità del viaggio. Avrei desiderio di farne parte su le galere da Civitavecchia a Marsilia, e provare un poco la nausea del mare, dopo i balzi delle montagne. Dubito però, che non vi sia per esser passaggio, e che mi converrà misurar l'alpi della Savoia, com'ho fatto quelle degli Svizzeri, e del Tirolo. Ma poichè mi tocca in sorte d'avvicinarmi (9) di nuovo alla Fiandra, chi sa, che non possa ancora nascer qualche occasione di riveder V. P. in Parigi, o là intorno? E so ch'ella nudrirà volentieri parimente questa speranza dal canto suo. Intendo, che il signor duca di Monteleone, il quale ha condotta la regina sposa a marito in Francia, resterà parimente coi

negozj del re cattolico per qualche tempo appresso il re cristianissimo. Gran cavaliere mi dicon tutti, ch'egli è,(10) per bontà, gentilezza, e valore,(11) e la qualità dell' impiego mostra in lui molto ben le prerogative del merito. Io di ciò godo infinitamente per l'occasione ch'avrà di corrispondenza nelle cose publiche il mio ministerio col suo: nè potrei dire il gusto, che sentirò ancora di vedere ambasciatore di coteste Altezze in Parigi il nostro signor Ferdinando di Buyscot, frescamente ritornato dall' ambasciaria d'Inghilterra. O quante cose diremo, e di quante sorti! Ma di Fiandra le più; e non poche in particolare di V. P., la quale ancorchè lontana, faremo presente a tutti i nostri congressi. E per fine al padre confessore bacio le mani, ed a lei prego ogni vero bene. Di Roma, li 15 di luglio 1616.

LETTERA XXX.

Al signor cardinal Ludovisio, che fu poi Papa Gregorio XV. A Pavia.

Io mi trovai di passaggio in Bologna per la mia Nunziatura di Francia, quando venne l'avviso della promozione di V. Em. al Cardinalato. Di questo

successo io mi rallegrai col signor Conte suo fratello subito in voce (1); e mi riservai a passarne poi con lei stessa il dovuto offizio quì da Ferrara con lettere. Ma non così tosto vi giunsi, che ricadei infermo d'una indisposizione patita in Roma. Ora che per divina bontà io me ne trovo risorto, vengo a rallegrarmi nel più riverente modo (2) che posso con V. Em. di vederla collocata in quel grado, ch'era dovuto anche prima, ed alle sue così degne fatiche di Roma, ed a quelle che dopo ella ha continuate sì degnamente in Bologna; che tanto più al vivo faranno in lei apparire l'eminenza del merito, quanto più negli occhi publici ella ne conseguisce ora la ricompensa del premio. Vengo insieme a dar quel ragguaglio, che debbo a V. Em. della mia partita di quà in continuazione del mio viaggio, nel quale procurerò, che mi succeda di poterla riverir di presenza (3), per ricevere particolarmente da lei, conforme all' ordine avuto in Roma, quell' informazione delle cose di Lombardia, ch'ella stimerà più proporzionata agli offizj che dovranno esser fatti da me per servizio publico in Francia. E per fine le bacio con ogni riverenza le mani, pregando Dio, che le conceda tutte le prosperità più desiderabili. Di Ferrara, li 27 d'Ottobre 1616.

LETTERA XXXI.

A monsignor Landinelli, vescovo d'Albenga. A Roma.

Prevalse al fin l'impazienza: ed ora lo confesso a V. S. I. e R., perchè veramente io partii da Ferrara, prima, che fossi in termine di partirne, Ma che? Non sarei mai guarito sotto l'oscurità di quel cielo, in quella conca di fango, e di canne. M'imbarcai sul Po; ma presto me ne pentii, perchè mi pareva di ritornare indietro in vece d'andare innanzi; tanto lunga e molesta mi riusciva quella navigazione contro acqua. In modo che non vidi l'ora di mettermi in terra a Gualtieri. Quivi mi trattenni col marchese mio fratello tre giorni (1), a ripigliare un poco meglio le forze; colle quali mi crebbe l'animo, e seguitai poi il viaggio per terra, e venni in due giorni a Cremona, in due altri a Pavia, ed in uno, e mezzo, a Casale di Monferrato. Con una lettica del signor principe di Guastalla feci questo viaggio. In Casale passai il complimento che bisognava col signor duca di Mantova, che v'era giunto il dì innanzi; ed io me n'andai dopo a Trino, sette miglia (2) lontano, e vi (3) dimorai un giorno, allog-

giato nella medesima casa, dove si trattiene il signor cardinal Ludovisio, insieme col signore di Bethune, ambasciatore straordinario di Francia, per occasione del presente trattato, ch'è in mano loro. Del trattato l'uno e l'altro mi diede parte; e me ne parlò molto a lungo ancora il signor don Pietro di Toledo, governator di Milano, che visitai in un luogo là appresso un miglio; e così soddisfatto ch'ebbi (4) a quel, ch'io doveva nell'occasione di quei congressi, me ne venni verso Torino, dove son giunto in un giorno, e mezzo, appunto oggi, che siamo ai 16: e del mio viaggio sin quì, tanto basti. Della mia convalescenza, quello che posso dire è, che di convalescente son fatto ormai sano. Ho ripigliato forze, sonno, appetito (5), vigor di spirito, allegria d'animo, e non mi manca altro ad esser intieramente sano, che il rimettermi un poco più in carne. Il che spero, che seguirà prima forse di passar l'alpi, le quali biancheggiano quà d'appresso, sparse di neve più tosto, che piene. Onde sarà facile ora il passarle; e fin quì la stagione non potrebb' esser più favorevole al mio viaggio. Non ho trovato quì in Torino il signor duca, essendo andata sua Altezza ad un luogo chiamato Masino, ch'è lontano di quà venti miglia (6), dove sono per abboccarsi insieme il signor cardinal Ludovisio, sua Altezza, ed il signor di Bethune. Nel resto per tutto il paese, dove sono passato, da Casale in quà, ogni cosa è in arme. L'accomodamento si tratta con

gran caldezza; ma le difficoltà ch'incontra son grandi ancora. Piaccia a Dio di ridur l'Italia alla prima quiete, e per interesse mio parimente, perchè senza dubbio se non si depongon queste arme d'Italia, riusciranno a me torbidi fuor di modo questi principj della mia residenza di Francia. Quì in Torino mi fermerò tutto dimani. Sono ospite di monsignor Nunzio, che mi tratta con onore, ed affetto grande; e spero in otto, o dieci giorni, d'arrivare di quà a Lione. V. S. I. e R. intanto abbia memoria di me; ricambi il mio affetto con amor pari; e mi seguiti coll' animo in Francia ch'io nell istesso modo accompagnerò sempre lei colla volontà in Italia. E per fine le bacio di cuore le mani. Di Torino, li 16 di Novembre 1616.

LETTERA XXXII.

Al signor cardinal Leni. A Roma.

Troppo in vero ho tardato in dar conto di me a V. Em. dopo, ch'io partii dalla corte. Ma la mia nuova indisposizion di Ferrara, che per molti giorni mi tenne impedito, m'avrà, come spero, appresso la sua benignità in gran parte ancora scusato. A pena vi giunsi, che ricadei nuovamente infermo; e perchè

la ricaduta fu più tosto fastidiosa che grave (1), penai più d'un mese a risorgerne. Finalmente poi col divino favore mi posi in viaggio, e sin' ora io l'ho avuto sì prospero, che non avrei potuto desiderare, nè stagione più dolce, nè strade più facili. Passai per lo stato di Milano; e dopo essere uscito degli strepiti militari di Lombardia, venni a Torino, ed ho fatto poi il cammino dell'alpi con somma piacevolezza, e di già mi trovo dentro alle porte di Francia in Lione, ospite di monsignor Arcivescovo. Sul Monsenese mi portarono in sedia i Maroni, che meritan il nome di camozze più tosto che d'uomini. Vanno per le balze, come per terra piana; sono indurati al freddo, ed al vento; e quanto s'attristan gli altri, tanto s'allegranessi di star fra il ghiaccio, e la neve. La mia devozione infinita verso V. S. Illust., e la sua singolare umanità verso di me, mi fanno sperare, ch'ella sia per ricever piacere da questa breve relazione, che le ho data, e del buon viaggio, che sin quì ho goduto, e della prospera sanità, colla qual mi ritrovo. E per fine le bacio umilissimamente le mani. Di Lione, li 29 di Novembre 1616.

LETTERA XXXIII.

Al signor Agostino Pallavicino. A Roma.

Ho scritto forse io prima a V. S. colla volontà, ch'ella a me colla penna (1). E veramente è così. Desiderai di (2) scriverle sin quando (3) io era in viaggio, e poi al mio arrivo a Parigi. Ma per varj disturbi m'ha bisognato differir quest'offizio sì oltre, ch'al fine mi son veduto prevenir da quello della sua cortesissima lettera. Che V. S. sentisse il dispiacere, che mi scrive per la nuova ricaduta mia di Ferrara, io ne sono così persuaso, che non potrei darne maggior fede a me stesso. Troppo mi favorì ella in Roma; troppo mostrò d'amarmi (4). Ma di già sono in Francia; e di già in buon termine di sanità, Dio lodato. Ho goduto il più felice viaggio, che potessi desiderare; e da queste Maestà sono stato raccolto con dimostrazioni di sommo onore, e benignità. Così trovassi io più quiete (5) le cose di questo Regno! Gli umori non possono essere quasi più alterati in corte, e fuori di corte; e sarà miracolo invero se non succede qualche gran movimento. Seben questi miracoli son familiari alla Francia, la quale in mille, e ducento anni di monarchia, n'ha provati altrettanti, si

può dire, di turbulenze. Il moto, e la quiete alternan lo stato degli altri Regni. In questo o non ha luogo la quiete, o sparisce al medesimo tempo, che nasce. Ma per ora non più. Non mancherà materia insomma da relazioni, e faremo poi il paragone di queste di Francia con quelle di Fiandra. E per fine a V. S. bacio mille volte le mani. Di Parigi, il primo di Febraro 1617.

LETTERA XXXIV.

Al signor conte Annibal Manfredi, ambasciatore di Ferrara. A Roma.

Le turbulenze di Francia, che m'hanno fatto cadere in sì lungo silenzio con V. S. Illust. n'avranno fatto ancora per me la scusa. Giunsi a Parigi, che (1) di già era preparata quest'ultima commozione. Crebbero i tumulti in un subito (2); si riempiè d'arme la Francia, e parve, che tutta fosse per andarne sossopra. Le tragedie militari, che s'aspettavan nel Regno, si convertirono poi in altre lugubri scene quì della corte; ed in questo presente stato di cose si gode ora pur (3) qualche sorte di quiete, ch'a me fa pigliar la penna, ed emendare il mio passato errore di non avere scritto per tanto tempo a V. S. Ill. Andai rac-

3.

quistando la sanità per viaggio, come le ho significato con altre mie lettere; e me l'ha poi stabilita la stanza quì di Parigi, dove ho trovato il mio cielo amico di Fiandra; essendo così vicino quel paese a questo, che quanto al clima non v'è quasi differenza d'alcuna sorte. In Parigi godo i freschi medesimi, ch'io godeva in Brusselles; ed ora questo Giugno di Francia non è quasi altro che un Aprile d'Italia. In tutto il resto sono diversissime le nazioni, i costumi, e le corti. Il primo mese della mia residenza di Fiandra potè quasi ammaestrarmi della vita, che fecero quei principi in tutti i nove anni, ch'io spesi in quel carico. Quì, benchè mi ci avessi a fermar nove secoli, un giorno di corte mai non sarà simile all'altro. Là regna l'uniformità, e quì domina il cambiamento; là si pecca nella troppa lentezza, e quì s'eccede nel troppo ardore; e si vede in somma l'istessa contrarietà quasi in ogni altra cosa. Ma tutte le corti, e tutte le nazioni hanno le loro lodi, ed i loro biasmi; e chi è ministro publico, bisogna che s'accomodi a quella temperatura d'umori ond'è composta ciascuna d'esse. In Francia dunque, per rispetto del variar continuo delle cose, succedono per ordinario grandissime novità, ed in questi miei primi mesi ne sono nate di sì grandi (4), e sì strane, ch'appena quei medesimi posson crederle, che si sono trovati presenti a vederle. Quasi in un subito s'è commossa da ogni parte (5) la Francia in armi; e ne sono uscite quasi

altrettante fazioni, quanti ne sono i governi; ma tutte le fazioni però con varj pretesti sotto apparente nome del Re. Sotto questo nome furono mosse l'armi delle quali fu instigator principale il Concini marescial d'Ancre, e l'altre di Nevers, d'Umena, e di Vandomo in contrario; col medesimo titolo eran per muoversi quelle di molti altri grandi del regno; e quelle ancora degli Ugonotti, i quali fra le discordie del corpo Cattolico cercano sempre più d'aggrandire la lor propria fazione eretica. Ma il Re finalmente ha voluto esser Re, ed ha fatto prevalere la Reale sua autorità in ogni parte, e per dire il vero (parlando ora del marescial d'Ancre), quì non si poteva più tolerare la sua arroganza, e superbia. Ond'al fine la Francia ha voluto il sangue di questa vittima, ed ha bisognato in ogni modo sacrificargliela; il che in qual forma sia succeduto, e con qual sorte di casi tragici e fieri, ne saranno precorse in Italia di già le nuove. Ed io confesso, che sentirei troppo orrore se in questa lettera volessi ora farne la relazione; potendo pur troppo bastarmi quello, che già provai quando sì atrocemente quì ne vidi seguir lo spettacolo. Non giunsero improvvisi a Roma però del tutto questi accidenti. Io scrissi più volte, che la violenza d'Ancre, per comun parere, non poteva durare; e che quanto più lo portava in alto la sua ambizione, tanto maggiore si poteva aspettarne il suo precipizio. Così ha finite le sue grandezze il Concini; e si

crede, ch'in forma tragica finirà le sue ancora la moglie (6); stimandosi, che ben presto ella debba esser fatta morire da questo parlamento nella Piazza publica di Parigi. Nè si può dire quanto s'abborrisca la memoria dell'uno, e dell'altra, e spezialmente per attribuirsi a loro (7) quella separazione ch'è seguita fra il Re, e la Regina sua madre; la quale con somma prudenza avendo saputo non meno ora deporre, che prima sostenere il maneggio del regno, ha giudicato meglio di ritirarsi (8) a Blois, e di stare in quel luogo per alcun tempo. Ma il tempo stesso, e con brevi termini, come si può sperare, farà sentire la sua virtù nel riunire insieme le Maestà loro di nuovo. Intanto il Re ha preso in mano il governo; e la morte d'un solo par, ch'abbia placata l'ira di tutto il regno, e fermata in ogni sua parte l'ubbidienza, e la quiete. Contuttociò resta l'umor bollente della nazione, che per sua natura produrrà di continuo, com'ho detto di sopra, delle novità in abbondanza, ed oltre alla disposizion naturale di quest' umor sì variabile della gente, bisogna considerare l'infirmità, che quì genera l'eresia, pestilenza del regno, e che l'ha diviso in manifeste contrarietà di governi; essendo l'eresia di Calvino un'estremo del tutto (9) opposto alla religion cattolica; e la republica, che quì cercano di formar gli Ugonotti, un'altro estremo non men opposto alla monarchia della Francia. Dobbiamo perciò pregar Dio che pigli la

protteèzione di questo Regno, e principalmente ora di questo Re, che si trova in età così tenera. In sua Maestà si veggon fin quì sensi di gran giudicio, e di singolare pietà. È nato Re; porta il nome d'un santo Re; ed ha avuto per padre (10) un gloriosissimo Re, che sono tutti caratteri da far riuscire (11) lui ancora un grandissimo principe. Per la condizione dunque de' tempi, e delle materie, a me non è mancato sin ora, e non mancherà per l'avvenire similmente da faticare (12). Io mi sono accomodato di già alla forma di questa corte, ed al vivere di Parigi; e quì veramente ricevo ogni onore. La corte è grandissima, ed ora in particolare, che tutti i principi, e quasi anche tutti gli altri signori più principali del regno, si trovano appresso il Re. Ma non si può credere quanto grande è la confusione, e tanto è lontano, che si tratti (13) di remediarvi, ch'anzi allora più diletta questa grandezza, quando è più confusa, e più strepitosa. Quel cacciarsi, non solo in camera, e non solo in vista, ma sul fianco del Re, e non solo i signori grandi, e le persone di qualità considerabile, ma quelle ancora d'inferior condizione, si stima quì grandezza maggiore, e maggior pompa di Maestà. Io mi dispero qualche volta, perchè alle udienze non trovo quasi spazio, che basti fra le mie parole, e l'orecchie del Re. Di sì gran corte ben'è degna stanza Parigi, e la Seana degno fiume d'una tanta città, e degnissimo questo sito d'essere il centro dominante

di sì bel regno. Quì da infiniti villaggi grossi, con fertilissimi campi intorno, vien fatta corona a Parigi per ogni parte; e questa città è animata da sei cento mila (14), e più abitatori; onde non può avere maggior proporzione un sito sì ameno, e sì fertile, con una città sì ampia, e sì popolata. Ma nell'aver'io continuato a scrivere tanto a lungo, mi vo pur accorgendo (15), che scrivo. Ingannato dal gusto, parevami non di scrivere, ma di parlare a V. S. Illust. e non d'essere in questa Roma di Francia, ma nella nostra d'Italia a seder con lei, e discorrere insieme colla solita libertà, e confidenza. Onde quì finisco. E le bacio con ogni affetto le mani. Di Parigi, li 8 di Giugno 1617.

LETTERA XXXV.

A monsignor di Marcomonte, arcivescovo di Lione, inviato del Re Cristianissimo Luigi decimoterzo alla Santità di Nostro Signore Paolo V. e che fu poi creato cardinale da Papa Urbano VIII. A Roma.

Non poteva la Francia dar più degna materia d'allegrezza all' Italia, che inviandole di quà (1) commutata la guerra in pace, e bene ha fatto conoscere questo Re, che Dio l'ha destinato a gloriosissime

cose; poichè dopo avere in un subito ridotto il suo regno in tranquillità, così presto l'ha poi anche fatta godere a' vicini, anzi pure alle parti ancor più remote della Cristianità, la quale colle ferite d'Italia era insieme per vedere piagata dall'armi quasi ogn'altra provincia d'Europa. Lodato Dio mille volte d'un successo (2) così felice, del quale io vengo a rallegrarmi ora affettuosamente con V. S. I. e R. ed insieme del frutto riportato dalle sue fatiche (3) di Roma, c'hanno corrisposto sì bene a queste, che si son fatte nell' aggiustamento seguito in Parigi. E certo quì a me hanno fatto godere così gran parte questi Regj ministri in tutto quel, che s'è negoziato, che la Santità di Nostro Signore non avrebbe potuto desiderar di vantaggio, nè quanto l'a segni di confidenza, nè quanto alle dimostrazioni d'onore. A V. S. I. e R. io rendo parimente quelle affettuose grazie, che debbo, così per l'offizio della cortese lettera, ch'ella s'è compiacciuta di scrivermi (4), come per gli altri pur sì cortesi, che nella presente occasione ella ha voluto passar con sua Beat., e coll' Emo. signor cardinal Borghese in tanto vantaggio mio, e può ben credere V. S. I. e R. ch'io quì sia concorso a celebrar insieme cogli altri le sue lodi altrettanto per debito, quant' ella nelle mie costì ha voluto ecceder per gentilezza. E le bacio affettuosamente le mani. Di Parigi, li 6 di Settembre 1617.

LETTERA XXXVI.

Al signor Agostino Pallavicino. A Roma.

Debbo risposta ad una lettera di V. S.; e niuna cosa (1) farò più volentieri, che pagar questo debito. Ricevei la lettera in tempo, che quì stavamo su l'aggiustar le cose d'Italia; e sono state sì grandi le mie occupazioni da quel tempo sin ora (2), che non ho potuto risponder più presto a V. S. Carissima mi fu quella lettera, nè potrei dirle con quanto gusto io legga sempre le cose che mi sono avvisate da lei. Noi quì aggiustammo le cose d'Italia, com'ho accennato; e so, che V. S. avrà goduto del particolar onore (3), che fu attribuito alle mie fatiche. In Ispagna non solo furono ratificate, ma con solenne trattato a parte furono anche meglio stabilite le cose medesime. In Italia poi l'esecuzione ha fluttuato in qualche maniera; nondimeno speriamo pure, che tutta la negoziazione entrerà finalmente in porto, e che staremo fermi, e sicuri un pezzo (4), piacendo a Dio, su le ancore della pace. Ma che si dice costì fra voi altri di questa nostra grand' assemblea di Roano? Che se ne giudica? Poco di buono, a quel che m'immagino, sì aggravato d'umori, e febrici-

tante, per dir così, deve apparire non meno a voi altri lontani, che a noi presenti, il corpo di questo regno. Il Re di già con tutta la corte si trova in Roano. Io parto dimani; ed il nostro ritorno sarà, secondo alcuni, a Natale (5), e secondo altri, più tardi. Questo è il giro, che fa ora la sfera delle cose nostre di quà. Cotesta vostra di Roma mi pare immobile; sì poche mutazioni produce, o sì conformi per ordinario le suol produrre. Del nuovo Nunzio di Spagna si parla assai, a quel che viene scritto (6) da varie parti. Quanti devono essere in carriera per guadagnare sì ricco palio! Chi n'ha il meglio? Chi (7) più s'avanza? Favoriscami V. S. d'avvisarmelo, e d'amarmi al solito; ch'io per fine a lei bacio di cuore le mani. Di Parigi, li 6 di settembre 1617.

LETTERA XXXVII.

Al padre Muzio Vitelleschi, generale de' Gesuiti.
A Roma.

V. P. R., che sa le considerazioni publiche, e private, che m'interessan nelle cose della sua compagnia, giudicherà facilmente quanto io mi sia rallegrato in veder (1) ora ristabilito il collegio in Parigi. Lodato Dio, ch'inspira a questo Re sì degne

risoluzioni! Degnissima fu quella, che sua Maestà pigliò i mesi passati in favor della religione in Bearne; ed ora niun'altra (2) poteva esser più fruttuosa di questa alla Chiesa in Francia. Io mi rallegro quanto più posso con V. P. R. di così fatto successo, e non meno con me medesimo, poich'è gran felicità del mio carico senza dubbio ch'al mio tempo, e non senza l'interposizione de' miei offizj, conseguisca la Chiesa in questo regno sì importanti vantaggi. Io ne ho date le debite lodi al Re, che le ha gradite con ogni più vivo segno, e di zelo verso la religione, e di stima verso la compagnia. Ed io per fine a V. P. R. bacio con ogni affetto le mani. Di Parigi, li 28 di Febraro 1618.

LETTERA XXXVIII.

Al signor cavalier Tedeschi. A Venezia.

Finalmente ho pur vostre lettere, il mio Tedeschi, dopo un sì lungo, e sì sfortunato silenzio. Dal soprascritto le riconobbi prima d'aprirle; e sperai subito, che mi portassero (1) l'avviso della vostra liberazione; ma nel leggerle, avendo inteso, ch'era più tosto mitigata, che finita la prigionia, non ebbi quel

gusto intiero, ch'avrei voluto; nondimeno io godo quanto voi potete pensar da voi stesso (2), di vedervi (3) ormai sì vicino a riavere la libertà potendo tenersi per libero, come appunto voi dite, chi è conosciuto per innocente. Delle cose vostre ho procurato d'aver (4) notizia per tutte quelle vie, c'ho potuto. Al signor Bono ambasciatore straordinario della republica raccomandai caldamente la vostra causa, quand'-egli partì da questa corte, per tornare a Venezia. E se di quà io potessi interporre qualch'altro mio offizio particolare per voi (5), o che fosse a proposito il procurarne qualch'uno dal re medesimo, potete ben credere, ch'i miei saranno sempre disposti, e ch'io non mancherò di procurar quegli ancora di sua maestà. E di voi per ora non più. Di me, che dirovvi (6)? Un volume non basterebbe, non che un lettera, per farvi parte de' miei successi. Partii di Fiandra, dopo nove anni di residenza. O mia Fiandra! o corte! o paese goduto sì lungo tempo, e con tanta soddisfazione! Entrai in Italia per la vostra Verona. Appena vidi Ferrara, ed i miei (7). Giunto a Roma, non riconobbi quasi più Roma; sì nuova trovai la corte d'interessi (8), e di faccie; e sì mutata la città d'edifizj, e di strade. Non vi fui appena comparso, che la corte mi destinò a questo carico, e poco dopo ne seguì l'effetto per benignità de' padroni. Ma se la corte mi trattò bene d'onori (9), Roma mi trattò male di sanità. Cadei

più volte ammalato, e senza dubbio quei caldi, non esperimentati per tanto tempo, ne furono la cagion principale. Se ben mi trattò poi anche peggio Ferrara in tempo d'autunno (10); perchè mi durò più di quaranta giorni una nuova ricaduta, che vi patii. Pur finalmente, con più vigor d'animo, che di forze, continuai il viaggio, nel quale piacque a Dio d'andarmi restituendo (11) la sanità, e di farmela poi, intieramente ricuperare in Parigi; e così eccomi in Francia; e fa ora un' anno (12), e mezzo, che vi arrivai. Quali fossero quì le turbulenze al mio arrivo; quali dopo siano state le mutazioni; e quanto grande l'orrore d'alcune d'esse, ne sarà penetrata anche alle vostre carceri la notizia; e di me basterà questo ragguaglio generale per ora. Di voi, e delle cose vostre, aspetto migliori nuove; ma uscite di carcere; e ci scriveremo allora più a lungo, o per dir meglio, uscitene, e fate poi subito un volo quà in Francia. O quante cose diremmo, e con quanto gusto! Ben dovreste pagarmi ora in Francia quel, che non m'osservaste già in Fiandra. Vedrete questo bel regno; vedrete questa gran corte; e con grandissima facilità potrete vedere ancora l'Inghilterra, la Fiandra, e la Germania al ritorno dalla prigionia alla libertà. Voglio dire, che veniate a far pruova d'esser veramente libero, col peregrinar qualche tempo fuori d'Italia (13); poichè rinchiudendovi subito di nuovo in Verona, ciò sarà passar da una

carcere più stretta ad un'altra più larga. Muovavi anche la nostra amicizia, nella quale mi troverete sempre costante. E per fine vi abbraccio con tutto l'animo, e vi prego ogni vero contento. Di Parigi, li 2 di Maggio 1618.

LETTERA XXXIX.

Al signor Giovanni Barclaio. A Roma.

Io conobbi V. S. molto prima di fama (1), che di presenza. Le sue opere, da me lette (2) in Fiandra, me ne diedero (3) particolare notizia, e siccome allora ammirai il suo ingegno, così ora applaudo cogli altri alla sua pietà, che si manifesta al vivo col nuovo testimonio del libro composto da lei. Questo solo veramente restava; cioè, che la penna di V. S. servisse alla buona causa, dal che non è dubbio, che risulterà grand' onore alla persona di lei (4); frutto grande alla chiesa; consolazione infinita a' cattolici; e somma confusione agli eretici. Io per la mia parte non posso esprimere il gusto che n'ho ricevuto. Intendo, che di già il libro è ristampato in Parigi, e senz'altro correrà per tutto con grandissimo applauso. Ma che diranno quì gli Ugonotti in particolare sopra il capitolo 7.° dove sì chiaramente si

pruova, che Clodoveo primo re cristiano dei re francesi ricevè la fede in quel tempo, che, secondo le loro opinioni, non v'era più chiesa? Egregia discendenza invero, quando ciò fosse, di re chiamati poi cristianissimi, e figliuoli primogeniti, non di quella chiesa, ch'era mancata, ma di quella, che doveva risorgere in questo regno per le bocche, e le penne immonde di Calvino, e di Beza! Io desidero ancora sopramodo di sapere (5) quel che si dirà di quest' opera in Inghilterra, che senza dubbio farà strepito grande in quel regno, e la prefazione sola basta per farlo. Intanto io rendo particolari grazie a V. S. dell' esemplare, ch'ella ha voluto inviarmene, e le ne resto con quell'obbligo, che richiede un tal dono, e che viene da tal donatore. E le prego per fine ogni contentezza. Di Parigi, li 15 di Maggio 1618.

LETTERA XL.

A monsignor Cornaro Chierico di Camera, che fu poi creato cardinale da Papa Urbano VIII. A Roma.

Così è, lo confesso. A me toccava di rispondere (1) a V. S. Ill. e l'avrei fatto, non meno per soddisfare al gusto, che al debito; ma prima fui impedito da certo male (2) di fegato; e l'occupazioni poi

m'hanno tirato sì oltre, ch'io mi veggo ora prevenuto di nuovo da quest'ultima sua cortesissima lettera. Se posson valere queste ragioni, io resterò scusato a bastanza; e se non gioveranno (3), mi confesserò vinto da V. S. I; vinto, cioè, in queste dimostrazioni esterne d'amore; chè nell' affetto interno, ben sa ella, che non può aver vittoria alcuna sopra di me (4). Per godere il fresco, e finire di confirmarmi nella pristina sanità, io mi trovo appunto ora in villa. Venni cinque dì sono (5) a Noesì, casa di campagna del signor cardinal di Retz, lontana da Parigi quattro leghe (6) picciole di cammino. La stagione ora non può essere invero più dilettevole per villeggiare; nè la villa, dove mi trovo, più deliziosa, per goder la stagione. È fabbricata questa casa in un sito eminente; ha giardini; ha boschi; ha pianure, e colline (7); e questa sorte di scena non può esser più bella, perchè non può esser più varia, offerendo agli occhi, ora tutte queste cose insieme, ed ora ciascuna a parte con tal diletto, che la vista medesima alle volte resta confusa, non sapendo in qual modo più dilettarsi. A tante vaghezze ne manca una sola, ch'è l'aqua. Se questo luogo avesse fontane, sarebbe forse il più delizioso di Francia, e potrebbe quasi superar San Germano, casa del re, ch'è qui appresso una lega. Ho veduto anche San Germano con quest'occasione. Il sito è in collina, e veramente non può esser più bello. Ha particolar-

mente di regio alcune discese grandissime di scale ballaustrate, ch' in doppio ordine maestosamente spiccandosi dal palazzo calan giù per lunghissimo tratto sin quasi al par della Senna, laquale ivi sotto nel piano con lenta fuga va poi dolcemente serpendo, e con molti giri il suo corso dolcemente ancora incontrando. Non si possono immaginare in somma paesi più ameni di questi (8). Nè quì sono le colline, come da noi (9), erte, scoscese, ed orride in molte parti, e se pur vestite, vestite d'un verde squallido, e semivivo. Ma queste verdeggianti colline di Francia, ritenendo quel color vivo di primavera tutto il tempo, che stanno verdi, s'alzano soavemente, ed hanno tramezzate campagne immense, ch'ondeggian colla medesima soavità; onde le viste son tali, che molte volte l'occhio non le può seguitare, e l'una riesce più vaga, e più desiderabil sempre dell' altra. In questo luogo del signor cardinal di Retz io mi son trattenuto sei giorni. Avrei voluto fermarmici un poco più; ma è giunto l'ordinario di Roma, che mi richiama dimani a Parigi, per cacciarmi forse nuovamente di là, e farmi trasferire alla corte a Monseò, luogo pur anche bellissimo per la qualità del sito, de' giardini, e degli edifizj. Da Monseò, tornata che sia la corte a Parigi, potrebbe forse andar poi il re a Fontanablèò; casa la maggiore, ch'abbiano i re di Francia in campagna, ma senza vista, perchè è situata in un grandissimo bosco, tutto piano, e tutto

popolato da un numero infinito di cervi, ch'è la caccia più familiare de' re. Questi tre luoghi di campagna, cioè, Fontanableò, San Germano, e Monseò, sono i più vicini a Parigi, e dove la corte più si trattiene, la qual subito gli converte in città; sì grande è il numero della gente, che d'ordinario seguita il re; e tanta quella, che per occasioni straordinarie in ogni tempo, e da ogni parte si tira dietro la corte. Io ne sono stato pur fuori questi sei giorni, e particolarmente fuor di Parigi, che col suo strepito vasto di tanto popolo, e di tante carrozze, e carrette, qualche volta m'aggira gli occhi, e mi stordisce l'orecchie. Mentre io godo questo riposo, e questo silenzio, eccomi a rispondere alla lettera di V. S. I. e R. eccomi tutto con lei; e ben son tutto con lei, poichè le ho fatta parte così minuta di questa villa, e di me medesimo in questo tempo, che l'ho abitata, e ciò basti per ora di me, e di cose private. Quanto alle publiche nostre d'Italia, veggo quel che V. S. I. e R. ne scrive, e quel che ne teme. Io nondimeno resto nelle mie speranze di prima, e confido, che dopo un sì buon aggiustamento nelle cose di terra, sia per cessare ancora ogni novità in quelle di mare; il che piaccia a Dio di far succedere quanto prima, e che la nostra Italia impari dalle miserie di questa guerra a goder tanto più da quì innanzi le felicità della pace. Noi quì ora viviamo in altissima quiete; ma quiete però di Francia, che non suole aver altro

di certo, che l'incertezza. Come il mare quando è più tranquillo, non è però men profondo, nè meno esposto al furore delle tempeste, così la Francia, quando più promette tranquillità, allora convien meno fidarsi di quel che promette (10). Ma intanto goderemo la presente bonaccia, e lascieremo alla divina Providenza gli accidenti futuri. Gran perdita abbiamo fatta quì ora colla morte del signor cardinal di Perrona! Era l'Agostino di Francia; era uno de' maggiori ornamenti del nostro secolo; sapeva tutte le cose; e chi (11) l'udiva in una scienza, avrebbe stimato, che non avesse fatto mai altro studio che in quella sola. Torno alla lettera di V. S. I. e R. prima di finir questa mia. Veggo gli augurj, ch'ella mi fa coll' andata di monsignor d'Amelia in Ispagna, e riconosco la solita sua parziale volontà verso le cose mie, che tanto fa lei ecceder nel desiderio, quant'io (12) manco dalla mia parte nel merito. Io prego Dio, ch'a quello di V. S. I. e R. conceda in breve ogni più felice successo, e per proprio suo gusto, e perchè la sua nobilissima casa, seminario di porpore, possa ben presto goder questa ancora nella persona di lei, che sì pienamente n'è meritevole. E per fine le bacio con ogni più vivo affetto le mani. Di Noesì, li 22 di settembre 1618.

LETTERA XLI.

Al signor cardinal di Retz. A Monseò.

Lodato Dio (1), che fa godere alla Francia un re di tanto zelo, e pietà. E ben si conosce questo ora più chiaramente che mai (2), avendo sua maestà voluto tirare appresso della real sua persona (3) pochi dì fa (4) il signor cardinale della Rosciafocò, nell'offizio di grand' elemosiniere del regno, ed ora V. Em. nel maneggio delle cose più gravi, col porla fra i ministri del suo consiglio segreto. Di questa elezione non occorre, ch'io mi rallegri con lei, perch'ella godendo in se stessa della singolar sua virtù, non cerca gli applausi esterni; ma ben me ne rallegro infinitamente col re, colla Francia, colla religione, e con me medesimo. Col re, per la lode che ne riporta; colla Francia, per l'utilità, che n'aspetta; colla religione, per l'appoggio particolare, che se le aggiunge; ed al fine con me medesimo, perchè avend'io desiderata a V. Em. con sì vivo affetto la dignità del cardinalato, non posso non goder sommamente, ch'a questo grado di tanta eminenza si congiunga insieme un' impiego di tanta riputazione. Di questo successo io darò il conto, che debbo, alla santità di nostro Si-

gnore, e non dubito, che sua Beatitudine non sia per sentirne singolar contentezza, e per commendarne con particolar lode ancora sua Maestà. Io pensava di venire (5) ora in persona a Monseò; ma gli avvisi, che giunsero quà intorno alla partita del re per Soesson, m'hanno fatto differir la venuta. Dico differire, perchè non conviene, che resti ozioso il letto preparatomi da V. Em. con tanta benignità, desiderando io in ogni maniera, e di vedere Monseò, e di goder in quel bel sito particolarmente i favori di lei, come gli ho goduti questi giorni (6) pur'anche nella sua villa deliziosissima di Noesì. Bacio per fine con ogni riverenza le mani a V. Em., e le prego ogni maggiore e più desiderata prosperità. Di Parigi, li 24 di Settembre 1618.

LETTERA XLII.

Al Padre Arnulfo gesuita, confessore del Re Cristianissimo. A Soesson.

Il viaggio di V. P. a Blois non ha ingannato punto l'aspettazione; ch'al fine le difficoltà combattute indarno dalle ragioni (1) umane degli altri, ha bisognato, che cedano al vivo zelo delle persuasioni religiose di lei. Io desiderai con impazienza l'andata,

e con impazienza il ritorno, e perciò non meno impazientemente ho sofferto (2) di non essermi poi trovato in Parigi quando vi giunse V. P. Pensai dopo di trasferirmi (3) io stesso alla corte; ma si seppe subito che il re stava per muoversi (4), onde non ho potuto più differir quest' offizio. Vengo dunque a rallegrarmi affettuosamente con V. P. del felice esito c'ha avuta la sua negoziazione colla regina madre; se bene io spero di dovermene (5) rallegrar molto più di presenza (6), quando più in particolare saprò quello, che solamente ho inteso sin' ora in generale per fama (7). Con V. P. mi rallegro pur anche infinitamente della risoluzione presa da sua maestà di porre il signor cardinal di Retz nel suo consiglio segreto. Successo invero, che torna in tanto favor della chiesa, che la chiesa medesima non poteva desiderarne alcun'altro in maggior sua riputazione, e vantaggio. V. P. mi conservi al solito l'amor suo; ch'io a lei prego per fine ogni bene, e contento. Di Parigi, il primo d'Ottobre 1618.

LETTERA XLIII.

Al signor Paolo Gualdo, arciprete di Padova.

Ho due lettere di V. S. (1) l'una scritta, e l'altra animata. Questa ho letta nel volto, e nelle parole del signor Gio: Battista suo nipote, e quella nell'offizio (2) cortese della sua penna. L'animata mi rappresenta l'immagine di lei stessa, e la scritta mi rinnova la memoria delle cose di Padova. Nè potrei dirle il gusto ch'io ho sentito dell'una, e dell'altra, e particolarmente di vedere (3) in Parigi il signor Gio: Battista appresso il signor Angelo Contarino, nuovo ambasciatore Veneto. Di già l'ho goduto più volte; e particolarmente uno di questi giorni egli venne a trovarmi (4), e dimorammo un gran pezzo insieme, e parlammo di mille cose (5). Ma le più furono intorno alla persona di V. S., ed a quelle di cotesti nostri comuni amici. Quanto (6) godo della vecchiaia immortale del nostro Pigna! Mi par di vederlo (7), e d'udirlo, com'anche il nostro dottòr Livello, con quelle sue dolci, e saporite facezie, e mi par di vedere, e d'udir gli altri similmente, che mi son nominati da V. S.; ed in questo punto m'assale una fiamma di desiderio il più ardente del mondo d'es-

sere in Padova. Se ben dopo venti anni troverei senza dubbio molte cose mutate, e molte altre del tutto nuove. Della risoluzione presa dal signor Ottaviano Bono, di ritirarsi in Padova a far vita privata, io ebbi indizj chiari sin quand' (8) egli fu a questa Corte. Felice lui (9), c'ha saputo eleggere un tal riposo! e più felice nell' aver poi eletta, per goderlo, una tale stanza! Per lui non è dubbio ch'è grande acquisto, un acquisto di sì gran quiete; ma non può esser già senza perdita, e pregiudizio della Republica, che resta priva d'un soggetto (10) di tanta stima. Nè potrei dire a V. S. in che degna opinione (11) egli partisse di Francia, e quanto viva resti quì tuttavia la memoria del merito, e valor suo. Ma felice lui (12), torno a dire, che dal fluttuante mar delle cose publiche, ha navigato in un porto sì tranquillo di quiete privata! Egli viverà da quì innanzi (13) a se stesso, che vuol dire al godimento delle virtù sue medesime. Da quì innanzi sarà fuori d'ogni agitazione civile, e fuori delle tempeste (14) particolari nostre d'Italia. Non udirà più lo strepito dell'armi d'Europa, che si vanno mutando da luogo a luogo, più tosto che deponendo; nè le querele fra i principi, che sì spesso con gelosie loro anche in pace si fanno guerra. Non vedrà più tanti infelici naufragj, che suol produrre l'Egeo delle Corti, allora più infido, che par più sincero; nè proverà in somma più quelle tante perturbazioni, e molestie, ch'è forza di

patire in questa cieca, e tumultuosa notte del mondo, a chi (15) sta involto nelle oscure, e per lo più, tragiche rappresentazioni del suo teatro. Godasi pur dunque il signor Bono cotesta aurea quiete (16), ch'egli s'è eletta, ch'io per me non solamente gliene darò lode grande, ma glien'avrò insieme grandissima invidia. Prego V. S. a baciargli affettuosamente le mani in mio nome, e a dirgli, che lasci per me ancora un'angolo di stanza sì dolce, per quel tempo, che Dio inspiri me (17) parimente a saperla godere. Agli amici, V. S. dispensi in mio nome mille baciamani, che mi vengon dal cuore; e recevagli prima di tutti gli altri ella stessa. E le prego per fine ogni maggior bene, e contento. Di Parigi, li 12 di Decembre 1618.

LETTERA XLIV.

Al signor cardinal d'Este. A Modona.

Io mi trovai all'assemblea di Roano, quando seguì la morte del signor di Villeroy. Tutto questo regno, che veniva rappresentato (1) allora da sì grand'assemblea (2), se ne dolse, come di publica perdita; e ognuno esaltò in quell'occasione i suoi meriti con grandissime lodi. Non potevano poi esser celebrati

in pulpito da più degna tromba di quella del padre Cotton (3); nè su le stampe da più nobil composizione di quella del signor Pietro Mattei. Ma ora, che V. E. parimente le fa risonar nella nostra lingua con traduzione sì bella, e di tanto pregio, cresce in modo la gloria al signor di Villeroy, e insieme alla Francia tutta, che nè il signor di Villeroy avrebbe potuto desiderar di vantaggio alla sua morte per sopravivere a se medesimo; nè la Francia potrebbe rallegrarsi ora d'alcuna cosa più, che di veder cospirar l'Italia con lei all'immortalità di questo suo sì eminente Soggetto. Stimava il signor di Villeroy grandemente l'Italia, e a me lo mostrò egli più volte, e delle cose (4) della nostra nazione parlava sempre con molto gusto (5). Anzi il dì (6) prima, che succedesse il caso repentino della sua morte, io aveva trattato con lui in Roano a lungo delle differenze che correvano allora nelle cose d'Italia sopra l'esecuzione dell'aggiustamento, che se n'era preso quì in Francia; e mi ricordo, ch'egli mi disse con un'affettuosissimo zelo del ben publico queste parole: Facciamo di grazia questa pace d'Italia, ch'io per me subito morirò volentieri. E come s'egli avesse fatto un presagio appunto di morte a se stesso con tali parole, cadè infermo la notte medesima, e poco dopo morì in brevissimo tempo. Chè se ben egli non vide eseguito, lasciò nondimeno aggiustato in modo l'accomodamento delle cose d'Italia, che n'avrà sentita pòi quella con-

solazione in cielo, che non potè provarne intieramente quì in terra. E ben si può credere, che di tante fatiche da lui fatte per servizio publico in questa vita, Dio gli faccia goder largamente ora la ricompensa fra gli eterni riposi dell'altra. Gran Ministro (7) di Stato invero! Il più consumato senza dubbio di tutta la Francia (8); e dopo la morte di don Giovanni d'Idiachez, si può dire anche di tutta la Cristianità. E pareva appunto, ch'egli fosse l'Idiachez Francese, e l'altro il Villeroy parimente Spagnuolo; tant'era la similitudine tra loro in tutte le cose. Erano coetanei; s'eran nudriti l'uno e l'altro sin dalla gioventù (9) in grandissimi affari; l'uno e l'altro piegava al severo; in ambidue gran costanza, gran fede, e grandissima integrità; ed erano stati ambidue molto composti, e molto eguali in tutto il corso delle azioni loro private, e publiche. E come se la natura avesse voluto ancora effigiare i corpi loro con qualche similitudine, come aveva effigiati gli animi, erano ambidue di statura picciola, e quasi d'una conforme proporzione di membri. Io non ho veduto mai don Giovanni d'Idiachez. Ma gli uomini di grand'eminenza si veggono, e si conoscono in ogni parte colle relazioni, che ne fa risonare per tutto in mille modi la fama. Ed ora il gusto, ch'io ho preso nella commemorazione di questi due, m'ha fatto allontanar più che non pensava dal principio di questa lettera. Lo ripiglio dunque, e torno alla

traduzione di V. E. Nè potrei dirle quanto se ne pregi il signor Mattei, poich'egli vede esser non più forestiere in Italia, ma cittadine, le sue scritture; e farsi tali per opera di chi poteva assai onorarle anche solamente col leggerle (10). Io medesimo gli ho dato il volume, ch'era destinato per lui. Dell'altro, che veniva per me, io rendo quelle più riverenti grazie che posso a V. E., com'anche del favore di sì benigna lettera, ch'ella s'è degnata di scrivermi in questa occasione. E le bacio per fine umilissimamente le mani, pregando Dio, che le conceda ogni maggiore, e più desiderata felicità. Di Parigi, li 26 di Decembre 1618.

LETTERA XLV.

Alla Regina Madre. Ad Angolemme.

Quanto siano desiderate dalla Santità (1) di nostro Signore le prosperità della Francia, e per beneficio proprio di questa corona, e per quello che ne deriva a tutta la Cristianità insieme, ha procurato la Santità sua di mostrarlo (2) in ogni occorrenza. E siccome niuna cosa fa maggiori le felicità ne' regni, che la concordia fra le persone regnanti; così ha

desiderato sua Beatitudine con sommo affetto di veder seguire un'intiera unione fra Vostra Maestà, ed il re suo figliuolo. A questo fine ha offerto vivissimi prieghi a Dio di continuo (3), ed ha ordinato quì a me, ch'al medesimo effetto io dovessi interporre in nome suo gli offizj che bisognassero appresso il re, e similmente appresso la Maestà Vostra, com'ho fatto di già più volte. Ora quanta afflizione siano per cagionare nell' animo di Sua Santità i movimenti che si preparano in questo regno, dopo essere uscita Vostra Maestà di Blois (4), facilmente ella stessa potrà giudicarlo. Io non ho mancato di soddisfar (5), subito dopo questo successo, agli ordini di Sua Beatitudine quì col re, avendo esortata, e supplicata (6) Sua Maestà con ogni efficacia a voler dal canto suo disporsi a quella corrispondenza d'amore, ed a quella perfetta riconciliazione con Vostra Maestà, che per tanti rispetti si deve desiderar, che passi dall'una, e dall' altra parte. Ho trovata nel re un' ottima disposizione, e non dubito punto, che l'avrebbe (7) mostrata eguale ancora Vostra Maestà, s'io avessi potuto in persona passar con lei un simile offizio. Ma poich'io non posso allontanarmi per ora dal re, piglio ardire di supplicare umilissimamente Vostra Maestà a degnarsi d'ascoltare in mia vece il padre Berulle, che viene a trovarla per l'effetto ch'egli stesso l'esporrà di presenza; ed a voler presupporre, che tutto quello, che le sarà detto da lui (8), esca dalla bocca propria

di me medesimo. È di già molto ben noto alla Maestà Vostra il singolar zelo, e giudizio di questo padre; ond'io mi son rallegrato infinitamente dell'occasione, che gli è data di venire a trattar con lei. Nè dubito punto, ch'ella non sia per udir volontieri le sue proposte, e per ricevere benignamente eziandio i suoi consigli, poichè saranno senza dubbio intieramente indrizzati alla gloria di Dio, al ben publico della Francia, ed alla soddisfazione particolare di Vostra Maestà. Spero, che Dio benedirà il suo viaggio, e favorirà la sua negoziazione; massime dovendo esser appoggiata a quella del signor di Bethune, cavalier di tanta prudenza e bontà; e che presto la Francia avrà occasione di rallegrarsi, col veder riuniti più che mai gli animi di Vostra Maestà, e del re, e legati coi loro in più stretta devozione, e fede che mai, quegli insieme di tutto il regno. Del che io prego Dio col più intimo (9) del mio affetto. E per fine a Vostra Maestà bacio umilissimamente le mani. Di Parigi, li 12 di Marzo 1619.

LETTERA XLVI.

Al signor Paolo Gualdo arciprete di Padova.

Seppi la partita del signor Gio: Battista, Nipote di V. S., innanzi alla risoluzion del partire. Confesso, che il pensier non mi piacque. Esser fuggito di Francia (1), prima che vi fosse, si può dir, giunto? È forse che non meritan le cose di questo regno, e di questa corte, d'essere osservate con particolare attenzione? Chè il peregrinare in paesi esterni, per non impararvi altro, che a saper riferire, tornando a casa, le riviere, le campagne, le selve, i monti, le piazze delle città, il numero ed il vestito degli abitanti, ciò non è altro, che un pigliar cognizione di cose mute, ed inanimate, e che pascon più gli occhi, che l'animo. Chi va fuori del suo paese a veder il mondo, voglio che m'osservi (2) principalmente i costumi delle nazioni forestiere, le nature de' re, le qualità de' loro consigli, le forze loro, le leggi de' regni, lo stato della religione, come sia mista l'autorità del comandare colla forma dell'ubbidire, come si stia co' vicini, qual sia l'umor peccante in ciascun governo, e qual sarebbe il rimedio, se vi potesse aver luogo la medicina. Tali, e sì fatte cose concer-

nenti il governo vorrei, che m'osservassero, e mi possedessero ben le persone che girano il mondo. Come l'anima a noi dà l'essere, così il governo dà l'essere a' regni. Onde a questa parte bisogna applicar l'attenzione, e questa procurar di sapere. Tutto il resto ha del materiale (3); come in noi pure non hanno moto le membra, se non in quanto l'anima le fa muovere. Ma il governo de' regni non può esser compreso in un giorno, o due. Vi bisogna studio, e lo studio vuol tempo, e se tutte queste cose si ricercano in alcuna parte, si ricercano in Francia, ch'è uno Stato sì grande, sì diviso in materia di religione, sì spesso agitato dalle discordie (4) civili, c'ha una delle maggiori corti d'Europa, ed uno de' più riguardevoli governi del mondo, con tant' altre sue proprietà degne d'esser considerate, che gli anni non basterebbono per venirne in quella cognizione, che converrebbe. Ma sopra tutte l'altre sue qualità proprie, quella delle continue mutazioni, che vi si veggono, è unica, e singolare. E se per farsi atto a' maneggi publici, niuna cosa può giovar più, che il veder molti publici avvenimenti, cedano pur tutti gli altri paesi alla Francia, perchè la Francia in questa parte può servir di scuola (5) a tutti gli altri paesi. Quì dunque bisognava, che il signor Gio: Battista si trattenesse almen tutto il tempo che durerà l'ambasciaria del signor Contarini. V. S. di già vede, che memorabil caso egli avrebbe potuto osser-

var nel principio del suo arrivo a Parigi, in quest' uscita sì inopinata di Blois della regina madre, che genera quì una commozione sì grave. Quanto vorrei poter essere col nostro signor Bono per discorrere così ora con lui di questo successo (6) tanto improviso, come già due anni sono trattavamo dell' altro sì inaspettato, allora che pur la regina si ritirò da Parigi! Grand' accidente senza dubbio gli parerà questo. Grande per se medesimo, e maggiore per le publiche conseguenze. E di già quì noi siamo all' armi, ed alla vigilia di strani casi, se Dio non ha compassion della Francia. Ma lascio la Francia, e vengo alla lettera di V. S. che m'è stata resa sì tardi, ch'è una vergona, e pur s'io desidero l'ali ad alcune lettere, le desidero particolarmente a quelle di lei; tanto m'è caro ogni nuovo testimonio dell' amor suo, e tanto gusto m'apporta ogni nuova commemorazione delle cose di Padova. Quanto al Tedeschi, ben mi pareva di poter credere, ch'egli non avrebbe avuto cuore di venir quà. Ma nè anche si degna più di scrivermi, non che di poetare in mia lode. M'ha tutto rallegrato V. S. colla menzione del nostro Monsignor di Feltre. È un secolo ormai, che il crudel non mi scrive. Bella scusa di quel sito Boreale, per non far la residenza di verno! Io l'ho fatta nove anni in Fiandra, e non mi vi sono agghiacciato. Che s'io torno mai in Italia, aspetti egli pure. Ma sospendo le minacce per ora. Al signor Bono mille baciamani

affettuosissimi, e mille rinovazioni d'invidia di cotesta sua sì dolce quiete di Padova, ch'a me vien fatta parere ogni dì più dolce, e dalla privazione per se medesima, e dalla contrarietà di questa mia sì strepitosa vita di Francia. Ed a V. S. prego ogni maggior contentezza. Di Parigi, li 20 di Marzo 1619.

LETTERA XLVII.

Al padre Pietro Berulle superior generale della congregazione dell'Oratorio in Francia, che fu poi creato Cardinale da Papa Urbano Ottavo. Ad Angolemme.

Ha fatto un giro la lettera di V. P. prima d'essermi resa. Da Turs è andata a Parigi, e da Parigi è tornata a Turs, dove ultimamente io venni per varie occorrenze publiche, e per invito particolare, che n'ho avuto da Sua Maestà (1). Io l'ho letta (2) con sommo gusto, ed ho ringraziato Dio mille volte del buon termine, in che (3) si trovan le cose della regina madre, e ch'abbia spezialmente fatto cader tanta parte di questa negoziazione in mano di V. P., il cui singolar zelo, e prudenza promisero fin da principio (4) que' felici effetti ch'ora di già appariscono. Io non

ho ancora veduto il re; ma oggi, o dimani, spero, che potrò negoziare con Sua Maestà. Intanto ho avuta piena notizia dello stato, in che sono le cose da questa parte, e senza dubbio la venuta costà del signor principe di Piemonte non potrà se non giovar (5) grandemente per levar l'ombre, e rimetter la confidenza, e condurre il tutto con maggior facilità all' ultima perfezione. Ben può credere V. P. ch'io non mancherò di continuare i miei proprj offizj, e che gli farò cospirar con quelli, che s'interpongonó da tutti i buoni, acciocchè possiamo veder finalmente succedere questa unione intiera fra il re, e la regina sua madre, e colla quiete domestica nella casa Reale, stabilirsi tanto più la tranquillità publica in tutto il regno. E per fine a V. P. prego ogni vero bene. Di Turs, li 14 di Giugno 1619.

LETTERA XLVIII.

Alla Regina Madre. Ad Angolemme.

Come niuna cosa affliggeva più l'animo della Santità di Nostro Signore, che l'udire quei sinistri incontri, che passavano fra vostra Maestà ed il Re suo figliuolo, e che tenevano sì alterato il riposo di questo

regno; così niuna poteva consolar maggiormente sua Beatitudine, che l'aver nuova dell' accomodamento seguito fra le Maestà loro, e veder tornata insieme la Francia al suo tranquillo stato di prima. L'allegrezza di questo successo è riuscita poi anche maggiore a sua Beatitudine per averne ricevuto l'avviso dalla Maestà Vostra medesima, e con tanti segni di confidenza, e d'affetto. Dal congiunto breve potrà vedere Vostra Maestà quel che le risponde sua Beatitudine, e dall' annessa lettera, quanto s'onori (1) il signor cardinal Borghese dell' offizio, che Vostra Maestà s'è compiacciuta pur anche di passar seco nell' istessa materia. Quest' occasione fa ardito me ancora (2) a pigliar la penna per rallegrarmi con Vostra Maestà d'un avvenimento così felice; al che soddisfo con ogni senso d'animo più devoto, e per la considerazione in se medesima del ben publico, e per la privata mia singolar riverenza verso la real persona di lei medesima. Piaccia a Dio (3), che da questo successo (4) sì prospero, ne seguan molti altri non meno lieti, e che fra le felicità generali del regno s'accrescano sempre più le soddisfazioni proprie di Vostra Maestà. E le bacio umilissimamente le mani. Di Turs, li 4 di Luglio 1619.

LETTERA XLIX.

Alla medesima. Ad Angolemme.

Degna invero della singolar prudenza di Vostra Maestà è la risoluzione da lei presa di venire a Turs ella stessa, per riunirsi intieramente quì col re suo figliuolo. Alla Francia non poteva risplendere giorno più felice di questo (1). E ben si può credere, che sia per mostrar (2) ora altrettanta allegrezza in goderlo, quanto s'è veduto prima ardente il suo desiderio nell' aspettarlo. Io assicuro Vostra Maestà, che non potrà essere maggior il piacere, ch'è per riceverne la Santità di nostro Signore, e che non saranno state lette gran tempo fa con sì gran gusto lettere alcune da sua Beatitudine, come queste ultime, che le porteranno un' avviso tanto desiderato. Supplico Vostra Maestà a degnarsi di permettere (3) quì ora a me similmente che fra questi publici applausi io possa farle apparire il privato mio giubilo, avend'io preso ardire di farlo precorrere in questa lettera, sinchè più degnamente io possa esprimerlo colla mia propria presenza. E per fine a Vostra Maestà bacio umilissimamente le mani. Di Turs, li 18 d'Agosto 1619.

LETTERA L.

Al Gran Duca di Toscana.

Il ritorno della regina madre appresso il re suo figliuolo ha rallegrato infinitamente i cuori di tutta la Francia. Nè si può dubitare, che Vostra Altezza per tanti rispetti, e di sangue colle Maestà loro, e d'interesse con questo regno, non sia per farne suo proprio ancora, e de' suoi stati il piacere. Io vengo perciò a passar quel devoto offizio di congratulazione, che debbo, con Vostra Altezza, d'un sì importante, e sì desiderato successo, a procurare il quale, siccome la Santità di nostro Signore non poteva aver l'animo più disposto, così non poteva essere più efficace l'opera, che Sua Santità ha voluto che s'interponesse a questo fine da me in nome suo. Con ottima sanità giunse quà la regina ieri l'altro, e dal re fu ricevuta con ogni dimostrazione più viva di rispetto, e d'amore. Io prego Dio, che quanto Vostra Altezza goderà di questo avvenimento (1) sì prospero della Francia, tanto la Francia possa (2) goder di qualch' altro, che aggiunga nuove prosperità a Vostra Altezza. E per fine le bacio umilissimamente le mani. Di Turs, li 7 di Settembre 1619.

LETTERA LI.

Al signor cavalier Marini. A Parigi.

Perchè non vidi V. S., il mio signor cavaliere, al mio partir (1) per Fontanableò! chè senz'altro v'avrei, o condotto meco, o rapito Se bene credo, che il vostro venire sarebbe stato effetto di volontà, e non di forza, stimand'io che sareste venuto volentieri a veder Fontanableò, che tiene il primo luogo fra le case reali c'hanno i re di Francia in campagna. Ma se non ho potuto goder la vostra conversazione, ho goduto almeno quella de' vostri versi nell' armonia della vostra dolce Sampogna. Per istrada questo è stato il mio gusto; ed ora, che sto fermo, questa è la maggior ricreazione ch'io abbia. O che vena! o che purità! o che pellegrini concetti (2)! Ma di tant' altri vostri componimenti, che sono di già, o finiti, o in termine di finirsi, che risoluzione piglierete? Gran torto invero fareste alla gloria di voi medesimo, alla liberalità d'un re così grande, alla Francia, ed all' Italia cospiranti in un voto stesso, o più tosto emule nella participazione de' vostri ap-

plausi, se ne differiste più lungamente la stampa. Sopra tutto ricordatevi, il mio caro cavaliere, di grazia, come tante volte v'ho detto, di purgar l'Adone dalle lascivie (3), in maniera, ch'egli non abbia da temere la sferza delle nostre censure d'Italia, e da morir (4) più infelicemente al fine la seconda volta con queste ferite, che non fece la prima con quelle altre, che favolosamente da voi saranno cantate. Confido però, che non vorrete essere omicida voi stesso de' vostri parti. Fra tanto goderemo il suono di questa soave Sampogna; in fronte della quale, perchè avete voluto voi porre quella lunga lettera, o più tosto apologia, all' Achillini, ed al Pretti? Troppo avete abbassata la vostra virtù, e troppo onorato il livore de' vostri malevoli. All' invidia il maggior castigo è il disprezzo, e mai saetta non ferì il cielo. Chi è giunto alla vostra eminenza, non deve far caso alcuno di quattro, o sei ombre vane, che non concorrono a' communi applausi di tutto il teatro. Chi mi troverete voi de' grand' uomini antichi, o moderni in qualsivoglia professione (5), ch'in sua vita non abbia avuto degli emuli? (6) E fra i Poeti, lasciando i più antichi, e parlando de' più moderni (7), che noi medesimi abbiam conosciuti, il Tasso, ed il Guarini, non hanno provato anch'essi i denti della malignità, e dell' invidia? E nondimeno, chi si ricorda più dell' opposizioni fatte a' loro Poemi, o chi non se ne ride? Vivono ora, che sono morti, e così

è succeduto agli altri grand' uomini in lettere, o in arme, ed in ogni altra professione, e scienza. La posterità insomma è quella che dà la vita, e la morte agli ingegni; di là ne vien la vera sentenza; e da quel tribunale incorrotto, ed incorruttibile bisogna aspettarla, e tanto basti in questa materia. A bocca il resto. Se ben io penso di fermarmi quì in Melun tutta la settimana presente, per godere un poco più questa buon'aria, e questo bel sito. A Fontanableò son di già stato una volta, e dimani vi tornerò. Gran casa invero, e degna d'un tanto re! Benchè sono più case insieme, aggiunte l'una all' altra in varj tempi senza ordine alcuno; onde di tutte viene a formarsi una vasta mole indigesta, e confusa; ma questa medesima confusione è piena di grandezza, e di maestà. Il sito è basso, ed ha più tosto dell' orrido, massime in questo tempo, che la campagna non è ancora verde. Giace Fontanableò in mezzo d'un ampia foresta (8) e s'alzano intorno alla casa varie colline coperte di sassi, che siccome non rendono frutto alcuno alla terra, così non porgono diletto alcuno alla vista. La foresta è piena di cervi, e perchè questa è la caccia che più frequentano i re di Francia, perciò vien nobilitato questo sito, poco nobile per se stesso, da sì vasta abitazione, e sì maestosa. Non vi mancan però giardini bellissimi (9); ed oltre alla prima fontana, che diede il nome alla casa, ve ne sono molte altre, che l'abbelliscono grandemente. Ma perchè non date

una scorsa quà voi medesimo? Giungerete anche a tempo di veder più d'una volta Fontanableò prima ch'io torni a Parigi. Intanto da questa mia lunga (10) lettera, e scritta in convalescenza, V. S. vedrà il piacere ch'io ho preso in participar della sua (11) conversazion di lontano, giacchè non ho potuto d'appresso. E per fine le prego ogni bene, e contento. Di Melun, li 7 d'Aprile 1620.

LETTERA LII.

Al signor Principe di Vademonte. A Nansi.

Come V. E. in ogni virtù ha superata l'aspettazione della sua età, così ha voluto anche vincere, si può dir, se medesima nella generosa risoluzione d'andare in sì teneri anni a travagliar nell'armi in Germania. Ma poichè V. E. nel pigliarla si muove da un fine sì degno, com'è il servir alla causa Cattolica; perciò non si può dubitare, che Dio non sia per (1) somministrarle, e forze sopra l'età, e fortuna, superiore ad ogni pericolo. Vada ella dunque felicemente, ch'io spero di veder (2) ricevuto poi quà il suo ritorno da applausi anche molto maggiori, che non sono ora questi che accompagnan la sua partita. Rendo a

V. E. intanto quelle più vive grazie che posso della cortesissima lettera, ch'ella s'è compiacciuta di scrivermi in questa occasione. E le bacio per fine con ogni maggiore affetto le mani. Di Parigi, li 15 d'Aprile 1620.

LETTERA LIII.

Al signor Principe di Bozzolo. A Bozzolo.

La morte di monsignor vescovo di Mantova, che sia in gloria (1), ha privata la Chiesa d'un gran (2) Prelato, la Casa di V. E. d'un grand'ornamento, e la mia d'un signore e parente, che da tutti quei del mio sangue era riverito con sommo affetto. Ma poichè da Dio viene ogni caso umano, bisogna anche sottoporre al suo divino volere tutte le considerazioni che porta seco il vivere, ed il morire. A V. E. io rendo infinite grazie della parte ch'ella ha voluto darmi di questo successo; che quanto porta in se di mestizia, altrettanto è accompagnato da me con vivo senso di condoglianza. Quì ella troverà in me sempre volontà pari all'obligo ch'io ho di servirla. E per fine a V. E. bacio affettuosamente le mani. Di Parigi, li 22 d'Aprile 1620.

LETTERA LIV.

Al signor cardinal Borgia. A Roma.

Io partii sì obligato a'favori, che mi fece in Fiandra il signor don Inico fratello di V. E., e a quelli, che si degnò di compartirmi nella corte di Roma ella stessa, ch'io debbo desiderar sempre ogn'accrescimento di grandezza alla loro Casa, e rallegrarmi con sommo affetto di vederne i successi. Pieno di conseguenze importantissime è questo (1) d'essere destinata al presente V. E. da Sua Maestà Cattolica al governo del regno di Napoli. E non so invero qual campo più degno potesse (2) aprirsele per esercitar la sua singolar prudenza e valore, e per farne ora goder quelle prove a sì nobil regno, ch'ella in Roma n'ha fatte (3) apparir in tante occasioni a così gran corte. Supplico V. E. a gradir quest'offizio di devota congratulazione, ch'io vengo a passar con lei nella presente occorrenza; ed a continuarmi l'onor di prima della desideratissima sua protezione, e grazia. E qui per fine le bacio umilissimamente le mani. Di Parigi, li 23 d'Aprile 1620.

LETTERA LV.

Al signor Tobia Mattei, gentiluomo Inglese. A Brusselles.

Nelle amicizie, chi più si ricorda, più ama. Dunque cedami V. S. in affezione, poichè fa un secolo (1) ormai, ch'a me non giunge più segno alcun della sua; là dove in diverse maniere io n'ho dati molti a lei della mia. Anzi posso dire d'essermi trasformato coll'animo nella persona sua propria in questi ultimi tempi. A questo modo passai con V. S. in Inghilterra; fui in Londra; corsi i pericoli del giuramento; ne riportai con lei poi una gloriosa vittória; e con lei al fine tornai in Fiandra; e mi trovo ora coll'animo in sua compagnia pur similmente in Brusselles. Ma non voglio creder però, ch'ella, nel suo silenzio ancora, non parli fra se stessa di me qualche volta. Ora scrivo a V. S per occasione della venuta costà del nostro signor Daniele; che sarà lettera animata, e supplirà con la viva voce dove mancasse (2) questa mia scritta. Ma V. S., ch'è un Ulisse Inglese, quando vorrà ella stessa dar' una scorsa nuovamente quà in Francia? Venga di grazia, mentr' io son quì. Se ben

qualch'altro m'ha detto, ch'ella non vuol più nè viaggi, nè corti; e che non pensa ad altro, che a godere (3) una vita quieta. Se ciò fosse vero (4), o quanta invidia le porterei! Quanto desidero anch'io di far (5) da quì (6) innanzi mio il tempo, che sì lungamente ho speso sin'ora per altri! Gli anni volano, il mio signor Tobia, e la vita nostra con loro. Come ne'fiumi un'onda porta via l'altra, senza più far ritorno; così nella vita ùmana un giorno fa sparir l'altro, e non rinasce mai più quello che tramontò. Vorrei dunque, senz'aspettar di vantaggio, poter anch'io fuori di questa scena di cose publiche vivere a me stesso, ed alla tranquillità mia privata. Ma faccia Dio. Ch'alla legge della sua volontà bisogna sottoporre l'ubbidienza de'nostri sensi. E per fine a V. S. bacio le mani. Di Parigi, li 19 di Maggio 1620.

LETTERA LVI.

Al medesimo. A Brusselles.

Non più guerra fra i nostri affetti, il mio signor Tobia. Hanno di già combattuto a bastanza. E poichè il suo non vuol cedere al mio, resti la vittoria del pari. E ben può creder V. S. ch'a me non dispia-

cerà di (1) ricever da lei un'egual contracambio d'amore. Ieri io ricevei la sua lettera; ed oggi io scrivo a lei nuovamente. Quanto al libro Spagnuolo dell'Audifilia, accetto l'offerta, e n'aspetterò quanto prima l'esecuzione. Quì non se ne trovano; e benchè ce ne fossero, l'esemplare di V. S. porterà seco lo spirito non solo di chi l'ha composto, ma di chi l'ha letto, e sarà maggiore per conseguenza il frutto, che farò nel leggerlo anch'io. Son valent'uomini veramente gli Spagnuoli (2) nelle composizioni spirituali; e non so come la lingua ancora porta con se maggior peso con la sua gravità per imprimer le cose. D'Italia non dimeno il nostro Bellarmino fa godere anche la sua pietà nelle opere spirituali, come ha fatta sentir la sua dottrina in quelle di controversia. Ora è uscita una sua operetta dell'Arte del ben morire, che certo mi pare utilissima. Insegna a ben morire insomma, arte senza dubbio Regina dell'arti, perchè non succedendo ben questa, che gioverebbe l'aver (3) anche più perfettamente poste in opera tutte l'altre? Come chi ha superato mille scogli, e tempeste in mare, non può dire d'aver navigato felicemente, se prima non giunge in porto; così fra l'onde, e le procelle de'casi umani, alcun non si vanti del vivere sino all'esito del morire. Mando un'esemplare del libro a V. S., potend'io credere, che non le ne sia capitato sin'ora alcuno. Nel resto perchè da lei mi si niega d'aver parte in cotesta soave quiete, nella qual mi significa di

voler vivere da qui innanzi? Quant'io la conosco più desiderabile di quest'altra vita sì strepitosa, e sì torbida de'maneggi publici, e delle corti, tanto ne cresce ogni dì più in me il desiderio. O giorno felice, se mai vi giungo (4). Ma non più. Chè il pensar troppo alla privazione converte il desiderio spesse volte in tormento. E per fine a V. S. bacio le mani. Di Parigi, li 4 di Giugno 1620.

LETTERA LVII.

Alla Regina Madre. A Angiers.

Infinita fu l'allegrezza, che sentì l'anno passato la Santità di Nostro Signore in vedere, che si fosse stabilita (1) una sì buona riconciliazione fra Vostra Maestà, e il Re suo figliuolo, nell'abboccamento loro di Turs. Sperò allora in particolare la Santità sua, che Vostra Maestà fosse in breve per venire a fermarsi appresso la persona del Re, e ch'a questo modo avesse ad apparir tanto più l'unione de' cuori loro con quella delle persone; ed a confirmarsi tanto più la pace del Regno con quella della Casa Reale. Ha poi veduto sua Santità (2), e con grandissima afflizion d'animo, che non solo non è seguito sin'ora un

bene tanto desiderato, ma ch'anzi le prime diffidenze sono andate risorgendo, e dalle diffidenze i pericoli pur'anche di prima; anzi tanto maggiori, quanto sempre dopo le infirmità sono più pericolose le ricadute. Dunque mi comandò ultimamente Sua Santità, ch'io facessi quì col Re in nome suo quegli offizj, che richiedeva una materia così importante. Ond'in conformità di quest'ordine io parlai pochi dì sono a sua Maestà, e l'esortai, e pregai con ogni più viva instanza a procurar dalla parte sua di rimettersi in ogni migliore intelligenza con Vostra Maestà. Rappresentai al Re quanto ciò era dovuto a Dio, alla natura, al suo Regno, alla Cristianità, alla Religione quì in Francia, ed alla medesima Religione fuori di Francia; ma particolarmente ora in Germania, dove gli eretici procuran d'opprimerla (3), e dove sua Maestà ha promesso con segni di tanta pietà di soccorrerla; il che sarà quasi impossibil, che segua, mentre durino queste divisioni domestiche del suo Regno. Il Re mi rispose, ch'aveva procurato sempre di dare ogni soddisfazione a Vostra Maestà; che sapeva di non aver mancato mai di renderle il dovuto onor, e rispetto; che più volte prima l'aveva invitata a voler venire appresso di se, e pur di nuovo ora per tre volte col signor di Blenville; e concluse, che non desiderava cosa maggiormente, che di vivere (4) in ogni più perfetta corrispondenza, ed unione con lei, e di fargliene apparire ogni più affettuoso, e

più chiaro segno. Questo fu l'offizio, ch'io feci in nome di Sua Beatitudine col Re, e questa la risposta, che da sua Maestà mi fu data. Ora, per soddisfare all'intiero comandamento di Sua Beatitudine, resterebbe, ch'io medesimo potessi passar l'istesso offizio con Vostra Maestà. Ma poichè le presenti occorrenze mi ritengono quì appresso il Re, supplirò con questa lettera a quel ch'io non posso colla persona. Vengo perciò a rappresentar parimente a Vostra Maestà le considerazioni accennate di sopra, per le quali sua Santità l'esorta, e la prega con ogni affetto possibile, a procurar dalla parte sua di rimettersi in quell'unione di sensi, e di volontà col Re suo figliuolo, che richiedon tanti rispetti, e del servizio particolare di questo Regno, e del ben publico della Cristianità; e sopra ogni cosa ad evitar per tutte le vie possibili (com'io ho ricordato similmente quì al Re) ogni occasion di venire (5) all'armi. Niuno sa meglio di Vostra Maestà qual sia (6) la natura de' movimenti civili; quanto resti privo di libertà, dopo essere cominciati, chi fu prima libero a cominciargli; e quanto sian perniziosi ugualmente a'vincitori, ed a'vinti. Del che fanno oggidì una deplorabil fede le piaghe della Francia medesima; essendosi introdotta particolarmente quì l'eresia fra l'armi civili, e col favor di quest'armi avendo procurato poi sempre di crescer maggiormente, e di stabilirsi. E ben conosce Vostra Maestà, che non poteva essere inviato quà dentro

alcun più grave castigo di questo; sapendo ella molto meglio di me, che non tendon quì ad altro gli eretici, ch'a formare un governo di republica direttamente opposto alla monarchia temporale del Re, nel modo, che n'han formato di già un'altro direttamente contrario alla monarchia spiritual della Chiesa. Come dunque fra le guerre civili, e massime fra le discordie del corpo cattolico di questo Regno è nata in esso, e cresciuta sempre più l'eresia; così colla pace publica, e particolarmente coll' unione dell' istesso corpo cattolico, s'ha da procurare (7) d'abbassarla, e distruggerla, e di quest'unione deve esser l'anima il Re, fatto una cosa stessa con Vostra Maestà. Queste son le considerazioni, c'ha poste innanzi, prima a se medesima sua Beatitudine, e c'ha voluto poi, ch'io rappresenti in suo nome al Re, ed a Vostra Maestà. Io avrei desiderato infinitamente, com' ho detto, di venire in persona a mettere in esecuzione quest'offizio publico, e a dar qualche segno anche in tale occasione a Vostra Maestà della privata mia riverente servitù verso di lei. Ma poichè ciò non mi vien permesso, ho pregato monsignor l'Arcivescovo di Sans a compiacersi di soddisfare al primo offizio in mio nome, e d'entrare a parte eziandio del secondo; e perciò supplico riverentemente Vostra Maestà a degnarsi di prestargli (8) quella fede, che presterebbe a me stesso. È certo che Sua Beatitudine sentirà gusto particolare di veder, che il Re abbia

posta in mano di Soggetti così eminenti, come son questi, ch'ora invia a trattare colla Maestà Vostra, e d'un Prelato massime così degno, com'è monsignor di Sans, una negoziazione delle maggiori senza dubbio, che gran tempo fa si presentassero in questo Regno. Io prego Dio che la faccia riuscir felice; e ch'a Vostra Maestà conceda ogni prosperità più desiderabile. E per fine le bacio umilissimamente le mani. Di Parigi, li 3 di Luglio 1620.

LETTERA LVIII.

Al Re Cristianissimo.

Non poteva succedere a Vostra Maestà cosa di maggior gloria, che (1) dopo essersi vedute correr vittoriose le sue armi, si vedesse quasi ad un tempo restar delle proprie armi di lei vittoriosa la sua pietà. Che tutto questo ha fatto apparir Vostra Maestà in pochi giorni, abbattendo ogni opposizione, e vincendo, si può dire, l'istessa vittoria, coll'aver poi data la pace al suo Regno, e stabilita una riunion sì felice colla Regina sua madre. Onde si potrebbe stare in dubbio, qual di due Re così memorabili abbia voluto ora imitar maggiormente Vostra Maestà; o il Re suo padre nella gloria dell'armi; o il Re San

Luigi, di cui ella porta il nome, nell' eminenza della pietà. Io che preveggo l'allegrezza, che la Santità di Nostro Signore è per sentire di così fatti successi, vengo a rappresentarla sin da ora alla Maestà Vostra per una delle maggiori, che la Santità sua abbia provate mai, e ardisco insieme d'aggiungere (2) a quest' offizio publico il mio privato in segno della mia devotissima servitù verso di lei. Colmi (3) Dio Nostro Signore queste felicità presenti della Maestà Vostra d'altre nuove, e più grandi nell' avvenire (4). E le bacio umilissimamente le mani. Di Parigi, li 16 d'Agosto 1620.

LETTERA LIX.

Al signor Cardinal di Retz. Alla Corte.

Ha combattuto meglio V. E. colla forza de' consigli, che non han fatto gli altri con quella dell' armi. Onde non è maraviglia se principalmente col mezzo d'essi è poi seguita una pace la più desiderabile per la Francia, che si potesse godere. Di questo successo (1), che risulta in sì grand' onore di V. E., io mi rallegro quanto più affettuosamente posso con lei; e prego Dio, che ne renda ogni dì più felici le conseguenze publiche al Regno, e all' Eminentiss. persona

sua le private. La venuta della Regina ora a Turs mi fa sperare, che potrò presto anch'io trovarmi alla Corte. Il che desidero sopra modo (2), per commutar gli offizj delle lettere in quei della propria presenza, e poter meglio in questa maniera esercitar la devota mia servitù verso V. E. E per fine le bacio con ogni maggior riverenza le mani. Di Parigi, li 16 d'Agosto 1620.

LETTERA LX.

Al padre Berulle, superior generale della congregazione dell'Oratorio in Francia. Alla Corte.

ABBIAMO pur (1) finalmente la pace, che ne sia (2) ringraziato Dio mille volte. Grandi, e inaspettate sono sempre invero le novità della Francia. Ma io per me non so qual maggiore, e più inaspettata, poteva succeder di questa; poichè s'è veduto, ch'un giorno stesso ha data la guerra, e la pace al Regno. Io ho sentito grandissimo gusto in particolare di quanto m'ha scritto V. P. intorno alla risoluzione scambievole del Re, e della Regina sua madre, di non voler separarsi più da quì innanzi. Chè senza dubbio siccome la separazione dell' anno passato aveva fatti nascere (3) nuovi mali; così il viver congiunte ora

insieme le Maestà loro, sarà il vero rimedio da quì innanzi per evitargli. Degno di gran lode (4) invero è il signor principe di Condè, ma particolarmente il signor duca di Luines in aver fatti (5) sì buoni offizj, e impiegata sì vivamente la sua autorità appresso il Re perchè le cose terminassero nel modo c'han fatto; e par, che si possa credere per ogni rispetto, ch'Umena, ed Epernon, abbiano anch'essi a goder (6) del benefizio di questa pace. Nel qual caso non è dubbio, che mai non si presentò più bella occasione d'unir tant'armi, e d'avantaggiar quì le cose in comune servizio della Chiesa, e del Re. Piaccia a Dio d'inspirar buoni consigli a quelli, che più posson dargli a sua Maestà. Adempirò presto di presenza anch'io le mie parti; e so che V. P. non lascierà desiderare in sì opportuno tempo le sue. E per fine le prego ogni maggior contentezza. Di Parigi, li 21 d'Agosto 1620.

LETTERA LXI.

Al Re Cristianissimo.

Alle vittorie di Vostra Maestà Dio riservava il maggior colmo in Bearne, e l'ha condotta perciò in quelle parti, come di sua man (1) propria, perchè ne seguissero quei felici, e gloriosi effetti, che se ne veg-

gono. Vostra Maestà colla Real sua presenza in un subito ha restituito il debito culto a Dio; l'onore antico agli altari; i beni di prima alla Chiesa; e la libertà della religione al paese. Ed avend' ella fatta trionfar la pietà, ha voluto, ch'al medesimo tempo trionfi eziandio la giustizia; e con tanto vantaggio della propria Reale sua autorità, che può rimaner in forse (2) qual abbia preceduto, o il servizio, che Vostra Maestà in quest' occasione ha reso a Dio, o la ricompensa, che Dio n'ha fatta godere a Vostra Maestà. E ben s'è veduto ora, come in tant'altre occorrenze, quanto vadan congiunte (3) insieme la causa della Chiesa, e quella di Vostra Maestà, e quanto l'una cospiri sempre al vantaggio, e favor dell' altra. Il comun giubilo di Parigi, e del Regno, per sì importanti successi, fa ardito me ancora a manifestare il mio proprio nella presente occasione a Vostra Maestà col mezzo di questa lettera, piena d'umilissimo ossequio (4) verso di lei. Se ben dall'altra parte mi muove anche molto più l'obligo di doverle rappresentar sin da ora l'allegrezza, ch'è per riceverne la Santità di Nostro Signore, che sarà infinita, senza dubbio, e inesplicabile. Io prego Dio, che conceda a Vostra Maestà un lunghissimo corso di vita, e ch'a misura dell' accrescimento degli anni, accresca in lei sempre ancora le felicità de'successi. E le bacio umilissimamente le mani. Di Parigi, li 26 d'Ottobre 1620.

LETTERA LXII.

Alli monsignori Vescovi di Lescar, e d'Oleron. In Bearne.

Dopo cinquanta anni di tenebre è piaciuto pur finalmente a Dio di restituir (1) la luce al Bearne, e di far giunger quel giorno tanto desiderato dalle SS. VV. R.me, dagli altri Ecclesiastici, e Cattolici del paese, e da tutti i buoni generalmente in tutte l'altre parti del Regno. All'errore è succeduta la verità; alle catedre di pestilenza, quelle della pura dottrina; a' falsi pastori, i Prelati legitimi; all'eresia, la religione; alla Chiesa insomma è stato reso il suo dritto, e col dritto della Chiesa è rientrato parimente il Re in quello della Reale sua autorità. E perchè tanto più apparisse la divina providenza in questi felicissimi avvenimenti, Dio, c'ha dato al Re non meno il zelo, che il nome del gloriosissimo suo progenitor San Luigi, ha voluto operargli per le mani proprie di Sua Maestà, e con circonstanze tali, ch' una supera l'altra di maraviglia. Lodata ne sia dunque la divina bontà mille volte, e mille grazie gliene sian rese. Di tutti questi successi (2) io vengo a rallegrarmi quanto più vivamente posso con le SS. VV. R.me,

ed a renderle certe, che non cede ora punto la mia allegrezza di vederle rimesse nelle dignità, beni, e carichi delle lor Chiese, al desiderio sì vivo, che prima n'ho avuto in me stesso, ed agli offizii tanto efficaci, che n'ho passati quì continuamente in nome della Santità di Nostro Signore. A Sua Beatitudine io darò conto del tutto, e so, che ne renderà grazie particolari a Dio, e che commenderà particolarmente il zelo, che le SS. VV. R.me hanno mostrato in tutto il corso di questo negozio, ch'ora ha terminato in sì grand'onore delle loro persone, e servizio del gregge loro. Resta al presente (3), che nel pascerlo, e governarlo, sia usata quella diligenza, che richiede l'essere stato sì lungo tempo (4) senza i veri pastori; nel che so che non mancheranno le SS. VV. R.me d'adempire intieramente le loro parti. Intanto io vengo ad offerir loro di nuovo le mie quì, ed in Roma per tutto quello, che potessi fare in questa corte, o in quella, nelle presenti loro occorrenze. E per fine alle SS. VV. R.me bacio affettuosamente le mani. Di Parigi, li 26 d'Ottobre 1620.

LETTERA LXIII.

Al signor Cardinal di Retz. Alla Corte.

Nascono al Re le vittorie prima nel suo Consiglio. Onde ogn'un può vedere quanta parte avrà avuta V. E. in quella, c'hà riportata Sua Maestà per colmo delle altre precedenti, colla sua andata in Bearne. Il gentiluomo spedito quà è venuto a trovarmi d'ordine del signor duca di Luines, e m'ha dato pieno ragguaglio di quanto era succeduto sino alla sua partita. Egli m'hà detto fra l'altre cose, ch'aveva veduto V. E. in Navarrino; di che (1) io mi son rallegrato molto, poich'ella a questo modo non solo si sarà trovata al consultare, ma all' eseguire un fatto così importante, com'è l'esser venuta in mano del Re una Piazza di tal momento. E questa, e l'altre azioni di Sua Maestà così magnanime, e così pie, hanno riempito d'allegrezza (2) Parigi; e la mia propria è in quel grado che V. E. può immaginarsi da se medesima (3). Sarà infinita similmente quella di Sua Beatitudine; e vorrei, che le mie lettere avessero l'ali per volare a portarle subito le nuove di successi così felici, in favor di questa comune causa della Chiesa, e di Sua Maestà. Col più vivo dell' animo io me ne rallegro quì ora con V. E, ed aspet-

terò di soddisfar poi meglio a quest'offizio colla presenza. E le bacio umilissimamente le mani. Di Parigi, li 28 d'Ottobre 1620.

LETTERA LXIV.

Alla Santità di Nostro Signore Paolo Quinto.

Cominciò Vostra Santità con benignissimo eccesso, sin dal principio del suo Pontificato, a farmi goder le sue grazie; e con nuovi cumuli ha voluto ecceder benignamente poi sempre in continuarmele. Ma è sì grande quella, ch'io ricevo ora colla dignità del Cardinalato, che quanto più scuopre in ciò Vostra Santità l'infinita umanità sua verso di me, tanto meno trovo io parole da potere (1) in quest' occasione mostrare il dovuto mio riconoscimento verso di lei. Con un silenzio dunque pieno di riverenza io vengo a confessar solamente quell'obligo, che per la sua grandezza (2) non posso esprimere; e spero nel resto, che Dio mi concederà d'esercitar (3) questa dignità, e con tanto zelo verso la Sede Apostolica, e con servitù sì devota verso la Santità Vostra, ch' ella non abbia a pentirsi d'aver sì benignamente voluto, e favorirne la mia persona, ed ornarne tutta insieme la mia famiglia. Intanto appresso a quest' onor singolare, io non riverirò meno l'altro di vedermi

promosso a grado così elevato da Pontefice (4) così eminente, che fu giudicatò degno del carico (5) Pontificale molto prima di conseguirlo; e c'ha fatto godere alla Chiesa ogni felicità maggiore poi nell'amministrarlo. E per fine a Vostra Beatitudine baciò con ogni umiltà i santissimi piedi. Di Parigi, li 31 di Genaro 1621.

LETTERA LXV.

Al signor Cardinal Borghese. A Roma.

Come V. E. col benigno suo patrocinio si compiacque di farmi conseguir prima le Nunziature di Fiandra, e di Francia; così io riconosco ora principalmente da' suoi benignissimi offizj l'onor (1) del Cardinalato, che la Santità di nostro Signore s'è degnata di collocar nella mia persona. In modo che può ben comprender facilmente V. E. da se medesima, di quanti oblighi io mi trovi (2) legato cón lei, e quanto io sia tenuto a seguitar sempre più la sua volontà, che la mia. Questi sensi, che m'abbondan nel cuore, non si possono esprimere colla penna; onde non dovrà maravigliarsi V. E. che mi manchino i termini proporzionati per renderle quelle grazie, ch'avrebbe ora a portar con se questa lettera, in ri-

conoscimento di tanti benefizj, e favori. Io prego Dio, ch'al diffetto delle parole mi faccia supplir in più degna forma colle opere; e ch'insieme coll'accrescimento di questa dignità m'accresca le occasioni di far apparire sempre più la devota mia gratitudine verso V. E. E le bacio umilissimamente le mani. Di Parigi, li 31 di Genaro 1621.

LETTERA LXVI.

Alla Maestà dell' Imperatore.

Morì l'anno passato in servizio di Vostra Maestà il Marchese Bentivoglio mio nipote; e niuna cosa tanto gli dolse morendo, quanto di non aver (1) potuto più lungamente servirla. Io ch'al pari di lui ho portata sempre una singolar devozione a Vostra Maestà, vengo ora in segno d'umilissimo ossequio a darle parte della mia promozione al Cardinalato, ed a supplicarla insieme a voler degnarsi d'esercitare in modo coi suoi comandamenti questa mia dignità, ch'io possa manifestarmele così devoto anch'io nella professione Ecclesiastica, com' esso mio Nipote se le dichiarò nella militare. Benchè non i rispetti privati, ma i publici fan nascere in me principalmente questo

desiderio sì vivo di servire Vostra Maestà; la quale da Dio fu innalzata all' Imperio, perch' ella avesse a far (2) la causa della Chiesa più sua, che la sua medesima; e perchè in favore dell'una, e dell' altra congiunte insieme, ella avesse a conseguir poi, e col zelo quasi più che coll' armi, quelle tante, e sì gloriose vittorie, c'ha riportate. Supplico Vostra Maestà a persuadersi, che siccome quì appresso il Re Cristianissimo io non ho mancato di servirla in tutte le occorrenze, che mi son nate, e massime l'anno addietro, quando fu spedito quà il conte di Firstemberg suo ambasciatore straordinario; così non mancherò in Roma di fare il medesimo (3) in tutte quelle occasioni, che potranno più far apparire in quella corte la mia somma riverenza verso il gloriosissimo nome suo. E per fine a Vostra Maestà bacio umilissimamente le mani, pregando Dio, che la colmi di tutte le maggiori, e più desiderabili felicità. Di Parigi, li 10 di Febraro 1621.

LETTERA LXVII.

Al Re Cattolico.

Ha avuto fortuna la Casa mia d'impiegar molti uomini in servizio di Vostra Maestà nel suo Reale esercito in Fiandra, e n'ha veduto ancora morir più d'uno in quella guerra nelle battaglie. Ebbi poi occasione anch'io d'esercitar colla mia Nunziatura in quelle provincie la propria riverente mia servitù verso la (1) Maestà Vostra, ed in questa pur anche (2) di Francia ho procurato sempre di fare il medesimo dove ho potuto, e di renderne ogni più vivo segno qui a' suoi Ministri, e particolarmente alla Regina Cristianissima sua figliuola. Per continuar tuttavia quelle dimostrazioni ch'io posso del mio devotissimo ossequio verso Vostra Maestà, io vengo parimente ora a darle conto dell'onor, ch'è piacciuto alla Santità di Nostro Signore di collocar nella mia persona, col promuovermi alla dignità del Cardinalato. Supplico Vostra Maestà a degnarsi di gradir quest'offizio benignamente, e di restar persuasa, ch'io non ambirò meno di poter mostrare la mia devozione verso di lei da qui innanzi nella corte di Roma, di quel, ch'io abbia fatto per l'addietro nelle

altre di Fiandra, e di Francia. E ben si può riputare a ventura il servire agli interessi della Real sua Corona, che fa suoi proprj sempre quei della Chiesa; e ch'alla propagazione della pietà, sempre ha indirizzata quella de' Regni. Io prego Dio, ch'a Vostra Maestà conceda ogni grandezza, e felicità maggiore. E le bacio umilissimamente le mani. Di Parigi, li 12 di Febraro 1621.

LETTERA LXVIII.

Al Serenissimo Cardinal Infante. A Madrid.

La promozione di Vostra Altezza al Cardinalato colmò d'onore il Sacro Collegio. Onde chi entra in quell'ordine non può desiderar cosa più, che di servire (1) un Principe, che l'ha tanto illustrato. Io che per benignità (2) di Sua Beatitudine vi sono stato ora introdotto, vengo al medesimo tempo a dedicar con ogni riverenza maggiore la mia servitù a Vostra Altezza, ed a supplicarla, che voglia darmi occasione di farla apparire con sì vivi, e sì devoti segni nelle opere, com'è viva, e devota, l'esibizione che ne fò ora con questa lettera. E pregando Dio, che conservi alla Chiesa per lunghissimo tempo quel bene, che le ha dato, in darle la Serenissima sua persona,

bacio per fine a Vostra Altezza umilissimamente le mani. Di Parigi, li 12 di Febraro 1621.

LETTERA LXIX.

Alla Serenissima Infanta. A Brusselles.

Sa Vostra Altezza (1) con quanta devozion d'animo io desiderai sempre di servirla nella mia Nunziatura appresso la Serenissima sua Persona; e quanto io abbia desiderato (2) ancora di fare il medesimo in questa di Francia appresso la Regina Cristianissima sua nipote. Onde Vostra Altezza crederà facilmente, che per niun rispetto mi sia più cara la dignità del Cardinalato ora da me conseguita, che per vedermi io reso in questa maniera, e più capace di ricevere i suoi comandamenti, e più abile a poter eseguirli. Vengo perciò a dar parte a Vostra Altezza di questo successo, e a supplicarla, che voglia spesso onorarmene da quì innanzi, e continuarmi quei segni di benignità insieme nella corte di Roma, ch'ella s'è compiacciuta di compartirmi per tanti anni nella sua propria di Fiandra. Prosperi Dio lungamente l'Altezza Vostra, e le conceda quel pieno colmo di grazie, che meritan le Reali virtù, che il mondo ammira nella Serenissima sua Persona. Ed io per fine a Vos-

tra Altezza bacio umilissimamente le mani. Di Parigi, li 12 di Febraro 1621.

LETTERA LXX.

Al Serenissimo Arciduca Alberto. A Brusselles.

Partii dalla corte di Vostra Altezza onorato di tante grazie (1) da lei, che non resterò mai di riverirne (2) almen la memoria, giacchè non posso mostrarne in più degno modo la gratitudine. All' avviso perciò da me ricevuto della mia promozione al Cardinalato, niun debito ho stimato più necessario, che d'offerir subito, come fo questa mia dignità a Vostra Altezza, affinch' ella si compiaccia di tenere esercitata ora altrettanto la sua autorità sopra questo mio nuovo ministerio appresso la Santa Sede, quanto fu quella (3), che sempre ella ebbe sopra l'altro della mia Nunziatura appresso la Ser.ma sua persona. Di ciò supplico Vostra Altezza quanto più posso; ch' in niun altro modo potrà aggiungersi maggior cumulo di piacere a questo mio nuovo accrescimento d'onore. E pregando Dio, che conservi lungamente Vostra Altezza a quelle prosperità, ch' ella fa godere sotto il suo felicissimo governo a' suoi popoli, io quì per fine le bacio con ogni più riverente affetto le mani. Di Parigi, li 12 di Febraro 1621.

LETTERA LXXI.

Al signor Marchese Spinola, del Consiglio di Stato di Sua Maestà Cattolica, Mastro di Campo generale in Fiandra, e Capitan generale dell'esercito nel Palatinato.

Non posso dar parte a V. E. della mia promozione al Cardinalato, ch'io non mi rallegri (1) prima di quella, ch'al medesimo tempo è succeduta nella persona del signor Cardinal suo figliuolo. Io mi rallegro dunque infinitamente con lei di quest'onor Ecclesiastico, che s'è aggiunto alla Casa sua appresso quei militari così eminenti, che si veggon nella sua propria persona; e non dubito punto, che il signor Cardinale non sia per imitar le virtù paterne col servire sì fruttuosamente alla causa Cattolica nelle vie della Chiesa, come V. E. ha fatto, e fa ora più che mai (2) con tanto valore in quelle dell'armi. Dopo quest'offizio soddisfò all'altro di dar parte a V. E. della medesima dignità similmente da me conseguita; e la prego quanto più posso a disporne con quell'autorità medesima, ch'ella sempre ha avuta sopra di me (3) ne' miei carichi di Fiandra, e di Francia. Bene assicuro V. E., che il signor Cardinal suo figliuolo

non avrà in Roma servitor più devoto di me; e spero, che sia per esser tale la mia servitù verso V. S. Ill.ma, ch'abbia a farmi (4) godere sempre ancora qualche nuovo acquisto di grazia appresso V. E. Ma non posso finir questa lettera, ch'io non mi rallegri con lei pur anche de' suoi gloriosi successi nel Palatinato; che son quelli appunto, che promettevan tali armi, in tal mano, e per difesa d'una tal causa. Piaccia a Dio di fargli ogni dì maggiori; e di concedere a V. E. ogni altra prosperità più desiderata. E le bacio affettuosamente le mani. Di Parigi, li 12 di Febraro 1621.

LETTERA LXXII.

Al signor Conte di Bucoy Generale dell' esercito Imperiale.

Io resto così persuaso dell' allegrezza (1), che V. E. avrà sentita dell' esser' io stato promosso (2) al Cardinalato, che ne ricevo la congratulazione prima ancora, che mi sia fatta da lei. V. E. all' incontro non avrà potuto ingannarsi punto nel presupporre, ch'io le abbia offerta coll' animo questa mia nuova dignità al medesimo tempo, che l'ho conseguita. E nondi-

menó vengo ora a soddisfar con termini più proprj a quest'obligo col mezzo della presente mia lettera. Di già è nota a V. E. la mia antica osservanza di Fiandra verso di lei, onde a questa misura potrà ella assicurarsi, ch'io sia per desiderare in ogni tempo di servirla in Italia, e per incontrarne ogni occasione particolarmente nella corte di Roma. Intanto fra l'allegrezza, che V. E. è per sentire delle mie prosperità, non posso non rallegrarmi anch'io sommamente quì delle sue. Anzi (3) non pur delle sue private, ma delle publiche; le quali (4) fa godere alla causa Cattolica in Alemagna sempre più il suo valore. E certo che si potrebbe dubitare in qual de' due tempi V. E. l'abbia fatto maggiormente apparire, o nell'aver sostenuta la guerra fra sì grandi angustie, e fra tanti pericoli appresso Vienna al principio; o nell'averla portata poi sì generosamente contro i nemici, e ridotta con questo glorioso successo di Praga ormai quasi del tutto a fine. Bacio a V. E. affettuosamente le mani, e le prego ogni vera prosperità. Di Parigi, li 12 di Febraro 1621.

LETTERA LXXIII.

Al signor Cardinal Valiero. A Roma.

V. E. è promossa al Cardinalato, ed io insieme con lei. E ben conveniva, ch'i miei avanzamenti accompagnassero i suoi; essendo io stato sempre mai sì congiunto di servitù con lei, ed in Padova nell'occasione de' nostri studj, e dopo in ogni altro tempo, e massime in quest' ultimo del nostro comune servizio publico. Onde crederà facilmente V. E., ch' io non mi sia men rallegrato dell' onore da lei conseguito, che del mio proprio; e che da quì innanzi io non sia per aver desiderio maggiore, ehe di far servire questa mia dignità continuamente alla sua. Ma che caso (1) lugubre è questo, ch' amareggia i nostri gusti in un subito? e che ci sforza d'usar (2) quasi più gli offizj mesti, ehe i lieti? la morte, dico, del nostro Papa Paolo, d'eterna memoria, che quì s'è intesa otto dì dopo la nuova, ch' arrivò della promozione. Ond'io mi son preparato subito al partir per Italia; se ben la stagione è tuttavia così orrida, ed io di complessione sì delicata, che per l'uno, e per l'altro rispetto non posso promettermi di giunger (3) sì presto a Roma, come vorrei. E Dio sa che questa mia lettera

non trovi V. E. fuori di conclave col nuovo Papa già eletto. Quanto mi duole, e quanto dorrà a lei parimente d'aver perduto sì subito un tanto Benefattore (4)! Ancorchè da alcuni mesi in quà (5) le nuove di Roma lo facessero di già quasi affatto cadente. E credami V. E., ch'io per me dubitai, che fosse portatore della sua morte, e non della nostra promozione, il primo Corriere, che giunse a Parigi. Sopravenne poi, com'ho detto, quasi subito l'altro, che m'addolorò quanto V. E. può immaginarsi. Ma queste sono le scene ordinarie del mondo; e le più funeste sono anche sempre le più frequenti. Io mi troverei di già per camino; se non che (6) il Re ha desiderato in ogni maniera, ch'io pigli quì per mano (7) di sua Maestà la beretta; e dimani arriverà il Camerier, che la porta. S'io non giungo a tempo di trovarmi all'elezione del nuovo Papa (come ne dubito sempre più) faccia Dio almeno, che n'abbiamo uno, qual può (8) esser più desiderato, e per servizio particolare della Sede Apostolica, e per ben publico di tutta la Cristianità. In questa parte so che non dubiterà punto V. E., che il mio voto non sia andato unito con quello di lei, ed i miei sensi anche nel resto coi suoi. E per fine le bacio umilissimamente le mani. Di Parigi, li 20 di Febraro 1621.

LETTERA LXXIV.

Alla Santità di Nostro Signore Gregorio XV.

Come una delle maggiori allegrezze, ch'io provassi (1) nella venuta mia in Francia, fu il veder promossa allora Vostra Beatitudine alla dignità del Cardinalato; così non poteva sentirsene da me ora alcun'altra maggiore nel mio ritorno in Italia, che di trovare inalzata la santissima sua Persona al grado della Pontifical Maestà. Di questo successo io ho ricevuta quì vicino a Lione la nuova; ed ho rese subito le grazie a Dio, che si convenivano, per avere inspirato il Sacro Collegio a sì degna elezione; alla quale non avend'io potuto intervenire colla presenza, non ho mancato di participarne almeno in quella più affettuosa, e devota maniera, c'ho potuto coll' animo. Da questa Città ho giudicato, che dovesse precorrermi subito il presente mio offizio; col quale io vengo a rallegrarmi quanto più riverentemente posso con Vostra Beatitudine di cotesta (2) suprema sua esaltazione; e prego Dio, che per molti anni possa da lei esser così felicemente goduta, come prima in servizio universal della Chiesa era da ognuno con pieni voti desiderata. Ma non debbo finir questa

lettera senza soggiungere a Vostra Beatitudine, ch'io ho lasciato il Re Cristianissimo con sensi tali di pietà, e di religione, sì pieni d'osservanza verso la Santa Sede, e sì indirizzati al ben publico della Cristianità, che non potrebbono essere invero più degni, nè del titolo, che porta sua Maestà, nè (3) delle Regie virtù, colle quali tanto ben l'accompagna. E rimettendomi a dar più distinto ragguaglio di ciò a Vostra Beatitudine in voce, com'anche dello stato, in ch'io lascio le cose di questo Regno, qui per fine con ogni umiltà le bacio i santissimi piedi. Di Lione, li 8 di Marzo 1521.

LETTERA LXXV.

Al signor Muzio Ricerio, segretario del Sacro Collegio. A Roma.

A Dio (1) Muzio; a Dio. Ma questo è un a Dio di ritorno a casa, e non di partita. Ed eccomi appunto di ritorno (2) in Italia, giunto a Turino, ed uscito di già, col divino aiuto, fuori dell'Alpi felicemente (3). Questa è la quarta volta che le ho passate, e ciascuna volta in ciascuna delle stagioni dell'anno; la prima di state (4) per la via degli Svizzeri, andando alla Nunziatura di Fiandra; la seconda d'inverno per la Ger-

mania, tornando da quei paesi, la terza d'autunno per la Savoia, quando fui inviato alla Nunziatura di Francia; e la quarta di primavera pur anche per la Savoia, ora che ritorno Cardinale da quelle parti. Da Lione in quà spezialmente comminciai a godere la primavera, la quale m'ha poi sempre accompagnato per l'Alpi, e con cielo, e strade appunto da primavera (5); dal Monsenese infuori, c'ho trovato coperto di neve, e con chioma tutta ancora d'inverno, come appunto conveniva al padre dell' alpina famiglia. Ma ben possono bastar queste quattro volte, e certo son sazio d'Alpi, e stracco di viaggi in maniera, che non è possibil di più. La mia partita di Parigi fu sì inaspettata, come inaspettato fu il caso, che la produsse; cioè, la morte improvvisa di Papa Paolo, di santa memoria. E sì breve intervallo è corso dal tempo della mia promozione a quello della sua morte; e poi dal caso della sua morte, alla necessità della mia partita; e mi sono trovato in tante agitazioni di corpo, e d'animo nella congiuntura di questi accidenti, che tuttavia ne rimango stordito; e non so dir bene ancora, s'io mi sia (o) in Italia, o in Francia; Cardinale, o Nunzio; con Papa Paolo vivente, o col nuovo Pontefice Gregorio, che gli è succeduto. Seppi la sua creazione di quà da Parigi (7) alcune giornate; e non si poteva certo far la migliore; e ben l'ha mostrato il cospirante consenso del Sacro Collegio, e l'essersi quasi ad un tempo (8)

chiuso, ed aperto il Conclave. Onde voi avrete avuto poco da maneggiarvi (9) nel vostro offizio, e poco da stare imprigionato in sì nobil carcere. Ma ritorno a me stesso, ed al mio viaggio. Sino a Lione io venni in lettica, e per l'Alpi mi son fatto condurre parte in lettica, e parte in sedia su le spalle incallite di quelle Camozze umane, chiamate Maroni. Dalla corte di Francia partii con tutte quelle dimostrazioni d'onore, e di stima, che più si potevan desiderare. Quì in Turino ho ricevuto parimente ogni più onorevole, e benigna accoglienza da questi Principi Serenissimi. Poco prima di me è partito di quà il signor Cardinal di Surdis, che se ne viene a Roma. Anch'io partirò fra due giorni (10), piacendo a Dio, e colla maggiore impazienza del mondo di poter giungere quanto prima (11) alla corte. Intanto eccovi per pegno di memoria, e d'affetto questa lettera, che mi precorre. Voi all'incontro montate alla più alta cima della mia casa di Montecavallo, e con uno di quegli occhiali di vista lincea, spiate il mio arrivo, e venite subito ad incontrarmi. Ebbi la vostra lettera, che m'annunziava la prossima futura mia promozione, ma non ho avuta poi l'altra in congratulazion dell' effetto. Sarà forse giunta a Parigi dopo la mia partita. Ebbi similmente quella relazione intorno alle cose avvenute di fresco (12) in Polonia. Ma, e di questa, e di mille altre materie, a bocca. Ora ben posso dir, Muzio mio. Nè voi me lo potete negare,

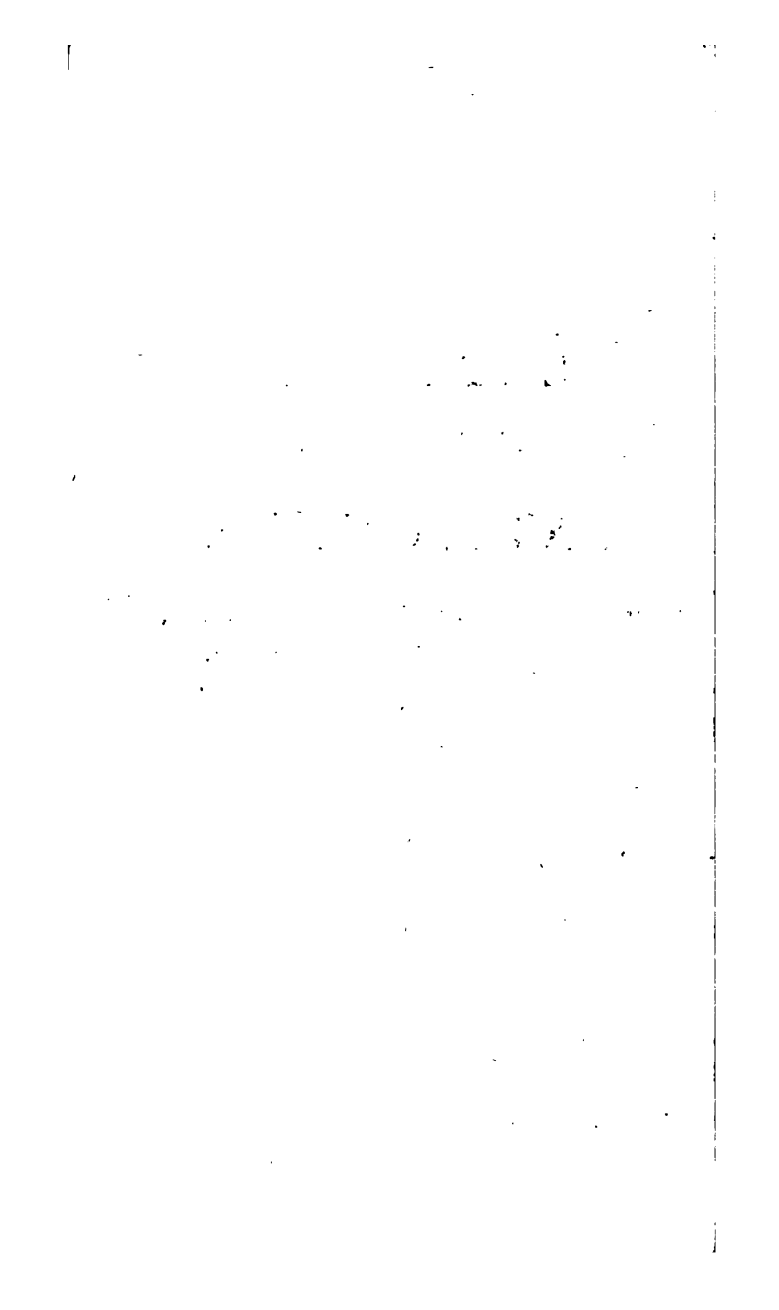
essendo segretario del Sacro Collegio, del quale sono ora anch'io fatto membro. Se ben non mi soddisfò di quel mio solamente comune agli altri. Voglio da voi un mio, tutto mio. E voi al fine me lo dovrete, perchè io sarò tutto vostro (13). E per fine vi prego ogni maggior contentezza. Di Turino, li 20 di Marzo 1621.

LETTERE

DEL CARDINAL

BENTIVOGLIO,

SCRITTE IN TEMPO DELLA SUA NUNZIATURA DI FRANCIA,

AL DUCA DI MONTELEONE IN ISPAGNA.

CHI FOSSE
IL DUCA DI MONTELEONE,

E COME LE SEGUENTI LETTERE FOSSERO SCRITTE.

Questo Duca di Monteleone fu Don Ettorre Pignatello, uno de' più principali Signori del Regno di Napoli, il quale trasferitosi personalmente in Ispagna, a pretendere in Grandato, servì prima il Re Cattolico Filippo terzo per Vicerè in Catalogna. Esercitò egli molti anni quel carico, e sì degnamente, che non poteva riportarsene da lui, nè maggior merito appresso del Re, nè maggior soddisfazione appresso della Provincia. Quindi poi dichiarato Grande fu eletto dal Re per condurre in Francia l'Infanta Anna sua primogenita, che fu presa per moglie dal Re Cristianissimo Luigi XIII. Si trattenne con tale occasione il Duca in quella Corte più di due anni, facendo offizio d'Ambasciatore straordinario in essa per Sua Maestà Cattolica; nel qual tempo vi ricevette tante dimostrazioni d'onore, e di confidenza, che non vi restava memoria d'averle mai vedute fare in quel grado verso alcun Ministro publico forestiere. Ma tutte nondimeno erano inferiori al suo merito; di così rare virtù era egli dotato, e morali, e civili, e Cristiane. Ritornato poi esso Duca nuovamente in Ispagna, il Re, con sommo applauso di quella Corte, l'introdusse quasi subito nel suo Consiglio di Stato, cioè, nell' Oracolo

del suo imperio, dove mentre egli andava preparando a nuovi meriti nuovi onori, venne a morte in breve spazio di tempo; lasciato un desiderio di se così grande in Ispagna, che maggiore non poteva esser mostrato fra la nazione sua propria in Italia. Ora essendosi trovato all'istesso tempo in Francia il Cardinal Bentivoglio, nell'offizio di Nunzio Apostolico, si contrasse fra lui, ed il Duca per occasion de' maneggi publici una strettissima corrispondenza privata. Continuossi poi fra di loro con lettere questa corrispondenza, per ordine espresso, che il Cardinale n'ebbe da Roma, e con gusto de' Ministri Francesi medesimi: affinchè tanto più in questa maniera dal Cardinal, e dal Duca si procurasse ogni intelligenza migliore fra le due Corone. Le seguenti lettere dunque furono scritte al Duca dal Cardinale sino alla sua promozione al cardinalato; dopo la quale gli convenne partir subito verso Roma, per la morte, che sopravenne allora di Papa Paolo quinto, d'eterna e santa memoria.

LETTERE

DEL CARDINAL

BENTIVOGLIO.

LETTERA LXXVI.

Al Duca di Monteleone. A Brusselles.

Questa mia lettera giungerà forse prima di V. E. a Brusselles. Così potessi (1) io medesimo esser la lettera, e dar costà (2) un volo, come subito verrei con singolar piacere a servirla in cotesti paesi; a riverir di nuovo coteste Altezze; e di nuovo a goder la Corte loro per qualche giorno. Ma io sono in carico publico; che vuol dire legato quì, e privo d'ogni speranza di poter commutar per ora Parigi in Brusselles. Ebbi la lettera, che V. E. si compiacque di scrivermi da Villecutray, e per essa intesi l'arrivo del signor Don Fernando Girone, e che da lei era stato posto (3) di già in possesso del carico. Giunse egli medesimo poi a Parigi, ed io lo visitai subito, e lo trovai pieno d'ottimi sensi intorno alle cose di quà; conforme a quel, che per me stesso io n'aveva pen-

sato, ed a quello, che V. E. di già me n'aveva scritto. Fu grande la familiarità nostra di Fiandra, e grande la stima, ch'io feci sempre del molto merito suo, e della sua molta prudenza, e valore. Onde aggiungendosi alle considerazioni private ora le publiche, V. E. può ben credere, ch'io procurerò tanto maggiormente quì di servirlo, quanto maggiori saranno le occasioni presenti, che non furono le passate. Ben mi duole, che il signor Don Fernando abbia presa una casa, ch'è sì remota da questa mia. L'ha presa (4) fuori della porta di S. Onorato; che vuol dire alla contraria estremità di Parigi. Ma finalmente i cavalli ne porteranno la pena. Quì non abbiamo altro di nuovo, che l'arrivo improvviso del signor Duca di Guisa. Arrivò ieri l'altro, e oggi m'ha favorito di venire a vedermi. Non m'ha specificata ben l'occasione della sua venuta volendo prima esser col Re; e perciò dimani va a trovare Sua Maestà. Le cose della Regina madre non possono pigliar sin quì miglior piega; e certo, che il Padre Arnulfo non poteva negoziar meglio di quel c'ha fatto. Vedremo il successo. Nè altro ho che soggiungere a V. E. dopo averci ella, con questa sua breve gita a Brusselles, di già lasciati; dico lasciati, perchè ella di già coll'animo si trova in Ispagna, e vi si troverà ancora presto colla persona; ed il suo non sarà propriamente ritorno quà, ma fuga da questa corte. Dal signor Duca di Guisa ho inteso, che il nuovo Nunzio di Spagna era sbar-

cato in Marsilia, e che per Avignone seguitavà il viaggio per terra. Onde V. E. non troverà forse il nostro monsignor Caetano in Madrid. Quanto mi duole di perdere la corrispondenza d'un sì eminente Prelato! Eminente non meno per virtù, che per sangue; e le cui lettere, in dodici anni continui, che sono corsi fra i nostri maneggi publici m'hanno servito di scuola ancor più che di corrispondenza; tant'ho potuto impararne sempre, e nella nobiltà dello stile, e nella perfezion del giudizio, e nella finezza de' documenti. E per fine a V. E. bacio con riverente affetto le mani. Di Parigi, li 4 d'Ottobre 1618.

LETTERA LXXVII.

Al medesimo. A Madrid.

Ancora m'inganna il desiderio, e quasi ancora m'ingannan gli occhi in volermi far credere, che V. E. non sia partita (1) da questa Corte. La casa dov'ella abitava mi par tuttavia abitata dā lei medesima, quando passo per quella strada; e mi par, che Parigi non sia più il solito Parigi senza la sua persona. Pur è forza, ch'io m'accorga al fine, che V. E. è partita, e ch'in vece d'esser restata in Francia con

noi, s'ha portata (2) la Francia con se più tosto; cioè, gli animi, ed i cuori di tutti. E s'ella s'ha portati con se i cuori Francesi, che dovrà credere d'aver fatto del mio, ch'è Italiano, e legato di tante grazie (3), ch'io ho ricevute quì sempre da lei? Nè poteva ora farmene V. E. alcun' altra maggiore, che inviarmi l'avviso tanto desiderato del suo arrivo felice a Blois, e de' benigni termini, coi quali la Regina madre l'ha raccolta in quel luogo. Io ne la ringrazio (4) infinitamente, e da sì buon principio di viaggio (5) piglio augurio, che sia per essere non men prospero il fine. Il signor Cardinal di Savoia ultimamente fece poi al Re la proposta del matrimonio, ed ora di quà si manda il signor di Fargis a darne conto a sua Maestà Cattolica. Egli prima di partire è stato a vedermi, e per lui rispondo a V. E. E perch'ella è di viaggio, sarà di viaggio parimente questa mia lettera, che vuol dir breve, e passeggiera ancor essa. Vada in tanto V. E. felicemente, e passati i Pirenei non perda così la memoria, come perderà la vista della Francia, e degli oggetti Francesi; e non la perda sopra tutto della singolar devozione con ch'io l'accompagno. E per fine le bacio riverentemente le mani. Di Parigi, li 20 di Novembre 1618.

LETTERA LXXVIII.

Al medesimo. A Madrid.

Eccoci (1) di nuovo alle turbulenze. E piaccia a Dio, che non siano delle maggiori (2), che la Francia abbia vedute da un pezzo in quà (3). La Regina madre finalmente non ha potuto contenersi in più lunga pazienza; onde la notte prossima passata dei 21. Sua Maestà uscì di Blois all' improvviso, essendo venuto il Duca d'Epernon a levarnela. Il modo della sua uscita (4) si racconta comunemente in questa maniera; cioè, che Sua Maestà verso la mezza notte scendesse da una finestra del castello, e ch' uscita della Città trovasse una carrozza da campagna con cento cavalli, e ch' una lega appresso trovasse Epernon, che l'aspettava con altri trecento cavalli. Quanta commozione sia nata quì in Corte da questo successo, V. E. può immaginarselo. Il Re tornò subito da S. Germano, dove era con tutta la Corte; e dopo quì non s'è trattato d'altro in consiglio, e sin' ora le deliberazioni piegano all' armi, ed a portare il Re medesimo ad uscire in campagna. Di già si tratta di far danari, di mettere insieme soldati (5), e che il Re parta (6) il più tosto, affin d'opprimere il mal

nascente; il qual però non è giudicato nascente, ma di già nato; perchè si tiene per certo, che questa sia (7) una preparazione d'un gran movimento, e che con Epernon sian congiunti molt' altri Signori de' più principali del Regno. Ben può credere V. E. ch'i favoriti si trovino (8) in grandissimo stordimento; perchè insomma di quà nasce il male, ed in questa parte sarà necessario d'applicargli il rimedio. E certo, che si poteva proceder meglio, ed in generale coi Grandi, ed in particolare colla Regina; la quale, perchè ha dubitato d'esser trattenuta in parole, anzi di dover esser ridotta a termini più stretti di prima, s'è finalmente lasciata vincer dall'impazienza, e s'è gettata in un tale estremo. Il Re nondimeno anche di nuovo pochì dì sono col signor di Fargis, tornato ultimamente di Spagna, l'aveva assicurata, che la vedrebbe; e si tien per fermo, che ciò sarebbe seguito innanzi al fin di Quaresima. Contuttociò non sono bastate queste speranze à levare i sospetti; ond' ora il male è aggravato in maniera, che difficilmente potrà più ricever medicine soavi. Colla Regina andarono solamente quelle due donne Italiane, e due altri domestici suoi Francesi; ed Epernon l'accompagnò subito a Losces, buona Terra, della quale egli è Governatore; e si crede, che la Regina si sarà poi ritirata nelle Provincie dell'Angolemato, e della Santongia, che sono pur sotto il governo del medesimo Epernon; e dov'egli ancora è governatore par-

ticolare d'Angolemme, e di Saintes, che sono due buone Piazze. Quest'esito hanno avuto le nozze di Madama col signor Principe di Piemonte; il quale arrivò quà all'improvviso per le poste sul fine di Carnevale, come di già V. E. avrà inteso, insieme col signor Principe Tomaso suo fratello. Il Carnevale si terminò con due balletti; l'uno del Re, e l'altro della Regina, ed ambidue sono riusciti bellissimi. Io scrivo in fretta con un Corriere, che spedisce il signor Ambasciatore di Spagna. Onde dopo aver rese infinite grazie a V. E. dell'ultima sua cortesissima lettera dei 24 del passato, le bacio per fine con riverente affetto le mani. Di Parigi, li 25 di Febraro 1619.

LETTERA LXXIX.

Al medesimo. A Madrid.

Debbo risposta ad una lettera di V. E. portatami (1) dall'ultimo ordinario di Spagna, che m'è stata come tutte l'altre di sommo gusto, per aver avuto nuova della sua prospera sanità, e nuovi segni del benigno suo affetto verso di me. Io da molti giorni in quà (2) non ho scritto a V. E., perchè mi son trovato in continue occupazioni, le quali tuttavia non mancano, perchè non manca materia d'a-

verne. Di già ella avrà inteso quanto è passato qui dopo l'uscita (3) di Blois della Regina madre. Sua Maestà si trova ora in Angoleimme, dove il Re ha inviato il signor di Bethune, per vedere d'aggiustar le soddisfazioni, che possono esser desiderate da lei, e per l'istesso effetto s'è ancora trasferito colà il Padre Berulle, superior generale della congregazione dell'Oratorio di questo Regno. Sin qui la Regina non s'apre, se non che si duole in varie maniere, e parla più del male, che del rimedio. La piaga è tuttavia troppo acerba; onde non è maraviglia se il trattarla fa vivo senso. Ma si può sperare, che finalmente la miglior medicina sarà poi quella della natura; cioè, l'esser la Regina madre del Re, ed il Re figliuolo della Regina. Quest'armi intanto possono dar fastidio, continuandosi a far grosse levate dalla parte del Re. Se bene è moderato quel primo ardore, che si vedeva in sua Maestà di voler uscire in persona. Credesi, che per ora la Maestà sua non uscirà di Parigi, e non abbandonerà questo sito, che è di troppo gran conseguenza. Le forze principali si disegnano in Ghienna, ed in Sciampagna, facendosi conto, che in ciascuna di queste due parti sia per formarsi un esercito di 15 mila fanti, e 2500 cavalli. Lo sdegno del Re è tutto contro il Duca d'Epernon; e quello della Regina contro il signor di Luines. Ma quando segua (4) l'accommodamento principale, ben si può credere, che sia per accomo-

darsi ancora tutto quello, che dipenderà dall'una, e dall'altra (5) parte. A questo fine io col Re ho passati efficacissimi offizj, e gli ho interposti colla medesima efficacia, per via del Padre Berulle similmente colla Regina. Al signor di Luines ho parlato ancora, e come Nunzio, e come amico; ed ho procurato di fargli conoscere, che niuno è più interessato di lui nella riconciliazione, che si deve desiderare, che segua fra il Re e la Regina. Trovo gran disposizione, ma insieme gran diffidenza; e non è dubbio, che questo è l'umor peccante, che bisogna svellere per far curabile il male. E non mancan di quelli, che in vece di medicina somministran veneno; e l'inclinazione quì sì naturale alle novità fa quella parte d'operazione, che V. E. può immaginarsi. Ma ella è fuori di questi strepiti, e dorme ora quietamente i suoi sonni. E certo non so, che spirito amico fosse quello, che la fece levare con tanta impazienza di quà. Pigre le parevano l'ore (6) della licenza in averla; e più pigre quelle del comparire il corriere a portarla. Non si ricorda V. E. di quel suo detto, che questo sì bel pezzo di mondo, più di qualsivoglia altro può insegnare a conoscere il mondo? Così è: non poteva ella dir meglio. Se questo Regno sì grande e sì bello viene afflitto sì spesso da tante rivoluzioni, e calamità, che stima si deve fare de' beni, e delle grandezze del mondo? Ed appunto oggi è il mercoledì Santo, e questa appunto è una riflessione degna d'esser ri-

portata a chi la fece da un giorno tale. Il Principe di Condè si trova gravemente indisposto. Mille speranze, e mille timori l'han combattuto questi giorni, e di conseguir la libertà, e di continuar nella prigionia. E forse questa sì veemente agitazion d'animo sarà stata la cagion principale della sua infirmità; della quale si può credere, che lo porterà fuori finalmente la gioventù. La Regina regnante sta bene, e si governa benissimo. Io le domando spesso, che fa il Delfino? Ed ora che Vostra Maestà è moglie, quando vorrà esser madre? si fa rossa, sogghigna, e tace. Ma fuori di burla, di già si comincia a parlare di gravidanza. Mille altre cose intorno alle occorrenze di quà saranno avvisate a V. E. da altre parti. Ond'io per fine le bacio con riverente affetto le mani. Di Parigi, li 27 di Marzo 1619.

LETTERA LXXX.

Al medesimo, A Madrid.

PASSA l'ordinario di Spagna, che vien di Fiandra. Ond'io, che vorrei ogni dì avere occasione di scrivere a V. E., non debbo perdere questa, che sì opportunamente m'invita a farlo. Intorno alle cose della Regina madre, qui si cerca per ogni via di ri-

durle (1) a qualche forma di buono accomodamento.
A questo effetto andò la settimana passata il signor
Cardinal della Rosciafocò a trovar sua Maestà in
nome del Re, e si trasferì di nuovo in Angolemme
il Padre Berulle, che poco prima era venuto a Parigi.
Il Re vorrebbe veder la Regina, e di quà si mostra
disposizione all'intiero accomodamento, ch'in sostanza
consisterebbe nel ridursi le Maestà loro a vivere
insieme. Ed io, che n'ho interposti efficacissimi
offizj, e che sono stato uno di quelli, che più ha premuto
(2) nell'andata del Cardinale, so a quanto buon
termine fossero (3) le cose da questa parte. Ma la
Regina insomma non si risolve a fidarsi; e non si
può lasciar indurre per ora a passar da un estremo
di sospetti ad un estremo di confidenza. Contuttociò il
Cardinale è andato; e quando non possa seguir l'accomodamento
intiero, bisognerà pensar per ora a qualche
rimedio di mezzo, il qual si giudica, che possa
essere di mettere in mano della Regina alcun governo
con qualche Piazza, dov'ella possa trattenersi con
sicurezza. Dalla parte del Re si vuol fare ogni cosa
per evitar l'occasion d'una guerra; e si deve credere,
che la medesima intenzione sia dalla parte della
Regina. Qualche motivo d'armi fra tanto è seguito
nel Limosin; ma però di sì picciol momento, che non
può apportar conseguenza alle cose maggiori. Io
prego Dio, che il tutto s'accomodi quanto prima, e
che possiamo ancora veder presto accomodate le cose

di Boemia, e dato un buon successore all'Imperio. Mostra questo Re ogni miglior disposizione, non solo verso la causa Cattolica di Germania in generale, ma verso la particolare persona del Re Ferdinando. E di già s'è dichiarata Sua Maestà di ciò col medesimo Re Ferdinando, e parimente con Sua Maestà Cattolica. All'incontro quì si vorrebbe qualche cosa di più, che non porta questo silenzio (4) sì alto di Spagna, in un movimento di questa sorte ora in Francia. Son delle solite gelosie, colle quali si fanno guerra, anche nella più sicura pace le due Corone. Il Principe di Condè fu in gran pericolo, ma poi migliorò, ed ora va ricuperando (5) la sanità. Il Re gli scrisse ultimamente alcune righe di sua man propria, esortandolo a procurar di guarire, ed a sperar bene della sua libertà, e gli rimandò la spada, che gli fu levata quando fu posto in prigione. V. E. mi conservi nella solita sua buona grazia, ch'io per fine le bacio con riverente affetto le mani. Di Parigi, li 7 d'Aprile 1619.

LETTERA LXXXI.

Al medesimo. A Madrid.

Nè a me (1) ha portate lettere di V. E. l'ultimo ordinario di Spagna; nè a lei avrò io molto che scrivere (2) con questo straordinario, che passa. Tornò quà ultimamente il Padre Berulle spedito dal Cardinale della Rosciafocò, ed ha fatto sapere al Re, che la Regina sua madre giudica meglio per ora d'accettar l'espediente di ritirarsi in qualche governo, dov'ella possa trattenersi con sicurezza e riposo. Il governo offertole è quello d'Angiù colla città, e cittadella d'Angiers, e di più due altri luoghi vicini; l'uno chiamato il Ponte di Sè, sopra la riviera della Loyra; e l'altro Chinon sopra un'altra riviera, che sbocca pur nella Loyra. La Regina avrebbe voluto di più ancora Ambuosa, o Nantes; ma il Re non ha giudicato di dover condescendere a tal dimanda. Con questa risoluzione tornò ieri ad Angolemme il Padre Berulle. Ed il Re intanto si è risoluto d'andare (3) a Orleans, per intendere ivi l'ultima risoluzione della Regina, e pigliar di mano in mano nuovi consigli, secondo la piega che piglieranno le cose. Io per me credo, che la Regina si contenterà della

prima offerta, e che presto ella sia per metter la sua maggior sicurezza nel cuor del figliuolo; siccome il Re non deve desiderare d'unire il suo con alcun' altro più, che con quel della madre. Da Orleans sarà fatto intendere alle persone publiche quello che dovran fare; ed io per la parte mia prego Dio, che ci levi l'occasione di far viaggio, e che muti faccia alle cose in modo, che nella publica tranquillità possiamo ancor noi godere il nostro privato riposo. Abbiamo avuto questi giorni il signor Don Fernando Girone gravemente ammalato. Ora sta meglio (4); se ben non è ancora in tutto libero dalla febre. Ultimamente io fui a San Germano, e trovai la Regina in ottimo stato di sanità. Questa mia troverà forse V. E. in viaggio per Portogallo. O di stanza, o di viaggio, le desidero sempre le medesime prosperità, e sempre l'accompagno colla solita mia devozione. E per fine le bacio con riverente affetto le mani. Di Parigi, li 5 di Maggio 1619.

LETTERA LXXXII.

Al medesimo. A Madrid.

Ad un tempo stesso mi son capitate le due ultime lettere di V. E. sotto gli 11 e 22 del passato; ed ho sentito quel piacere nel leggerle, che più poteva soddisfare all'impaziente desiderio mio di riceverle. Chè di già, a dirle il vero, mi dava gelosia il suo silenzio di tanti giorni (1). Veggo il senso, c'ha avuto V. E. intorno alle cose di quà, e le considerazioni, che mi son fatte da lei; degne appunto di lei, e della singolar sua prudenza, e nelle quali anche qui concorsero sin da principio molte persone delle più gravi. Ed io per me confesso, che nel giudicar d'un azione (2), come fu quella dell'uscita, che fece di Blois la Regina madre, con tutte le sue circostanze, ebbi anch'io il medesimo senso; e ne' miei primi offizj col Re esortai con ogni mio spirito Sua Maestà a deporre il pensiere dell'armi, e ad elegger le vie soavi. E qual passione, per dire il vero, meritava d'essere più dolcemente, o dissimulata, o corretta di quella, che mostra una madre nel risentirsi, che le sia tolta la parte dovutale appresso il figliuolo? Ma come si sia (3), Dio finalmente ha mirato con occhio benigno

la Francia in quest'occasione, come in tant'altre. Di già le cose restano accomodate, e l'armi saranno in breve deposte. La Regina insomma ha giudicato di dover accettare l'offerta del governo d'Angiù, e delle Piazze avvisate, senza fare più altra instanza, nè d'Ambuosa, nè di Nantes, ed ha lasciato il governo di Normandia. Dice però Sua Maestà, e vuole, che da ognuno si sappia, che le sue vere Piazze son quelle del cuore, e della grazia del Re suo figliuolo; e ch'in esse porrà sempre la sua total sicurezza, e quiete. Parla insomma con tenerezza di madre; e con azioni di madre si deve creder ch'opererà. Questi son gli ultimi avvisi di Corte, e questo lo stato, in che si trovano ora le cose. Piaccia a Dio di condurle all' intiero accomodamento, il qual sarebbe di veder la madre appresso il figliuolo. Chè se le riconciliazioni private si debbon tanto desiderare, quanto più quelle poi, che riguardano le persone Reali? la cui (4) unione dà l'anima a' Regni, e la cui pace domestica rende tanto più sicura la publica. Ma delle cose di quà non più. Di coteste di Spagna, veggo quello, ch'a V. E. è piaciuto di scrivermi. Pensai veramente, ch'ella fosse per accompagnar Sua Maestà Cattolica in Portogallo; e ben si può credere, che sarà stato urgente com'ella accenna, il rispetto, che l'ha fatta restare in Madrid. Tutte le lettere, che vengono di còstà fan mal'augurio alla causa del Marchese di Settechiese. Ma è possibile? quasi tre millioni d'oro di beni? un

sì vasto pelago di ricchezze? se bene, che adorazione non si rende agli Idoli del favore? E pur egli non è stato se non un riflesso. Le cose d'Alemagna van torbide (5) grandemente; e bisognerà al fine, che si decidan coll'armi. La gente di Fiandra ha cominciato a passare il Reno, per quanto s'è inteso (6), in modo che se passasse intieramente senz'altro ostacolo, porterebbe una grand'aggiunta di forze al Re Ferdinando. E quì per fine io bacio a V. E con riverente affetto le mani. Di Parigi, li 28 di Maggio 1619.

LETTERA LXXXIII.

Al medesimo. A Madrid.

Prima d'ogn'altra cosa, per amor di Dio V. E. mi lasci doler del caldo (1). O che caldo crudele! o che caldo di fuoco! Un caldo insomma, c'ha trasportato il cielo di Spagna in Francia, e Siviglia a Turs. E veramente io compatisco V. E. se costì a proporzione ha fatto il caldo, che quì. E questo nostro riesce tanto più insopportabile, quanto avevamo avuta prima l'estate solo di nome, perchè i giorni erano stati quasi tutti di primavera, ed il Luglio propriamente un Aprile. Ma quest'Agosto è una fiamma. Non si dorme la notte; non si riposa il giorno; e della notte

bisogna far giorno, come s'usa costì. Ed appunto ieri l'altro il Grande Scudiere venne a trovarmi quì all'Abbazia di Marmotier, dov'io alloggio, ch'era sul far della notte (2); e il Duca di Guisa iermattina (3), ch'era sul principio quasi del giorno. Passerà questa furia al fine; chè ben sa V.-E., quanto le passioni quà, eziandio degli elementi medesimi, son fuggitive. Abbastanza mi son doluto del caldo. Trattiamo ora d'altre materie (4). Io mi trovo al presente in Turs per occasion della Corte. E quanto alle cose publiche, tutto quì si riduce al negozio della Regina madre. Ma possiamo sperare, che pur finalmente lo vedremo presto finito, e con quella perfezione, che tutti i buoni hanno desiderato. Di già la Regina si risolve di venire a trovare il Re dirittamente quà a Turs. Operò molto invero per la riconciliazione intiera l'andata del signor Principe di Piemonte ad Angolemme. Il Duca di Monbasone v'è poi stato inviato dal Re due volte, c'ha fatto vedere anche più al vivo la sincera intenzione del signor di Luines suo Genero alla Regina; onde Sua Maestà infine s'è risoluta di dar bando a' sospetti, e di venire a trovare il Re. Secondo le passioni, tali sono stati i consigli. Ed anche il dì d'oggi non mancan molti, che la consigliano a non fidarsi. Io confesso, che sono stato di quelli, che più hanno procurato di persuadere Sua Maestà a venire; e per mezzo del nostro buon Padre Gioseppe Cappuccino, ch'andò alcuni dì sono anch'

egli ad Angolemme, io le scrissi, e feci dir liberamente, che non doveva nè temer più, nè tardar più; e ch'io aveva grand'occasione d'assicurare la Maestà Sua, che le cose non potevano esser meglio disposte da questa parte. Ho avuta poi una sua lettera benignissima, ch'aggradisce il mio consiglio, e la libertà da me usata. E veramente non si poteva veder più chiaro di quel ch'ho veduto io nel cuore del Re, e del signor di Lumes. L'attendiamo qua dunque in breve. E si vorrebbe, se fosse possibile, che il suo primo congresso col Re seguisse nel giorno di San Luigi; per render tanto più celebre questo giorno, ch'è per se stesso sì celebre in Francia. Da questa riunione si può sperar senza dubbio un gran bene, siccome dal contrario si poteva temere un gran male; ed ora spezialmente nella congiuntura dell' Assemblea, c'hanno a far (5) gli Ugonotti questo mese che viene; a' disegni perversi de' quali niuna cosa poteva star meglio, che la continuazione della discordia nella Casa Reale. A questo termine son le cose della Regina. Memorabile dunque sarà ora Turs per la sua venuta quà in tale occasione, com'è Blois per la sua fuga da quel luogo a' mesi passati. Nel trasferirmi alla Corte io vidi in Blois la finestra per dove ella scese di mezza notte, e vidi il resto di quel Castello, che par riservato agli accidenti più tragici della Francia; ed in particolare mi feci condurre alle camere dell' appartamento Regio, dove fu am-

mazzato il Duca di Guisa agli Stati generali d'Enrico terzo. Di quà entrò, mi dicevano; quì ebbe il primo colpo; quì sfodrò mezza la spada; quì lo finirono; e quà in disparte stava nascosto il Re stesso a vederlo morire. Più grande fu anche l'orrore, che mi cagionò il luogo dove il dì appresso fu crudelmente ammazzato a colpi d'alabarde il Cardinal suo fratello. Vidi la camera, dove fu imprigionato al medesimo tempo il Cardinal di Borbone; e vidi quella finalmente, dove poi otto giorni appresso morì di dolore (6) la Regina Caterina, accorata da successi (7) così funesti, e dalle conseguenze anche più funeste, ch'ella ne predisse al morire; e considerai con grand'attenzione quelle animate muraglie, che spirano al vivo le miserie delle Corone in mezzo alle apparenti loro adorate felicità. Ma torniamo a Turs, e a questo delizioso paese. Questa veramente si potrebbe chiamar l'Arcadia di Francia; se non che (8) vi manca un Sanazzarro Francese, che la descriva. Quì però se non si chiama questo paese l'Arcadia, vien nominato almeno il giardino del Regno. E con molta ragione invero; sì placidamente vi corre in mezzo questa bellissima Loyra; sì amene son le sue sponde; e sì ricche le campagne quà intorno di frutti (9), e d'ogni vista più dilettevole. Ma che pare a V. E. del sito (10) di Turs con questo borgo all'incontro, dov'è situato questo celebre monasterio di Marmotier? Che le pare di quelle isolette, che fanno un ponte

della natura congiunto a quello dell' arte, per dove si passa il fiume; e s'entra nella Città? E che le pare di tanti arbori, che sorgono fra le case dalla parte della Città, nel borgo, e nelle isolette, ch'ora uniscono, ed ora variano con tanto gusto da tutti i lati sì vaghe scene? Molto meglio di me furono osservate forse da V. E. queste cose medesime quand'ella fu a Turs; ma ho voluto anch'io rinnovargliene la memoria, e colla memoria il piacere. E tanto basti delle cose di quà. In Germania i progressi del Conte di Bucoy dopo l'arrivo della gente di Fiandra, si fanno ogni dì maggiori; e in Francfort gli Elettori han riconosciuto di già il Re Ferdinando per Re di Boemia; ch'è per lui una gran caparra della sua elezione all'Imperio. Di quà non si può proceder meglio nelle cose di quelle parti per servizio della Religione, e per vantaggio di Ferdinando. Finirò questa lettera con accusare a V. E. la sua dei 27 del passato, e con rallegrarmi quanto più vivamente posso con lei, che sia stato promosso al Cardinalato il Ser.^{mo} Infante Don Ferdinando terzogenito di Sua Maestà Cattolica. Successo invero, che non poteva essere, nè di più grand' ornamento al Sacro Collegio, nè di maggior riputazione alla Chiesa tutta. E bacio a V. E. con riverente affetto le mani. Di Turs, li 20 d'Agosto 1619.

LETTERA LXXXIV.

Al medesimo. A Madrid.

Passò il caldo poi finalmente, e la stagione di Spagnuola tornò a farsi Francese. Quel medesimo caldo tanto molesto cagionò, che la Regina madre tardasse a mettersi in viaggio più che (1) non s'era pensato: onde Sua Maestà non giunse a Turs se non ai 5 del presente. Fu solennissimo in ogni parte il suo arrivo. Per viaggio il Re volle, che le fossero fatti i medesimi onori, che si sarebbono resi alla persona sua propria; e quà appresso tre leghe andò a visitarla coll' accompagnamento di tutta la Corte; siccome fece la Regina sua moglie, accompagnata dalle due Madame sorelle del Re, e da tutte le Principesse, che poi entrarono con lei in Turs; essendo tornato il Re prima, per riceverla quì nuovamente con altre nuove dimostrazioni di rispetto, e d'amore, che non potevano esser invero più grandi. Le tenerezze del primo incontro fra il Re e la Regina sua madre furono straordinarie; e si vide cadere particolarmente una pioggia di lagrime dagli occhi della Regina. Quì poi le soddisfazioni si sono date, e ricevute a pieno da tutte le parti; e non si fa dubbio, che non restino

pienamente ricongiunti i cuori in questo ricongiungimento delle persone. Il nuovo Duca di Luines resta anch' egli soddisfattissimo; e quel ch' importa, fra lui ed il Vescovo di Lusson s'è stabilita una intiera corrispondenza, che vuol dire fra i due istrumenti, che più possono conservarla fra il figliuolo, e la madre, non avendo minore autorità, e confidenza Lusson appresso la Regina, di quel che l'abbia Luines appresso il Re. Conobbe quì V. E. e trattò il Vescovo di Lusson; e le son note le sue qualità singolari. Ora particolarmente in questo maneggio le ha dimostrate; e non si può dire la lode, che ne riceve. Ecco dunque in porto le cose della Regina madre, dopo tante, e sì varie tempeste. Io ho trattato a lungo più volte con Sua Maestà; nè potrei dire quant' abbia (2) mostrato di gradir gli offizj fatti da me, e di restarne obligata a Sua Beatitudine. Ora dopo essere stati quì insieme il Re, e le Regine più di 15 giorni, si risolvono le Maestà loro di lasciar Turs, e d'andare altrove. Il Re colla Regina sua moglie s'incaminerà fra due, o tre dì, verso Sciartres, per trattenersi qualche giorno (3) in quella Città sino ad altra risoluzione; e la Regina madre se n'anderà al suo governo d'Angiers, per venir poi a trovar di nuovo il Re quanto prima. Altro non abbiamo per ora quì di considerazione. E questo successo della Regina madre forse di già l'avrà inteso V. E. come l'altro ancora d'essere stato eletto Impe-

ratore il Re Ferdinando; che non è di minor conseguenza al ben publico della Germania di quel che sia (4) questo al servizio general della Francia. E per fine le bacio riverentemente le mani. Di Turs, li 15 di Settembre 1619.

LETTERA LXXXV.

Al medesimo. A Madrid.

Eccomi (1) in Parigi; se ben di passaggio più tosto, che di ritorno. Quà son venuto per alcuni miei proprj affari, e presto anderò a trovar la Corte, che da Sciartres con gli ultimi avvisi era per trasferirsi di giorno in giorno a Fontanableò. Temono la contagione, ch'al presente corre in Parigi; ancorchè si speri, che il primo freddo sia per estinguerla affatto. Al mio arrivo quà ho ricevuto l'ultima lettera di V. E., ed insieme il gusto, che sempre m'apporta l'aver fresche nuove della sua prospera sanità, ed i soliti segni della sua cortese memoria verso di me. Così è veramente, come V. E. mi dice. Non potrà dolersi il Sacro Collegio di non avere (2) avuto un Cardinale di buona stampa; e comunemente s'intende quel che da lei mi viene ora scritto; cioè, che siano segnalatissime in così tenera età le parti proprie,

che concorrono nella persona del Ser.^mo Cardinale Infante. Io mi son rallegrato di questo successo con V. E. com'ella avrà potuto vedere; ed ora di nuovo godo, che si sia incontrato scambievolmente il suo offizio di congratulazione col mio. Delle cose di quà (3) poco resta che dire. Si separarono poi le loro Maestà nel modo avvisato, e partì subito per Italia Madama la Principessa di Piemonte col Principe suo marito, e col Principe Tomaso. Di Germania (4) abbiamo una strana novità de' Boemi; ch'è l'aver essi eletto per loro Re l'Elettor Palatino. Sin quì non sappiamo però, ch'egli abbia accettato, e si può credere ch'abbia a pensarvi (5) più d'una volta. Di quà s'è dichiarato subito questo Re, che non può approvar così fatta elezione, e con termini molto risoluti ha esortato il Palatino medesimo a non accettarla; ed ha fatti in questa conformità ancora gli offizj, che bisognavano col Re d'Inghilterra. I pericoli son troppo chiari contro la Religione, contro l'autorità legitima d'ogni Principe, e chiarissimi in particolare contro quella de' Re di Francia, c'hanno i proprj loro Ugonotti in casa. Quest'esempio di Boemia non potrebb' essere in somma più dannoso alle conseguenze di Francia. Quì lo veggono molto bene; onde il Re s'è impegnato nella dichiarazione accennata di sopra, e si può credere, che passerà più innanzi, quando più innanzi lo ricerchi il bisogno. Io non ho mancato de' miei offizj (6), e non mancherò di con-

tinuargli; chè troppo al vivo penetrerebbe nel cuor della causa Cattolica questa ferita, quando non vi si rimediasse nel modo che si conviene. Presto ha ricevuto il contrapeso d'un mal successo l'altro sì buono dell'elezione all'Imperio del Re Ferdinando. Effetti del flusso, e riflusso continuo, che portan con se (7) gli accidenti del mondo; oggi felici (8), e domani infelici; e che per esser tali (9) dovrebbono pur disingannar gli adoratori di questa vil massa terrestre. Ed io per fine a V. E. bacio riverentemente le mani. Di Parigi, il primo d'Ottobre 1619.

LETTERA LXXXVI.

Al medesimo. A Madrid.

Sul partir dell'ordinario di Roma passa quello di Spagna, ond'io sarò breve. Ma darà peso alla mia brevità un'avviso molto importante; ch'è la libertà, nella quale fu posto ieri il Principe di Condè. Il giorno innanzi venne a levarlo dal Bosco di Vincenna il Duca di Luines, e ieri poi lo condusse a far riverenza al Re, che si trovava quà vicino otto leghe a Sciantiglì, luogo molto delizioso del Duca di Memoransì cognato d'esso Condè. Vedremo ora (1) le conseguenze d'un tal successo; che senza dubbio sa-

ranno buone, se Condè eseguisce quel, c'ha non solo promesso, ma protestato; cioè, di voler servir bene il Re, e la religione. Questa speranza se n'è conceputa, e su questa speranza s'è liberato. Di Germania son venute sempre nuove peggiori; perchè non solo s'intende, che il Palatino abbia accettata l'elezion de' Bohemi, ma che ad imitazione loro gli Ungheri abbiano anch'essi eletto un nuovo Re, ch'è Betlem Gabor Principe di Transilvania. V. E. vede la cospirazione di quegli eretici; coi quali non s'ha da dubitare (2), che non cospirino anche tutti gli altri da ogni altra parte. I nostri Cattolici, e di Germania, e di fuori, bisognerà ben, che si sveglino anch'essi; altrimente questo sarebbe un sonno, o più tosto un letargo mortale. Io mi trovo ancora in Parigi, perchè la Corte non andò poi a Fontanableò, ma a Compiegne, luogo di Picardia; ed il Re fece intendere alle persone publiche quà, che non si movessero (3), perchè Sua Maestà si sarebbe accostata presto a Parigi. Il che se ben non è seguito sin ora, nondimeno speriamo, che la Maestà Sua presto sia per venire a Fontanableò, e forse anche a San Germano; essendo la contagione sì diminuita ch' ormai non ne resta altro, che il nome. Ebbi, e lessi col solito gusto la lettera, che V. E. s'è compiacciuta di scrivermi coll' ultimo ordinario. E per fine le bacio con riverente affetto le mani. Di Parigi, li 21 d'Ottobre 1619.

LETTERA LXXXVII.

Al medesimo. A Madrid.

In Compiegne io ricevei l'ultima lettera di V. E. sotto li 16 del passato; ma da quel luogo io non ebbi tempo, nè occasione di rispondere; e perciò la supplico a non maravigliarsi del silenzio da me interposto. Andai a Compiegne, per varie occorrenze publiche, e me ne partii (1) al tempo stesso, che il Re con tutta la Corte si pose in cammino per andare a Monseò, e di là a Fontanableò. Nel medesimo luogo visitai, e fui visitato dal Principe di Condè, e trattammo insieme lungamente in quelle due visite; e certo non mi restò, che desiderare in lui, nè di zelo, nè di buon senso in tutto quello, che può riguardare il servizio del Re, e l'utile della Religione. E prometto a V. E. che sin quì egli non poteva far di vantaggio nella presente occorrenza dell' Assemblea degli Ugonotti in Ludun. Della perseveranza si potria forse aver qualche dubbio. Ma dice egli stesso, che la prigionia gli è stata una buona scuola; oltre alle angustie provate anche prima nelle turbulenze, che precederon la prigionia. Intorno alle cose di Boemia, non si può da questa parte aver miglior

volontà; e si vorrebbe fare anche più, che semplici offizj. Ma quì sempre si sta, o di parto (2), o con gravidanza di cose nuove, com'è ben noto a V. E. Onde non sapendosi ora che esito sia per aver l'accennata assemblea, non si può nè anche saper conseguentemente sin dove siano per poter giungere le forze di questo Re, in aiuto della causa Cattolica di Germania. Intanto le nuove di là non possono quasi esser peggiori. Tutto ormai è in rivolta. E se bene sin quì, nè il Palatino ha espressamente accettato, nè il Transilvano si dichiara di pretendere d'esser Re, nondimeno son manifesti i disegni, c'hanno di pervenire, l'uno alla corona di Boemia, e l'altro a quella d'Ungheria. Faccia Dio, che le cose piglino miglior piega. Dalle materie publiche io vengo ora alle mie private, e rendo quelle più affettuose grazie che posso a V. E. dell' essersi ella compiacciuta di parlare in tanto mio vantaggio costì a Monsignor Arcivescovo di Chieti. Son de'soliti suoi favori, non punto nuovi, nè a me, nè a lei; che siamo sì avvezzi, ella a compartirmegli, ed io a ricevergli. E per fine le bacio con ogni riverenza le mani. Di Parigi, li 14 di Novembre 1619.

LETTERA XCVIII.

Al medesimo. A Madrid.

V. E. avrà sentita la sua parte d'affanno, e d'inquietudine senza dubbio, per l'occasione del mal grave di Sua Maestà Cattolica. Ma lodato Dio (1), che la Maestà sua di già si trovava libera di febre, per quanto ieri l'altro mi disse il Signor Don Fernando, che si compiacque di venire a farmi partecipe di tal nuova. Il pericolo è stato grande, e sarebbe stata incomparabile invero una tal perdita in tempi tali. Pur troppo grandi sentiamo ora le nostre cadute in Germania; essendo le cose dell'Imperatore, e della causa Cattolica ridotte ivi fra grandissime angustie. Il Palatino è di già coronato Re di Boemia; e s'intende, ch'in Ungheria fosse per seguire (2) il medesimo in persona del Transilvano. L'imperatore si è ritirato in Grantz; l'Arciduca Leopoldo resta in Vienna; e il Conte di Bucoy ha trasferito anch'egli il suo esercito di là dal Danubio intorno a Vienna, con intenzione d'impedire il passaggio del fiume a' Bohemi; i quali disegnerebbono di metter sin da ora, come un assedio largo a quella Città. In questo mezzo va marciando il soccorso di 4 mila Italiani,

a 3 mila Valloni, che d'Italia sono inviati dal Re Cattolico a Sua Maestà Cesarea; gente eletta, ma che giunge tardi rispetto alle congiunture, e che riuscirà poca rispetto al bisogno. Quanto meglio sarebbe stato liberar prima il Regno di Napoli da quella gente di guerra, e mandarla in Germania a tempo, ch' avrebbe dato alle cose dell'Imperatore, e di quei Cattolici un sì notabil vantaggio! Ma non si possono preveder sempre tutti i pericoli, nè preparar tutti i rimedj. Quel soccorso di Fiandra di 9 mila fanti, e 2 mila cavalli fu stimato per allora bastante. E certo ch'è stato un prodigio, si può dire, il vedere come sì presto abbian mutato faccia le cose, in tanto favor degli eretici. Ora bisogna ricorrere a nuovi consigli, e a nuove forze, così dentro, come fuori di Germania; e ben può credere V. E., che la Santità di Nostro Signore non mancherà di far quanto gli sarà possibil dalla sua parte; che queste nuove appunto vengon da Roma in occasione, ch'era arrivato a quella Corte un' Ambasciatore straordinario dell' Imperatore a trattar con sua Beatitudine delle presenti occorrenze di Germania. Qui n'abbiamo un altro straordinario pur anche di Cesare, inviato a questo Re per l'istesso fine; ed il Conte di Eirstimberg, che V. E. vide quà l'anno passato, se ben mi ricordo, nel ritorno ch'egli fece di Spagna in Fiandra. Il Re l'ha fatto ricevere, e alloggiare; ed oggi egli è andato a San Germano a tro-

var Sua Maestà, alla quale esporrà gli ingiusti, e perversi disegni degli eretici di Germania contro la Casa d'Austria, e contro la Religione Cattolica, e ricercherà la Maestà Sua in nome dell'Imperatore di qualche aiuto particolare. Certo che quì dovrebbono uscir di neutralità questa volta, e considerar, che il male ond'è travagliata di presente la Casa d'Austria in Germania, potrebbe un giorno patirsi ancora dalla Casa Reale in Francia. Gli offizj non sono stati neutrali sin ora, nè la disposizione apparisce neutrale; conoscendosi quì troppo bene quanto siano per avvantaggiarsi gli Ugonotti di Francia, con ogni nuovo vantaggio degli eretici di Germania. Contuttociò a me, per dire il vero, non darebbe l'animo ancora di giudicare (3) sin dove sia per giungersi quì, oltre agli offizj; considerata massime la presente congiuntura di quest'Assemblea degli Ugonotti; le cui dimande sono state assolutamente ributtate dal Re; ed i cui disegni sono, per quanto si scuopre, di voler ridursi alla Roccella tuttavia in corpo d'Assemblea generale, per venir forse ad una aperta disubbidienza ch' abbia a far nascere qualche nuova commozione quà dentro. Fra due giorni penso anch'io d'andare alla Corte per rinnovar gli offizj, che quì richiede la Causa Cattolica di Germania in sì grave occorrenza; causa, ch'è sì unita con quella di Sua Maestà Cesarea, ch'in alcun modo non possono restar separate l'una dall'altra.

Sperasi però, che la Corte non sia per tardar molto a ridursi a Parigi. Ed io non avendo altro che soggiungere a V. E. resto per fine baciandole con riverente affetto le mani. Di Parigi, li 5 di Decembre 1619.

LETTERA LXXXIX.

Al medesimo. A Madrid.

Coll' ultimo ordinario di Spagna io non ho ricevuto lettere (1) di V. E.; il che mi fa stare in qualche gelosia della sua grazia, e memoria: e nondimeno so; ch'io merito più che mai l'una e l'altra da lei. M'immagino, che il male di Sua Maestà Cattolica abbia tenuto costì ogn'uno in grand'inquietudine, e particolarmente V. E., che più d'ogn' altro conosce quanto è interessata la Cristianità nella conservazione d'un Re di tanta religione, e virtù. Certo che (2) quì s'è avuto il medesimo senso; e con molto gusto si sono poi ricevute le nuove più fresche della sicura convalescenza di Sua Maestà. Delle prime, che furono sì cattive, restò afflitta sommamente la Regina Cristianissima sua figliuola, ed all'istesso tempo le svanì anche la speranza quasi certa, in che era entrata Sua Maestà, d'esser gravida; onde la

malinconia fu sì grande per l'uno e per l'altro rispetto, che la Maestà Sua cadè inferma, e per alcuni giorni è stata in letto con febbre. Ma ora, Dio lodato, si trova in buona convalescenza. Nel resto quì gli Ugonotti stanno tuttavia pertinaci in voler, che il Re dia loro (3) risposta, e soddisfazione, innanzi che s'abbiano a separare; e dall' altra parte Sua Maestà si mostra più che mai ferma in volergli prima d'ogn'altra cosa veder separati. Questo incontro fastidioso ha trovato la negoziazione del Conte di Firstimberg. Quì insomma par molto difficile, che il Re possa, almeno per ora, fare una dichiarazione aperta di voler dar aiuto all'Imperatore, e che possa impegnarsi a procurar d'estinguere (4) un fuoco esterno, mentre si può temere di vederne (5) acceso un domestico. Io ho rinnovati gli offizj col Re, e coi Ministri; e con alcuni di loro gli ho reiterati più volte. La disposizione è grande; si conosce il pericolo di Germania; si conosce, che il maggiore, e più vicino dopo, è quello di Francia; son freschi gli esempj del favore prestato da quegli eretici a questi; è manifesta la cospirazione universale di tutta la fazione eretica contro la parte Cattolica; e s'ha gran desiderio invero, che questa Corona entri alla difesa ora apertamente della causa Cattolica di Germania. Contuttociò non si vede ancora sin dove s'abbia a giunger di quà per difenderla. Ben può credere V. E. ch'oltre alle difficoltà proprie quì dentro, non manchino ga-

gliardissimi contrasti di fuori. Inghilterra s'oppone di già alla scoperta, e l'istesso fa Ollanda, insieme con tutta la fazione generale erética esterna; e copertamente non mancano altri di far contrariissimi offizj. Quì poi la fazione particolare del Palatino è potente, e l'arti sono grandissime per raffreddar le buone inclinazioni, che si scuòpron da questa parte; cercandosi di far credere sopratutto, che le turbulenze presenti di Germania non siano per causa di Religione, ma semplicemente per causa di Stato. Come se non fosse chiaro il contrario! E come s'ogni dì non si vedessero nuove violenze in quelle parti contro la Chiesa! E come se non fossero noti i disegni orditi un gran pezzo prima dagli eretici, di voler levare la Boemia alla Casa d'Austria, per acquistare un voto Elettorale di più, affine di trasportar l'Imperio in un Capo loro! Ma quì son conosciute molto bene queste arti. Oltre che quando mai s'è veduto, che gli eretici non abbiano convertita in causa di Religione la causa di Stato? anzi allora solo stimano essi d'aver riportata intiera vittoria, quando hanno abbattuta, e oppressa intieramente la Religione sotto le apparenze lor colorite di Stato. Gli esempj son troppo chiari, e troppo lungo sarebbe il voler riferirgli. Sì che non si può dubitare, che la querela presente di Germania non sia in gran parte ancora per causa di Religione. Quel che si deve considerar sopra tutto in riguardo agli interessi di questo Re-

gno è, che di là non sono state da alcuna parte più fomentate le ribellioni degli Ugonotti quà dentro, che dalla Casa del Palatino; Casa veramente, che par fatale a dover far sentire i maggiori danni, che possa temer questa Monarchia. Onde non si dovrebbe quà senza dubbio consentire in maniera alcuna di lasciar crescere il Palatino, nè di lasciarlo acquistar nuovi Regni, e nuove Provincie; per averlo forse anche poi a veder succedere un giorno alla Corona d'Inghilterra, e a veder crescere allora tanto più i pericoli della Francia. All'incontro chi può negare, ch'in Germania la Casa d'Austria non sia il sostegno principale della Religione Cattolica? E si vede, che non può dar quasi gelosia d'alcuna sorte a questa Corona essa Casa, per tante considerazioni differenti da quelle (6), che posson cadere nella Casa d'Austria di Spagna. Queste, e molte altre ragioni ho dette quì, ed esaggerate più volte con efficacia non minore, che libertà, per muovere il Re, e questi Ministri a dichiararsi apertamente in favor della causa Cattolica di Germania. E certo spererei, che quando le necessità proprie potessero in alcun modo permetterlo, si fosse per pigliar qualche buona risoluzione. In questa speranza è pur anche entrato l'Ambasciator di Sua Maestà Cesarea, dopo aver avute diverse udienze dal Re, e dopo aver trattato coi Ministri più volte. Ma presto dovrà sapersi la spedizione, ch'egli riporterà. La Corte quì intanto aspetta, passato di-

mani (7), che sarà il primo giorno dell'anno nuovo, un numeroso parto di Cavalieri dell'Ordine dello Spirito Santo. Dicono, che non si può veder più pomposa cerimonia di questa. Le persone publiche dovran ritrovarvisi; e da me or ora parte il nostro Signor di Bonulio, che me n'ha portato l'invito in nome del Re. E quì per fine a V. E. bacio con riverente affetto le mani. Di Parigi, li 30 di Decembre 1619.

LETTERA XC.

Al medesimo. A Madrid.

Lodato Dio mille volte, che pur dopo lunghe e dure battaglie abbiam vinto. Questo Re insomma s'è dichiarato di voler (1) soccorrere l'Imperatore, e la causa Cattolica di Germania, e di voler inviare un grosso nervo di gente per questo effetto. A me stesso, e agli Ambasciatori di Spagna, e di Fiandra, è stato confirmato il medesimo da questi Regj Ministri, e con questa spedizione partì ieri l'Ambasciator Cesareo alla volta di Fiandra. Or che dirà V. E.? Non le ho scritto io sempre, che si poteva sperare, che di quà si fosse per uscire in quest'occasione delle indifferenze, e delle neutralità? E certo era ben dove-

re, ch'essendosi proceduto sì bene di quà nel successo della dignità Imperiale, conseguita da Sua Maestà Cesarea, si procedesse nell'istesso modo, per far godere alla Maestà Sua, com'è giusto, il supremo onor di quel grado; il quale senza gli Stati ereditarj che sussistenza potrebbe avere? La risoluzione dunque non potrebb'esser migliore. E nondimeno considero V. E. tutta sospesa nell'incertezza di vederla eseguita. Confesso, ch'in questa parte resto anch'io sospeso con lei. Non si deve dubitare, che di fuori gli eretici, ed altri coi loro offizj non abbian da fare ogni sforzo per rinversarla. E quanti accidenti vi si possono attraversare insieme quì dentro? Massime in questa congiuntura dell'Assemblea degli Ugonotti; i quali artifiziosamente accresceranno i sospetti di qualche tumulto in Francia, per impedire il soccorso in favor de' Cattolici di Germania. Ma Dio c'ha operato sin quì, farà ancora il resto. Della sua causa (2) si tratta; ch'alla difesa principalmente della sua Chiesa è indirizzato questo soccorso. All' incontro chi mai udì causa più ingiusta, e più indegna di quella del Palatino? E le azioni lo mostrano; nell'avere egli praticati i Bohemi all'istesso tempo, che dal Collegio Elettorale venivano esclusi i lor Deputati da Francfort, e riconosciuto in conseguenza il Re Ferdinando per Re di Boemia; nell'aver cospirato contro esso Re a quel tempo medesimo (3), ch'egli, insieme cogli altri Elettori, lo stava eleggendo

alla dignità Imperiale; e finalmente nell'avergli giurata la solita fedeltà, e portatogli poi subito l'armi contro; fatto Re de' ribelli di Sua Maestà; anzi fatto ribello pur egli medesimo al suo Capo sovrano, e di tutto l'Imperio. Ma tornando al soccorso, ed a chi debba condurlo, si parla di Guisa, di Nevers, e si fa innanzi anche Vandomo. Quel ch' importa è il batter tamburro, ed in questo bisogna premere, perchè non mancheranno Capi, quando s'abbia da eseguire il soccorso. Mi cruccia insomma il torbido stato delle cose di quà, e la disposizione a farsi ogni giorno più torbido. Questa Assemblea degli Ugonotti darà che pensare (4): malcontenti, e de' più grandi (5) non mancano in Corte, e fuori di Corte; e quel ch'è peggio la Regina madre non venne mai, e fra tanto il tempo ha peggiorate le cose in vece di migliorarle. Sì che tornato à levarsi de' nuvoli in aria; nuvoli di sospetti, che si rinnovan di quà, e di là (6), e che potrebbono partorire al fine qualche nuova tempesta. Delle nostre (7) occorrenze non mi resta quasi altro, che aggiungere. La Regina s'è riavuta assai bene, e da Sua Maestà ho inteso quel medesimo intorno alla convalescenza del Re suo padre, che me ne scrive ora V. E.; cioè, che va più in lungo, che non si pensava; anzi mi soggiunse Sua Maestà, che si stava costì in qualche timor di quartana. Quì poi si fece la cerimonia de' Cavalieri, che riuscì bellissima invero, e piena di maestà. Ed io per

fine a V. E. bacio con riverente affetto le mani. Di Parigi, li 17 di Gennaro 1620.

LETTERA XCI.

Al medesimo. A Madrid.

Respiriamo pur quì finalmente. In quanta afflizion d'animo ci abbia tenuti per alcuni giorni la ricaduta pericolosissima della Regina V. E. l'avrà inteso, e l'intenderà ora di nuovo per altra parte. Dal settimo (1) sin'all'undecimo dubitammo grandemente di perderla; ma poi cominciò a migliorare, ed ora, lodato Dio, Sua Maestà è fuori d'ogni pericolo. L'affanno, che il Re n'ha mostrato; le tenerezze, le lagrime, la cura di non lasciarla un momento, non si possono quasi credere, non che esprimere (2); e questo popolo parimente andò tutto in preghiere, in lagrime, e quasi in disperazione quei giorni, che il male aggravò più la Regina. Dio finalmente hà voluto adempire i voti privati, e publici; e si può sperare, che moltò presto Sua Maestà sia per ricuperar la sua sanità intiera di prima. Non mi diffondo in altro più particolare ragguaglio del male di Sua Maestà, perchè so, che V. E. n'avrà distinta relazione per altre vie (3); ma ben le dirò,

ch'io per me ho dubitato straordinariamente della sua vita (4), e c'ho pianto, si può dire, le sciagure, ch'avrebbe apportate e a questo Regno, ed alla Cristianità la sua morte. Dove eran le nostre speranze? dove il frutto de' reciprochi matrimonj? e dove la vittoria, che noi riportammo di tante opposizioni infernali fatte dall' Eresia, onde l'uno, e l'altro fu tante volte prima rotto, che stabilito? Quanto avrebbe la sua fazione poi trionfato per ogni parte, se così presto la morte avesse reciso l'uno di questi due felicissimi nodi? il cui vincolo sì strettamente unisce le due Corone, e fra i vantaggi delle cose lor temporali, ne fa ricevere di così grandi (5) eziandio all' Ecclesiastiche? Ma lasciamo il parlar della morte (6), e ringraziamo Dio della vita, in che ha voluto conservar la Regina, e preghiamolo, che lungamente glicla mantenga: in modo che la Francia possa restituir molte Regine del suo sangue, e simili a Sua Maestà di virtù alla Spagna. Si spedisce in quest' occasione di quà con diligenza un Gentiluomo, a dar pieno ragguaglio a Sua Maestà Cattolica dello stato, in che la Regina si trova. Io mi son rubbato perciò ad un' altra mia spedizione straordinaria di Roma, che mi tiene occupatissimo, affin d'essere a parte ancor io di sì buone nuove con V. E. E le bacio riverentemente le mani. Di Parigi, li 13 di Febraro 1620.

LETTERA XCII.

Al medesimo. A Madrid.

Continuò poi il miglioramento della Regina in maniera, che di già s'è ridotta Sua Maestà in termine di buona e sicura convalescenza. Io ebbi occasione di riverirla privatamente in camera tre dì sono, e godei in estremo (1) di trovarla in sì buono stato. Il Re intanto è partito oggi per Piccardia, avendo voluto dare una vista di pochi giorni a quel governo del Duca di Luines. Favor nuovo, che stabilisce i passati, e che promette più grandi sempre ancora i futuri. In questo mezzo si vedrà parimente quel che faranno gli Ugonotti in Ludun; contro i quali uscì ieri in Parlamento una dichiarazione di lesa Maestà, se dentro di tre settimane (2) non si risolvono a separarsi. Prima di partire ha destinata il Re una solennissima Ambasciaria all'Imperatore, ed a' Principi di Germania. Capo n'è il Duca d'Angolemme, che si chiamava Conte d'Overnia al tempo di V. E., e ch'ora ha preso questo nuovo titolo, dopo esser restato erede della Duchessa d'Angolemme, che morì l'anno passato. Con lui va il signor di Bethune, oltre ad un Consigliere togato, ch'è il signor di Preò; ed al medesimo tempo si mette un nervo di

10 mila fanti, e mille cavalli su la frontiera verso Germania. Il Duca d'Angolemme è destinato all'Imperatore, e da lui non dovrà separarsi Bethune. Il signor di Preò dovrà negoziare quà e là, dove potrà far di bisogno (3), e la negoziazione è tutta indirizzata al vantaggio dell' Imperatore, e della causa Cattolica di Germania, ed a rimetter le cose in pristino, per via d'accomodamento, se si potrà (4); il che quando non possa seguire, si moveranno l'armi di Francia contro i nemici dell' Imperatore, e della Religion Cattolica, o coll' andare il soccorso in Boemia, o col farsi una diversione contro il Palatinato. Quest'è il disegno, che si mostra di quà, ed a questo fine s'indirizza l'Ambasciaria, e si dispongon l'armi su la frontiera. Gli Ambasciatori di Spagna, e di Fiandra, non vorrebbono l'interposizion del negozio, ma il soccorso dell'armi. Di quà si vuol far l'uno, e l'altro; e per quel ch'io posso penetrare si procede qui veramente con ogni migliore intenzione. Dalle materie di fuori, torno a queste di dentro. Le cose della Regina madre stanno tuttavia grandemente sospese. Oggi viene, e diman non viene; verrà, non verrà. Quest'è la voce che corre, e non c'è altro di più sin qui. Rendo infinite grazie a V. E. della parte, ch' ella s'è compiaciuta di darmi della cerimonia, che seguì nell'avere il Ser.mo Cardinal' Infante preso sì solennemente il cappello. Non poteva esser più celebre invero per tutte le circostanze. E per fine a V. E.

bacio riverentemente le mani. Di Parigi, li 28 di Febraro 1620.

LETTERA XCIII.

Al medesimo. A Madrid.

Non m'accusi V. E., ne la supplico, se non le ho scritto da alcune settimane in quà; chè m'è convenuto passarne due intiere in letto con febbre (1), e più di due altre in convalescenza con molta debolezza di forze. Quest' inverno m'ha trattato male d'umidità, e di freddo; se però non mi son trattato peggio forse io medesimo coll'essermi troppo esposto all'aria, ed all'umidità della notte. Ma i negozj ne hanno avuta la parte loro di colpa, e non meno Parigi medesimo, dove la distanza grandissima delle abitazioni, come sa V. E., si confà male colla brevità de'giorni, che corron d'inverno. Come si sia (2), finalmente mi son riavuto, per la Dio grazia, ed ora mi trovo in Melun, per occasione d'essersi trasferita la Corte a Fontanableò. Qui m'è stata resa quest' ultima cortesissima lettera di V. E., ed ella medesima può giudicare quanto mi sia stato caro (3) il riceverla. Ieri l'altro fui alla Corte. Vidi il Re, e la Regina; e trovai ambedue le Maestà loro in ottimo

stato di sanità. Colla Regina particolarmente mi trattenni un buon pezzo, e poi molto più con diverse Principesse, ch'erano in camera di Sua Maestà; onde feci due scene, e vestii due persone; l'una di Nunzio, e l'altra di Cortiggiano. Dell'afflizione sentita da V. E. per l'infirmità pericolosa, ch'ultimamente ha avuta Sua Maestà, non si poteva dubitar punto; ed io me la son figurata (4) per una delle maggiori, ch'ella abbia (5) provate mai. Chè finalmente, oltre a' rispetti publici, ognun sa la parte di senso privato, che V. E. dev'avere in tutto quel, che riguarda la persona della Regina; la quale fu depositata nelle mani di lei, come il più caro pegno del Re suo padre; e che da lei fu condotta in Francia, e con tanta cura introdotta in sì nuova vita, affinchè Sua Maestà avesse a regnare (6) molto più ne'cuori, che nelle Provincie di questo Regno. Ma ben'è contracambiata la tenerezza di V. E. dall'affetto di Sua Maestà, la qual so, che spesso parla di lei con quei termini d'inclinazione, e di stima, che potrebbono esser più desiderati da lei medesima. Quanto alle dimostrazioni, che V. E. mi scrive d'aver fatte verso cotesti Cavalieri Francesi, che sono in Madrid, in segno dell'allegrezza sentita da lei per la ricuperata sanità della Regina, io le posso dire sicuramente, che quì sono state molto ben ricevute, e che si son prese per chiari indizj d'animo bene affetto alle cose di quà. Se ben non s'è mai avuto alcun dubbio, che V. E. non

conservi tuttavia di lontano quel desiderio dell'union fra le due Corone, che da lei quì fu mostrato presenzialmente; e ch'ella non adopri tuttavia a questo fine i suoi offizj ora in Ispagna, come gli adoprò (7) con tanto frutto sempre quì in Francia. Io sono in Melun, com'ho detto a V. E., ed appena giuntovi trovo la Corte partita per Orleans. Col Re va la Regina. Partono dimani le Maestà loro, e vanno per invitar più d'appresso la Regina madre a venire in Corte; e per disporla meglio s'è inviato innanzi il Duca di Mombasone. Come sia per ricevere la Regina madre sì fatta mossa, varj sono i discorsi. Veggo i più esser contrarj ad un tal consiglio, e dubitare, che questo invito sia per parere alla Regina più tosto forza, che invito. La repentina partita, o fuga, per meglio dire, del Duca d'Umena ha fatte (8) crescer le gelosie da tutte le parti; e senza dubbio se la Regina non viene, cresceran molto più. Onde piaccia a Dio, che non diamo in una recidiva peggiore assai, che non fu il male dell'anno passato. O che Francia! o che teatro di mutazioni! E pur questa Monarchia fra sì grandi, e sì continue turbulenze, vive e si conserva, ed ormai è giunta a più di mille e ducento anni d'età. Veggo i favoriti grandemente perplessi. Il favore è in colmo, e non meno ancora l'invidia; che sarebbe un gravissimo peso in un solo, ma quanto più in tre? Se bene de' tre fratelli il Duca di Luines porta quasi tutta la machina dell'invidia, essendo

quasi tutta appoggiata a lui quella eziandio del favore, il qual, com' ho detto, è in colmo; e sto per dire (9), che per esser durabile, non dovrebb' esser sì grande. Ma per tornare al viaggio d'Orleans, vedremo che effetto ne seguirà. Io prego Dio, che sia buono, e che non vi sia nuova occasione d'andar girando; chè certo è una morte il correr di quà e di là, e non aver mai in questa vita di Francia un' ora di vita certa. E a proposito delle mutazioni sì continue di quà, che dice V. E. di questo successo d'Umena? che l'altr' ieri, può dirsi, era la spada più sicura del Re, e lo scudo più saldo de' favoriti. O venga quà la Prudenza medesima a far giudizio delle cose di questo Regno! Intorno all' Ambasciaria destinata in Germania, sospendane di grazia quel senso V. E. che me n'accenna, sin che veggiamo qualche cosa più innanzi. Quanto al soccorso, si sta nella prima risoluzione, per quel che si vede (10), ed ora tanto più vi si dovrebbe stare, che l'Assemblea di Ludun ha pur finalmente ubbidito. Aspettiamo dunque un poco, aspettiamo. Io con impazienza aspetto qualche comandamento di V. E.; alla quale ho scritta questa lunga lettera colla comodità, che me n'ha data la solitudine di Melun. E per fine le bacio con riverente affetto le mani. Di Melun, li 9 d'Aprile 1620.

LETTERA XCIV.

Al medesimo. A Madrid.

Scrivo questa volta a V. E., e non mi par quasi di scriverle. Chè rispetto all'altre mie lunghe lettere, non può meritarne quasi il nome questa sì breve. Ma da Melun le scrissi lungamente sei giorni sono; ond'ho poco da soggiunger quì ora. E pur non voglio, che questo straordinario passi senza mie lettere particolari per lei. Quel ch'abbiamo quì di nuovo è, che la Regina madre s'è poi scusata di non poter per ora venire in Corte; in modo che il Re, senz'essersi trattenuto quasi niente in Orleans, se n'è tornato a Fontanableò; e fatte le feste (1) l'aspettiamo a Parigi. Umena da Bordeos ha scritte lettere (2) di gran sommissione al Re, e mostra di voler (3) esser più che mai buon servitore di Sua Maestà. Al ritorno quà della Corte si saprà meglio in che termine restano le cose della Regina madre. Ed io per fine a V. E. bacio riverentemente le mani. Di Parigi, li 16 d'Aprile 1620.

LETTERA XCV.

Al medesimo. A Madrid.

Tornò poi la Corte a Parigi; e tornò da Angiers similmente il Duca di Mombasone. Egli quasi subito venne a trovarmi, e non può parlar meglio di quello, che fa per le cose della Regina madre. Da lui medesimo ho inteso, che la Regina prese gran gelosia di quel viaggio improvviso del Re a Orleans; ma che finalmente poi la depose, colle sicurezze, che le furon date da lui della buona (1) intenzione del Re, e del buon fine, al quale tendeva il viaggio. Ora mi par di vedere, che da dovero si pensi a dar qualche stabile aggiustamento alle cose della Regina. Vedremo in che forma, e con qual successo. Quanto meglio sarebbe stato di non separarsi (2) ella dal Re alla riunione di Turs! Fu posto quasi subito in libertà il Principe di Condè, gli interessi del quale non s'accordan con quelli della Regina; onde siamo a nuove difficoltà, che rendon maggiori quelle di prima. Parliamo ora del soccorso da inviarsi (3) in Germania. Ieri partiron gli Ambasciatori, e la gente si trova di già alla frontiera. Ma veggo, che si va più in lungo ad inviarla di quel che s'era sperato, e che vorrebbe

il bisogno. Quì ora s'inclina a voler prima aver dagli Ambasciatori qualche lume più particolare delle cose (4) di Germania, e di quello che si può far con frutto da questa parte col negozio, e coll'armi. Vedesi insomma, che si vuol prima il negozio; il quale dovend'esser sì lungo, lascia, per dir il vero, poca speranza nell'armi. Dovran dunque gli Ambasciatori trattar cogli Elettori Ecclesiastici, con diversi Principi eretici dell'Unione, con Baviera, con Sassonia, e l'ultima negoziazione sarà con Sua Maestà Cesarea. Lunghi giri; e massime in Germania, dove i conviti rubbano la metà del tempo a' negozj. Intanto la Lega Cattolica s'è armata gagliardamente, e si spera ben di Sassonia; anzi gli ultimi avvisi ne dan quasi total sicurezza. Se ben dall'altra parte si può dubitare, ch'egli non vorrà dichiararsi intieramente sì presto, ma conservarsi Capo della sua propria fazione Luterana, per farsi tanto più ricercare da' Cattolici, e da' Calvinisti; contro i quali Calvinisti però si vede esser quasi maggior l'abborrimento de' Luterani, che contro gl'istessi Cattolici. Oh (5) voglia Dio debellare una volta quest'idra dell'Eresia; e far così prevaler la sua Chiesa nella felicità de' successi, com'è superiore nella bontà della causa! Ed io per fine a V. E. bacio con riverente affetto le mani. Di Parigi, il primo di Maggio 1620.

LETTERA XCVI.

Al medesimo. A Madrid.

Un corriere, che passa, mi fa scriver correndo. Ed io corro volentieri, e più coll'animo ancora, che colla penna, a dare i soliti segni a V. E. della mia devozione verso di lei. Coll' ultimo ordinario di Spagna io non ho avute sue lettere; e pur voglio credere, ch' ella avesse ricevuta quella mia di Melun. La Corte è quì tuttavia in Parigi, e si crede, che vi si tratterrà (1), se non sopravvengon nuovi accidenti; i quali sto per dire, che son desiderati, più che temuti; tanta è l'inclinazione, che quì si scuopre alle novità. Gran materia se ne vede preparata, per dire il vero, nel vacillante stato, in che si trovano le cose della Regina madre. Nondimeno di quà si vorrebbe pure, o stabilirle del tutto, o aggiustarle in qualche maniera. A questo fine s'è mandato ultimamente ad Angiers il signor di Blenville, uno de' due maestri di guardarobba del Re, ed uno di questi ultimi cavalieri dello Spirito Santo. L'affare è implicato di mille nodi (2); i quali si riducon però ad un solo, ch'è il levare i sospetti reciprochi, e d'intro-

durre una reciproca intelligenza. Sono ulcerate le volontà insomma; là dentro è la piaga, e là bisogna procurar di sanarla. Quì intanto si sta su le feste. Oggi il Re corre all'anello nella Piazza Reale con tutti questi Principi, e signori più qualificati di Corte. Bel teatro quel di sì bella piazza! e Parigi somministrerà spettatori a bastanza. Il nuovo Duca di Dighieres pensa di tornar presto nel Delfinato; e di già va dicendo l'a Dio alla Corte. Così volesse egli (3) voltarsi a Dio da dovero, e finire in Dio, essendo ormai d'80 anni (4). Ma poca speranza se ne può avere; massime, ch'egli è Ugonotto più di Stato, che di coscienza. Nel resto non si può negare, ch'egli non sia uno de' primi uomini della Francia. Degli Ugonotti almeno assolutamente il primo, e con tanta autorità in Delfinato, che non governa, ma regna in quella Provincia. Ed io per fine a V. E. bacio con riverente affetto le mani. Di Parigi, li 17 di Maggio 1620.

LETTERA XCVII.

Al medesimo. A Madrid.

La Domenica prossimamente passata, si corse all' anello poi nella Piazza Reale, com'io accennai a V. E. che doveva seguire, e con incredibile applauso della Regina, di tutte le Dame, e di tutto il popolo, ch'-era infinito, il Re fu quello, che riportò la vittoria. Nè poteva esser maggiore il gusto de' vinti stessi nell' aver bisognato cedere ad un tal vincitore. Se ben intervenne (1) qualche contrasto fra il Re, il Duca di Guisa, il Principe di Gianvilla suo fratello, ed il Signor di Sanluca; ma la vittoria al fine fu di Sua Maestà; e la regina, ch' aveva preparato al vincitore un bel diamante in anello, si vide sfavillar tutta di contento e di giubilo nel darlo a chi tanto ella doveva senza dubbio aver desiderato, che lo vincesse. Vidi anch'io la festa in casa dell'Ambasciator di Savoia, e con particolar mio piacere. Fra queste allegrezze restano quà torbide, e grandemente incerte tuttavia le cose della Regina madre. Tornò Blenville; e quanto alla forma del venir la Regina in Corte, quì le proposte di lei non piacciono; ed a lei queste all'incontro non soddisfanno; si che gli umori s'al-

teran sempre più, e sempre con maggior pericolo di qualche nuova tempesta di turbulenze. E continuando a star la Regina separata dal Re nasceranno senza dubbio de' movimenti nel Regno, ancorch' ella non voglia, perchè mille malcontenti vorranno abusar del suo nome, e servirsi del tempo. Quanto alle cose di Germania, il soccorso sta così tuttavia. E si può molto più temere, che da quella frontiera la gente abbia a voltarsi in Francia, che sperar di vederla entrare di là in Germania; sì disposte ora quà dentro a nuove alterazioni son le materie. Intanto noi, che possiamo altro, che far gli offizj dovuti, e raccomandarne poi l'esito a Dio? Al qual piaccia di conservar felice V. E. E le bacio con riverente affetto le mani. Di Parigi, li 21 di Maggio 1630.

LETTERA XCVIII.

Al medesimo. A Madrid.

Intorno all'Ambasciaria, che di quà s'è inviata in Germania, distinse molto bene V. E. nella risposta, che diede a quel Cavalier Francese. Doveva essere veramente Ambasciaria di protesta, e non di negozio. Ch'a quel modo, coll' armi su le frontiere avrebbe ricevuto di quà sicuramente un gran vantaggio l'Im-

peratore, e la causa Cattolica di Germania; là dove dalla sola negoziazione, che frutto abbiamo ora noi a sperare (1)? Oltre che la dichiarazione di quà fu di soccorrer coll'armi, e non col negozio. Ma V. E. vede i bisogni proprj, ne'quali si trova la Francia. Questo insomma è un corpo infermo, com' ognun può conoscere; e sin che patirà la paralisia, per così chiamarla, della fazione Ugonotta, mai non è per ridursi alla sanità, e mai non è per aver le sue forze se non tremanti. Da questa fazione principalmente viene alla Francia tutto il suo male, essendo fomentate di quà eziandio le sedizioni de' Cattolici stessi; ond'ora per l'una, ora per l'altra di queste cagioni, e bene spesso per tutte due (2) insieme, nascon quei tanti movimenti, che d'ordinario laceran questo Regno. Non goderà dunque mai il suo primo vigor questa Monarchia, sin ch' abbia dentro di se uno Stato contrario al suo. Chè del tutto contraria senza dubbio all'autorità Regia è questa Republica popolare, che gli Ugonotti cercano ogni dì più di stabilire nel Regno. Sei mesi è durata quest'ultima loro Assemblea di Ludun; sempre inviando nuovi Deputati alla Corte, sempre parlando quasi come sovrani, e come in forma di dare, e non di ricever le leggi dal Re. Ed al fine ha bisognato poi separargli per via d'espedienti, più che d'autorità. Voglio dire insomma, che la Francia nel suo stato presente non può quel che vorrebbe; e non solo in servizio

d'altri, ma nè anche per le sue proprie necessità. V.E. sa molto ben queste cose. In maniera ch'ogni dì meno, per dire il vero, si può sperar nel soccorso di quà in servizio dell'Imperatore, e della causa Cattolica di Germania. Ed ora le cose della Regina madre tengono tutto il Regno tanto sospeso, che non s'ha, nè si può aver pensiero alcuno per conto d'armi agli affari esterni. Nondimeno anche senza l'aiuto di quà par, che si possa sperar buon' esito alle cose dell' Imperatore, e de' Cattolici in quelle parti. La rotta, che diede ultimamente il Conte di Bucoy a'Boemi, fu di molta considerazione; e di già si tien per guadagnato assolutamente Sassonia in favor della parte Imperiale; e vedremo ora quel che opererà il monitorio intimato al Palatino, perchè debba uscir di Boemia, e dell' altre Provincie usurpate. Quì noi intanto stiamo tutti sospesi, come ho detto, in queste occorrenze della regina madre. Il Re di nuovo le ha inviato Blenville con danari, e con altre soddisfazioni; e si vede, ch'ora di quà si dice da dovero nelle cose, che si trattano, per venire ad un intiero accomodamento con lei, ed averla in Corte. Ma dall'altra parte la Regina non s'assicura; vorrebbe, e non vorrebbe; desidera, e teme; e vien combattuta anche molto più dagli artifizj degli altri, che dalle considerazioni sue proprie. Fra queste incertezze stiamo quì ora, e fra i pericoli, che ne possono succedere. Ed io per fine a V. E.

bacio con riverente affetto le mani. Di Parigi, li 5 di Giugno 1620.

LETTERA XCIX.

Al medesimo. A Madrid.

Rendo a V. E. le grazie, che debbo per gli ultimi favori, che ricevo da lei colla sua lettera dei 5 del passato. E basta a dir, che sian suoi, perchè sian pieni del solito eccesso verso di me. Lodato Dio, che il catarro di V. E. andava cedendo; e si può sperare, che la buona stagione lo farà svanire ora del tutto. Io me la passo bene di sanità (1), per Dio grazia, ancorchè nel resto non manca inquietudine, che tutta si riduce ora alle cose della Regina madre. Tornò di là Blenville, ed ora egli vi ritorna di nuovo la terza volta, e forse con minore speranza di frutto, che l'altre due; sì alterati son gli umori da tutte le parti. Staremo a vedere dove anderà finalmente a scoppiar la postema. Il male è là dentro, come ho scritto altre volte a V. E.; là, dico, negli animi, e nelle volontà; ed ella sa molto bene quanto difficilmente possan penetrarvi i medicamenti, e quanto difficil sia (2) la loro operazione in parti sì nascoste, e sì delicate. Questa insomma è una guerra di

diffidenze sin' ora; e Dio voglia che da questa non si passi a quella dell'armi. Io scrivo con un corriere straordinario, che mi dà fretta; onde finisco prima d'averne la volontà. E bacio a V. E. con riverente affetto le mani. Di Parigi, li 20 di Giugno 1620.

LETTERA C.

Al medesimo. A Madrid.

Ora coll' ordinario supplirò alla brevità della lettera passata, ch'io scrissi a V. E. coll' ultimo straordinario. E prima d'ogni cosa mi rallegro con lei della risoluzione, c'ha presa Sua Maestà Cattolica d'assaltar coll' armi di Fiandra il Palatinato; risoluzione ben degna di Sua Maestà, e dalla quale si può aspettare il vero rimedio a'mali, ch'affliggono ora l'Imperio. Se il successo corrisponde (1) al disegno, come per tante ragioni si può sperare, bisognerà ben, che il Palatino vomiti quel c'ha sì iniquamente inghiottito; e sarà un giusto castigo di Dio, che venga rigettato nella casa sua propria quel male, ch'egli con usurpazioni sì manifeste ha fatto, e fa in Casa d'altri. Di già l'esercito, levato in Fiandra per questo effetto, si mette insieme; di già passa i monti la gente d'Italia; e di

già passò il Reno senza contrasto quella ch' aveva levata il Conte di Vademonte ad instanza della Lega Cattolica; e si sarà congiunta a quest'ora col nervo principale, c'ha appresso di se il Duca di Baviera General della Lega. Vi saranno dunque tre eserciti (2); cioè, quello del Conte di Bucoy in Boemia; quello di Baviera per assaltar, come si presuppone, il Palatinato di là dal Reno; e questo di Fiandra per assaltarlo di quà. Anzi sarebbono quattro eserciti, se fosse vero, come pure vien presupposto, che Sassonia avesse anch'egli accettata insieme con Baviera la deputazione d'eseguire il bando Imperiale, che dovrà uscire contro il Palatino ben presto. A tante armi non so, che resistenza potrà far esso Palatino, e la sua fazione. Forze bastanti non possono avere in Germania. E quanto a'soccorsi delle Provincie Unite, e del Re d'Inghilterra, dalla parte delle Provincie Unite si farà qualche cosa, ma non tanto che sia per bilanciar le forze d'un esercito intiero, come sarà quello, che si mette insieme ora in Fiandra; e dalla parte d'Inghilterra, quel Re non ha danari, nè si vede, che di là possa ricevere aiuto considerabile per altre vie il Palatino suo Genero. Dunque dalla parte Cattolica (3) è tutto il vantaggio; ed ora, o non mai, si debbono aspettar prosperi successi in favore della sua causa. Ma tornando alla risoluzione presa da Sua Maestà Cattolica, di voltar le sue armi di Fiandra contro il Palatinato, ieri l'altro il Signor

Don Fernando venne a communicarmela, e deve oggi parlarne al Re, e dopo a'Ministri; ed io di già scuopro, che la risoluzione quì piacerà. Anzi ieri uno de'più principali di loro mi disse, che questo era il vero ferir nel cuore gli eretici, nelle presenti occorrenze di Germania, ed il vero modo da fargli pentir (4) della loro temerità. Nel resto di quà si cammina ne'sensi di prima, in favor dell'Imperatore, e della causa Cattolica di Germania. Ed avendo desiderato Sua Maestà Cesarea, che gli Ambasciatori di questo Re, senza trattenersi più per cammino con altri Principi Cattolici, o eretici, andassero a dirittura a Vienna, per apportar maggior conseguenza alle cose sue, è stato ordinato loro di quà, che lo facciano; onde colle prime lettere si starà aspettando d'intender l'arrivo loro in quella Città. Si vorrebbe far più ancora coll'armi. Ma quì va serpendo (5) sempre più il mal domestico; e non par conveniente di far uscire oggi l'armi, per averle forse a richiamar poi dimani. Ognuno aspetta questo nuovo ritorno di Blenville da Angiers; se bene il primo, e secondo non posson far buon pronostico a questo terzo. Altre persone, per dire il vero, bisognava e bisognerebbe inviare più rilevate, ch' avessero maggior proporzione al negozio, e che fossero più confidenti della Regina. A questo mi par, ch' ora si pensi. Ma Dio voglia, che non sia tardi. Crescono i sospetti ogni giorno più; si dispongon le cose all'armi; se

ben da niuna delle parti si vuol cominciare, nondimeno sarà necessario al fine che, o l'una o l'altra, anche non volendo, cominci. E così verremo ad una deplorabil guerra civile, dovendo esser da una parte il figliuolo, e dall'altra la madre. E nondimeno son pur troppo funeste per se medesime sempre ancora tutte le guerre civili ordinarie, e le lor vittorie; se vittorie si possono chiamar quelle, che lascian vinti non meno i vincitori, che i vinti. Ma faccia Dio, che ne riescan vani gli augurj. Noi quì intanto siamo stati continuamente questi giorni in balli, ed in feste; la settimana passata in casa della Principessa di Contì; e questa in casa della Contessa di Soissons; e la vigilia di San Giovanni nella casa della Villa, con occasione di vedere i soliti fuochi. A tutte la Regina s'è ritrovata; e vi sono intervenuto ancor io invitato alla domestica (6); e tutte son passate con molto gusto. Quì abbiamo un Giugno, che pare un'Aprile. Ben si deve far sentire in Madrid il caldo d'altra maniera. Spero ch' avrà giovato almeno per consumar del tutto il catarro di V. E. Alla quale io per fine bacio riverentemente le mani. Di Parigi, li 24 di Giugno 1620.

LETTERA CI.

Al medesimo. A Madrid.

Accennai a V. E. colle antecedenti mie lettere, che stava per accendersi in questo Regno un gran fuoco di nuovi tumulti. Ed eccolo (1) acceso. La postema al fine scoppiò; e da ogni parte crebbe la guerra occulta de' sospetti in maniera, che s'è convertita apertamente poi in quella dell'armi. Di già si lievan soldati per tutto. Il Re n'avrà presto insieme un gran numero, e dalla parte della Regina madre, e de' suoi le preparazioni parimente son grandi; si che fra pochi giorni, se Dio non rimedia (2), sarà tutta in arme la Francia. A pena ebbi scritto ultimamente a V. E., che il Conte di Soissons, e la Contessa sua madre uscirono all'improvviso di Corte, sotto pretesto di varj disgusti, e se n'andarono a trovar la Regina; e con loro partì nell'istesso modo il Gran Prior di Vandomo, come pur nell'istessa forma era partito il Duca di Nemurs due dì innanzi. V. E. s'immagini la commozione, ch'è nata quì particolarmente dall'uscita in tal forma del Conte di Soissons, Principe del sangue, il quale, se ben giovinetto di sedici anni, colle conseguenze sole del

nome, può far sì vantaggiosa la causa, che seguiterà; oltre che la madre è donna di gran senso, e quì, come V. E. sa, grandemente stimata. Colla Regina madre dunque, oltre al Conte predetto, saranno congiunti molti altri Principi, e signori grandi del Regno. E perchè intanto son venute nuove a Parigi di qualche principio di movimento nella città di Roano in Normandia, della qual Provincia è governatore il Duca di Longavilla sospetto al Re; perciò Sua Maestà ha presa risoluzione di partir subito a quella volta, per rimediar colla sua presenza a' disordini, che vi potessero soprastare. Non ha però voluto andare armata Sua Maestà, non avendo condotto seco se non le sue guardie ordinarie, ma nondimeno sì rinforzate, che possono esser da 4 mila fanti, e 500 cavalli. Non sappiamo quello, che farà Longavilla. Oggi quì corre voce, che la Regina madre sia uscita d'Angiers anch'ella con 3 mila fanti, e 600 cavalli, e che sia andata alla volta di Normandia per sostener Longavilla. In Parigi è restata la Regina regnante, come anche le persone publiche, le quali intanto dovranno trattar delle cose occorrenti con Sua Maestà, e col Gran Cancelliere, che resta quì appresso di lei. V. E. vede, che principj di turbulenze son questi, e che funesti progressi se ne posson temere. Il figliuolo da una parte; la madre dall'altra; i Principi del Sangue divisi; divisi gli altri Principi e Grandi del Regno; e in somma tutto il Regno di-

viso. Solo gli Ugonotti resteranno uniti in questa sì gran divisione; e soli s'avvantaggeranno coll' armi stesse delle discordie del corpo Cattolico. Il Re nondimeno al medesimo tempo, che mette insieme tante forze, fa continuar la negoziazione cominciata per via di Blenville; anzi la rinforza, avendo eletto per maneggiarla quattro Soggetti inviati già per questo effetto alla Regina sua madre de' più eminenti invero di questo Regno, come gli giudicherà V. E. medesima; e sono il Duca di Mombasone, il Grande Scudiere nuovo Duca di Bellagarda, l'Arcivescovo di Sans, ed il Presidente Giannino. Ed ha voluto Sua Maestà, che vada con loro parimente il Padre Berulle, che s'adoperò l'anno passato con tanto zelo, e prudenza pure in questi medesimi affari della Regina. A questo segno sono le cose. Intorno alle quali è più facile conoscere il male, che giudicar del rimedio; e questo è il senso de' personaggi medesimi, c' ho nominati; i quali prima di partire son venuti a vedermi, ed hanno trattato a lungo meco delle presenti (3) occorrenze. Del soccorso da inviarsi di quà in Germania, non accade a pensar più per ora. Ma si può sperar bene anche senza gli aiuti di Francia. Gli ultimi avvisi sono, che s'unirebbono tutte le forze della Lega, e di Sassonia, con quelle dell' Imperatore; e che tutte entrerebbono in Boemia, e che di quà l'armi di Fiandra assalterebbono il Palatinato, stimandosi, che sole possan bastare per questo effetto.

Dio voglia però che bastino. Le Provincie Unite si preparano per opporsi, e mettono in campagna a tal fine, per quel che s'intende, 10 mila fanti, e 2500 cavalli. È giunta in Fiandra di già una parte della gente d'Italia. Il resto tarda, ch'è il maggior nervo. Da questa nascon le altre tardanze in Germania; e fra tanto si perde il tempo, e col tempo il vantaggio. Godasi V. E. cotesto riposo, e lasci noi altri nelle nostre inquietudini. E per fine le bacio riverentemente le mani. Di Parigi, li 9 di Luglio 1620.

LETTERA CII.

Al medesimo. A Madrid.

Non mi dia V. E. di grazia sì male nuove intorno alla sua sanità; che certo m'hanno traffitto queste ultime del pericolo grande, in che ella s'è trovata per quel dolor di fianco, e di pietra. Ma lodato Dio, ch'ella s'era poi riavuta; e sarà poi anche cessata quella gran debolezza. Io di sanità privata sto bene, la Dio mercè (1), ma è forza sentir fastidio delle infirmità publiche. Quì si preparan l'armi da tutte le parti (2), com'accennai; ed il Re è stato costretto a muoverle contro il Castello di Can in Normandia,

perchè quei di dentro (3) mostravan di non voler ricevervi Sua Maestà, alla quale poi si son resi; e prima anche Sua Maestà aveva assicurate le cose in Roano, che minacciavan rivolta se non vi si transferiva in persona. A Longavilla resta sospeso intanto il governo, e s'intende, ch' egli si trovi in Dieppa, e che il Re pensi di seguitarlo coll'armi. Ma si crede, ch' egli non vorrà serrarsi in quel luogo; all' esempio del Gran Prior di Vandomo, Governatore di Can, che non ha voluto nè anch' egli rinchiudersi in quella Piazza. I Deputati del Re intanto sono appresso la Regina madre, la quale par che mostri di non voler negoziare, se prima il Re non desiste dal proceder coll' armi più innanzi. Il Cardinal di Guisa uscì poi di nascosto anch' egli di Parigi, e s'è dichiarato per la Regina. Gli altri suoi due fratelli Guisa, e Gianvilla seguono la parte del Re, e sono di già partiti alla volta de' lor governi; Guisa in Provenza, e Gianvilla in Overnia. Ieri io visitai la buona Duchessa lor madre, ch' era quì la Dama di V. E. Son divise le donne anch' esse, perchè la buona vecchia è d'un senso, e la Principessa di Contì sua figliuola d'un altro. A questo modo si vive in Francia; e questi son gli effetti delle commozioni civili, ch' armano d'ordinario il sangue contro il sangue, e la patria contro la patria. La Regina regnante è quì tuttavia. Quasi ogni giorno Sua Maestà si trova in Consiglio, e dà grandissima soddisfazione. Ed io

per fine a V. E. bacio con riverente affetto le mani. Di Parigi, li 22 di Luglio 1620.

LETTERA CIII.

Al medesimo. A Madrid.

Ricevo l'ultima lettera di V. E. sotto li 17 del passato, ch'è più breve del solito; se bene a me duole non tanto che sia breve, quanto che duri la cagione della sua brevità. Troppo ostinate invero sono le reliquie del male, c'ha travagliato V. E. Io aspettava migliori nuove; ma spero pur finalmente, che le riceverò colle prime sue lettere. Noi quì nel colmo del caldo, l'abbiamo desiderato. È corso un Luglio piovoso fuor di maniera, e ch' in vece di levare i catarri gli ha fatti sentire a molti. Nè di Parigi posso quasi dir altro a V. E. Degli eserciti (1) alla campagna bisognerà parlar da quì innanzi. Il Re giudicò poi meglio di lasciar Longavilla in Dieppa, e si voltò subito verso il paese d'Angiù, al confine del quale Sua Maestà di già si trovava, non avendo avuta resistenza da alcuna parte. Non uscì poi la Regina madre la prima volta, come fu detto; ma bene è uscita ultimamente, avendo occupata la Terra della Flescia con intenzione d'andar trattenendo il Re, per quel

che s'è potuto scoprire. Nondimeno è poi ritornata in Angiers, ed ha fatta abbandonar parimente la Flescia, perchè quello non era luogo da poter (2) aspettare un' assedio. Il Re ha di già appresso la sua persona da 15 mila fanti, e 1500 cavalli, e la Regina intorno a 6 mila fanti, e 800 cavalli; ma s'intende, che dall'una, e dall' altra parte ogni dì s'ingrossi la gente, e ch'in Angiers fosse per arrivar presto Umena. Poco dopo l'arrivo de' Deputati del Re in Angiers fu ritenuto preso il Conte di Rosciafort; figliuolo del Duca di Mombasone; e perciò il padre temendo d'un simil caso (3) nella persona sua propria, se ne fuggì nascostamente di là, e andò subito a trovar il Re, che l'ha inviato poi a Parigi. Questi mali incontri mossero il Re a richiamar gli altri Deputati. Ma essendo poi stato messo in libertà il Conte di Rosciafort, essi Deputati rimangono tuttavia appresso la Regina madre, ed ultimamente l'Arcivescovo di Sans, ed il Padre Berulle erano andati a trovare il Re. Dal negozio nondimeno par, che si speri poco. Il Re offerisce ogni soddisfazione alla Regina, ma non vuol venire in trattato cogli altri. All'incontro la Regina non si vuol privar degli amici, nè abbandonargli. Intanto il Re non è lontano da Angiers più d'una giornata, e si mostra in suo favor chiaramente il popolo di quella città. I progressi del Re sin quì non potevano esser maggiori; e fa per un grand'esercito (4) la sola Real sua presen-

za. Questo è lo stato delle cose ora in Francia. Quelle di Germania van lente dalla parte Cattolica, e quasi anche più in Fiandra. Pur s'intende, ch'è giunta ormai tutta la gente d'Italia; onde presto si dovrà far da dovero, e udirsi ad un tempo la mossa dell'armi, che si farà da più parti in favor di Sua Maestà Cesarea, e della Lega Cattolica. Io prego a V. E. un' intiera sanità; e le bacio con riverente affetto le mani. Di Parigi, li 5 d'Agosto 1620.

LETTERA CIV.

Al medesimo. A Madrid.

Scrivo in gran fretta a V. E. rubbandomi il tempo l'ordinario di Roma che parte su questo medesimo punto, che passa di quà un corriere straordinario spedito a cotesta Corte dall' Ambasciatore del Re Cattolico in Inghilterra. Oggi quì noi abbiamo nuove di pace, e le teniamo per vere, ancorchè non se n'abbia l'ultima sicurezza. Le nuove sono, che il Re al fine era per comprender nell' accomodamento, ad instanza della Regina sua madre, tutti quelli che s'erano uniti con lei, anche dopo le cose dell' anno passato. Al che (1) inclinava tanto più il Re, quanto si conoscerebbe, che questo fosse effetto di beni-

gnità, e non di debolezza; avendo Sua Maestà fatto sempre maggiori progressi colle sue armi, e levato in fine con una grossa fazione il Ponte di Sè a quei della Regina, e conseguentemente il passaggio della Loyra, che vuol dire aver ristretta la Regina dentro alle muraglie sole d'Angiers. Piaccia a Dio, che sian veri gli avvisi, e che segua una volta quella riconciliazione fra il figliuolo e la madre, che per tanti rispetti è desiderata da questo regno, e che per tanti altri può esser di sì gran conseguenza (2) al resto della Cristianità. Se ben non si potrà dire, che fra le Maestà loro sia stata guerra, ma che solamente i loro nomi abbian servito alle passioni degli altri. Di questo sereno improvviso, che sta per uscir da sì oscura procella, non si maraviglierà punto (3) V. E., che sa di qual natura è la Francia, e quanto inaspettatamente soglia convertir la tranquillità in tempesta, e la tempesta in tranquillità. Non ho più tempo. E per fine a V. E. bacio con riverente affetto le mani. Di Parigi, li 12 d'Agosto 1620.

LETTERA CV.

Al medesimo. A Madrid.

MILLE favori al solito (1) mi porta quest'ultima lettera di V. E. de' 22 del passato; ma non mi porta già (2) le nuove, che vorrei della sua sanità. Veggo, ch'ella era tornata a ricadere; e quanto dolore io senta di ciò ella medesima può giudicarlo. Ma poichè V. E. mi dice, che il male aveva cominciato a far tregua, voglio sperare, ch'al fine pur farà con lei un' intiera pace. Del che io starò pregando (3) Dio ben di cuore, ed aspettandone con impazienza l'avviso. Io quì me la son passata bene di sanità, Dio lodato, non ostante, che mi sia convenuto fare un viaggio di 24 giornàte, con alcune di caldo grande, e con molte altre incomodità, che si provan nel viaggiare. Seguì la pace, com' accennai a V. E. e com' ella avrà poi inteso più pienamente. Si videro subito insieme il Re, e la Regina sua madre in Brissac; e si son vedute le Maestà loro di nuovo ultimamente in Poitiers, dove si trovò anche la Regina regnante. A Poitiers dunque bisognò, che mi trasferissi ancor io, per occasione di varie occorrenze publiche, ed in quel luogo mi fermai cinque giorni. Di là il Re se

n'andò a Bordeos, e le due Regine diedero la volta a Parigi, dov'è arrivata di già la Regnante, e dove s'aspetta la Regina madre similmente fra due o tre giorni. Quì mi trovo anch'io di ritorno, e con sommo desiderio di quiete, dopo tanti e sì molesti flussi e riflussi d'agitazioni. E pur questa volta si dovrebbe sperare qualche stabil riposo colla venuta della Regina madre a Parigi, per trattenersi appresso il Re (4) suo figliuolo. Ma nondimeno la Francia non mi può far tanto sperare, che non mi faccia anche sempre temere; essendo troppo variabile questo cielo, e troppo frequenti da un giorno all'altro le sue mutazioni. Ottimo invero è il consiglio, c'ha preso la Regina madre di venire a fermarsi in Parigi. A me Sua Maestà disse in Poitiers, che non era per cambiarlo in maniera alcuna; al che io l'esortai sempre più, e le aggiunsi liberamente, che s'ella si fosse risoluta a ciò l'anno passato in Turs, non si sarebbe trovata nelle ultime angustie d'Angiers. In questa determinazione l'ha indotta, o l'ha confirmata principalmente il Vescovo di Lusson. E ben ci voleva (5) un' istrumento d'autorità, e di prudenza tale appresso di lei, in opposizione di tanti altri, che in queste discordie riponevano i lor vantaggi. Avremo quì dunque presto unite insieme tutte le persone Reali; e da questa lor concordia domestica si può aspettar senza dubbio un gran frutto al publico bisogno del Regno. Ma, o che grande occasione s'è perduta quì

ora (6), di frenar l'audacia degli Ugonotti, e d'avantaggiar le cose della Chiesa, e del Re! Pareva, che Dio la porgesse colle sue mani. Colle forze del Re, ch' erano grandissime, si potevano congiunger subito quelle della Regina madre, e le genti levate da Epernon, da Umena, e molte altre; e tutte queste forze erano di già in casa degli Ugonotti, senza ch' essi avessero potuto prevedere in alcun modo una tal tempesta; ond' essi ora non si trovavano pur con un'uomo, si può dire, quà dentro; nè meno potevano aspettarne un solo di fuori (7), nella presente occupazion generale degli eretici in Alemagna. L'occasione perciò non poteva esser più bella, nè più comoda per reprimer la loro audacia; la quale non è dubbio, che sempre anderà crescendo, quando abbia tempo da poter crescere, e ch' ogni dì maggiormente minaccierà la Chiesa quì dentro, e la Monarchia Reale; poich' ogni dì si conosce meglio, che non possono compatirsi tra loro, da una parte la potenza legittima della Chiesa e del Re; e dall' altra lo spirito ribelle dell'Eresia, e della fazione Ugonotta di questo Regno. Ed invero è così. Mille guerre esterne in mille occasioni ora ha mosse, ed ora ha sostenute la Francia; ma dopo le guerre sono seguite le paci; dopo gli odj le riconciliazioni; e dopo le inimicizie molto spesso ancora le parentele. Mille volte è stata afflitta parimente la medesima Francia, quì in casa, dalle guerre civili ne' tempi addietro; e

nondimeno la Monarchia è restata sempre una, ed una sempre la Chiesa. Ma dopo che s'è introdotta l'eresia in questo Regno, e coll' eresia il governo degli Ugonotti fra loro, ch'è del tutto contrario a quel della Chiesa e del Re, sempre sono state incompatibili queste contrarietà, e sono state in continuo combattimento, per l'una parte la Religione e l'autorità Regia, e per l'altra l'Eresia, e la fazione Ugonotta; e non cesseranno mai, sinchè dall'una non resti l'altra intieramente abbattuta e vinta. Dovendosi dunque presupporre, come vien presupposto quì in generale, che il disegno degli Ugonotti sia di rovinare affatto la Religione, e l'autorità Regia, e ch'essi a questo fine stiano perpetuamente spiando ogni congiuntura, che possa nascere in lor vantaggio, perciò non si doveva ora perderne dalla parte del Re una sì favorevole di romper questo lor perverso disegno. Il che consisteva principalmente in levar loro di mano le Piazze di sicurezza, ed in rompere almen per ora la lor fazione, la quale se mancasse, verrebbe anche a mancar da se medesima l'eresia con molta facilità; non potendosi dubitare, che siccome l'eresia s'è introdotta principalmente per fazione in questo Regno, così la fazione non sia quella, ch'in principal luogo ve la mantiene. Questa congiuntura presente insomma non poteva esser più bella; e molto ben s'è mostrato di conoscerla, e più d'una volta ancora di volere abbracciarla. Ma essen-

dosi lasciata fuggire, bisogna concludere, che non sia giunto per anche il tempo, nel quale Dio riservi a questo Regno una sì gran benedizione, come sarà quella di liberarlo da una tal peste. Chè finalmente ben si può credere, che Dio gli farà questa grazia un giorno, e che farà prevaler del tutto la causa della Chiesa e del Re, la quale di tanto è superiore anche di presente alla fazione Ugonotta non meno di forze, che di giustizia. E non si debbono stimar poco interessati ancora in un tal successo i vicini Cattolici, come ben l'ha fatto apparir spezialmente la Spagna in diverse occasioni d'aiuti somministrati per tal rispetto alla Francia; essendosi troppo bene ivi conosciuto, che di quà si spanderebbe là inevitabilmente il male, non reprimendosi. Nè d'alcuna cosa al sicuro goderebbono tanto gli eretici, e massime i Calvinisti, fieri nemici delle Monarchie (8) temporali non meno, che dell' Ecclesiastica, quanto d'infettar quel paese, e d'involgerlo in quelle divisioni, e calamità, ch' essi hanno fatto, e fanno provar tuttavia sì miserabilmente in tante altre parti. Ma troppo mi son divertito ormai dal principio di questa lettera, e particolarmente in materie sì note a V. E. e nelle quali non può, nè deve ella stare ad altro giudizio che al suo medesimo. Torno dunque a ripigliare il filo interrotto. Noi quì abbiamo, come ho detto, la Regina regnante, e con ottima sanità; e non potrei dire a V. E. quanto bene s'è governata in questi fastidiosi

incontri fra il Re e la Regina madre. In grand' aspettazione si deve star costì delle cose di Germania. Baviera ha di già occupata (9) l'Austria superiore, come intenderà V. E.; ed ora si trova in Boemia. L'armi di Sassonia son molto lente; e Dio sa, ch'al fine non riescano poco sincere. Il Marchese Spinola entrò nel Palatinato; e ad osservar le genti delle Provincie Unite rimase il Marchese di Belvedere, General della Cavalleria di Fiandra con un buon nervo di soldatesca. Grandi sono all' incontro le forze contrarie; e di già il Gabor è stato eletto Re da' ribelli Ungheri. Da tutte le parti son bilanciate le cose fra speranza, e timore. Faccia Dio, che la buona causa prevaglia. Ed io per fine a V. E. bacio riverentemente le mani. Di Parigi, li 24 di Settembre 1620.

LETTERA CVI.

Al medesimo. A Madrid.

Finalmente ho pur la nuova tanto desiderata della sanità intiera di V. E. Dico intiera, perchè saranno di già del tutto svanite quelle reliquie insensibili, che restavano. Ora bisogna attendere a conservarla. Se ben non so che rimedio migliore d'una vita così aggiustata di corpo e d'animo, come

è quella di V. E. Veggo i nuovi favori, ch'ella m'ha fatti nella relazione sì vantaggiosa, ch'ella ha voluto dar sopra la mia persona al Signor Marchese di Mirabello, nuovo Ambasciatore di Sua Maestà Cattolica destinato a questa Corte. Troppo invero ha ecceduto V. E. E pur ella doveva pensarvi molto ben prima, perchè resta ora impegnato il suo onore col mio; sì che non soddisfacend'io alla sua relazione, verrà nel mio mancamento ad entrar qualche parte ancora del suo. Ma come si sia, non mancherà almeno in me una gran volontà di servire il Signor Marchese. Del quale e della Signora Marchesa sua moglie, sono precorse quà veramente tutte quelle migliori relazioni, che se ne potevano desiderare; onde si può credere, che quì siano per dare un'intiera soddisfazione, e conseguentemente per riceverla ancora. Colle prime lettere si dovrebbe aver la nuova sicura ormai della partita loro di Madrid, e così s'aspetta quì d'intender senz'altro. Ma vedranno forse per cammino questo Re prima di vederlo in Parigi, essendosi accostata sempre più Sua Maestà verso i confini di Spagna (1), per occasione di farsi ubbidire dagli Ugonotti (2) di Bearne, come si sarà inteso costì. Grand' ostinazione, per dire il vero, è la loro in causa sì giusta, e massime coll'avere addosso il Re stesso armato! La rabbia gli rode insomma di veder restituiti i beni a quegli Ecclesiastici, e molto più la libertà della Religione a tutto il paese. Così

dalla parte di quà si fosse abbracciata l'occasione di voler far d'avantaggio, in servizio della Religione e del Re! Per questa cagione delle cose di Bearne il Re non sarà così presto a Parigi. Intanto la Regina è tornata da nostra Dama di Liesse, dove andò ultimamente per soddisfare ad un voto. Non venne poi la Regina madre allora quand'io scrissi, che s'aspettava. Ha voluto prima andare a Fontanableò; ma ora l'aspettiamo sicuramente fra quattro, o cinque giorni a Parigi. In Germania le cose ora vanno assai prospere per l'Imperatore. Dalla parte del Palatinato il Marchese Spinola ha fatto progressi molto considerabili; e gli va facendo Baviera ancor dalla sua. Son congiunti insieme egli, ed il Bucoy; ed hanno fatto disloggiare i nemici, e gli andavano seguitando, con ferma speranza, o di disfargli, se non vorranno combattere; o di vincergli, se vorranno venire a battaglia. Dall' altro canto il Gabor è stato eletto Re, come scrissi, ed ammassa gran gente insieme. Non è però coronato ancora; anzi trattiene in pratiche l'Imperatore. Vuol veder l'esito insomma delle cose di Boemia, per gettarsi poi dove l'interesse l'inviterà; e molto ben saprà farlo, per esser uomo astutissimo, e che non osserva altra legge che quella del suo vantaggio. Di Sassonia la mossa non è ancora ben certa; chè se fosse, non si potrebbe dubitare, che non restassero vittoriose l'armi dell'Imperatore, e della Lega Cattolica. Ma

bisognerà in fine, ch'egli si scuopra. Ed io quì bacio a V. E. con riverente affetto le mani. Di Parigi, li 14 d'Ottobre 1620

Scritta la lettera (3), il Signor di Scianvalone, che fa quì i negozj del Duca di Lorena, e che V. E. conosce molto bene, m'ha comunicáta una lettera di Nansì sotto li 10 di questo, ch' egli ha ricevuta dal Conte di Vademonte, con avviso che il dì innanzi era passato di là un corriere, spedito dall'Imperatore in Fiandra all'Arciduca con queste nuove. Che il Duca di Baviera ai 26 del passato era entrato in Praga; che il Palatino se n'era fuggito colla moglie e figliuoli (4), vedendo sollevato il popolo all'accostarsi dell'esercito di Baviera; ch'esso Palatino s'era ritirato in Moravia, con qualche speranza d'esser aiutato dal Gabor; e che Sassonia era in campagna anch'egli in favor di Sua Maestà Cesarea. Conteneva di più la lettera di Vademonte, che il Marchese Spinola aveva occupata la maggior parte del Palatinato di quà dal Reno; e che i Protestanti, i quali n'avevano pigliata la difesa, di già s'andavano separando. Ho voluto aggiunger tutti questi particolari a V. E., non dubitando io (5) che non siano per esserle molto cari, e per se medesimi, e per l'augurio che possono apportare d'altri successi migliori. Piaccia a Dio, che n'abbiamo quanto prima più certa, e più piena notizia.

LETTERA CVII.

Al medesimo. A Madrid.

Sono avvisato prima della partita, si può dire, che dell'arrivo d'un corriere straordinario, che passa di quà (1), spedito di Germania in Ispagna. Onde sarò più breve che non vorrei, e che non richiederebbe l'occasione di rispondere all'ultima lunga lettera di V. E. degli 11 (2) del passato, c'ho ricevuta oggi appunto. Ma parliamo prima delle cose publiche, e poi parleremo delle private. Non fu poi vera la nuova di Praga; ma ben'è vero, che Baviera e Bucoy hanno occupati (3), varj luoghi intorno a quella Città; e che Sassonia essendosi poi mosso apertamente in favor dell'Imperatore, ha ridotta la Lusazia in potere di Sua Maestà; onde si può quasi fermamente sperare, che molto presto Praga medesima sia per cadere. Il Dampierre questi giorni ha rotto il Gabor; ma egli dopo è restato morto in certa fazione, ch'è stata grave perdita e di gran dispiacere (4) all'Imperatore. E quanto alle cose del Palatinato, non s'è inteso quasi altro di più dopo l'ultime lettere. Ma che dirà V. E. de'successi nostri quà di Bearne? Prima in Madrid, che in Parigi ne sarà risonata la fama. Successi invero, che

non possono esser più in favore di quel che sono della Chiesa, e del Re. Mi scrive miracoli con una sua lettera (5) c'ho ricevuto appunto oggi il Padre Arnulfo Confessore di Sua Maestà; perchè il meno è stato il far restituire i beni agli Ecclesiastici del paese, come di già si sarà inteso costì. Lodato Dio, che se non ha voluto dare al presente per suoi segreti giudizj la vittoria maggiore quì contro l'eresia, n'ha data una almeno così importante, che può servir di pegno per la maggiore. Gran vantaggio senza dubbio sarà ancor per la Spagna, che resti afflitto l'Ugonottismo in quell'angolo sì vicino, e prima sì infetto! Chè solo in Bearne fra tutte le Provincie di questo Regno l'eresia dominava senza libertà alcuna di Religione. E di già correvano cinquanta anni, che (6) non s'era ivi nè udita Messa, nè usato Coro, nè aperta Chiesa. Ma non più di materie publiche. Intorno alle private, il primo gusto che mi si rappresenta è quello dell'intiera sanità, che di già gode V. E. Dio gliela conservi per lungo tempo (7). Di tanti favori poi, ch'ella s'è compiaciuta di fare a Monsignor d'Albenga, nuovo Collettore di Portogallo, io le rendo infinite grazie. Egli stesso me ne dà avviso, e gli celebra, come deve, ed io n'entro a quella parte che me ne tocca (8). Vorrei dir più, ma il tempo non corrisponde alla volontà. E per fine a V. E. bacio riverentemente le mani. Di Parigi, li 27 d'Ottobre 1620.

10

LETTERA CVIII.

Al medesimo. A Madrid.

Arrivò quà due dì sono il Signor Marchese di Mirabello; se ben non si può dir quasi ancora arrivato, trattenendosi egli, e la Signora Marchesa sua moglie, qui vicino due leghe, affin di dar tempo che sia messa all'ordine la lor casa. Io inviai subito un mio (1) a complir con loro; e certo, che ricevè quella relazione delle loro compite maniere, che più avrei potuto desiderare. Se ben qual'altra poteva io stimar più di quella di V. E.? Fra un giorno, o due intendo, che verranno a Parigi, e credo che resteranno soddisfatti dell'alloggiamento (2), ch'è stato preso per loro, ch'è quello della Badia di San Germano, molto comodo, e di sito e d'abitazione, come V. E. giudicherà anch'ella, per la memoria che facilmente ne potrà avere. Come sian quì (3) non mancherò di servirgli nel modo, che m'obbligan tanti rispetti privati e publici, e la considerazione in particolare de' comandamenti, che n'ho ricevuti da V. E. Ottimi senza dubbio saranno stati gli avvertimenti, che V. E. avrà dati al Signor Marchese intorno alla buona intelligenza, che si deve desiderare fra le due Corone; materia, che per essere sì importante, ben

meritava ora da lei questo zelo ne' suoi ricordi, ch'ella ne ha fatto apparir sempre qui di presenza (4) co' suoi offizj. Quanto alle cose di quà, noi abbiamo di già la regina madre in Parigi, ma un poco indisposta d'un piede. Ieri l'altro io ebbi la mia prima udienza, e l'ebbi stando in letto Sua Maestà; la qual nondimeno ieri andò in lettica a veder la sua nuova fabbrica di Lucemburgo, e si fece portar poi in sedia per tutti gli appartamenti, che son già fatti. Avremo quì presto ancora il Re, e forse anche più presto, che non si pensava, credendosi ora, che voglia pigliar la posta, e sorprendere la Regina. Così a me disse la Regina madre medesima. Non si può dire con quanta impazienza questo popolo desideri (5) il suo ritorno; massime dopo questi successi di Bearne, c'hanno fatte risonar quà per tutto il suo nome, e celebrar spezialmente da ognuno la sua pietà. Gli Ugonotti ne fremono sempre più; ed ora minacciano di voler ridursi di nuovo alla Rocella in Assemblea generale. Ma ora non è tempo da braveggiare per loro; e crescendo il Re sarà sempre meno. Dio gli confonda, e confonda insieme gli altri nemici della sua Chiesa; e particolarmente ora in Germania, dove essi (6) più la combattono. Di là non vengon nuove d'altri maggiori progressi dalla parte Cattolica; e pure abbiamo ormai alle porte il verno, il quale senza dubbio sarà in favor de' nemici, se prima l'armi Imperiali non entrano in Praga. Faccia Dio, che ne

giunga presto l'avviso. Ed io per fine a V. E. bacio riverentemente le mani. Di Parigi, li 6 di Novembre 1620.

LETTERA CIX.

Al medesimo. A Madrid.

Al fine Praga è in potere dell'armi Cattoliche. E sono state desiderabili quelle prime bugie della fama, perchè n'avesse ad uscir poi in favor della Chiesa tanto più vantaggiosa la verità. L'avviso in sostanza è questo. Che dopo aver fatto continui progressi il Duca di Baviera, ed il Conte di Bucoy, finalmente son venuti coi nemici a battaglia, e n'han riportata una gloriosa vittoria; e che il giorno medesimo del successo entrarono in Praga. Oggi per corriere espresso, che di quà passa in Ispagna, ne riceviamo la nuova, che traffiggerà nel cuore questi nostri Ugonotti. E che dirà ora particolarmente Buglione, architetto principale di tutti questi disegni del Palatino suo nipote? Buglione, dico, il qual si vantava l'anno passato nella solennità di questi Cavalieri dello Spirito Santo, che mentre si creavano de' Cavalieri in Francia, egli creava de' Re in Germania? Ora godasi questo suo Re senza Regno; anzi pur questo suo Palatino senza Palatinato; e spero, che siamo per

dire ancora questo suo Elettore privo dell' Elettorato. Scrivono, ch'egli era fuggito di Praga, e non si sa bene ancora il numero de' morti, e prigioni; ma la vittoria de' Cattolici è grande, e presto ne sapremo a pieno i particolari. Io me ne rallegro mille volte con V. E. e fin da ora ne ricevo mille scambievoli congratulazioni da lei. E passando alle cose di quà, poco avrò, che aggiungere a quel ch'io ne scrissi colle passate (1). Il Re fece poi una dichiarazione di lesa Maestà contro gli Ugonotti, se non desistono dall'Assemblea cominciata con temerità incredibile alla Roccella. Questo successo di Praga non dovrà molto animargli. Vedremo quel che faranno. Entrò in Parigi finalmente il Signor Marchese di Mirabello; ed oggi appunto avrà la sua prima udienza. Io non ho potuto ancora vederlo, non permettendo lo stile di quà, com'è noto a V. E. il visitar gli Ambasciatori arrivati di nuovo, sin ch'essi non abbian fatti i lor primi publici complimenti colle persone Reali. Due dì fa (2) giunse ancora un'Ambasciatore straordinario della Republica di Venezia. Egli vien per le cose della Valtellina. Di quà ancora vi premono grandemente; ma si può creder, che cospirando bene insieme le due Corone il tutto s'aggiusterà in buona forma. Che sarà quanto m'occorre di scrivere a V. E. col presente corriere straordinario, dopo averle rese mille grazie dell' ultima sua cortesissima lettera, e de' nuovi favori, ch'ella s'è compiaciuta, in mio riguardo partico-

larmente, di fare a Monsignor Collettore di Portogallo. E le bacio riverentemente le mani. Di Parigi, li 26 di Novembre 1620.

Or ora parte (3) da me il nostro Signor di Bonuglio, ch'è venuto a rallegrarsi meco in nome del Signor duca di Luines di questo felice successo di Boemia, avendomi fatto dire il medesimo Signor Duca, che il Re n'ha sentita allegrezza grandissima. E con ragione invero, perchè questo colpo, che ricevono gli eretici di Germania, ripercuote aspramente quà su gli Ugonotti di Francia, di già sì storditi per quello, ch'essi medesimi han ricevuto di fresco da'successi del Bearne.

LETTERA CX.

Al medesimo. A Madrid.

Furono poi confirmate ampiamente le felici nuove, e della vittoria de' Cattolici in Boemia, e della presa particolare di Praga. La battaglia seguì non molto lontano dalle mura della città (1), appresso una casa di piacere dell'Imperatore, chiamata la Stella, per esser (2) d'architettura stellata, nel luogo, e giorno medesimo nel qual vennero i ribelli l'anno passato a

ricevere il Palatino, nella prima solenne sua entrata in Praga. Che certo è stata una circostanza ben misteriosa della giustizia di Dio contro esso Palatino, e ribelli. L'esercito nemico rimase intieramente disfatto; e la fama comune è, che di morti ne restassero più di 6 mila nella battaglia, e di presi un gran numero, e molti de' più principali. Il Palatino colla moglie fuggì la notte stessa di Praga (3), e s'intese allora, che si fosse ritirato nella Slesia; ma ora non si sa di certo, dov' egli si truovi. Il Gabor resta anch' egli stordito, e mantien più vive ora di prima le pratiche d'accommodamento coll' Imperatore; al qual fine trattarono ultimamente con esso Gabor gli Ambasciatori di questo Re, ed ora il signor di Preò, uno di loro, è andato a trovarlo di nuovo. Baviera tornò come trionfante quasi subito nel suo stato; e Bucoy resta coll' armi, e con esse fa ogni dì qualche nuovo progresso. I ribelli Boemi son ritornati di già all' ubbidienza dell' Imperatore; e si può sperare il medesimo degli altri di Slesia, e Moravia; chè la Lusazia di già tornò all' ubbidienza, costretta dall' armi di Sassonia. A favor de' nemici combatte ora il verno; chè se la stagione fosse più dolce, l'armi Imperiali dopo una tanta vittoria in Boemia, sarien corse vittoriose subito anche in ogn' altra parte. Veggiamo ora quel che farà questo nostro sì glorioso Invasore di Regni, con questo supremo e sì sagace suo consigliere Buglione. Io per me confesso, che non desi-

dero cosa più, che di vederlo ancora senza l'Elettorato. E chi può meritarlo più di Baviera? ch'è della medesima Casa; Principe di tanto valore e pietà; e sì benemerito della Religione, dell' Imperio, e dell' Imperatore? In Inghilterra par, che quel Re cominci a commuoversi in favore del genero; ma troppo tardi. Se ben certo non si può se non lodare grandemente la moderazione da lui mostrata sin' ora; perch' egli non ha mai voluto dar nome di Re al Palatino, nè approvare, almeno apparentemente, una sì indegna invasione. Egli ha convocata ora la grand' Assemblea del Parlamento d'Inghilterra; e si giudica, che dimanderà qualche sussidio al Regno in aiuto del Palatino.. Ma si può credere, che finalmente egli si volterà a qualche negoziazione coll' Imperatore, affin di rimetter, se potrà, il genero nella casa sua propria, della qual resta di già in buona parte spogliato. Ma non più delle cose esterne. Quì le nostre di Francia son sempre in qualche sorte d'agitazione, secondo la solita lor fluttuante natura. Gli Ugonotti mostran di voler continuar l'Assemblea; e non solo scuopron mal' animo nella Roccella, ma in tutte le altre parti del Regno. Per tutto gridano, minacciano, e fremono. Come se non si sapesse quanta è la debolezza loro quì dentro, e quanto grande quella degli amici loro di fuori! Han tentato ora di sorprendere Navarrino in Bearne; ed insomma non posson patire un' acquisto sì grande, com'è quello,

c'ha fatto la Chiesa, ed il Re in quelle parti. E tanta ancora è stata la rabbia loro, o più tosto insania per questo successo sì felice della causa Cattolica in Alemagna, che ci han perduto, si può dire, il giudizio, e non lo volevan credere in modo alcuno; benchè su'l ponte nuovo colle stampe quì solite, si sia mille volte publicata la vittoria Imperiale. Ma tornando alla loro Assemblea, il Re si mostra risolutissimo di non consentir, che si faccia. Intanto Sua Maestà è andata ora a dare una scorsa in Picardia, per giungere anche sino a Cales; e coll' occasione della vicinanza invia il Marescial di Cadenet, fratello del Duca di Luines, a complir col Re d'Inghilterra. Quanto alle cose della Valtellina, di quà si spedisce un Ambasciatore straordinario a cotesta Corte, ed un altro a' Grisoni; per far da tutte le parti gli offizj, che potranno essere più a proposito, affin di trovar qualche buon' aggiustamento alle cose della Religione, e del governo in quelle parti. In questo negozio premono quì da dovero, e si persuadono che dalla parte di Spagna si procederà ora colla medesima buona intenzione, che si mostrò nelle cose passate d'Italia. Ma non sentirà gusto grande V. E. quando saprà, che noi le mandiamo il nostro Bassompiero per Ambasciatore straordinario? cioè le delizie di questa Corte? È senza dubbio egli saprà molto bene ora parimente soddisfare all' occasion, che lo fa venire. O che invidia avrò a' suoi congressi con V. E.!

Ma spero, che pur vi sarò a parte ancor io, in virtù di qualche commemorazione cortese, che di me sarà fatta dall' uno e dall' altro. Di quest' elezione resta qui grandemente soddisfatto il signor Marchese di Mirabello, il quale ho poi veduto molte volte, com' anche la signora Marchesa sua moglie; e certo non potrei dire con quanto mio gusto; e voglia Dio, ch' io l'abbia così dato, come pienamente l'ho ricevuto. Di V. E. abbiamo parlato le ore intiere, ed abbiamo gareggiato a chi poteva più, o riferir essi dalla lor parte, o interrogar io dalla mia. E per fine le bacio con riverente affetto le mani. Di Parigi, li 24 di Decembre 1620.

LETTERA CXI.

Al medesimo. A Madrid.

Ieri, vigilia di Natale, scrissi una lunga lettera a V. E. Ed a pena l'ebbi inviata alla posta, che ricevei quella, ch'a lei è piaciuto di scrivermi coll' occasione del corriere spedito di costà in Inghilterra. E perchè intendo, che non è ancora partito l'ordinario di Spagna; soggiungerò queste quattro righe di più, accusando essa lettera a V. E., e rendendole insieme

quelle più vive grazie, ch'io posso di questo nuovo favore. Tale appunto veggo esser la sua allegrezza, per la vittoria de' Cattolici in Boemia, quale (1) io me la figurai da me stesso. Così è veramente. Questo successo non poteva apportare, nè alla Religione maggior vantaggio, nè all' eresia maggiore percossa. Intorno al negozio della Valtellina, ho scritto nell' altra lettera quanto m'è occorso (2). Del congiungimento seguito costì fra i Serenissimi Principe e Principessa, quì s'è ricevuta grand' allegrezza. Gran vergogna all' incontro sarà la nostra, se prima costì la Principessa diventa madre, che quì la Regina! Oggi appunto la Duchessa di Luines ha partorito il suo primo maschio (3). V. E. s'immagini il gusto, che il Duca ne sentirà. E con ragione. Ch' al fine tanto debbono stimarsi da' favoriti le loro felicità, quanto possono farne godere alla lor descendenza il frutto. E quì per fine io bacio a V. E. riverentemente le mani. Di Parigi, li 25 di Decembre 1620.

LETTERA CXII.

Al medesimo. A Madrid.

Le battaglie insomma finiscon le guerre; e le finisce ancora alle volte una sola. Così veggiamo, che segue ora in Boemia, e nelle altre Provincie incorporate a quel Regno; poichè dopo il memorabil fatto d'arme di Praga, tutte ormai si dispongono di venire (1) all' ubbidienza di Sua Maestà Cesarea. Ma quello, ch'è più, si può sperare, che l'Ungheria ne seguirà anch' essa l'esempio, essendosi inteso coll' ultime nuove, che il Gabor di già s'era ritirato. M'immagino, che forse questo corriere, che di quà passa in Ispagna, sia spedito di Fiandra, per dar pieno ragguaglio di tutti questi particolari. Dico, che me l'immagino, perchè non avend' io veduto il signor Marchese di Mirabello, non ho potuto sapere altra certezza di ciò. Intorno alle cose nostre di quà (2), non abbiamo altro per ora, se non che il Re poi è stato a Cales, e di già se ne ritorna, e si crede che sarà a Parigi fra cinque, o sei giorni. Ieri l'altro io vidi la Regina madre, e Sua Maestà mi disse, che facilmente il Re avrebbe presa la posta, e sarebbe venuto a far la festa de' Re in Parigi. Fra lei, ed il Re si tratta con

ogni gusto; ed ora il Re ha risoluto di portare al Cardinalato il Vescovo di Lusson ad istanza della Regina, oltre alla considerazione del merito per se stesso di soggetto così eminente. Sono stati mossi ancora dal Re i medesimi offizj a favore dell'Arcivescovo di Tolosa figliuolo del Duca d'Epernon. Vedremo quel che a Roma faranno. Tolosa piglierà il titolo della Valletta, e Lusson quello di Risceliù, signorie nobili, che godono i primogeniti del lor sangue. Mala borrasca è stata quella, c'ha corsa in Inghilterra il Conte di Gondomar, come intenderà V. E. All'avviso della rotta, e fuga del Palatino, corse insieme una falsa voce, che fosse stata presa la Principessa; onde si sollevò quel popolaccio di Londra, e corse infuriato alla casa del Conte; e di già egli s'era preparato ad ogni più tragico avvenimento. Ma cessò al fine quel furor popolare, ed il Re s'era mostrato disposto a dargli ogni soddisfazione. Chè troppo interesse hanno i Principi nel sostenere la dignità loro in quella de' publici loro Ministri. Oggi è il primo giorno dell'anno nuovo. Io l'auguro a V. E. pieno d'ogni felicità, con mille altri felicissimi appresso. E le bacio riverentemente le mani. Di Parigi, il primo di Gennaro 1621.

LETTERA CXLIII.

Al medesimo. A Madrid.

VENNE alcuni dì sono (1) l'ordinario di Spagna, ma non mi portò lettere di V. E. E nondimeno io scrivo a lei col ritorno dell'istesso ordinario, affin di tener provocate le sue lettere colle mie, e gli effetti delle sue grazie cogli offizj della mia servitù. Quì noi siamo in carnevale, e queste Maestà hanno cominciato a goderlo con udire una compagnia di Comedianti Italiani fatti venire a Parigi, che riescono loro di molta (2) ricreazione. Il signor Marchese di Mirabello, ed io ci trovammo ancora noi alla prima; e si vidè molte volte ridere la Regina, ancorchè Sua Maestà non intenda le cose più furbesche, e più acute. Non poteva saziarsi particolarmente il signor Marchese d'ammirar la libertà, e la confusione di questa Corte. Prima della Comedia ci trattenemmo un pezzo nella camera di Madama di Luines, che tuttavia è in letto di parto. Vi venne il Re, e la Regina, e vi fu un miscuglio notabile di quegli insomma, che V. E. ha veduti quì tante volte. Ma s'accomoda molto bene invero esso signor Marchese al viver di questa Corte; e certo ch'è un de' migliori,

e più compiti Cavalieri ch'io abbia trattati. V. E. deve saper la difficoltà, c'ha avuta sin ora la signora Marchesa sua moglie intorno alle sue udienze colle Regine. Ma il tutto s'aggiusterà presto, per quel che si crede, e potrà anch'essa godere il Lovre, e ricevervi all'incontro quell'onore che se le deve. Appena abbiamo quì il Re di ritorno di Picardia, che si parla di nuovo viaggio in Poitù, per metter freno tanto più facilmente all'insolenza degli Ugonotti, che vanno continuando la loro Assemblea nella Roccella, non ostante la proibizione Regia ch'è uscita. Di questo viaggio non c'è però altro sin quì, che una voce incerta. Arrivò quà Umena, ed ha portata seco una fastidiosa quartana. Di Germania le nuove son tuttavia buone in favor de' Cattolici, e mi scrive il Nunzio, che d'Ungheria si potevano aspettare ancora ogni dì migliori, se non fosse, ch'ora il Gabor pigliasse animo d'una rotta di momento, che il Turco ha data ultimamente a' Polacchi. Piaccia a Dio di protegger per tutto la causa Cattolica, e di concedere ogni felicità a V. E. Alla quale io per fine bacio con riverente affetto le mani. Di Parigi, li 16 di Gennaro 1621.

LETTERA CXIV.

Al medesimo. A Madrid.

Passa un corriere sì all'improvviso, ed io son pieno di tante occupazioni per la nuova arrivata poco fa (1) della mia promozione al Cardinalato, ch'appena posso aver tempo di dar parte io medesimo a V. E. di questo successo. Da che (2) me ne giunse l'avviso, ho avuta la casa piena continuamente di visite; e certo che dell'applauso ch'io ne ricevo da questa Corte, e del piacere che ne mostrano queste Maestà, io debbo restar con tutta quella maggior soddisfazione, ch'avessi potuto desiderare in un caso tale. Del particolar gusto poi, che V. E. avrà sentito di questa mia dignità, io son così certo, che non me l'immagino col pensiero, ma lo discerno sin di quà al vivo cogli occhi. Nè io debbo offerirla a V. E., poichè fu destinata a servir alla sua persona, sin da quel punto che ne fu onorata la mia. Lasciamo dunque ogni complimento da parte. Avrei da scrivere a lungo di mille cose private e publiche. Ma non ho tempo. Supplirò colla prima comodità. E baciò a V. E. affettuosamente le mani. Di Parigi, li 26 di Gennaro 1620.

LETTERA CXV.

Al medesimo. A Madrid.

O MONDO! o sue vanità! Appena ho ricevuto l'avviso della mia promozione al Cardinalato, che m'è sopragiunto quello dell'inaspettata morte di Papa Paolo. Ben può credere V. E., ch'a misura degli obblighi io ne senta il dolore. E certo ch'io mi terrò non meno obbligato sempre a quella santa memoria per avermi adoperato in suo servizio tanti anni (1) con sì gran confidenza, che per la remunerazione stessa, che me n'ha fatta poi godere sì a pieno con tanta benignità. Di già veggo Roma tutta in moto per questo caso, e tutta pendente dalla nuova (2) elezione. Così potessi giungervi a tempo ancor'io, per soddisfar, come debbo, ed all'offizio di buon Cardinale colla Santa Sede, ed a quello di buon servitore col signor Cardinal Borghese! Ma tuttavia il freddo è sì aspro, il viaggio sì lungo, e la mia complessione sì tenue, che posso desiderare, a mio giudizio, più che sperare d'esser (3) presente a questo successo. Ed ora appunto è caduta una neve sì alta, che dove l'inverno dovrebbe ormai accostarsi al fine, pare più tosto, che voglia tornar di nuovo al prin-

cipio. Per mare il viaggio da Marsilia a Civitavecchia sarebbe troppo incerto, e nella presente stagione troppo ancora pericoloso. Onde mi son risoluto di farlo per terra, coll'entrare di quà in Borgogna, imbarcarmi su la Sona, di là camminar per acqua sino a Lione, quindi per terra su l'Alpi della Savoia, e dopo che sarò disceso in Italia, per la strada più comune poi sino a Roma. Io scrivo in fretta, rubandomi ad ogni altra occupazione questa della partita; la quale seguirà, piacendo a Dio, fra due giorni, essendomi licenziato oggi appunto da queste (4) Maestà. In cose publiche non entro più, perchè di già ne son fuori. La sostanza è, ch' io lascio concorde la Casa Reale; ben unita la Corte; ma non già del tutto tranquillo il Regno. E si vede sempre più insomma, che non potrà mai ridursi in tranquillità, sin che duri (5) in esso la fazione Ugonotta, che lo tiene quasi in ondeggiamento continuo, e che verrebbe ad ogni modo introdurre un' Olanda in Francia. Alla Roccella si seguita pur tuttavia nella pertinacia di prima; ell'Assemblea vi si raduna (6) contro la proibizione del Re. Dall' altro canto Sua Maestà è risolutissima d'impedirla; e colla forza dell'armi, quando non possa coll'autorità delle commissioni. Forse Dio vorrà confonder questi empj, e far che da se medesimi vadano accellerando la lor rovina colla lor propria temerità. Dal signor Marchese di Mirabello intenderà V. E., così in questa, come in

ogni altra materia, quello ch' anderà quì succedendo di mano in mano. Nè si può dire invero quanto grande apparisca ogni dì maggiormente la sua prudenza e bontà; quanta la compitezza pur anche della signora Marchesa sua moglie; e come ben l'uno, e l'altra s'accommodi al viver di questo paese, ed alle maniere di questa Corte. Mostra il signor Marchese particolarmente di non desiderar cosa più, che di veder fra le due Corone ogni migliore intelligenza e concordia. E ben si può conoscere quanto abbiano giovato appresso di lui, oltre alla propria prudenza di lui medesimo, quei saggi ricordi c'ha ricevuti da V. E. in materia così importante; la quale nel servizio di queste due Monarchie comprende insieme quello di tutta la Cristianità. Ma non più in lettere da Parigi. Scriverò a V. E. in giungendo a Roma; e prima ancora se il viaggio potrà permetterlo. Nel resto so, che la sua memoria, e grazia non è in alcun tempo mai per mancarmi, sì come sarà immutabile sempre all' incontro il mio affetto e la mia osservanza verso di lei. E per fine le prego ogni più vera prosperità. Di Parigi, li 20 di Febraro 1620.

FINE.

LETTRES
DU CARDINAL
BENTIVOGLIO.

DEUXIEME PARTIE,

CONTENANT DES NOTES GRAMMATICALES
ET PHILOLOGIQUES SUR CES LETTRES.

Extrait de la loi du 19 juillet 1793.

Art. IV. Tout contrefacteur sera tenu de payer au véritable propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'édition originale.

Art. V. Tout débitant d'édition contrefaite, s'il n'est pas reconnu contrefacteur, sera tenu de payer au véritable propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'édition originale.

NOTES

GRAMMATICALES ET PHILOLOGIQUES

SUR LES LETTRES

DU

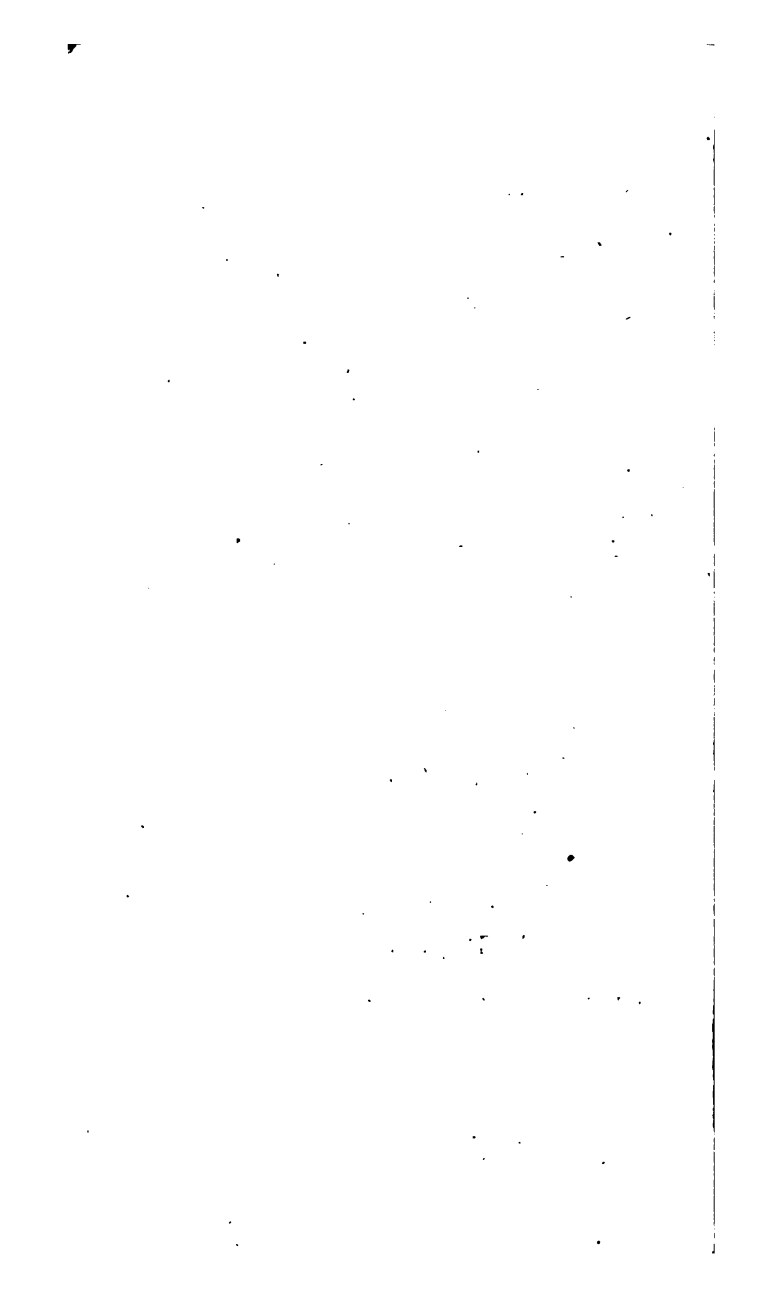
CARDINAL BENTIVOGLIO;

PAR G. BIAGIOLI,

AUTEUR DE LA NOUVELLE GRAMMAIRE ITALIENNE
ÉLÉMENTAIRE ET RAISONNÉE,
APPROUVÉE PAR L'INSTITUT NATIONAL DE FRANCE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ.

M. DCCCVII.

NOTES

GRAMMATICALES ET PHILOLOGIQUES.

LETTRE I.

(1) V. S. I. e R.ma (*Vostra Signoria Illustrissima e Reverendissima.*)

(2) *Dall' uscir.... al pigliar....* L'avantage d'employer comme des noms les infinitifs des verbes est, dans la langue italienne, une source de richesses. Par ce moyen, non seulement on peut exprimer la même idée de différentes manieres, mais on peut rendre encore toutes les nuances de la pensée avec une précision étonnante.

On voit, par l'exemple cité ci-dessus, que les infinitifs reçoivent les articles et les prépositions analogues aux rapports que l'on veut exprimer. J'ajouterai qu'ils reçoivent aussi tous les qualificatifs que l'on peut donner aux autres noms, comme le prouveront les exemples suivants : *L'avere nelle miserie compagni.* (Boc.) *Il cantar novo.* (Petr.) *Quel vago impallidir.* (Idem.). *Riccorse al minacciare.* (Boc.) *Facevano dolce gridare.* (Am.)

Les grands écrivains ont aussi employé l'infinitif au pluriel; et aujourd'hui celui qui en feroit usage à propos seroit encore sûr de plaire aux vrais connoisseurs de la langue. En voici quelques exemples : *I molti ab-*

bracciari. (Fiam.) *Ai graziosi parlari.* (Am.) *Costei di vestiri vermigli vestita.* (Am.)

Dans les deux infinitifs employés par Bentivoglio, on voit qu'il y a un *e* de retranché à la fin. Il est bon de remarquer, que toutes les fois que le bon sens approuve ce retranchement, il est très favorable à l'harmonie; par exemple: *Tu amar non dei* (Boc.), a un son plus agréable que, *tu amare non dei*. Quand la derniere voyelle de l'infinitif est précédée par deux *r*, si le retranchement a lieu, on en supprime une avec la voyelle. Exemple: *Per avvedimento tor via.* (Boc.) *Tor* est ici pour *torre*, abrégé de *togliere*. L'*o* est ouvert.

On ne peut donner de regle positive sur le retranchement, l'oreille seule doit guider l'écrivain; mais généralement il ne doit pas avoir lieu quand le mot suivant commence par *s* suivi d'une autre consonne; comme: *Fece coloro rimanere scherniti.* (Boc.)

Pour l'intelligence des classiques, je ferai observer qu'après le retranchement de l'*e* final, on a quelquefois changé l'*r* en *l*; comme : *Cominciò fiso a riguardallo.* (Boc.) *Per paura di non perdello.* (Vill.), pour *perderlo*. *È utile a chiarilla quì* (Pass.), pour *chiarirla*.

On a aussi tout-à-fait supprimé l'*r* lorsque l'infinitif est suivi du pronom *gli;* comme: *Ragrinzagli ed appassagli*, pour *ragrinzargli ed appassargli*. (Cresc.)

Dall'.... al.... Ces mots résultent de deux éléments; savoir: le premier, de la préposition *da* combinée avec l'article *lo;* le second, de la préposition *a* combinée avec l'article *il*. Pour ne plus désormais parler du mécanisme de ces combinaisons, et pour que l'on ne

considere plus les mots *dal*, *dallo*, *dalla*, *etc.*, comme une filiation de *il*, *lo*, *la*, ainsi que le pensent la plupart des grammairiens, je place ici un tableau où l'on verra du premier coup-d'œil la maniere dont on doit combiner en un seul mot les articles et les prépositions, que le jugement des grands écrivains a voulu associer ensemble. Mais avant tout il importe de savoir que les Italiens ont trois articles : *lo*, *il*, *la*; que le premier, qui fait au pluriel *gli*, se place devant les noms masculins qui commencent par une voyelle, ou par *z*, ou par *s* suivi d'une autre consonne; que le second, dont le pluriel est *i*, se place devant les mots masculins dont les lettres initiales ne sont pas celles indiquées ci-dessus; que le troisieme, qui fait au pluriel *le*, se place devant tous les noms féminins.

	il.			i.	
di.	il.	del.	di.	i.	dei.
a.	il.	al.	a.	i.	ai.
da.	il.	dal.	da.	i.	dai.
in.	il.	nel.	in.	i.	nei.
con.	il.	col.	con.	i.	coi.
per.	il.	pel.	per.	i.	pei.
su.	il.	sul.	su.	i.	sui.
	lo.			gli.	
di.	lo.	dello.	di.	gli.	degli.
a.	lo.	allo.	a.	gli.	agli.
da.	lo.	dallo.	da.	gli.	dagli.
in.	lo.	nello.	in.	gli.	negli.
con.	lo.	collo.	con.	gli.	cogli.

	la.			le.	
di.	la.	della.	di.	le.	delle.
a.	la.	alla.	a.	le.	alle.
da.	la.	dalla.	da.	le.	dalle.
in.	la.	nella.	in.	le.	nelle.
con.	la.	colla.	con.	le.	colle.

Examinons maintenant le sens des expressions *dall' uscir.... al pigliar*.

La préposition *da* a été destinée à marquer le rapport d'éloignement, et par analogie celui de dépendance. L'emploi de cette préposition forme une des grandes difficultés de la langue italienne, parceque très souvent elle paroît si éloignée de sa premiere destination, qu'il est presque impossible de saisir le fil de l'analogie. C'est donc à moi de démontrer que, dans toutes les phrases possibles où se trouve cette préposition, elle conserve toujours le même caractere, quelle que soit la difficulté de la reconnoître dans certaines constructions elliptiques, où la lettre n'est pas d'accord, en apparence, avec la grammaire.

La préposition *a*, qu'on écrit *ad* quand le mot suivant commence par une voyelle, est destinée à indiquer le rapport d'attribution; savoir le terme vers lequel une idée, une chose, une opération quelconque, est dirigée. Quel que soit le délire des grammairiens, ces deux signes n'ont aucune autre destination.

En appliquant les principes énoncés ci-dessus aux phrases *dall' uscir... al pigliar*, on voit évidemment

que la premiere indique un rapport d'éloignement, et la seconde un rapport d'attribution; car *da* fixe l'époque d'où part, en quelque sorte, le temps écoulé; et *a* indique celle qu'il atteint et à laquelle il se rattache.

(3) *Intervallo di tempo*. La préposition *di* est destinée à lier ensemble deux noms dont l'un qualifie l'autre; ce qu'on appelle *rapport de qualification*. Je tâcherai de faire voir que ce principe est constamment vrai, quoique très souvent l'ellipse nous empêche de l'appercevoir au premier coup-d'œil. Tout ce que je dirai à ce sujet demande la plus grande attention de la part des étudiants; car cette préposition a toujours embarrassé non seulement les écoliers, mais encore les professeurs eux-mêmes.

(4) *Da Roma;* rapport d'éloignement. *A Loreto;* rapport d'attribution ou de tendance.

(5) *Il caldo*. Par ellipse; savoir : *Il tempo caldo;* car le mot *caldo* n'est qu'un qualificatif.

(6) *Aria di fuoco*. (v. n. 3.)

(7) *In macerata*. La préposition *in* est destinée à exprimer le rapport d'existence en un lieu, et celui de mouvement vers un lieu, mais d'une maniere précise et déterminée. Ici elle exprime le premier rapport.

Les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas de réfuter toutes les absurdités que les grammairiens italiens ont avancées sur cette préposition, ainsi que sur toutes les autres. J'en ferai néanmoins connoître quelques unes.

Cinonio (je parle de *Cinonio* seulement, parceque les

autres n'ont fait que le copier) dit que *in* signifie *dentro*, quand on dit, *in corpo ; sopra*, quand on dit, *in testa ; contra*, quand on dit, *in se vide rivolto il popolo; in termine di*, quand on dit, *in dieci giorni ; a modo di*, quand on dit, *era in non fermo stato*, etc., etc. Chacun peut voir que, dans toutes ces phrases, la préposition *in* désigne toujours un rapport d'existence en un lieu, et d'une maniere déterminée. Je ferai seulement observer que pour ne pas multiplier les signes des rapports à l'infini, on est convenu d'exprimer le temps de la même maniere que le lieu, à cause de l'analogie qui existe entre l'un et l'autre. Voilà pourquoi on a dit : *in dieci giorni*, en dix jours. C'est aussi par analogie que l'on a indiqué la maniere d'être en un lieu, comme le lieu où l'on est : *con le mani in croce*.

Ainsi la préposition *in* n'indique jamais qu'un rapport d'existence en un lieu et d'une maniere déterminée. Il est vrai, je le répete, qu'il est souvent assez difficile de démêler ces rapports ; mais un pareil exercice, quelque pénible qu'il paroisse d'abord, doit infailliblement produire de très heureux résultats. La raison de l'éleve se fortifie en même temps qu'il exerce sa mémoire ; il apprend à connoître réellement le génie de la langue, parcequ'il l'étudie d'après les principes de la logique. Guidé par un maître habile, il suit une méthode sûre et claire, et non ce dédale bizarre de regles arbitraires qui admettent presque autant d'exceptions qu'il se présente de cas particuliers.

(8) *Godei l'alloggio*. On dit en italien, *jouir une chose*, *et jouir d'une chose* ; dans le second cas il y a ellipse;

savoir : *goder il piacere, il vantaggio, etc., d'une chose.* Comme en français on dit toujours *jouir d'une chose*, je crois que cette construction est elliptique, et que les mots sous-entendus sont les mêmes qu'en italien. Observez que la phrase de Bentivoglio, *godei l'alloggio*, est une preuve certaine que quand on dit *goder d'una cosa*, la phrase est ellyptique.

(9) *M'hanno raccolto con grand' onore.* La préposition *con* désigne le rapport de compagnie; mais comme il y a beaucoup d'analogie entre la personne qui nous accueille, et la maniere dont elle nous accueille, Bentivoglio a dit *con grand' onore.*

On dit en français : *coudre à l'aiguille;* et en italien : *cucir coll' ago*, parceque les Italiens regardent les instruments dont ils se servent pour faire une chose, comme les compagnons de leurs opérations.

(10) *Quì*, adverbe de lieu, désigne d'une maniere précise et déterminée le lieu où se trouve la personne qui parle ou qui écrit. *Niun lito, nè scoglio, nè isoletta ancora vi rivedeva ch' io non dicessi : quì fu' io con Pamfilo, e così quì mi disse, e così quì facemmo.*

Quand on dit *di quì*, d'ici, il y a ellipse; savoir; *dai luoghi di quì.* On dit aussi *quì dentro*, ou *quicentro*, *ici dedans*, comme, *I son certa, ch' ella è ancora quicentro.* (Boc.)

(11) *Il signor.* Les mots *signore* et *signora* sont précédés en italien de l'article, par la même raison que le mot *sieur* l'est en français.

(12) *Una settimana*, ellipse; savoir : *per una setti-*

mana; parcequ'on exprime, par analogie, le temps comme le lieu.

(13) *Co' miei*, pour *coi miei*; il y a ellipse, savoir: *co' miei parenti*. Les grammairiens ne s'expriment pas avec justesse quand ils disent que les mots *miei*, *tuoi*, *suoi*, *nostri*, etc., signifient quelquefois, mes parents, tes parents, etc.; ils n'expriment autre chose qu'un rapport d'appartenance; c'est à l'esprit à substituer le nom sous-entendu, qui peut être *parenti*, *amici*, *compagni*, *soldati*, etc., selon les circonstances.

(14) *Il mio viaggio*. Les adjectifs possessifs sont généralement, en italien, précédés de l'article, parcequ'ils bornent à un individu particulier l'acception générale des noms qu'ils qualifient. C'est par cette raison que l'on dit: *la mia casa*, *il vostro cavallo*, etc. Pour les cas où l'article peut ou doit être supprimé, voyez le chapitre des adjectifs possessifs dans ma grammaire italienne raisonnée.

(15) *Il più*; expression elliptique, dont la construction pleine seroit: *il viaggio più lungo*; *più difficile*; *più penoso*, etc. Veneroni a traduit cette expression par: *ce qui m'inquiete le plus*. Il s'est trompé.

(16) *Nel caldo più minacciante*. Dans le chaud le plus menaçant. Il y a une différence de construction entre la phrase italienne et la phrase française. Dans la premiere, l'article ne se trouve qu'une fois; dans la seconde, il est répété deux fois. Cette différence vient de ce qu'en italien l'on regarde l'expression *più minacciante*, comme

un qualificatif, modifié par l'adverbe *più*, qui s'identifie avec lui, de maniere que ces deux mots ne présentent qu'une idée ; tandis qu'en français la répétition de l'article nous montre que ces expressions sont elliptiques, et nous fait présumer que la construction naturelle seroit : *le chaud qui est le chaud le plus menaçant ; les hommes qui sont les hommes les plus savants*, etc.

(17) *Ferite del sole.* Rapport de qualification. C'est par analogie que l'on donne l'article aux mots *terra*, *luna*, *sole*, *universo*, etc.

(18) *Fuori d'Italia.* Il y a plusieurs observations importantes à faire sur cette phrase. D'*Italia* au lieu de *di Italia*, par élision. Dans la préposition *di*, l'élision de la voyelle devant les mots qui commencent par une voyelle est permise ; mais dans la préposition *da*, on ne fait point d'élision, afin de ne pas la confondre avec la premiere. Bentivoglio a dit *d'Italia*, au lieu de *da Italia*, par ellipse ; savoir : *fuori dai confini d'Italia.* Mais pourquoi a-t-il dit *d'Italia*, sans article, et non *dell'* (*di la*) *Italia* avec l'article, puisqu'on peut dire de l'une et de l'autre maniere ? En voici la raison, ainsi que la regle qui détermine dans quel cas on doit employer l'article en pareille circonstance. Si dans le moment de la parole, la pensée se porte sur toute l'étendue du pays, l'article est nécessaire ; mais si elle se porte seulement sur le pays, sans s'occuper de son étendue, il ne faut point d'article ; or, comme Bentivoglio a regardé l'Italie comme un terme hors duquel les rayons

car la construction pleine seroit : *li giorni di Giugno scorsi sono* 24. L'article *li* est celui dont on se sert toujours en pareil cas.

LETTRE II.

(1) *Questa seconda lettera.* L'adjectif démonstratif *questo*, dont le féminin est *questa*, désigne un objet près du lieu où se trouve la personne qui parle ou qui écrit. Pour montrer un objet plus près du lieu où se trouve celui à qui l'on parle, ou à qui l'on écrit, on se sert de l'adjectif *cotesto ;* et si l'objet se trouve également éloigné de celui qui parle et de celui à qui l'on parle, il faut l'indiquer par *quello*. Voici les phrases elliptiques construites avec les adjectifs *questo* et *quello*, les plus nécessaires à connoître : *in questa*, pour *in questa ora*, ou *occasione ; in questo che*, pour *in questo punto in che ; in questo*, pour *in questo punto ; in quella*, pour *in quella occasione*, etc.

(2) *Teme di vederla e di leggerla.* La construction de cette phrase est elliptique en italien, ainsi qu'en français. *Di vederla ;* savoir : *l'incontro di vederla.*

(3) *Non tema no.* La construction naturelle de cette phrase seroit : *non tema*, *non tema.* On voit donc que la négation *no* est l'élément d'une proposition, que le desir de rassurer promptement la personne à qui l'on parle, ne permet pas d'exprimer entièrement. Quant au mécanisme, toutes les fois que la seule négation représente une proposition, on doit dire *no* au lieu de *non*.

(4) *Ne ho provati gli effetti.* Voici une phrase dans laquelle le participe précede l'objet de la proposition, et se présente avec la désinence relative au genre et au nombre de l'objet même. Il ne faut pas croire que la raison de cet accord soit fondée sur l'usage prétendu qui permet aux Italiens de dire également : *ho provati gli effetti*, et *ho provato gli effetti*. Le sens de ces deux formes est très différent. Dans la premiere, on dit que l'on a une chose, *ho gli effetti ;* et l'on ajoute ensuite un qualificatif à la chose même, exprimant une circonstance qui lui est inhérente. De quelle maniere ai-je les effets? *provati ;* donc ce mot doit prendre les désinences que lui commandent le genre et le nombre du nom qu'il qualifie. Qu'il soit avant ou après l'objet, n'importe ; car la position ne regarde que le sentiment et l'harmonie, ou l'un et l'autre à la fois. Dans la seconde maniere, on n'exprime pas la même idée ; mais on dit, *j'ai fait, ho provato, quoi? gli effetti*; donc le participe doit être invariable toutes les fois que le verbe auxiliaire avec le participe ne servent qu'à réveiller l'idée d'une action faite dans une époque antérieure à l'époque présente ; ou, ce qui est la même chose, lorsque les deux éléments ne nous présentent que l'expression du prétérit, ainsi que le feroit un seul mot.

Tâchons de donner un plus grand jour à cette vérité. Je me suppose à la promenade avec un de mes amis, j'entre chez un libraire, et je marchande des livres, mais sans les acheter ; je vais ensuite chez un autre libraire, j'y vois d'autres livres, je les achete, et je les laisse chez le libraire. Quelques jours après cette prome-

nade, mon ami vient me voir. Si, au sujet de ces livres, je lui dis : *ho comprato i libri,* il comprendra de suite que je suis retourné chez le premier libraire, que je me suis arrangé avec lui, et que j'ai acheté ses livres Mais si je dis : *ho i libri comprati,* ou, par transposition : *ho comprati i libri*, il sentira aussitôt que j'ai chez moi les livres que j'avois acheté l'autre jour ; car, je le répete, les deux éléments : *ho comprato*, ne sont que l'expression du prétérit ; savoir, d'une action faite dans une époque antérieure au moment de la parole ; et le mot *comprati* est un vrai adjectif qui fait voir quels sont les livres que j'ai chez moi. Donc on traduira *ho comprato i libri*, *j'ai acheté les livres*, et *ho comprati i libri*, par, mot à mot, *j'ai les livres achetés;* c'est-à-dire, j'ai ici les livres que j'ai achetés l'autre jour.

(5) *Per sette giorni.* Construction naturelle. (Voyez lettre premiere, note 12), qui prouve que quand on dit, *sette giorni*, il y a ellipse de la préposition *per.*

(6) *Fin che.* Il y a ellipse : *fin al momento in che.*

(7) *Dio lodato.* Ellipse, *desidero che sia.*

(8) *A Lucerna.* La préposition *a* est destinée à exprimer la direction vers un lieu, ou l'arrivée en un lieu, mais d'une maniere indéterminée. Que l'on examine les phrases suivantes. On dit, *cadere a Piombo ; andare a vela ; andare a capo chino ; venire a bandiere spiegate; seguitarlo a sproni battuti; correre a salti ; stare a man giunte ; marciare a suon di tamburro ; prendere la spada a due mani ; battersi a palme ; giocar a palla, a scacchi*, etc., parceque l'analogie qui existe entre le lieu

vers lequel on va et la maniere d'y aller, d'y demeurer, et d'y agir, nous commande d'exprimer l'un comme l'autre rapport. *Cinonio* n'est pas exact quand il dit que : *al primo sonno*, signifie : *nel tempo del primo sonno;* car la préposition *a* désignant un rapport de mouvement vers une chose, d'une maniere indéterminée, il est évident que, *al primo sonno*, marque un point très rapproché de l'époque dont on parle, mais hors de cette même époque. Ainsi quand on dit : *a mezzo*, on désigne un point plus ou moins près du milieu; et quand on dit, *in mezzo*, on désigne positivement le milieu.

Quand on répete deux fois de suite le même mot, on doit aussi répéter la préposition *a;* comme : *a goccia a goccia; a frusto a frusto ; a brano a brano ; a poco a poco.* Exemple : *In quelle stivati, come si mettono le mercatanzie nelle navi a suolo a suolo, con poca terra si ricoprieno.* (Boc.)

Ce que les Français expriment ainsi : *par deux, par trois, par dixaine, par centaine*, etc., les Italiens l'expriment par *a due, a tre, a diecina, a centinaio*, etc.

> *Come le pecorelle escon del chiuso*
> *Ad una, a due, a tre, e l'altre stanno*
> *Timidette atterrando l'occhio e 'l muso.* (D. Pur.)

Quand on prend à la fois plusieurs compagnies ou troupes, composées du même nombre d'individus, on dit : *ad uno ad uno*, un a un; *a due a due*, deux à deux, etc.

> *E teneansi per mano a due a due.* (Petr.)

(9) *Che vuol dire*. Il y a ellipse de l'article ; *il che*, ou *la qual cosa* ; car le mot *che* est employé ici substantivement.

(10) *Questo paese*. (v. n. 1.)

(11) *Degli Svizzeri*. Rapport de qualification.

(12) *Passai per Modona*. La préposition *per* est destinée à indiquer le rapport du lieu par où l'on passe.

> *Cotal m'apparve, s'i ancor lo veggia,*
> *Un lume per lo mar venir sì ratto,*
> *Che 'l mover suo nessun volar pareggia*. (D. Pur. c. 2.)

Il est bon de remarquer qu'après la préposition *per*, l'article *lo* donne à la phrase plus de gravité que l'article *il*. Mais on dit également *per lo tuo*, et *per il tuo*; le choix de l'un ou de l'autre dépend du goût de l'écrivain. On dit aussi, *per i tuoi*, et *per li tuoi*. La premiere maniere est plutôt de la langue parlée, la seconde de la langue écrite.

Tâchons maintenant de faire connoître l'étendue que l'analogie a donnée à la préposition *per*.

Par l'analogie qui existe entre le lieu et le temps, on dit : *per un ora, per un giorno*, etc. ; comme : *quivi per più dì dimorando* (Boc.) ; ou en supprimant, par ellipse, la préposition : *più dì col Canignano si die' buon tempo*. (Boc.) Comme les choses abstraites existent dans notre imagination, de la même maniere que les objets sensibles qui affectent nos sens existent hors de nous, on dit : *passar per mille pericoli ; per mille affanni*, etc.

L'analogie nous fait exprimer l'origine ou l'extrac-

tion de famille, comme le lieu par où l'on passe : *E di lor per donna nacquero tutti i conti Guidi.* (Vil.)

On considere un effet comme passant par la cause qui le produit ; et l'on dit : *tacer per vergogna; cantar per amore*, etc. Exemple : *ora per le continue piogge ogni picciolo rivo è divenuto un grande e potente fiume.* (Fiam.)

Dans les exemples suivants, on a employé la préposition *per*, non parceque ce signe exprime par lui-même une priere, comme on l'a prétendu jusqu'à ce jour, mais parceque les noms qu'il précede désignent, pour ainsi dire, le moyen par où doit passer ce que l'on demande; ce qui est bien naturel, vu l'analogie qui existe entre la cause et le moyen.

per quella pace,
Ch'i credo che per voi tutti s'aspetti,
Ditene dove la montagna giace. (D. Pur. c. 3.)

Io supplicemente per questa vecchia pelle.... ti prego. (Fiam.)

Ce que je viens de dire, et tout ce que j'ai dit à ce sujet dans la seconde édition de ma grammaire, suffit pour faire reconnoître le même principe dans toutes les phrases construites avec la préposition *per*.

(13) *Raccolto con grand' onore dall' uno e dall' altro di quei due principi. Con grand' onore* (v. lett. I, n. 9). *Dall' uno e dall' altro.* La preposition *da* désigne encore ici un rapport d'éloignement; car ces démonstrations honorables ne peuvent s'adresser à une personne qu'en s'éloignant de celle qui les fait. L'article est lié à la pré-

position *da*, parcequ'on détermine deux individus particuliers. *Di quei due principi.* Rapport de qualification. *Quei*, qui est l'adjectif *quelli*, sincopé, désigne deux individus également éloignés de la personne qui écrit, et de celle à qui elle écrit.

(14) *Del signor Cardinal.* Rapport de qualification (v. lett. I, n. 11.)

(15) *Mene partii.... mene venni.* On dit en italien, *mene partii*, par la même raison que l'on dit en français je m'en allai. *Me* est l'objet du verbe qui prend ici le caractere de verbe d'action. *Ne*, *en*, adverbe de lieu. Alberto Acarisio fait observer qu'en vers on dit également: *io mi parto*, et *io parto*; et en prose pas autrement que *io mi parto*, *tu ti parti*, *quegli si parte*. J'ajouterai à l'observation d'Acarisio que cette derniere construction est la construction naturelle; car le verbe *partire* est un verbe d'action, qui signifie *dividere* ou *separare*. Cependant la prose peut aussi admettre l'ellipse des pronoms *mi*, *ti*, *si*, etc., qui représentent toujours l'objet.

(16) *Mi licenziai dall' Italia*, etc. *Dall' Italia*, rapport d'éloignement; car on s'éloigne toujours de la personne ou de la chose de qui on prend congé. L'article est nécessaire ici; car dans le moment que l'on quitte sa patrie, le cœur et la pensée se portent sur toute l'étendue du pays, dont chaque lieu nous intéresse plus vivement en pareille circonstance. *Ch'*, par élision, au lieu de *che*; il y a ellipse de la préposition *per*, *perchè*. *Ivi*, *ici*; adverbe de lieu, équivalent à *in quel luogo*. C'est de ce

mot que l'on a formé l'adverbe *vi*, qui correspond à l'*y* français, dans la phrase, j'y allai. Cet adverbe ayant la même acception que le mot primitif, duquel il dérive, ne peut désigner qu'un lieu éloigné. Ceux qui disent *abito in questa casa, e vi sto bene*, font une faute; il faut dire, *ci sto bene*, parceque ce mot est le seul qui indique un lieu près de la personne qui parle, et correspond aussi à l'*y* français. *J'y suis; ci sono. J'y retournerai; vi ritornerò.*

(17) *Tutto il resto.* L'adjectif métaphysique *tutto* désigne l'unité indivisible d'une chose, d'une société, etc. Le nom qui le suit doit être précédé de l'article pour restreindre à un seul objet l'idée générale que cet adjectif exprime.

(18) *In cielo.* L'ellipse permet de supprimer l'article quand on parle du ciel en général, par la même raison que cette suppression est permise dans les mots dont on fait un usage très fréquent; comme: *mare, terra, piazza, chiesa, mano, testa*, etc.

(19) *Di mezza state.* Il y a ellipse. *In tempo di*, etc.

(20) *Bel sito.* Quand l'adjectif *bello* précede un nom qui ne commence pas par *s* suivi d'une consonne, on en retranche la seconde syllabe, et au pluriel on écrit *bei* ou *be'*, au lieu de *belli*, en supprimant les deux *l*. Mais si le mot commence par *s* suivi d'une consonne, ou bien par une voyelle, on écrit *bello* au singulier, et *begli* au pluriel.

(21) *Il quale si passa con un lunghissimo e bellissimo*

ponte di legno. Il quale. Lorsque le mot *quale*, qui, ainsi que tous les adjectifs terminés en *e*, sert également pour le masculin et pour le féminin, est employé comme adjectif conjonctif, il doit être accompagné de l'article. *Ella la quale era formosa.* (Boc.) Quand ce mot est employé dans les interrogations, il ne prend pas d'article.

Ed io, maestro; quai son quelle genti,
Che seppellite dentro da quell' arche
Si fan sentir con gli sospir dolenti? (D. Inf. c. 9)

On peut dire *quai* et *qua'*, par retranchement et par élision, au lieu de *quali.* On se sert aussi de ce mot dans les énumérations; comme: *qual se n'andò in contado, e qual quà, e qual là poveramente in arnese.* (Boc.)

Pour l'intelligence des classiques, il importe de savoir que le mot *quale* est employé au lieu de *qualunque*, quiconque, par ellipse du mot *unque.*

Nel ciel, che più de la sua luce prende
Fu' io; e vidi cose, che ridire
Nè sa nè può qual di là sù discende.

Si passa. Je parlerai dans une autre note de la syntaxe de la particule *si*, lorsqu'elle correspond au pronom *on.*

Con un ponte. Il y a une grande analogie entré la personne qui nous aide à faire une chose, et le moyen de faire cette chose; c'est pourquoi Bentivoglio a dit *con un ponte*, et Pétrarque:

Come d'asse si trae chiodo con chiodo.

La même analogie existe entre le moyen et la maniere; c'est pourquoi Bocace a dit: *con fatica così rispose.*

Cinonio et ses copistes disent que la préposition *con* a

quelquefois la signification de la conjonction *e*; et ils prétendent le prouver par l'exemple suivant de Bocace: *sentì parlar molte persone, le quali, come egli avvisava, quello andavano a fare, che esso co' suoi compagni avea già fatto*. Je remarque d'abord que dans l'expression, *co' suoi compagni*, la préposition *con* indique simplement un rapport de compagnie, le même que *ho passeggiato con voi, je me suis promené avec vous*. Je dis ensuite, si la préposition *con* est ici à la place de *e*, cette conjonction a le droit de reprendre sa place, et l'on peut écrire: *e i suoi compagni*; mais cette construction n'est pas italienne; donc le principe de *Cinonio* est faux. Enfin je trouve que quand même cette construction seroit italienne, la phrase, *ho cenato con voi*, a un sens très différent de, *ho cenato e voi* (on pourroit sous-entendre, *avete cenato pure*). Dans la premiere, je dis que *j'ai soupé avec vous*; et dans la seconde, j'exprime que *j'ai soupé, et que vous avez aussi soupé*; mais cette expression seroit encore exacte lors même que nous aurions soupé à des heures différentes et dans des lieux différents. Que les Italiens me permettent ici de leur faire observer combien ils sont injustes de reprocher aux Français leur inexactitude dans la traduction de l'italien en leur langue. Ce n'est point la faute des Français, mais bien celle des grammairiens italiens, qui n'ont fait généralement que *cercare cinque piedi al montone*, au lieu de chercher la vérité sur les traces des Dumarsais, des Condillac, et de tant d'autres dont la France s'honore à juste titre.

(21) *Altri cinque vene sono*. Pour rendre en italien

les gallicismes *il y a, il y en a,* etc., il faut savoir, 1° que le verbe *avoir* se rend en italien par le verbe *essere;* 2° que celui-ci doit toujours prendre la terminaison du nombre du nom qui l'accompagne; 3° que l'*y* se rend par *ci* ou par *vi* (le premier indique un lieu près de la personne qui parle; le second désigne un lieu éloigné de la même personne); 4° que cet adverbe ne pouvant représenter que le lieu où telle ou telle chose arrive, il s'ensuit qu'on ne doit point l'exprimer lorsqu'on parle du temps; 5° Qu'on peut supprimer cet adverbe, même lorsqu'on parle de l'existence d'un objet en un lieu, pourvu qu'il soit indiqué par un autre mot; 6° que si l'adverbe *ci* ou *vi* est suivi du pronom *ne*, en, on doit écrire *ce* et *ve*, au lieu de *ci* et *vi*. Exemples : *v'era un' uomo;* il y avoit un homme. *Ci sono due uomini;* il y a deux hommes. *E gran tempo;* il y a long-temps. *Sono due anni;* il y a deux ans. *Quì sono giardini, quì sono pratelli;* ici il y a des jardins, ici il y a des prairies. *Ce ne sono;* il y en a. *Ve ne sarà;* il y en aura.

(23) *Ogn' anno.* L'adjectif métaphysique *ogni*, prend les individus d'une classe, d'une compagnie, etc., distributivement et, pour ainsi dire, l'un après l'autre. Il correspond au mot *chaque* et *tout*, quand ce dernier est employé dans ce sens. Ici, il y a ellipse de la préposition *in*. Remarquez que l'adjectif *ogni*, d'après sa destination, ne peut pas qualifier un nom au pluriel.

(24) *Si tratta degli interessi comuni.* Il y a ellipse, *si trattà, se traite,* ou *est traité;* quoi? *l'oggetto, l'objet.*

Degli interessi comuni, est donc le qualificatif du mot *objet*, sous entendu. La même ellipse existe dans la phrase française, *on traite des intérêts communs*. Mais faites bien attention qu'en français les mots sous-entendus représentent l'*objet*, tandis qu'en italien ils indiquent le *sujet*.

(25) *Altri son popolari*, etc. Ici le mot *altri* est adjectif, qualifiant le nom *governi*, sous-entendu. Quand le mot *altri* est employé comme pronom au lieu de *altro uomo*, ou *altra persona*, et dans le sens de *l'on* français, il est évident qu'il ne peut être qu'au singulier.

> *Vero è 'l proverbio ch' altri cangia il pelo*
> *Anzi che 'l vezzo*. (Petr.)

On emploie aussi ce mot dans les énumérations ; comme :

> *Altri fa remi, ed altri volge sarte*. (D. Inf. c. 2.)

(26) *Da che i primi si sottrassero all' ubbidienza di casa d'Austria. Da che*, expression elliptique : *dal momento in che*. *All' ubbidienza*; tous les grammairiens disent qu'ici *all'* est pour *dall'*; ce qui porte les étudiants à croire que la préposition *a* peut s'employer à la place de la préposition *da*, et leur donne le droit de dire : *parto a Roma*, au lieu de *parto da Roma*. Pour détruire cette erreur, il faut observer que l'écrivain a fait usage de la préposition *a* pour porter l'esprit du lecteur directement vers l'objet qui frappe davantage son imagination. *Di casa*; rapport de qualification. *D'Austria*; même rapport.

(27) *Per esempio*. Maniere elliptique, dans laquelle

on doit employer la préposition *per*, parceque l'on peut regarder l'*exemple* comme la cause par où passe la démonstration.

(28) *A questo modo.* Cette phrase est elliptique : *in modo simile a questo.*

(29) *Che non siano convocati i mestieri.* Il importe de remarquer que dans cette phrase le mot *che*, *adjectif conjonctif*, est le sujet d'une proposition incidente, dont le verbe est sous-entendu, et que ce même adjectif doit se rapporter à un nom aussi sous-entendu. *Che;* savoir : *senza una circostanza che*, ou *la quale*, etc. Je crois que la même ellipse existe en français. Mais pourquoi le second verbe se trouve-t-il au conjonctif? parcequ'il y a de sous-entendu, *non vuole.*

(30) *Con diversi principi.... con varie eccezioni, ed in varie maniere. Con diversi principi; rapport de compagnie. Con varie;* même *rapport*, à cause de l'analogie entre la réunion de plusieurs personnes, et les circonstances inhérentes à la liaison même. *In varie maniere*, parceque l'on est convenu d'exprimer la maniere d'être en un lieu comme le lieu où l'on est, à cause de l'analogie qui existe entre l'un et l'autre rapport. Je crois que l'expression française, *de la maniere*, est aussi elliptique.

> *Qual con un vago errore*
> *Girando, parea dir, quì regna Amore.* (Petr.)

(31) *Da tutte le parti.* Rapport d'éloignement, car

l'argent doit s'éloigner de tous les pays mentionnés pour aller chez les Suisses.

Da' bei rami scendea,
Dolce ne la memoria,
Una pioggia di fior sovra 'l suo grembo. (Petr.)

(32) *Ha danari; il a de l'argent.* Voici la même idée exprimée en italien bien différemment qu'en français. L'italien dit simplement *danari*, parcequ'en pareil cas, il ne veut que réveiller l'idée dont ce mot est le signe, sans rien déterminer sur l'étendue dont il est susceptible.

(33) *Dalle forze.* Rapport d'éloignement; car le secours ne peut aller à eux qu'en s'éloignant du lieu d'où il vient.

(34) *Forte sopra modo.* C'est un italianisme, et il y a ellipse : *forte sopra il modo solito. Bellissima sopra modo.* (Bembo.)

(35) *Chi.* Pronom, sert aux interrogations, et désigne seulement les personnes. *Chi siete?* (D. Inf. c. 32). On se sert aussi de ce mot dans les énumérations.

Chi ribatte da proda, e chi da poppa. (D. Inf. c. 2.)

(36) *Desiderar di signoreggiarle.* Il y a ellipse; *desiderar il vantaggio di signoreggiarle. Le*, pronom féminin au pluriel, qui doit se mettre après les infinitifs en retranchant l'*e* final du verbe, et en réunissant les deux mots, de maniere que, sous le double rapport de l'harmonie et du mécanisme, ils ne fassent qu'un seul mot. Il en est de même de tous les autres pronoms conjonc-

tifs, *lo, la, li, ne, mi, ci, li, vi, si.* L'exemple suivant montre que lorsqu'on dit, *desiderar di*, etc., la phrase est elliptique. *Lasciando li suoi desideràtori, desidera li suoi dispregiatori.* (Amm. Ant.)

(37) *Ma non più delle cose loro.* Il y a ellipse, *non parliamo più l'oggetto delle*, etc. C'est donc un rapport de qualification.

(38) *Dimani parto di quà.* L'adverbe, *dimani*, désignant une époque qui doit arriver dans un moment postérieur à celui de la parole, cette époque devroit être représentée par le futur ; elle l'est ici par le présent, à cause du desir qu'a eu l'écrivain de rapprocher les deux époques. *Di quà.* L'adverbe *quà* désigne le lieu où se trouve la personne qui parle ; mais d'une maniere moins déterminée que l'adverbe *quì*. On dit, *quà e là, çà et là ; quà giù*, ou *quaggiù ; ici-bas ; quà sù*, ou *quassù, ici-haut ; di quà*, par ellipse : *dai luoghi di quà. E perciò, figliuoli benedetti, trarretevi i cappucci, e quà divotamente v' appresserete a vedergli.* (Boc.)

Che gir non sa, ma quà e là saltella. (D. Inf. c. 12.)

(39) *In un giorno.* Par l'analogie qui existe entre le lieu et le temps, on exprime le rapport de l'un, comme celui de l'autre ; c'est pourquoi l'on dit : *In un attimo. In un batter d'occhio. In un baleno*, etc. *In un momento rampicarsi sopra qualsivoglia più alto muro.* (Red.)

(40) *Difeso dal sole.* Rapport d'éloignement ; car les monts l'ont défendu du soleil en éloignant ses rayons de sa personne.

Chiuso dal sol fra l'alte querce ombrose. (Arios.)

(41) *Sono stato*. Le participe du verbe *essere* ne peut être associé qu'avec les différentes formes du même verbe; en outre cet adjectif doit toujours prendre les désinences qui conviennent au genre et au nombre du sujet.

(42) *Un mezzo dì....* Ellipse; savoir: *per un mezzo dì*. La même ellipse se trouve dans l'exemple de Pétrarque.

E 'l rosignol che dolcemente a l'ombra
Tutte le notti si lamenta, e piange.

LETTRE III.

(1) *In porto*. Rapport d'existence en un lieu d'une maniere déterminée. Veneroni a donc mal traduit en disant *au port;* il falloit dire, *dans le port*.

(2) *Come i naviganti.... così ho fatt'io*, etc. Dans les comparaisons d'égalité, si l'adverbe qui précede le premier terme est *come*, son corélatif doit être *così* ou *sì;* et, si l'un de ces derniers est l'antécédent, le corélalatif sera *come*.

Non credo che pascesse mai per selva
Sì aspra fera e di notte e di giorno,
Come costei. (Petr.)

(3) *Ma finiamo prima di raccontare il viaggio*. Il y a ellipse. *Ma finiamo prima*. Quoi? *l'assunto*. De quoi? *di*, etc. Voici deux exemples qui prouvent que l'expression *finiamo di*, est elliptique:

L'ardor del desiderio in me finii. (D. Par. c. 33.)
Ma colui non aspettò che Andreuccio finisse la risposta. (Boc.)

(4) *Bella d'edifizj, e di sito.* Il y a ellipse; savoir : *bella per construzione d'edifizj, e per vaghezza di sito.* La même ellipse se trouve dans les phrases suivantes de Bocace : *Bella di forma; bel fante della persona.*

(5) *Da un lato;* rapport d'éloignement; car le fleuve, en séparant la ville, éloigne un côté de l'autre. On dit de même, *da un canto*, *da parte*, etc.

(6) *Con un ponte.* Comme on joint une chose à une autre avec un lien; de même on peut dire que l'on joint un côté du rivage à l'autre *avec un pont.* En français, on dit *par un pont;* ce qui exprime plus naturellement le rapport du lieu par où l'on passe.

(7) *Quindi entrai. Quindi*, adverbe de lieu qui signifie, *da quel luogo.* Exemple : *Lo scolare della torre uscito, comandò al fante suo, che quindi non si partisse.* (Boc.)

(8) *Di quel suo male.* Par ellipse; on y sous-entend, *a cagione*, *à cause.* Bocace a dit : *Non solamente il parlare e l'usare cogli infermi dava a' sani infermità, o cagione di comune morte;* ce qui nous donne le moyen de réintégrer l'ellipse dans la phrase de Bentivoglio.

(9) *Non gli restando.* Selon la construction la plus suivie, le pronom *gli* devroit être placé après le gérondif, puisque dans toutes les grammaires on dit que les pronoms conjonctifs *gli*, *lo*, *ti*, etc., au gérondif, au participe, à l'infinitif et à l'impératif (si ce dernier n'est pas négatif) doivent être placés après le verbe :

Mais ici l'expression, par cette transposition, acquiert plus de grace.

(10) *Gode una sanità.* (V. Lettre I, n. 8.)

(11) *Vecchio di 70 anni.* Ellipse. *Vecchio per l'età di*, etc.; car Bocace a dit : *d'età forse di quaranta anni*.

(12) *Di pietà verso la religione.* Il y a deux ellipses : *Di pietà*; savoir, *per merito di pietà : Verso la;* savoir, *Verso a la*, et par contraction *alla*.

(13) *La Dio grazia.* Ellipse et inversion; car la construction pleine et naturelle est, *per la grazia di Dio.*

(14) *Venne incontro. Venire incontro a uno ; andare incontro a uno*, signifient venir ou aller au-devant de quelqu'un.

(15) *Oltre a molti*, etc. Le mot *oltre* dirigeant l'esprit vers un objet, le signe qui le représente doit être précédé de la préposition *a*, que l'ellipse supprime avec les mots *mare, monti, spera, Arno*, etc. On trouve en effet dans les classiques, *oltr' Arno, oltre la spera, oltre mare, oltre monti*, etc.

> *Oltre la spera che più tarda gira*
> *Passa 'l sospiro ch' esce del mio core* (P. Son.)

(16) *Un composto di tutte quelle.* Il y a ellipse; savoir : *un corpo composto con la riunione di*, etc.

(17) *Per otto mesi.* Par analogie; car avant de reprendre les armes, on doit passer par toute l'étendue du temps qui forme huit mois.

(18) *Vedere pur una volta di uscire in qualche modo*.

di tante, etc. *Pur*, par élision, au lieu de *pure*. Ce mot n'est pas ici comme pléonasme, il signifie *pourtant*. *Vedere di uscire*, par ellipse : *vedere i mezzi di uscire*. *In qualche modo;* à cause de l'analogie entre le lieu et la maniere d'être. *Di tante*, etc. Il ne faut pas croire que la préposition *di* soit ici placée, parceque le verbe *uscire* demande le génitif; mais bien par ellipse, car on y sousentend *dai disastri di*, etc. Si on dit plutôt *uscir di*, que *uscir da*, c'est que la préposition *di* paroît plus propre à exprimer la légèreté de l'action exprimée par le verbe. Mais on doit toujours sousentendre un nom précédé de la préposition *da*, seule ou avec l'article selon les circonstances. Remarquez aussi que si on exprimoit la difficulté de sortir, on diroit *da*. Un homme plongé dans le malheur dira plutôt, *non posso uscir da tanti guai*, que, *di tanti*. Outre le sentiment et la raison, le proverbe, *uscir dalle pastoie*, prouve cette assertion; car on n'a jamais dit, *delle pastoie*.

(19) *In tanta contrarietà*. Ici l'adjectif *tanta* a la force de *sì grande*.

(20) *L'aggiustare le cose*. Voici une construction bien différente de la française, qui dit : *d'accommoder les choses*. Cette différence vient de ce qu'en italien la construction est selon l'ordre naturel, tandis qu'en français elle est elliptique. En italien on regarde l'infinitif comme sujet, en français on le regarde comme complément. L'italien dit, *l'accommoder les choses est difficile;* le français, *l'entreprise d'accommoder les choses est difficile*. Je conseille aux étudiants de bien méditer

cette différence; car chaque jour j'entends les personnes le plus exercées dans la langue s'y tromper; parceque Veneroni et les autres grammairiens italiens n'ont point su déterminer les cas où la préposition française *de*, suivie d'nn infinitif, doit être remplacée, en italien, par l'article.

(21) *Parlar di Fiandra.* Il y a ellipse ; savoir : *parlar su le cose di Fiandra;* c'est encore un rapport de qualification.

(22) *Il venire.* (V. n. 20.)

(23) *Oh quanto......!* Dans les exclamations, le *que* français, pris adverbialement, se rend, en italien, par *quanto*, *combien.*

(24) *Ho rubato il tempo alle mie occupazioni.* Pour rendre raison de la préposition *a*, placée devant le mot *occupazioni*, les uns disent que le verbe *rubare* demande le datif; d'autres prétendent qu'ici *a* est pour *da;* mais pourquoi *cercar i fichi in vetta?* Bentivoglio, en disant *ho rubato il tempo*, nous fait entendre qu'il a fait *un vol;* que doit-il faire de plus, ponr compléter son idée, que de diriger notre esprit vers la personne à laquelle il a fait le vol? C'est précisément ce qu'il fait, en employant le signe de l'idée qu'il veut exprimer. C'est par la même raison que Pétrarque a dit :

E mi sottragge al fuoco de' martiri.

LETTRE IV.

(1) *V. Em. Vostra Eminenza.* L'ellipse supprime l'article devant les adjectifs possessifs suivis par les noms de dignités *Maestà*, *Santità*, *Eccellenza*, *Eminenza*, etc., à cause du besoin d'indiquer souvent ces mots.

(2) *Ieri l'altro.* C'est un italianisme dans la construction de plusieurs mots, et il y a ellipse de la préposition *in*. On dit aussi, *l'altr' ieri*, *l'altro giorno*, et *l'altro dì*; comme, *Ma l'altro dì, recata la ribeba, cantò più canzoni con essa.* (Boc.)

(3) *La supplico a gradirlo. Supplicare uno che faccia*, ou, *a fare*, est mieux dit que, *di fare* par ellipse. *Supplico V. M. che si degni d'udirlo con la sua benignità solita.* (Cas. Lett. V.)

(4) *Verso di lei.* Il y a ellipse; savoir, *verso alla persona di lei.* La pratique générale a adopté cette ellipse; ainsi que celle de la préposition *a*, que la construction naturelle exige, comme le prouvent la nature de ce mot, et l'exemple suivant de Bocace : *Verso a quel fonte;* on dira donc, *verso a te*, *verso te*, ou *verso di te. In povero abito se n'andò verso Londra.* (Boc.) *L'ali spando verso di voi.* (Petr.)

LETTRE V.

(1) *Procurai..... di mostrare.* Il y a ellipse.

Al corpo sano ha procurato scabbia. (Petr.)

Cet exemple est une preuve de l'ellipse.

(2) *V. P. R.* (*Vostra Paternità Reverendissima.*)

(3) *Ho desiderato.... di continuar*, etc. *Ho desiderato....* quoi? *Il vantaggio.* De quoi? *di continuar.* Cette maniere est donc elliptique.

(4) *In ogni altro tempo.* (V. lett. II, n. 42.)

(5) *Verso sua Maestà.* Il y a ellipse de la préposition *a.* (V. lett. IV, n. 1.)

(6) *E le Altezze loro;* savoir: *e verso alle Altezze loro.*

(7) *Che si va incamminando.* Cette phrase, qui peut être regardée comme un italianisme dans le sens de plusieurs mots, a été traduite, par Vénéroni, *que l'on va commencer;* mais puisque Bentivoglio vient de dire qu'il est arrivé dans le temps d'une négociation très importante, il ne peut pas ajouter, *que l'on va commencer.* Vénéroni s'est donc trompé.

(8) *Se si potrà.* (V. lett. I, n. 23.)

(9) *In qualche modo;* à cause de l'analogie entre le lieu où l'on est, et la maniere d'y être.

LETTRE VI.

(1) *Nè.* Conjonction disjonctive.

Nè mi vale spronarlo, o dargli volta. (Petr.)

(2) *In procurar.... in meritar....*, etc. (V. lett. I, n. 19.)

(3) *Vengo a passare.* On dit en français, *je viens voir, je vais dîner, j'envoie voir*, etc. En italien ces infinitifs doivent toujours être précédés de la préposition *a;* et l'on doit dire : *vengo a vedere, vo a desinare, mando a vedere*, etc.; parceque *vedere, desinare*, etc., sont les termes vers lesquels l'action est dirigée.

(4) *Ella sia passata.* On peut dire en français : *la procession a passé*, ou *la procession est passée*. La premiere tournure exprime l'action, la seconde l'état du sujet. Les Italiens s'étant bornés à n'exprimer par les temps composés du verbe *passare* que l'état du sujet, il est évident que le participe de ce verbe ne peut être construit qu'avec l'auxiliaire *essere*. *Essendo già passata presso che la quinta ora del giorno, subitamente gli parve udire un grandissimo pianto.* (Boc.)

LETTRE VII.

(1) V. S. Illust. (*Vostra Signoria Illustrissima.*)

(2) *Colle sue lettere. Colle*, mot résultant de la réunion de l'article *le*, pluriel de *la*, et de la préposition *con*. Il vaut mieux écrire *con le* en deux mots.

(3) *Tanti favori.* On dit et on écrit généralement en italien, *tanti favori, poco danaro, molti amici*, etc.; ce qui montre que les mots *tanti, poco, molti*, etc., sont regardés, dans chacun de ces cas, comme de vrais qualificatifs, tandis qu'ils sont considérés en français comme de véritables substantifs. Donc, 1° ils doivent être invariables en français; 2° ils doivent être suivis de la pré-

position extractive *de ;* 3° cette préposition ne peut pas exister en italien ; 4° les mots *tanto*, *molto*, *poco*, doivent toujours prendre la désinence du genre et du nombre des noms qu'ils qualifient, excepté, *più*, *meno*, *assai*, qui sont invariables.

Pur mi darà tanta baldanza amore. (Petr.)

Quand on dit, dans le style soutenu, *molto di piacere ; tanto di spavento*, etc., les mots *molto*, *tanto*, etc., sont pris substantivement, comme en français. On dit, *un poco di fuoco*, parceque l'expression *un poco* signifie *una picciola quantità*.

(4) *In un tempo*. L'adjectif *uno* peut avoir, en italien, la même acception que *medesimo ;* comme il l'a dans le vers du divin poëte :

Amor condusse noi ad una morte.

(5) *D'una vana osservanza*. Ellipse : *con l'ossequio d'una*, etc.

(6) *Per l'avvenire ;* à cause de l'analogie entre le temps et le lieu par où l'on passe.

(7) *Son da lei provocato. Je suis excité par vous. Da lei ;* rapport d'éloignement ; car *lei* est le terme d'où vient l'action. On dit en français, *excité par vous ;* parceque l'on considere l'effet comme passant par la cause qui le produit.

(8) *Dell' essere stata eletta*, etc.... *io presi quel gusto*, etc. D'où ai-je reçu la joie dont je parle ? *dal vantaggio dell' essere stata eletta ;* il y a donc ellipse.

(9) *Per trattare i negozj.* (V. lett. VII, n. 6.)

(10) *Godei.... di ciò.* (V. lett. I, n. 8.)

(11) *Fra me stesso.* La préposition *fra* est destinée à exprimer l'existence d'un objet entre plusieurs autres :

> *Quando fra l'altre donne ad ora ad ora*
> *Amor vien nel bel viso di costei.* (Petr.)

C'est d'après ce principe que l'on dit *fra me*, *fra te*, *fra loro*; parceque nos sensations intérieures peuvent être considérées comme comprises entre plusieurs autres affections.

Les grammairiens prétendent que *tra* et *fra* peuvent exprimer l'incertitude et le doute ; comme : *gran pezzo stette tra pietoso e pauroso* (Boc.) ; on voit bien que le mot *tra* ne fait ici que montrer la position de la personne qui se trouve entre la pitié et la peur, ou plutôt, *tra lo stato pietoso*, et *lo stato pauroso*; la préposition *tra* n'exprime donc ici ni doute, ni incertitude. C'est à l'esprit d'examiner quelle est la situation d'un homme également combattu par la sensibilité et la peur.

Les grammairiens prétendent encore que les mots *fra*, *tra*, signifient *dentro*, *dedans* ; *più oltre*, *plus en avant*; comme, *ghiacciò il mare di Fiandra, e delle marine d'Olanda più di tre leghe fra mare.* (Vill.) On a dit *fra mare*, parceque l'espace glacé se trouve entouré par l'eau. C'est par la même raison que l'on dit, *fra l'isola*, *fra via*, etc.

Quelle erreur de dire que *tra le lagrime* signifie *mentr' io lagrimava*; que *fra 'l sonno*, veut dire, *mentre ch' essi dormivano*, etc. Bocace a dit *fra le lagrime*, par-

ceque l'homme qui verse des larmes se trouve comme au milieu d'elles; et Dante, *tra 'l sonno,* parceque les enfants du comte Ugolin, n'étant pas encore bien éveillés, se trouvent entre le sommeil et le réveil.

LETTRE VIII.

(1) *Mi pare un sogno l'aver lettere da,* etc. Construction, *l'aver lettere da.... mi pare un sogno. L'avere,* voyez-en la raison, lettre III, n. 20, et en français, *d'avoir. Lettere,* sans article, parceque ce mot sert ici simplement à réveiller l'idée dont il est le signe. *Da,* pour désigner la personne de qui les lettres s'éloignent. *Mi pare; mi,* pronom conjonctif, désigne le rapport d'attribution.

(2) *Ma non più di vendetta,* Il y a ellipse du verbe et de l'objet. *Non pensiamo più ad oggetti di vendetta.* (Voy. lett. III, n. 21.)

(3) *Torno come prima....* Lisez la suite jusqu'au point. *all' amore; all'* pour *allo* (*a lo*). La préposition *a* indique le rapport d'attribution; l'article *lo* l'accompagne, parcque l'on a voulu restreindre le mot *amore* à un sens déterminé. *Ch'* pour *che;* il y a ellipse de la préposition *per. Perchè, avendo raffinato me stesso.... non posso non amar voi.* Les noms personnels *me* et *voi* représentent ici l'objet.

Voici une note de la plus grande importance pour ceux qui desirent apprendre la syntaxe des noms et pronoms personnels de la langue italienne. Les Italiens

peuvent exprimer de deux manieres très différentes les objets et les rapports d'attributions, désignés par les noms ou pronoms personnels ; comme : *ti amo*, et *amo te ; ti parlo*, et *parlo a te.* La premiere forme signifie, *je t'aime ;* la seconde, *c'est toi que j'aime ;* la troisieme, *je te parle ;* la quatrieme, *c'est à toi que je parle.* Pour sentir la raison de cette différence de sens et de sentiment, il suffit de savoir que le mot *te* a l'accent tonique, et que le mot *ti* ne l'a point ; que cet accent donne à la voyelle sur laquelle il se trouve une certaine force dans le ton ; et que par conséquent les mots *te, me, noi*, etc., doivent exprimer la pensée avec plus de force que les mots *ti, mi, ci*, naturellement foibles et languissants. Voyez tout ce que j'ai dit sur cet objet dans la seconde édition de ma grammaire raisonnée, chapitre des noms et pronoms personnels. — *Il mio signor*, etc. Ici l'article n'est pas devant l'adjectif, non point, comme le disent les grammairiens, à cause d'un je ne sais quoi, mais bien parcequ'on sous-entend, *voi che siete il*, etc. — *Parzial del vostro merito ;* ellipse: *Parziale nella considerazione del*, etc. Examinons les exemples suivants :

Però al mio parer non gli fu onore
Ferir me di saetta in quello stato,
E a voi armata non mostrar pur l'arco. (Petr.)

A me pare, se pare a voi (Boc.). *Tu la minacci a me, a te natura.* (Dav.)

(4) *Mi si rappresentan nell' animo : se représentent dans mon esprit.* On aime, en italien, à employer les

pronoms conjonctifs dans certaines circonstances où les Français font usage des adjectifs possessifs. Tâchons de le faire comprendre par des exemples. On dit en français, *pour les ôter de dessus mon dos*, et en italien, *per tormegli da dosso : pour me les ôter du dos*. De même on dira en français : *il se jeta à son coù ;* et en italien, *gli si gittò al collo ; il se lui jeta au cou*. L'exemple de Bentivoglio est construit de même. *Volendomegli a' pie' gittare, esso ed il sonno ad un ora si dipartirono.* (Lab.)

(5) *Credo che.... ciò debba.* La syntaxe de la langue italienne veut que lorsqu'un des mots suivants, *che, chi, quale. come, quando, ove*, etc., se trouve entre deux verbes dont le premier exprime un jugement douteux ou négatif, le second soit exprimé par le mode conjonctif. *Non ho trovato onde, e perchè prendessero questa religione* (Dav. Germ.). — *Figliuola mia, io credo, che gran noia sia ad una bella e delicata donna, come voi siete, avere per marito un mentecatto* (Boc.). Il importe de savoir qu'en pareil cas le second verbe se trouve toujours sous la dépendance d'un verbe au mode indicatif, que l'ellipse supprime constamment. L'exemple suivant de Dante, Par. c. 5, est une preuve infaillible de ce que j'avance :

> *Ma non so chi tu se', nè perchè haggi,*
> *Anima degna, il grado de la spera*
> *Che si vela a mortai con gli altrui raggi.*

Dans cet exemple on exprime un jugement négatif, et cependant les verbes *se'* et *haggi* sont à l'indicatif. On doit donc croire que le verbe, au conjonctif, est sous

la dépendance d'un autre verbe à l'indicatif, supprimé par ellipse. Les mots sous-entendus ne peuvent être reconnus que par les circonstances dans lesquelles se trouve l'écrivain; ils peuvent être, *volle*, ou *vuole il cielo*; *piacque*, ou *piace a Dio*, etc.

(6) *Il quando*. Ici *quando* étant employé substantivement, il doit être précédé de l'article. On dit de même, *il dove*, *il come*, *il perchè*, *il si*, *il no*, etc.

E questo cielo non ha altro dove
Che la mente divina, in che s'accende
L'amor che 'l volge, e la virtù ch'ei piove.
(D. Par. c. 27.)

(7) *Se spuntasse l'aurora*. Les formes françaises, *si j'avois*, *si je pouvois*, sont toujours rendues, en italien, par l'imparfait du conjonctif, à moins que l'on ne parle d'une action faite à une époque antérieure au moment de la parole.

E se la strada lor non fosse torta,
Molta virtù nel ciel sarebbe in vano,
E quasi ogni potenza quaggiù morta. (Dante.)

(8) *Vien contemperata*. C'est un italianisme, où l'on doit regarder le verbe *venire* comme un auxiliaire équivalent à *essere*. *Tale è la forza e virtù che dalla velocità del moto vien conferita al mobile che la riceve.* (Gal. Gall.)

LETTRE IX.

(1) *Tuttavia*, est une expression adverbiale elliptique, formée de la phrase *per tutta la via*, qui signifie ici, *continuamente*.

(2) *In istampa*. La douceur de la langue italienne ne souffrant pas ordinairement la rencontre de trois consonnes en deux mots dont le premier finit par une consonne, et le second commence par *s* suivi d'une autre consonne; au lieu d'écrire, *in stampa, con studio, non sperate*, etc., on écrit : *in istampa, con istudio, non isperate*. En vers, cette augmentation peut avoir lieu par licence poétique.

> *Non isperate mai veder lo cielo;*
> *I vegno per menarvi a l'altra riva*
> *Ne le tenebre eterne in caldo e'n gelo.* (D. Inf. c. 3.)

(3) *O che dolce lettera....!* Dans les exclamations, l'adjectif français *quel* est toujours remplacé, en italien, par *che*, qui sert pour les deux nombres et pour les deux genres. *O che nobil capitano! o che bell' uomo!* (Dav.)

(4) *Per occasione*. C'est par l'analogie qui existe entre la cause, la maniere, les circonstances, et le lieu par où l'on passe, que l'on exprime tous ces rapports par la préposition *per*.

(5) *Aveva incrudelito con me*. J'ai entendu dire à beaucoup de personnes qu'elles ne concevoient pas comment l'expression *incrudelire con uno*, pouvoit signifier, *sé-*

vir contre quelqu'un. Les Italiens ont adopté, je crois, cette maniere de s'exprimer, parceque l'action de celui qui sévit passant, en quelque sorte, dans celui qui en est l'objet, il s'établit entre ces deux personnes un rapport que l'analogie permet d'exprimer par la préposition *con.* On dit aussi *incrudelire verso uno;* comme: *tu solo, se' colui che verso te incrudelisci.* (Lab. 9.)

(6) *Di sopra.* Il y a ellipse. *Nelle pagine di sopra;* rapport de qualification.

(7) *Ho veduti i luoghi.* D'après la regle que j'ai donnée pour l'accord des participes, Bentivoglio auroit dû écrire, *ho veduto.* Mais Bentivoglio ne veut pas simplement exprimer qu'il a vu les lieux dont il parle, il veut encore faire entendre que ces lieux sont gravés dans son souvenir *tels qu'ils les a vus.*

On trouvera dans les exemples suivants de Bocace la même regle constamment suivie: *voi che avete e vedute e udite molte cose. — Avendo veduta ad una festa una bellissima donna.*

(8) *Men' andò rappresentando.* Italianisme dans la construction de plusieurs mots, qui exprime une action faite progressivement. Ceux qui prétendent que, *andò rappresentando,* est la même chose que *rappresentò* n'ont qu'à bien méditer les exemples suivants: *Ed in breve in cotal guisa, or con una parola, ed or con un' altra su per lo Mugnone insino alla porta a san Gallo il vennero lapidando.* (Boc.)

I dico a' miei pensier, non molto andremo
D'amor parlando omai, che'l duro e greve

Terreno incarco come fresca neve
Si va struggendo: onde noi pace avremo. (Petr.)

(9) *Da questa parte.... da quella.* Rapport d'éloignement, *car on regarde ce côté-ci et celui-là* comme les termes d'où viennent les idées que ces armées font naître dans notre esprit.

Da tutte parti saettava 'l giorno
Lo sol, ch' avea con le saette conte
Di mezzo 'l ciel cacciato 'l capricorno. (D. Pur. c. 2.)

(10) *I nostri.* Il y a ellipse du nom *soldati.*

(11) *Così parve a me ancora d'essermi trovato al combattimento.* Veneroni a traduit ce passage : *Ainsi il me sembla de m'être trouvé au combat.* Celui qui a bien étudié la langue italienne, celui qui sent la différence entre *il me semble*, et *il semble aussi à moi*, s'appercevra que Veneroni n'a point saisi le sentiment de cette expression, puisqu'il a substitué *mi* à *a me*, et qu'il a supprimé l'adverbe *ancora*, qui montre la position intéressante dans laquelle se trouve l'écrivain. *D'essermi*, par ellipse, de même que dans l'exemple de Pétrarque :

Parmi d'udirla, udendo i rami, e l'ore.

(12) *Per anche.* Expression adverbiale que l'on regarde comme un italianisme, équivalant à *ancora*, En vers on dit aussi *per anco.*

Portarne via non si vedea mai stanco
Un vecchio, e ritornar sempre per anco. (Arios.)

(13) *Ho penetrati.* (V, n. 7.)

(14) *Per via d'una*, etc. Ici le mot *via* est pris au figuré, et signifie *mezzo*, *moyen*.

(15) *Quante volte*, etc. (V. lett. 7, n. 3.)

(16) *Quanto di vederla*..... Il y a ellipse. *Quanto ho desiderato il vantaggio di*, etc.

(17) *Per ora*. Quelle que soit l'étendue de temps que l'on donne au mot *ora*, la préposition *per* fait voir que ce que Bentivoglio desire ne peut arriver pendant le temps désigné par l'expression *per quest' ora*, ou, par ellipse, *per ora*.

LETTRE X.

(1) *Dopo il mio ritorno*. Veneroni a cru que *dopo il mio* étoit la même chose que *dal mio*, et il a rendu cette phrase par, *depuis mon retour*. Il s'est trompé; car *da* indique le moment écoulé immédiatement après l'époque désignée par cette préposition; et *dopo*, *après*, marque, d'une maniere indéterminée, un temps qui peut-être plus ou moins rapproché du moment de la parole, pourvu cependant qu'il soit compris entre les deux termes indiqués.

En examinant avec attention les deux exemples suivans, on y trouvera la vérité de ce que je viens de dire. *Pensando l'utilità salutevole, che di questa memoria puote avvenire alle nazioni, che dopo noi seguiranno.* (M. V. 1, 2.) *Dalla mia giovanezza infino a questo tempo oltremodo essendo acceso stato d'altissimo e nobile amore.* (Boc.)

(2) *Col figurarmi*. Lorsque le gérondif français ex-

prime une action comme étant un moyen d'en produire une autre, on le rend, en italien, par l'infinitif et la préposition *con* seule, ou accompagnée de l'article, selon les circonstances. *Aiutava le parole col piangere, col darsi delle mani nel viso, e nel petto.* (Dav.)

(3) *Non men copioso del primo.* On dit, en italien, dans les comparaisons de *plus* ou de *moins*; *meno del primo, più di te, più del padre*, parcequ'on y sousentend l'expression, *a comparazione, en comparaison*; ellipse qui peut avoir lieu toutes les fois que les deux termes de la comparaison ne sont ni deux adverbes, ni deux adjectifs; voilà pourquoi on dit toujours, *più ora che mai; più dotto che prudente. Chi starebbe meglio di me, se quegli denari fosser miei?* (Boc.) *Allor temetti più che mai la morte.* (D. Inf. c. 31.)

(4) *Tanto più....... quanto più........* On dit, en français, *d'autant plus........ que*; mais, en italien, le corrélatif de *tanto più* doit être *quanto più*; de même que le corrélatif de *tanto* doit être *quanto*.

> *Quanto ciascuna è men bella di lei,*
> *Tanto cresce'l disir, che m' innamora.* (Petr.)

Dans ces comparaisons l'antécédent peut être supprimé par ellipse.

> *Indi traendo poi l'antico fianco*
> *Per l'estreme giornate di sua vita,*
> *Quanto più può col buon voler s'aita,*
> *Rotto da gli anni, e dal cammino stanco.* (Petr.)

(5) *E per diventare.* Cette maniere elliptique, où la

préposition *per* doit être traduite par, *sur le point de*, est un italianisme dans le sens de plusieurs mots : *Io sono per non esser più.* (Boc.)

(6) *Ma lasciando i versi da parte.* — *Da parte*, rapport d'éloignement, car en laissant une chose de côté on s'en éloigne.

(7) *Questa mia lettera.* Je desirerois que les étudiants fissent attention à cette forme, particuliere à la langue italienne, de faire considérer le même objet sous deux points de vue différents ; le premier, indiqué par l'adjectif démonstratif, et le second, indiqué par l'adjectif possessif. *E' mi pare pur vederti morderle, con cotesti tuoi denti fatti a bischeri, quella sua bocca vermigliuzza.* (Boc.)

(8) *Gliene.* Lorsque le pronom personnel *gli* est suivi d'un des pronoms *lo*, *la*, *li*, *le*, *ne*, comme alors de ces deux pronoms on ne doit faire qu'un seul mot, il est nécessaire de placer un *e* entre les deux, pour conserver au pronom *gli* sa douceur naturelle. *Vedendo l'uomo la semplicità del fanciullo, gliene venne pietà.* (Vil.)

LETTRE XI.

(1) *Quest' inverno.* Un de mes éleves me disoit un jour : Puisque nous sommes dans le printemps, et, par conséquent, très loin de l'hiver, et que l'adjectif *quello* indique les choses éloignées, pourquoi ne dit-on pas plutôt *quell' inverno*, que *quest' inverno ?* Les choses, lui répondis-je, ne sont proches ou éloignées que re-

lativement à d'autres qui le sont aussi plus ou moins; or, comme l'hiver à venir est, comparativement à l'hiver passé, infiniment plus proche de nous, il est évident que l'on doit dire *quest'inverno*, et non pas *quell' inverno*. Mon éleve fut plus satisfait de cette réponse que si je lui eusse dit : *l'usage et le caprice le veulent ainsi*.

(2) *Eccol*, par élision, pour *eccolo*. On dit, en français, *le voici;* savoir : *tu le vois ici, ou vous le voyez ici;* mais, en italien, on doit dire *eccolo*, à cause que le mot *ecco* n'est que le signe d'un geste destiné à exciter l'attention de celui ou de ceux à qui l'on parle; et parceque le pronom *lo* est l'objet d'un verbe supprimé par ellipse, qui peut être *vedi*, *vedete*, *vediamo*, selon les circonstances. *Me voici*, *eccomi;* savoir : *ecco mi vedi*. On dira donc, *eccolo*, *eccoli*, *eccole*, *eccone*, etc. *Eccomi che domandi tu?* (Boc.)

(3) *Più incostante di questo*. (V. lett. III, n. 10.)

(4) *Vada, e non vada*. (V. lett. VIII, n. 5.)

(5) *Il mio signor*. (V. lett. I, n. 11.)

(6) *Tant' alpi, tante pianure e tant' anni*. (V. lett. VII, n. 3.)

(7) *E che sarebbe......?* Le mot *che*, employé dans les interrogations pour désigner les choses, est un vrai adjectif, qui qualifie le nom *cosa*, exprimé ou sous-entendu. Quelques écrivains, au lieu de *che cosa volete?* ou, *che volete?* ont introduit la forme, *cosa volete?* mais la raison n'approuvant pas cette maniere, et les grands

écrivains ne l'ayant jamais adoptée, je conseille aux étudiants de dire toujours *che cosa volete?* ou, par ellipse, *che volete? Di che viverem noi?* (Boc.)

(8) *M'ha fatta godere*, etc. Je préférerois ici, *fatto godere.*

(9) *All' idea di quello del Casa. All' idea*, par ellipse; savoir : *simile all' idea. Del Casa :* les noms propres, étant déterminés par eux-mêmes, ne doivent point recevoir d'article, à moins qu'on ne le donne à un adjectif supprimé par ellipse et que l'on doit toujours sousentendre, comme quand on dit : *il Petrarca;* au lieu de, *il poeta Petrarca.*

(10) *Piene di numero.* Comme on remplit une chose avec une autre, il est à présumer qu'il y a ici ellipse de *con dolcezza*, ou de quelque autre expression semblable. La même ellipse existe dans le vers de Pétrarque :

D'amorosi pensier il cor ne 'ngombra.

(11) *Vengon d'Ollanda.* Ellipse, *dal paese.*

(12) *Di quà*, expression elliptique, où le mot *quà* est le qualifiant du mot *paese*, sousentendu ; *dal paese di quà.*

(13) *A me pare che si sia fatta più bella ancora di prima.* Bentivoglio a dit : *a me pare*, au lieu de *mi pare*, pour exprimer que, quelle que soit la maniere de voir des autres, *il lui paroît que*, etc. *Si sia fatta.* (V. lett. VIII, n. 5.) *Di prima;* savoir : *a comparazione di prima.*

LETTRE XII.

(1) *Verso la mia*, etc. Ellipse de la préposition *a*. *Verso alla mia.*

(2) *Alloggiato da V. S.* Voici, me dira-t-on, la préposition *da*, qui, au lieu de marquer un rapport d'éloignement, exprime au contraire un rapprochement, puisqu'elle précède le nom de la personne chez laquelle on est logé. Point du tout. L'écrivain ne considere pas ici le matériel du logement, mais seulement les honneurs de l'hospitalité qu'il reçoit; or, comme ces honneurs ne peuvent se porter sur lui, qu'en s'éloignant de la personne qui les accorde, il est évident que la préposition *da* désigne ici un rapport d'éloignement. J'entends *gracidar i ranocchi*; mais Dumarsais me crie : Cherche la vérité,

E lascia pur grattar dov'è la rogna.

(3) *Chi.* Ce mot a ici la signification de, *colui il quale*. Il peut aussi remplacer *colei la quale*, *e coloro i quali* selon les circonstances. *I tavernieri, e chi questo sostengono.* (Libr. Sagr.)

(4) *Mi pareva di poter credere.* La construction naturelle de cette phrase est : *l'idea di poter credere mi pareva.*

(5) *Niuna cosa.* Les grammairiens disent que lorsque les adjectifs *niuno* et *nessuno* sont placés après le verbe, celui-ci demande la négation, et que, lorsqu'ils sont pla-

cés avant, on la supprime. Cela est vrai, et les grammairiens ne se trompent ici qu'en attribuant à l'aveugle usage ce qui est impérieusement exigé par la raison. En effet, c'est la raison qui veut qu'en parlant à quelqu'un on lui présente d'abord l'idée affirmative ou négative, telle qu'elle est, afin d'éviter à son esprit un contraste presque inévitable sans cette précaution. Si je dis à une personne, *voi avete*, son esprit conçoit de suite l'idée de la possession; mais si j'ajoute *niente*, ce mot détruira sa premiere idée, et ne laissera plus, dans son esprit, que celle du néant. La raison et la philosophie ont donc bien fait d'exiger que l'on dise : *Voi non avete niente*, ou, *voi niente avete. Niuna gloria è ad un aquila aver vinta una colomba.* (Boc.) *Se l'uomo magnanimo desse ogni cosa per amore, non gli parrebbe avere dato niente.* (Cavali. Specch. cr.)

(6) *Egli s'è dimenticato di me.* Les grammairiens, qui ne considerent que ce qu'ils voyent, trouvent cette maniere de s'exprimer bien étrange, et bien éloignée de la maniere française, *il m'a oublié.* Cependant, en examinant la construction des deux langues, on trouve que l'une et l'autre peuvent exprimer cette idée de la même maniere, si ce n'est que dans l'italien il y a ellipse. En effet, ne dit-on pas en français, *vous vous oubliez sur vos devoirs?* C'est précisément la construction italienne, *vi dimenticate, vous vous oubliez*; sur quoi? *su l'oggetto dei vostri doveri, sur l'objet de vos devoirs*, et par ellipse, *dei vostri doveri.* Dans la phrase de Bentivoglio, les mots supprimés peuvent être *su la persona.*

(7) *Non già.* Tout le monde croit que *già* est ici un

pléonasme; quant à moi je le regarde comme l'élément d'une proposition entiere, ainsi que je l'ai démontré dans la seconde édition de ma grammaire, à l'article des pléonasmes, auquel je dois renvoyer le lecteur.

(8) *Di cotesta città.* L'adjectif *cotesta* est ici nécessaire pour désigner le lieu où se trouve celui à qui on écrit. L'ellipse a supprimé, dans cette phrase, *dalle mura. Innanzi che cotesto ladroncello, che v'è costì dallato, vada altrove.* (Boc.)

LETTRE XIII.

(1) *Per nobiltà di sangue, e per eminenza di merito*; par analogie entre l'effet et la cause.

(2) *Nell' applaudire.* (V. lett. I, n. 19.)

(3) *Da meritarlo.* Il y à ellipse; savoir: *da cui ella prenda il meritarlo.* C'est un rapport d'éloignement.

(4) *Non ho parole.* (V. lett. II, n. 33.)

(5) *Supplico V. E. di gradire.* Il y a ellipse; savoir: *a farmi la grazia. — V. E. Vostra Eccellenza.* Pour l'ellipse de l'article, voyez lettre IV, n. 1.

(6) *Fra di noi;* par ellipse, au lieu de *fra la moltitudine di noi;* comme le prouve l'exemple de Bocace: *Costoro cominciaron fra loro ad aver consiglio.*

LETTRE XIV.

(1) *La cui virtù.* Si l'exemple des grands écrivains et l'harmonie de la langue sont préférables aux regles mé-

caniques de Veneroni, dites toujours, *la cui virtù*, ou *la virtù di cui*, ou enfin *di cui la virtù*; mais ne dites jamais *la di cui virtù*. *Il cui splendore*. (Boc.) *Il cui pensiero*. (*Id.*)

(2) *Di cotesto suo avanzamento*. (V. lett. X, n. 7, et lett. II, n. 1.)

(3) *Si vergogna di vedersi*. Il y a ellipse; *a cagione*. *La buona femmina vergognandosi pur fra se un poco a cagione ch'io non fossi veduto uscire di casa, me ne rimandò*. (Fir. as.)

LETTRE XV.

(1) *Sono mie perdite*. *Mie perdite,* sans article. (Voyez lett. II, n. 33.)

(2) *Che goda il cielo*. *Goda* est ici au mode conjonctif, parcequ'il se trouve sous la dépendance de la forme *io desidero*, supprimée par ellipse. *Che maledetta sia l'ora ch'io prima la vidi*. (Boc.)

(3) *Non invidiare a lei*, exprime avec plus de force la pensée que, *non invidiarle*. (V. lett. VIII, n. 3.)

LETTRE XVI.

(1) *Che*. (V. lett. XI, n. 7.)

(2) *Eccovi*. (V. lett. XI, n. 2.)

(3) *Sul seria*. *Sul*, résulte de la préposition *su*, combinée avec l'article *il*. Il y a ellipse; savoir : *Sul tuono*

serio. C'est par la même ellipse que l'on dit : *Stare in sul grande, stare in sul grave, stare in sul severo, stare in sull' onorevole*.

(4) *Mista di negoziazioni*, etc. Ellipse, *con trattati*.

(5) *Se ben dico*. La conjonction adversative *se ben*, ou *sebbene*, exige le conjonctif; cependant quand on veut énoncer sa pensée avec plus d'assurance on se sert de l'indicatif. *Sebben fossero rigogliosi oltra modo*. (Soder. Colt.) *Sebbene fa poca uva*. (Id.)

(6) *In Italia*, sans article; voyez-en la raison, lett. II, n. 16.

(7) *Di quest' armi...... si discorre...... ?* Il y a ellipse, *si discorre intorno alle imprese di.....*, comme le prouve l'exemple suivant de Redi : *Si ricorderà V. Sig. Eccellentiss. che molte volte seriamente abbiamo discorso intorno a' mali della signoria, ed intorno a ciò, che ne hanno scritto i medici*.

(8) *Costì*. L'adverbe de lieu *costì*, désigne seulement l'endroit où se trouve la personne à qui l'on parle, ou à qui l'on écrit. *Io vi priego per Dio che voi m'apriate, acciocchè io possa costì dentro stare al coperto*. (Boc.)

(9) *Dalla parte*. La préposition *da*, désignant ici le côté d'où vient le desir, il est évident qu'il y a rapport d'éloignement.

(10) *Sin quì*. Ici il y a ellipse de la préposition *a*, comme le prouve l'exemple suivant :

> *Ratto son corso quì sino alle porte*
> *Dell' aspra morte per cercar diletto*. (Guitt.)

(11) *Abbia ad essere.* L'expression, *avere ad essere*, qui èst équivalente à *devoir être*, est un abrégé de *aver materia che costringa ad essere.*

(12) *L'aver veduto.* (V. lett. III, n. 20.)

(13) *Su l'uscir dell' esercito.* L'infinitif, *uscire*, est employé ici substantivement. — Veneroni a traduit *su l'uscir*, par *au départ;* l'idée n'est pas exactement rendue; car, *au départ*, ne désigne que le moment où l'action va commencer; tandis que *su l'uscir* exprime que l'action est déja commencée.

(14) *Già.* (V. lett. XII, n. 8.)

(15) *Cose gravissime.* (V. lett. II, n. 33.)

(16) *Il che.* Quand on dit, en italien, *il che*, *del che*, *al che*, etc., c'est que l'on emploie ce mot substantivement; il signifie alors, *la qual cosa*, *laquelle chose*, etc. *Di che prima si maravigliò.* (Boc.)

(17) *Ma non più.* Ellipe : *non ne parliamo più.*

(18) *Mi sono io diffuso in riferir.* (V. lett: I, n. 19.)

LETTRE XVII.

(1) *Tenuto.* Le participe du verbe *tenere*, ayant ici la signification de *obbligato*, *obligé*, offre un italianisme dans le sens d'un mot. — Ce participe a la même signification dans les exemples suivants : *Ogni cristiano è tenuto di far bene a' suoi.* (Chronichett. d'Amar.) — *Siamo tenuti di servire a colui che ci creò.* (Vit. SS. Pad.)

(2) *Di secondarle.* Ellipse : *la gloria.*

(3) *E che.* Ellipse : *desidero.*

(4) *Altrettanto di vigore.* Ici le mot *altrettanto* est employé substantivement, comme en français. On peut employer de la même maniere les mots *tanto*, *molto*, *assai*, etc., mais pas dans le discours.

Questa mi porse tanto di gravezza. (D. Inf. c. 1.)

Le goût peut seul déterminer les cas où ces mots peuvent être employés substantivement.

(5) *Fu veduto da me.* Rapport d'éloignement; car c'est de moi que part la vue pour se porter sur les objets extérieurs.

Les personnes à qui ce que je viens de dire paroîtroit de la métaphysique un peu trop recherchée, n'ont qu'à lire les vers suivants de Dante.

Questa mi porse tanto di gravezza
Con la paura ch' uscia di sua vista,
Ch' i perdei la speranza de l' altezza.

LETTRE XVIII.

(1) *Più di me;* savoir : *a comparazione di me.* Les exemples suivants sont une preuve infaillible que les phrases : *più di, più dello*, etc., sont elliptiques, et que les mots sousentendus sont *a comparazione. La città di Siena a comparazione del popolo ricevette maggior danno.* (G. V.) *Noi, e gli altri uomini idioti e non litterati siamo a comparazione di lui, e degli altri uomini scienziati, peggio che uomini morti.* (Boc.)

(2) *Più di quel che so io*; même ellipse: *più a comparazione di*, etc. L'ellipse peut aussi supprimer l'expression *di quel*, comme on le voit dans l'exemple suivant de Bocace: *Essendo acceso stato d'altissimo e nobile amore, forse più assai che alla mia bassa condizione non parrebbe, narrandolo, si richiedesse.*

(3) *Di tutti questi*..... Ellipse : *a cagione di*, etc.

LETTRE XIX.

(1) *D'avere*; ellipse : *il vantaggio.*

(2) *Di sua Maestà.* (V. lett. IV, n. 1.)

(3) *Di lontano*; expression adverbiale et elliptique; *dai luoghi.*

(4) *D'aver lasciato*; ellipse : *l'evento d'aver*, etc.

LETTRE XX.

(1) *Ch'io non dica*, etc. Comme le verbe au conjonctif est toujours sous la dépendance d'un autre verbe, il est évident qu'il y a ellipse, et que le verbe sousentendu est *vuole*, ou *vorrebbe ella*....

(2) *Come no?* savoir : *come potrei non dirne male?*

(3) *Tirano al mosto.* L'expression : *tirare al*, signifie *approssimarsi al*, etc. On dit aussi, dans le même sens : *Tirare a un colore. Lasciandosi dietro un vapor cenerognolo traendo allo stagneo.* (M. V.)

(4) *Mille giorni*; ellipse, *per.*

(5) *Non creda però.* Il y a ellipse : *non voglio però ch'ella creda.*

(6) *Il non dirla.* (V. lett. III, n. 20.)

(7) *Di scherzare ;* ellipse : *l'idea di*, etc.

(8) *Il mangiare*, etc. *Il bere* (V. lett. III, n. 20.)

(9) *Per Dio grazia.* (V. lett. III, n. 13)

(10) *Più nominata che bella.* (V. lett. X, n. 3.)

(11) *Ha dell' augusto ;* phrase elliptique : *ha la vista dell' essere augusto.*

(12) *Credo che....... non possa.* (V. lett. VIII, n. 5.)

LETTRE XXI.

(1) *V. Em.* (*Vostra Eminenza.*)

(2) *Alla nuova ;* il y a ellipse : *nel pensare.*

(3) *Quanti accidenti...... quanto grandi.....* Voici le même mot une fois adjectif, et une autre fois adverbe ; dans le premier cas, il qualifie le nom *accidenti*, sous le rapport du nombre ; dans le second, il modifie l'adjectif *grandi.* Comme il arrive souvent que les étudiants se trompent sur l'usage des mots : *tanto, quanto, molto, troppo*, etc., ne sachant pas s'ils doivent les regarder comme adjectifs, ou comme adverbes ; voici une regle infaillible pour les reconnoître. Quand les mots *tanto, quanto, molto, troppo*, etc., sont suivis d'un nom substantif, ils sont employés comme adjectifs, et par conséquent ils prennent les désinences du genre et du nombre du nom qu'ils qualifient ; et, quand ils sont suivis de

tout autre mot, comme alors ils n'expriment qu'une modification, ils sont employés comme adverbes, et par conséquent invariables. *Io ho molte pene. Ella è molto ricca. Tante volte quante ella nella memoria mi viene, tanto questo disio più focoso in me s'accende.* (Filoc.)

Marzia piacque tanto a gli occhi miei. (D. Pur. c. 1.)

(4) *Di Fiandra;* il y a ellipse : *dai confini.* — Voici quelques observations propres à faire connoître dans quelles circonstances on doit faire usage de l'ellipse, et ce que l'harmonie et le sentiment peuvent acquérir en disant plutôt *di*, par ellipse, que *da*, d'après la construction naturelle, et *vice-versa*.

La préposition *di* a un son moins soutenu que la préposition *da*, ce qui fait qu'elle donne plus de légèreté à l'expression que la premiere, et qu'elle exprime avec moins de force le regret que l'on a de s'éloigner d'une personne ou d'une chose.

La préposition *da*, au contraire, a, par sa nature, un son plus fort; elle a moins de vivacité, et fait connoître combien l'on s'est fait de violence pour s'éloigner d'un objet quelconque.

Indépendamment de ces principes, la variété peut être aussi une des causes qui font préférer, dans certains cas, la préposition *di* à la préposition *da*.

Méditez les exemples suivants.

Movesi 'l vecchierel canuto e bianco
Del dolce luogo, ov' ha sua età fornita,
E da la famigliuola sbigottita,
Che vede il caro padre venir manco. (Petr.)

En appliquaut à cet exemple ce que je viens de dire, on sentira que le poëte a dit *del dolce luogo*, et *da la famigliuola*, pour exprimer qu'il est bien plus pénible à ce sensible vieillard de s'éloigner de sa famille, que du lieu de sa naissance.

E la virtù che 'l bel guardo m'indulse
Del bel nido di Leda mi divelse,
E nel ciel velocissimo m'impulse. (D. Par. c. 27.)

Dal mondo per seguirla giovinetta
Fuggimmi...... (D. Par. c. 3.)

Dans le premier exemple, le poëte a fait usage de la préposition *di*, afin de nous peindre la facilité avec laquelle il se détache de la huitieme sphere pour voler dans le premier mobile; et dans le second il dit; *dal mondo*, pour montrer que, quelle que soit la vocation qui porte Piccarda à embrasser l'état religieux, elle se fait néanmoins beaucoup de violence pour se détacher des plaisirs du monde.

Amor piangeva, ed io con lui tal volta,
Dal qual miei passi non fur mai lontani. (Petr.)

Nè lieto più del carcer si disserra,
Chi 'ntorno al collo ebbe la corda avvinta,
Di me, veggendo quella spada scinta,
Che fece al signor mio sì lunga guerra. (Petr.)

Dans le premier exemple, le poëte, voulant nous faire sentir combien il est attaché à l'amour, et combien il lui est difficile de s'en éloigner, a fait usage de la préposition *da*.

Dal qual miei passi non fur mai lontani.

Et dans le second, pour nous faire voir avec quelle promptitude le malheureux qui, *intorno al collo ebbe la corda avvinta*, s'élance hors de la prison, il a fait usage de l'ellipse.

Bien des personnes ayant à exprimer les mêmes idées que Dante et Pétrarque, diroient : *del qual, dal bel nido, dal carcer, del mondo*, etc. Mais aucun de ces grands écrivains qui ont illustré l'Italie n'auroient dit autrement que : *dal qual, del bel nido, del carcer, dal mondo*. Dira-t-on encore que l'étude de la grammaire est une étude vaine, inutile, et tout-à-fait indigne de l'homme? Depuis que l'immortel Dumarsais et tant d'autres philosophes fameux ont ennobli cette science à tel point, qu'elle brille à côté de celles qui honorent le plus l'esprit humain, on ne doit plus regarder la grammaire comme une étude stérile qui restreint le génie dans des bornes trop resserrées, mais bien comme celle qui en perfectionnant le jugement et en rectifiant les idées, donne plus d'essor au génie, plus de justesse à la pensée, plus d'expression au sentiment, et nous guide à l'intelligence des sublimes conceptions des poëtes et des orateurs les plus difficiles, les plus renommés, et les moins connus.

(5) *A mezzo il mese passato. A mezzo, vers le milieu.* La préposition *a* désigne ici un rapport de direction, mais d'une maniere indéterminée. *Cinonio* regarde l'expression *a mezzo* comme une préposition composée ; je ne suis point de son avis, et je pense que l'on doit regarder le mot *mezzo* comme un vrai nom, désignant le point précis qui divise une chose en deux parties par-

faitement égales. *Il mese*; ici il y a ellipse de la préposition *di*: *di il*, ou par liaison, *del mese*. — On dit de même, par ellipse, *a mezzo gli anni*, *a mezzo la via*, etc., au lieu de, *a mezzo degli anni*, *della via*, etc. L'exemple de Bocace : *la luna essendo nel mezzo del cielo*, etc., en est une preuve évidente.

(6) *Ora*, adverbe formé par ellipse de l'expression, *in quest' ora*.

LETTRE XXII.

(1) *Da se medesima*. La préposition *da* est ici pour désigner que c'est d'elle-même que partiroit ce mouvement, si...., etc. C'est donc un rapport d'éloignement.

Da lei ti vien l'amoroso pensiero. (Petr.)

(2) *D'un silenzio*; ellipse : *a cagione*.

(3) *Di volar*; ellipse : *aver la fortuna*.

(4) *Mi duole di non vedere*. Il y a ellipse : *mi duole*; savoir : *mi reca dolore*, quoi? *il pensiero*; de quoi? *di non vedere*. Les exemples suivants prouvent que le nom que l'ellipse supprime est toujours le sujet de la proposition, et que le mot précédé de la préposition *di* est son complément. *Il che a tutti dolse*. (Boc.)

. . . . *duolmi il tuo fato*
Il mio non già, poich' io ti moro a lato. (Tas. Ger.)

(5) *Strani casi che*, etc. Il y a ellipse : *strani sono i casi che*, etc.

(6) *Qualche nuova.* L'adjectif métaphysique, *qualche*, differe de, *alcuno*, en ce qu'il est invariable, et ne peut jamais se trouver qu'à l'appui d'un nom exprimé. *Qualche bella lode. Qualche onesto studio*, etc.

> *S'amore o morte non dà qualche stroppio*
> *A la tela novella ch' ora ordisco.* (Petr.)

On trouve quelques exemples du mot *qualche*, qualifiant un nom au pluriel; mais on ne doit pas les imiter. Tels sont les suivants: *In qualche strani lidi* (Petr.). *In qualche verdi boschi* (id.). *Qualche fiate* (Rim. Ant. M. Cin.)

LETTRE XXIII.

(1) *Per quanto corresse.* C'est un des italianismes que l'on forme avec la préposition *per*, tels que les suivants: *per cosa ch' io dica ; per quanti siano i nostri nemici ; per quanto io pregassi*, etc. *Per poter ch' ella abbia* (Boc.) *Per quanto tu hai caro il mio amore.* (Boc.)

(2) *Servir lei.* Le pronom *lei*, au lieu du pronom *la*, exprime avec plus de force le sentiment de l'écrivain.

> *Largata alfin con l'amorose chiavi*
> *L'anima esce del cor per seguir voi.* (Petr.)

(3) *Delle mie scritture;* ellipse: *sul merito.*

(4) *In aver lasciata.* (V. lett. I, n. 19.)

(5) *Quegli ottimi....* C'est à cause de la douceur qu'acquiert la prononciation que l'on écrit *quegli*, au lieu de

quelli, toutes les fois que le nom suivant commence par voyelle, ou par *s* suivi d'une consonne.

(6) *Non più per lettere.* — *Non più*; savoir : *non converseremo più....* *Per lettere;* parceque les lettres sont comme le lieu par où passe l'entretien de deux personnes qui se communiquent leurs pensées par ce moyen.

LETTRE XXIV.

(1) *Da lei non men di splendore. Da lei;* rapport d'éloignement. — *Men* pour *meno*, etc. Ici le mot *meno* est employé substantivement, de même qu'en français.

LETTRE XXV.

(1) *Niuno.* Ce mot signifie, *nè pur uno; pas même un.* Quoi que disent les grammairiens, ce mot n'est jamais employé comme pronom. — Si au lieu de *niun' uomo*, on peut dire *niuno*, le nom *uomo*, doit être sous-entendu. Pour ce qui regarde la construction de cet adjectif, voyez lettre XII, n. 6. *Niun campo fu mai sì ben coltivato, che in esso o ortica, o triboli, o alcun pruno non si trovasse mescolato fra l'erbe migliori.* (Boc.)

LETTRE XXVI.

(1) *Lodato Dio*; ellipse: *desidero che sia.*

(2) *Da viaggiare;* il y a ellipse : *da cui si prenda il viaggiare.*

(3) *Mi par d'esser....*; ellipse : *l'idea d'esser*. Pour se convaincre que quand on dit, *mi par di vedere*, la phrase est elliptique, et que le mot sous entendu est un nom qui représente le sujet de la proposition, il suffit de lire les exemples suivants : *Non ti paia strano questo modo di favellare*, etc. (Varchi.)

> *In sogno mi parea veder sospesa*
> *Un' aquila nel ciel con penne d'oro,*
> *Con l'ale aperte, ed a calare intesa.* (D. Inf. c. 9.)

(4) *Nè le paia poca finezza d'amore l'essermi io rubato a mille altre occupazioni....* Voici d'abord la construction naturelle : *a desidero* (*una cosa la quale cosa è*) *l'essermi io rubato a mille altre occupazioni non le paia poca finezza d'amore*....... *L'essermi* (v. lett. VIII, n. 1).... *A mille* (v. lett. III, n. 24).... *Finezza d'amore;* rapport de qualification. L'exemple de Bentivoglio est une nouvelle preuve de ce que j'ai dit dans la note précédente.

LETTRE XXVII.

(1) *Mi son partito.* Au lieu de dire que le pronom *mi* est ici un pléonasme, que l'on pourroit supprimer, ce qui est faux, que l'on dise plutôt que le verbe *partire* a la même signification que *dividere*, *séparer*; et que le pronom *mi* est l'objet de l'action du même verbe, comme le prouve l'exemple suivant de Bocace : *Egli avea l'anello caro, nè mai da se il partiva*, et celui de Dante :

> *Là ond' invidia prima dipartilla.*

(2) *Di costà*; ellipse : *dal paese di costà*. L'adverbe, *costà*, désigne le lieu où se trouve la personne à qui l'on parle, ou à qui l'on écrit, mais d'une maniere moins déterminée que *costì*. On dit aussi : *costassù*, *ici-haut*; *costaggiù*, *ici-bas*. *Insegnami i tuoi panni, ad' io andrò per essi, e farotti di costassù scendere*. (Boc.)

(3) *Da nostro signore*. Rapport d'éloignement, car, *nostro signore*, est le terme d'où vient l'accueil que l'on reçoit. L'ellipse supprime l'article devant le possessif *nostro*, par la même raison que, lorsque les adjectifs possessifs sont suivis immédiatement d'un nom de dignité ou de parenté, ils le refusent.

(4) *Da quel lito*. Rapport d'éloignement, puisque, *quel lito*, est le terme d'où la vue s'éloigne pour se porter sur les objets d'alentour.

(5) *De' più ragguardevoli*...; ellipse : *nella classe*.

(6) *A cotesta*. Cette expression nous prouve combien les grands écrivains sont exacts dans l'emploi des mots, et combien l'étude de la grammaire est nécessaire. L'adjectif *cotesta* indique ici une maniere de vivre mieux appropriée à celui à qui le discours s'adresse, qu'à toute autre personne.

(7) *Differente dalla passata*. Pourquoi dit-on, *differente da*? parceque la différence qui existe entre les personnes les éloigne les unes des autres. *Ma in tanto differente da essa, in quanto quegli forse in più anni, e questi nello spazio d'una sola notte adivennero*. (Boc.)

LETTRE XXVIII.

(1) *Che ho ricuperata.* Le participe est ici au féminin, parcequ'il qualifie le mot, *salute*. *Ho la salute;* comment l'ai-je? *ricuperata*.

(2) *Dubitai di quest'aria.* Le verbe *dubitare* a ici la même signification que *temere*. La phrase est elliptique: *dubitai l'influenza, dell'aria*. L'exemple suivant nous montre la maniere de remplir cette ellipse: *Io non dubito niente la morte.* (Vit. Barl.)

(3) *O che fiera...! o che vigilie...!* (V. lett. IX, n. 4.)

(4) *In questo mio male...* (V. lett. X, n. 7.)

(5) *Di goder;* ellipse: *la consolazione*.

LETTRE XXIX.

(1) *Di costì;* ellipse: *che sono nelle contrade di costì...*

(2) *Servire alla chiesa.* En italien, le verbe *servire* est suivi de la préposition *a*; parceque l'intention de celui qui parle est de diriger la pensée de ceux à qui il parle vers l'objet de son attention. Ainsi quand on dit, *servir uno*, il y a ellipse de la préposition *a*. Je crois que la même ellipse existe toujours en français. *Per questo servia a tutti i re, volentieri* (Cronichett. d'amar.) *Quivi serviva certi pescatori cristiani*. (Boc.)

(3) *Chè di vedere;* par ellipse: *il vantaggio*.

(4) *Che prima rinfreschi.* Dans cette phrase, les grammairiens regardent le verbe *rinfrescare* comme un verbe d'*état*, ou *verbe neutre*, et le dictionnaire de la *Crusca*, adoptant cette erreur, en donne l'équivalent par, *divenir frescò.* Quant à moi, je pense que la construction pleine est, *che prima l'aere rinfreschi se*; ce qui fait voir que le verbe *rinfrescare* est un verbe d'*action*, comme le prouve l'exemple suivant: *l'Egittico Nilo bagnante per sette porte la secca terra con argentate onde rinfrescava le aride gole.* (Amet.)

(5) *All' entrar...* Rapport d'attribution. L'infinitif *entrar* est pris ici substantivement.

(6) *Di Luglio...* Par ellipse : *nel mese di Luglio.* Voici la preuve de cette ellipse dans l'exemple suivant de Bocace : *perciocchè del mese di Maggio era, tutto era fronzuto.*

(7) *Che il sole. Che*; savoir : *in che*; *in cui*, ou *nel quale.* Quand le mot *che* est employé comme adjectif conjonctif, on supprime presque toujours la préposition *in.* Veneroni a traduit *che* par *parceque*; il s'est trompé. *Voglio io che tu m'aspetti un anno senza rimaritarti, incominciando da questo in che io mi parto.*

(8) *Della passata*; savoir: *a comparazione.*

(9) *D'avvicinarmi*; ellipse : *la destinazione...* On dit en italien, *mi avvicino a voi, je m'approche à vous*; ce qui est selon l'ordre de la construction naturelle, parceque *avvicinare* est un verbe d'*action*, et non pas un

verbe *neutre passif*, comme le prétend le dictionnaire de la *Crusca*.

Quanto più m'avvicino al giorno estremo
Più veggio il tempo andar veloce e leve. (Petr.)

(10) *Gran cavaliere mi dicon tutti, ch'egli è.* La construction naturelle de cette phrase est : *tutti mi dicon ch'egli è gran cavaliere.* Cette construction exprime la pensée avec moins de force que la premiere.

(11) *Per bontà, gentilezza, e valore.* Les mots *bontà, gentilezza, valore*, sont ici sans article, parcequ'on ne veut que réveiller l'idée dont ils sont le signe, sans rien déterminer sur l'étendue dont ils sont susceptibles. La préposition *per* est ici par l'analogie qui existe entre la cause et le lieu par où l'on passe.

LETTRE XXX.

(1) *In voce.* Nous avons déja vu qu'à cause de l'analogie, on exprime la maniere de faire une chose, comme le lieu où on la fait. C'est pourquoi *Dante* a dit :

Così vid' io la gloriosa rota
Muoversi, e render voce a voce in tempra,
Ed in dolcezza, ch' esser non può nota
Se non colà, dove il gioir s' insempra.

(2) *Nel più riverente modo.* (V. n. 1.)

(3) *Di presenza*; ellipse : *con atto.*

LETTRE XXXI.

(1) *Tre giorni*; ellipse : *per tre giorni*. En effet, Bocace a dit : *quivi per più dì dimorando*; ce qui est une preuve incontestable de l'ellipse.

(2) *Sette miglia*; ellipse : *per sette miglia*; car Bocace a dit : *per una tratta d'arco*; ce qui prouve mon assertion.

(3) *Vi...*; adverbe de lieu : *in quel luogo*.

(4) *Soddisfatto che ebbi*; il y a ellipse et inversion : *Poi che ebbi soddisfatto*.

Poi ch' ebbi riposato 'l corpo lasso. (D. Inf. c. 1.)

(5) *Ho ripigliato forze, sonno, appetito,* etc. (V. lett. XXIX, n. 11.)

(6) *Venti miglia*. (V. n. 2.)

LETTRE XXXII.

(1) *Più tosto fastidiosa che grave.* Quand l'esprit compare deux qualités, la conjonction *che* doit réunir les deux termes de la comparaison.

LETTRE XXXIII.

(1) *Colla volontà... colla penna. Colla* résulte de la réunion de la préposition *con* avec l'article *la*. Il vaut mieux dire *con la*.

(2) *Desiderai di...*; ellipse: *il piacere.*

(3) *Sin quando.* Comme le mot *quando* désigne le moment de la naissance du desir de l'auteur, il est évident que devant ce mot il y a ellipse de la préposition *da.* On dit également *sino* ou *fino*, et, par élision ou retranchement, *fin* ou *sin.*

(4) *Mostrò d'amarmi*; ellipse : *mostrò la volontà d'amarmi.*

Monstran le braccia sue misura giusta. (Arios.)

(5) *Così trovassi io più quiete.* Les grammairiens ont toujours regardé le mot *così* comme une interjection de priere, et n'ont jamais expliqué la construction des phrases où ce mot est employé; ce qui a laissé les étudiants dans l'impossibilité d'en saisir le sens. Il est vrai que cette construction est très difficile à saisir; mais tâchons néanmoins de la faire connoître. *Così trovassi io più quiete le cose di questo regno.* Bentivoglio arrive en France après un voyage heureux; il y recouvre sa santé, le roi l'accueille avec distinction. Au milieu de tant de sujets de contentement, deux idées se présentent à son esprit; d'un côté celle de son bonheur personnel, de l'autre la crainte de voir éclater quelque grand désordre. Dans cette situation il s'écrie: *Me felice se fra tanti motivi di contento io trovassi più quiete le cose di questo regno sì come esse sono il contrario.* Mais comme, dans une agitation si violente, l'écrivain n'a pas le temps d'analyser la pensée et les signes relatifs à la pensée même, la logique et la grammaire, d'accord avec la nature, ont établi des formes elliptiques, analogues aux circonstances. Telle

est celle dont Bentivoglio a fait usage, et telle est la suivante de Bocace : *Deh vedi bel ciottolo! così giugnesse egli testè nelle reni a Calandrino*; savoir : *come egli è vero che 'l ciottolo è bello, così vorrei che*, etc.

(6) *Materia da relazioni*. Cette phrase est elliptique, et l'ellipse, très difficile à appercevoir, est, *materia da cui si prendano relazioni*. Les grammairiens diroient ici que *da* exprime le gérondif en *dum* des Latins; mais ils ne seroient pas entendus par les trois quarts de leurs éleves. *Materia da crudeli ragionamenti, e da farvi piangere v'imposi*. (Boc.)

LETTRE XXXIV.

(1) *Che*; ellipse : *in tempo in che*, ou *in cui*.

(2) *In un subito*. Il y a ellipse du nom *instante*.

(3) *Si gode ora pur*. Ici le mot *pur*, que Veneroni a regardé comme inutile, signifie, *pourtant*.

(4) *Di sì grandi*; ellipse : *un gran numero*.

(5) *Da ogni parte*. Rapport d'éloignement; car *ogni parte* est le point d'où part et s'éloigne le tumulte.

(6) *La moglie*. Il y a ellipse de l'adjectif possessif *sua*. Toutes les fois que l'ellipse de cet ajectif ne cause aucune ambiguité, les Italiens en font usage. Germanicus dit, en parlant de sa femme, de son fils, et de son pere : *La moglie, e il figliuolo non mi sono più del padre, e della republica a cuore*. (Dav. An. di T. lib. 1.)

(7) *per attribuirsi a loro*; *parcequ'on leur attribue*.

Tous les grammairiens italiens prétendent que, dans cet exemple, la préposition *per* signifie *perciocchè*; *parceque*. Comme en donnant à ce mot cette fausse signification, la phrase, qui est d'ailleurs très simple, deviendroit barbare, je crois devoir réfuter l'erreur, afin que les étrangers ne se laissent point, comme on dit, *vender lucciole per lanterne*.

J'ai déja dit qu'un effet peut être considéré comme passant par la cause qui le produit; c'est pourquoi Davanzati a dit : *per essere in età da chiedere onori*; Boccace : *per non poter tener le risa*; et le créateur de la langue et de la poésie italienne (Pur. c. 3.)

I son virgilio, e per null' altro rio
Lo ciel perde', che per non aver fè.

En appliquant ce principe aux exemples cités, on voit que les expressions *attribuirsi*, *essere in età*, *non poter tener le risa*, *non aver fè*, sont des expressions équivalentes à un seul mot; qu'elles expriment la cause par où tel ou tel effet a passé, et que par conséquent elles doivent être précédées de la préposition *per*.

(8) *Di ritirarsi*; ellipse : *il partito*.

(9) *Del tutto*. Expression elliptique : *nelle parti del tutto*.

(10) *Per padre*. Par analogie, on exprime la descendance ou extraction de famille, comme le lieu par où l'on passe.

Essi sono per madre discesi da paltoniere (Boc.)

(11) *Da far riuscire*. Rapport d'éloignement. Il y a ellipse : *da cui nasce il far riuscire*.

(12) *Da faticare.* Rapport d'éloignement, et ellipse: *materia da cui io prenda il faticare.*

(13) *Non è lontano che si tratti*; ellipse: *non è lontano il giorno in che*, ou *in cui si tratti.* Le verbe est ici au subjonctif, parcequ'on y sous entend, *piacerà al cielo che*, etc.

(14) *Da sei cento mila.* Rapport d'éloignement; car ce qui donne le mouvement à cette ville, vient des six cent mille habitants qu'elle contient. Veneroni a traduit cette phrase par: *il y a dans cette ville plus de six cent mille hommes*; par quoi l'idée de l'auteur se trouve totalement altérée et affoiblie. Altérée, en ce qu'il restreint le nombre des habitants à six cent mille, et que Veneroni, en ajoutant le mot *plus*, porte ce nombre au-delà. Affoiblie, parceque la phrase, *animata da cento mila abitanti*, exprime bien davantage que, *il y a à Paris*, etc.; idée équivalente à *sono in Parigi*, etc.... L'adjectif du nombre cardinal *cento* est invariable. On dit, *mille*, en parlant d'un seul mille, et *mila*, en parlant de plusieurs.

> *Così de gli occhi miei ogni quisquilia*
> *Fugò Beatrice col raggio de' suoi,*
> *Che rifulgeva più di mille milia.* (D. Par. c. 26.)

(15) *Mi vo pur accorgendo.* Tous les grammairiens qui jusqu'ici ont voulu rendre raison de cette expression ont dit que *mi vo accorgendo* étoit la même chose que *mi accorgo.* Il y a cependant une grande différence entre l'une et l'autre; car, *mi vo accorgendo*, exprime une opération progressive de l'esprit, tandis que, *mi accor-*

go, indique la même chose comme achevée au moment de la parole. *Pur*, a ici la signification de, *finalmente*, *enfin*.

LETTRE XXXV.

(1) *Di quà* ; ellipse : *dal paese*.

(2) *D'un successo* ; ellipse : *a cagione*.

(3) *Dalle sue fatiche*. Rapport d'éloignement ; car on peut considérer les fatigues comme une cause de laquelle vient la récompense.

(4) *S'è compiaciuta di scrivermi*. Il y a ellipse : *compiaciuta nel cortese offizio di*... Voici la preuve la plus frappante de l'ellipse de cette phrase :

> *O fronda mia, in che io compiacemmi*
> *Pur aspettando.* (D. Par. c. 15.)

LETTRE XXXVI.

(1) *Niuna cosa*. (V. lettr. XXV, n. 2.)

(2) *Da quel tempo fin ora*. *Da quel tempo*, rapport d'éloignement. *Fin ora* ; ellipse : *Fin a quest' ora*. *A me pare, se pare a voi che questa sia opera da dover far da mattina*. (Boc.)

(3) *Del particolar onore* ; ellipse : *il piacere*.

(4) *Un pezzo*. Le mot, *pezzo* signifie *porzione*, *portion*. On s'en est d'abord servi pour désigner un espace indéterminé, et l'on a dit : *un pezzo in là* (Salo Granch); ensuite on l'a employé pour désigner une certaine quan-

tité de temps, et on a dit: *un pezzo, un grân pezzo, un buon pezzo,* etc.; manieres elliptiques, dans lesquelles on doit sous entendre la préposition *per. Avendo Ruberto un gran pezzo fuggito, tirò fuori la Spada.* (Boc.)

(5) *A natale.* Rapport de direction d'une maniere indéterminée.

(6) *Viene scritto.* Italianisme, qui équivaut à : *è scritto.*

(7) *Chi...?* Pronom destiné, dans les interrogations, à désigner la personne.

Or tu chi se', che vuoi seder a scranna
Per giudicar da lungi mille miglia
Con la veduta corta d'una spanna? (Dante.)

LETTRE XXXVII.

(1) *Mi sia rallegrato in vedere.* Cette construction est une preuve infaillible que toutes les fois que l'on dit, *rallegrarsi di una cosa*, la phrase est elliptique; et l'expression, *in vedere,* nous fait voir, en même temps, que les mots sous entendus sont un nom précédé de la préposition *in,* avec ou sans l'article, selon que les circonstances le demandent.

(2) *Niun' altra.* Point de négation, à cause que l'adjectif, *niuna*, fait d'abord connoître que la préposition est négative.

LETTRE XXXVIII.

(1) *Sperai... che mi portassero.* J'ai déja dit que toutes les fois que la conjonction *che* se trouve comprise entre deux verbes, dont le premier n'exprime pas un jugement positif, le second doit être au conjonctif, et se trouve sous la dépendance d'un autre verbe à l'indicatif supprimé par ellipse. (V. lett. VIII, n. 5.)

(2) *Da voi stesso.* Rapport d'éloignement; car, *voi stesso*, est le terme d'où part la pensée.

> *Poscia rispose lui. Da me non venni.*
> *Donna scese dal ciel, per li cui preghi*
> *De la mia compagnia costui sovvenni.* (D. Par. c. 1.)

(3) *Di vedervi*; ellipse : *il piacere.*

(4) *Ho procurato d'aver*; ellipse : *il mezzo.*

> *Ma 'l desir cieco, e 'ncontra 'l suo ben fermo*
> *S'è poi tanto ingegnato,*
> *Ch' al corpo sano ha procurato scabbia.* (Petr.)

(5) *Per voi.* Nous avons vu qu'à cause de l'analogie qui existe entre la cause et l'effet, on exprime ces deux rapports par le même signe. Or la même analogie existant entre la cause et le motif, il est évident que l'on doit exprimer le rapport de l'une comme le rapport de l'autre.

> *Vedi Beatrice con quanti beati*
> *Per li miei prieghi ti chiudon le mani.* (D. Par. c. 33.)

(6) *Dirovvi.* Lorsqu'un des pronoms conjonctifs, *mi*,

ti, *ci*, etc., est placé après un verbe terminé par voyelle accentuée, les regles de l'harmonie exigent que l'on supprime l'accent du verbe, et qu'on redouble la consonne du pronom, pour rendre à la voyelle la valeur que lui ôte cette suppression.

Andowi poi lo vas d'elezione. (D. Inf. c. 2.)

Les grammairiens disent que les mots *gli* et *loro* sont exceptés. La raison est que le mot *gli* ayant deux consonnes, la voyelle dont on a supprimé l'accent, acquiert par elles la valeur même que cette suppression lui ôte; et le mot *loro*, ne pouvant se lier avec le verbe dont il dépend, il s'ensuit que; dans celui-ci, on ne doit pas supprimer l'accent. Mais pourquoi ne doit-on pas lier ce mot avec le verbe qui précede? Ce pronom ayant l'accent tonique sur la premiere syllabe, il résulteroit de cette liaison un mot qui auroit deux syllabes consécutives accentuées; ce qui est tout-à-fait opposé aux lois de l'harmonie.

(7) *I miei.* (V. lett. I, n. 13.)

(8) *D'interessi*; savoir: *in maneggi d'interessi. D'edifizj*; c'est-à-dire, *in magnificenza d'edifizj.*

(9) *D'onori*; savoir: *in profusioni d'onori*; *di santità*; c'est-à-dire, *in odor di santità.*

(10) *In tempo d'autunno.* Cette construction nous offre une preuve infaillible que toutes les fois que l'on dit: *d'autunno*, *di state*, *di dì*, *di notte*, etc., ces phrases sont elliptiques, et que les mots sous-entendus sont, *in tempo.*

(11) *D'andarmi restituendo.* (V. lett. IX, n. 8.)

(12) *Fa ora un anno.* On dit, en italien, *fa un anno*, et *un anno fa*; ce sont des italianismes dont la signification est très différente, quoiqu'en français on rende l'un et l'autre par le gallicisme, *il y a un an.* La forme, *fa un anno*, indique le terme précis où l'année finit sa révolution. Cette forme porte d'abord l'esprit du lecteur au moment où l'année a commencé, lui fait parcourir successivement toute l'étendue de temps comprise entre ces deux extrémités; arrivé à la fin de l'année, l'esprit s'y arrête, et là il considere ce qui s'est fait jusqu'à cette époque. La forme, *un anno fa*, indique le moment précis où l'année a commencé, et force l'esprit du lecteur à partir de l'instant où l'année a fini, et de remonter à son commencement; là l'esprit s'arrête et y considere ce qui fait l'objet de son attention.

(13) *Fuori d'Italia.* (V. lett. I, n. 18.)

LETTRE XXXIX.

(1) *Di fama*; savoir : *per grido di fama.*

(2) *Da me lette.* Comment trouver ici un rapport d'éloignement? en réfléchissant que le mouvement qui me porte à cette lecture, et l'action même de lire viennent de moi. *La novella da Neifile detta mi ritorna a memoria il dubbioso caso già avvenuto ad un giudeo.* (Boc.)

(3) *Mene diedero.* Pourquoi doit-on joindre les pronoms conjonctifs *mi*, *ci*, *ti*, *vi*, *si*, aux pronoms relatifs *lo*, *la*, *li*, *ne*, etc., et changer en *e* l'*i* des premiers?

parceque deux monosyllabes de suite, privés d'accent tonique, ne peuvent produire un bon effet dans une langue aussi musicale que la langue italienne, et qu'en changeant l'*i* en *e* la voyelle acquiert, par ce changement, l'accent tonique. *Io poco me ne curo.* (Boc.)

(4) *Alla persona di lei.* Cette phrase fait voir que lorsqu'on dit : *presso di lei*; *vicino di me*; les mots que l'ellipse supprime sont *alla persona.*

(5) *Di sapere*; ellipse : *la soddisfazione.*

LETTRE XL.

(1) *A me toccava di rispondere.* Plusieurs observations se présentent ici. Le verbe *toccare*, employé dans l'acception de *appartenere*, offre un italianisme dans le sens d'un mot. — *Rispondere* est précédé de la préposition *di*; parceque ce mot est le qualificatif d'un nom supprimé par ellipse : *il dovere di....* Mais pourquoi Bentivoglio dit-il, *a me*, au lieu de, *mi?* c'est que la proposition *a me toccava....* est en opposition avec une proposition entiere sousentendue, qui est : *e non toccava a voi di scrivere.* Pour la différence qui existe entre *a me*, et *mi*, il faut voir ma grammaire, au chapitre des noms et pronoms personnels.

L'exemple suivant prouve que l'ellipse a supprimé, dans la phrase de Bentivoglio, un nom et l'article. *Quello che tocca ad ogni uomo da ciascuno si dee approvare.* (Guid. G.)

(2) *Da certo male.* C'est bien un rapport d'éloigne-

ment, car le *mal* est le terme d'où vient l'obstacle dont on parle.

(3) *Se posson valere queste ragioni.... e se non gioveranno*. Dans cette phrase la particule conditionnelle *se* se trouve d'abord suivie d'un présent, et peu après d'un futur, il est important de connoître la raison de cette différence. Bentivoglio a dit *se posson*, au présent, pour marquer combien il desire que ses raisons soient trouvées bonnes au moment même de la parole; et il a dit : *sè non gioveranno*, au futur, parceque cette idée l'afflige au point qu'il voudroit l'éloigner de son cœur, et en perdre le souvenir. C'est ainsi que les grands écrivains peignent toujours la situation de l'ame par des signes analogues, et c'est la science que les maîtres devroient toujours enseigner aux éleves, au lieu de leur apprendre des mots, dont ils ignorent toujours l'acception et l'usage. Il faut enfin adapter les mots aux idées, et non pas les idées aux mots.

(4) *Sopra di me*; ellipse : *sopra la persona di me.*

(5) *Cinque dì sono*; ellipse : *passati.*

(6) *Quattro leghe*; ellipse : *per.*

> *Per spelounche deserte e pellegrine*
> *Piansi molt' anni il mio sfrenato ardire.* (Petr)

(7) *Ha giardini, ha boschi, ha pianure, ha colline.* Cette répétition du verbe est très favorable à l'harmo-

nie et au sentiment. Quant à la syntaxe, (v. lett. II, n. 33.)

Ariento, e oro non hanno. (Dav.)

(8) *Non si possono immaginare paesi più ameni di questi. On ne peut imaginer des pays plus agréables que ceux-ci.* La comparaison de la construction des deux langues servira de regle infaillible pour bien traduire en italien les phrases françaises construites avec le pronom *on.* L'italien dit : *paesi più ameni a comparazione di questi, non si posson immaginare*, et le français dit l'*on*, par contraction de l'*homme, ne peut imaginer des pays*... On voit, 1° que ce qui est en français l'*objet*, devient, en italien, le *sujet*; 2° que le verbe qui, en français, doit toujours être au singulier, peut être, en italien, au singulier ou au pluriel, selon que le sujet se trouve à l'un ou à l'autre de ces nombres. Le français dit toujours, l'*homme*, ou l'*on connoît la vérité*; l'*homme*, ou l'*on connoît les vérités*; et l'italien doit dire, *la vérité se connoît*, ou *est connue*; *les vérités se connoissent*, ou *sont connues*; *la verità si conosce*; *le verità si conoscono*; ou, par transposition, *si conosce la verità*, etc. Ce chapitre, que j'ai refait presque en entier dans la seconde édition de ma grammaire, doit être bien étudié et médité par les étudiants.

(9) *Da noi.* Pourquoi ici *da noi?* parce qu'on regarde le nom personnel, *noi*, comme le terme duquel l'esprit revient à son sujet après avoir considéré ce qui l'y arrêtoit.

(10) *Fidarsi di quel che promette*; il y a ellipse : *fidarsi*

nelle lusinghe. Les exemples suivants prouvent l'ellipse :

Fidandomi nel tuo parlare onesto. (D. Inf. c. 2.)
Ma nulla è al mondo in ch' uom saggio si fide. (Petr.)

(11) *Chi*, *colui che*, ou *persona che*, comme dans l'exemple suivant de Dante :

Mentre ch' i rovinava in basso loco
Dinanzi a gli occhi mi si fu offerto
Chi per lungo silenzio parea fioco. (Inf. c. 1.)

(12) *Tanto fa lei eccedere.... quant' io. Tanto... quanto.* (V. lett. XXXIV, n. 6.) — *Lei*, au lieu de *la*. (V. n. 1.)

LETTRE XLI.

(1) *Lodato Dio*; ellipse du verbe *sia*, qui est lui-même sous la dépendance de *desidero*, supprimé aussi par ellipse.

Benedetto sia 'l giorno, e 'l mese, e l'anno,
E la stagione, e 'l tempo, e l'ora, e 'l punto,
E' l bel paese, e' l luogo; ov' io fui giunto
Da duo begli occhi, che legato m'hanno. (Petr.)

(2) *Ora più che mai.* (V. lett. X, n. 3.)

(3) *Appresso della real sua persona*; ellipse : *appresso alla residenza della*. L'exemple suivant de Crescenzi prouve évidemment l'existence de cette ellipse : *Ma ne' luoghi umidi da seminare, nella primavera, utile sarà, e appresso alla fine di novembre, far molti solchi concavi.*

(4) *Pochi dì fa.* (V. lett. XXXVIII, n. 14.)

(5) *Io pensava di venire*; il y a ellipse : *Pensava ai mezzi di*; car Bocace a dit : *Il quale non dormiva, anzi alli suoi nuovi disii fieramente pensava.*

(6) *Questi giorni*; ellipse : *in*; car Bocace a dit : *In dieci giorni*, et cela à cause de l'analogie qui existe entre le lieu et le temps.

LETTRE XLII.

(1) *Dalle ragioni.* Rapport d'éloignement; car les raisons sont le terme d'où part cette action.

(2) *Ho sofferto di non essermi*; il y a ellipse : *ho sofferto la privazione di.*

(3) *Di trasferirmi*; ellipse : *al partito.*

(4) *Stava per muoversi*; ellipse : *stava preparato per....* c'est un italianisme dans l'association de plusieurs mots.

(5) *Di dovermene*; ellipse : *nella consolazione di.*

(6) *Di presenza.* Expression adverbiale et elliptique; savoir : *con atto di presenza.*

(7) *Per fama.* L'analogie qui existe entre la cause et le moyen veut que l'on exprime ces deux rapports de la même maniere. Donc, quand on dit, *di fama*, il y a ellipse de l'expression *per grido.*

LETTRE XLIII.

(1) *Ho due lettere di vostra signoria.* En quoi cette expression differe-t-elle de, *ho due lettere da vostra*

signoria? Dans la premiere, on regarde comme un qualificatif des lettres les mots *vostra signoria*; ou, ce qui revient au même, on considere de qui sont les lettres. Dans la seconde, on considere la personne comme le terme d'où les lettres sont parties. Le premier rapport est de qualification, le second, d'éloignement.

(2) *Questa ho letta... quella nell' offizio...* Non seulement l'adjectif, *questo*, s'emploie pour désigner une chose proche de celui qui parle; mais il s'emploie encore pour marquer une chose prochaine de temps ou de discours, c'est-à-dire une chose dont 'a parlé peu avant, ou qui est arrivé depuis peu. *Quello* s'emploie dans le sens contraire de *questo*. — Quant au participe *letta*, il est facile d'appercevoir qu'il a la désinence du genre féminin parcequ'il qualifie le substantif *lettera*.

(3) *Di vedere*; ellipse : *il gusto*.

(4) *Venne a trovarmi*. Quand le terme vers lequel est dirigée l'action d'un verbe de mouvement est indiqué par un infinitif, celui-ci doit toujours être précédé de la préposition *a*, quoique en français la même préposition soit supprimée par ellipse. *Andò la sua fante a chiamare*. (Boc.)

(5) *Di mille cose*; ellipse : *l'oggetto*.

(6) *Quanto godo della vecchiaia... quanto...* (Voyez lett. III, n. 23.) *Della vecchiaia*. (V. lett. I, n. 8.)

(7) *Di vederlo*; il y a ellipse. (V. lett. XXVI, n. 3.)

(8) *Sin quando*; ellipse : *sin da....*; car on dit tous les jours : *Sin da quando volavano i pennati*.

(9) *Felice lui...!* Tous les grammairiens prétendent que le mot *lui* représente ici le sujet de la proposition. Ils se trompent; cette phrase est elliptique, et la construction pleine est : *mirate lui felice*, ce qui fait voir que ce mot est véritablement l'objet de la proposition. Voyez le supplément du chapitre des pronoms personnels dans ma grammaire.

(10) *Priva d'un soggetto*; il y a ellipse: *priva per la perdita d'un.*

(11) *In che degna opinione.* Cet exemple prouve ce que j'ai déja dit, savoir, que le mot, *che*, peut aussi être employé comme adjectif de qualité, au lieu de, *quale* et *quali. Deh! che bestia son' io.* (Boc.)

(12) *Ma felice lui...!* (V. n. 9.)

(13) *Da quì.. Quì*, étant le mot qui désigne le moment d'où commence la vie solitaire de cet individu, il est évident que, *da*, indique ici un rapport d'éloignement.

(14) *Fuori d'ogni... e fuori delle...*; il y a ellipse : *fuori dal tumulto d'ogni... e fuori dai perigli delle*; car Bocace a dit : *fuor dal forno.*

(15) *A chi*; savoir : *a colui che.*

(16) *Cotesta aurea quiete...* Bentivoglio indique par l'adjectif, *cotesta*, la précieuse tranquillité de ce solitaire, parceque cette même tranquillité se trouve dans

le lieu où demeure celui à qui il écrit, conformément à l'exemple de Dante, Pur. c. 8.

Che cotesta cortese opinione
Ti fia chiavata in mezzo de la testa.

(17) *Per quel tempo che Dio inspiri me....* Faites bien attention à l'ellipse, afin de savoir pourquoi le verbe *inspiri* est au mode conjonctif : *Per quel tempo, in che,* ou *in cui avverrà che Dio inspiri. Me* pour *mi.* (V. lett. XL, n. 1.)

LETTRE XLIV.

(1) *Veniva rappresentato*; italianisme équivalent à *era rappresentato.*

(2) *Da sì grand' assemblea.* Comme l'idée représentative vient de cette grande assemblée, il est évident que, *da,* exprime un rapport d'éloignement.

Stelle noiose fuggon d'ogni parte
Disperse dal bel viso innamorato. (Petr.)

(3) *In pulpito da più degna tromba di quella del padre Cotton... In pulpito*; rapport d'existence en un lieu d'une maniere déterminée. *Da più*; rapport d'éloignement : car c'est de cette trompette que part la célébrité dont il est question. *Di quella*; savoir, *a comparazione di. Del padre*; rapport de qualification.

Da lei vien l'animosa leggiadria. (Petr.)

(4) *Delle cose*; ellipse : *su la grandezza.*

(5) *Con molto gusto.* Les prépositions ont d'abord été

employées pour exprimer les divers rapports qui existent entre les objets sensibles ; ensuite, par analogie, on les a employées pour exprimer les rapports qui existent entre les idées abstraites. Or, comme les sensations que font naître en nous les opérations de l'esprit peuvent être considérées comme nos compagnes, il est évident qu'ayant d'abord dit : *parlo con voi*, on a dû dire ensuite, par analogie, *parlo con gusto*, etc., *con piacere*, etc.

Che spesso nel suó volto veder parme
Vera pietà con grave dolor mista. (Petr.)

(6) *Il dì* ; ellipse : *in il dì* ; et par contraction : *nel dì*.

(7) *Gran ministro...!* Il y a ellipse : *egli fu*.

(8) *Di tutta la Francia* ; il y a ellipse : *fra gl' individui di* ..

(9) *Sin dalla gioventù*. Il y à ici la préposition *da*, parceque la jeunesse est un temps dont on s'éloigne chaque jour. Le mot *sino* donne à la phrase une telle force, qu'il contraint l'esprit à se porter aux bornes les plus éloignées du temps ou du lieu dont on parle. *Sempre sin da piccolo ubbidì alle leggi.* (Dav. An. di T.)

(10) *Col leggerle*. (V. lett. X, n. 2). *Aiutava le parole col piangere, col darsi delle mani nel viso e nel petto.* (Dav.)

LETTRE XLV.

(1) *Dalla santità*. Rapport d'éloignement ; car c'est de la *sainteté* de notre Seigneur que vient le desir.

(2) *Di mostrarle*; ellipse : *l'occasione*.

(3) *Di continuo*. Expression adverbiale équivalente à, *continuamente*.

(4) *Di Blois*; ellipse : *dalla città di Blois*; car c'est un rapport d'éloignement.

(5) *Di soddisfar*; ellipse : *l'obbligo*.

(6) *Avendo esortata e supplicata*. J'aimerois mieux dire, *esortato* et *supplicato*; ce qui seroit plus conforme à la grammaire et à la raison.

(7) *Non dubito punto che l'avrebbe*, etc. Cette construction me paroît vicieuse; il me semble que l'on devroit écrire, *non l'avesse*, etc.; car Boccace a dit : *Sicurano vedendol ridere suspicò non costui in alcuno atto l'avesse raffigurato*, etc. (G. II, n. 9). *Dubitavano forte non ser Ciappelletto gl' ingannasse*. (G. I, n. 1.)

(8) *Sarà detto da lui*. Puisque le pronom *lui* représente la personne d'où viennent les choses dites, il est évident qu'il faut ici la préposition *da*.

(9) *Col più intimo*; ellipse : *sentimento*.

LETTRE XLVI.

(1) *Di Francia*; ellipse : *dal regno*.

(2) *Voglio che m' osservi*. Les grammairiens disent que, dans cette phrase, le pronom *mi* est un pléonasme, et qu'il sert à donner de la grace à l'expression. Quant à moi, il me paroît que ce mot est ici l'élément d'une

proposition destinée à exprimer la maniere particuliere de voir de celui qui parle.

(3) *Ha del materiale.* Il y a ellipse. : *l'essere del...*

(4) *Dalle discordie.* Rapport d'éloignement; car d'où vient le trouble? des *discordes civiles.*

(5) *Servir di scuola*; ellipse : *in luogo.*

(6) *Di questo successo*; ellipse : *su le conseguenze.*

LETTRE XLVII.

(1) *Da sua Maestà. Sua Maestà*, étant la personne de qui vient cette invitation, il est évident qu'il y a rapport d'éloignement.

(2) *Io l'ho letta.* Ici le participe féminin est un vrai adjectif du mot *lettera.*

(3) *In che.* Voici l'adjectif conjonctif *che* employé pour exprimer le rapport du lieu où l'on est. Cette construction, je le répete encore, nous démontre que quand on dit simplement, *che*, pour désigner ce rapport, la préposition, *in*, doit toujours être sous entendue.

(4) *Fin da principio*.... *Fin* (v. lett. XLIV, n. 11).... *Da principio*, rapport d'éloignement.

(5) *Non potrà se non giovar*... Les grands écrivains ont toujours dit : *non potrà se non*, ou *non potrà altro che*..., et jamais : *non potrà che*; gallicisme que le mauvais goût n'a que trop répandu, et que les professeurs de langue

italienne doivent soigneusement faire éviter à leurs éleves, naturellement portés à commettre cette faute. *Quando ella andava per via altro che torcere il muso non faceva, quasi puzzo le venisse di chiunque vedesse.* (Boc.)

Quand l'expression, *se non che*, correspond à l'expression française, *si ce n'étoit*, ou *si ce n'eût été que*, il y a ellipse du mot *fosse*, ou *fosse stato*; comme le prouve l'exemple suivant de Bocace : *E più n'avrebbono ancorà riso, se stato non fosse, che loro increbbe di vedergli torre ancora i capponi a coloro che tolto gli aveano il porco.*

LETTRE XLVIII.

(1) *Dal congiunto... e dall' annessa... potrà vedere... quanto s'onori.* Le bref ci-joint et la lettre étant comme le terme d'où S. M. doit tirer la connoissance des choses dont on parle, il est évident qu'il y a rapport d'éloignement. Dans la phrase, *potrà vedere quanto s'onori*, on voit que le verbe *onori* est au conjonctif. Or comme un verbe au mode conjonctif doit toujours être sous la dépendance d'un autre verbe à l'indicatif, il est évident que l'on doit ici sous entendre un verbe supprimé par ellipse, lequel verbe peut être : *vuole il dovere.*

(2) *Fa ardito me ancora.* Si on disoit, *mi fa ardito ancora*, le sens seroit différent; car *ama me ancora* signifie, *il m'aime aussi*, ou bien, *il continue de m'aimer*, selon les circonstances; et *mi ama ancora* exprime seulement la derniere idée, *il continue de m'aimer*. Ces

finesses échappent très facilement aux étudiants ; il est cependant bien nécessaire de les saisir pour comprendre les idées des autres, et pour exprimer les siennes avec exactitude et précision.

(3) *Piaccia a Dio*; ellipse : *desidero che.*

(4) *Da questo successo.* Rapport d'éloignement ; car ce succès est la cause d'où doivent découler d'autres succès.

LETTRE XLIX.

(1) *Di questo*; savoir, *a comparazione di. Questo*, parcequ'on désigne le jour actuel.

(2) *Si può credere... nell' aspettarlo. Sia per mostrare. Sia*, au mode conjonctif, par la raison donnée lettre VIII, note 5. *Per mostrar*; il y a ellipse : *disposta per... altrettanta allegrezza... quanto il desiderio...* (V. lett. XXXIV, n. 6) *in goderlo, nell' aspettarlo.* (V. lett. I, n. 19.)

(3) *Supplico V. M. a degnarsi di permettere...* Après les verbes *pregare, supplicare, consigliare*, il est plus selon le génie de la langue italienne de faire précéder les infinitifs de la préposition *a*, que de la préposition *di*, ou bien de mettre le second verbe au conjonctif. *Supplico V. M. che si degni d'udirlo con la sua benignità solita.* (Cas. lettr.)

Ma son del cerchio, ove son gli occhi casti
Di Marzia tua ; che 'n vist' ancor ti prega
O santo petto, che per tua la tegni. (D. Pur. c. 1.)

LETTRE L.

(1) *Di questo avvenimento*; ellipse: *il successo.*

(2) *Io prego Dio... che possa*; savoir: *a fin*, ou *affin che possa...* (V. lett. XLIX, n. 3.)

LETTRE LI.

(1) *Al mio partir.* Rapport de mouvement vers une chose d'une maniere indéterminée. *Partir* est ici un vrai nom.

(2) *O che vena! o che pellegrini concetti!* Dans les exclamations, l'adjectif métaphysique, *che*, sert aux deux genres et aux deux nombres, et remplace l'adjectif français *quel*, dans toutes les désinences relatives au nombre et au genre. *O che nobile capitano! o che bell' uomo!*

(3) *Ricordatevi... di purgar... dalle lascivie... Ricordate*, rappelez, *vi*; à vous. Quoi? *l'importanza di purgar. Dalle lascivie.* Comme on ne peut purger un ouvrage d'un vice qu'en éloignant ce vice de l'ouvrage, il est évident qu'il y a dans cette expression rapport d'éloignement. L'exemple suivant tiré des lettres de Casa est une preuve certaine de la construction et de l'ellipse de l'expression *ricordatevi di. Sire io supplico V. M. che mi dia licenza che io le possa essere importuno in ricordarle la sopraddetta spedizione.*

(4) *Non abbia da temere... e da morire...*; ellipse:

non abbia cagione da cui nasca il temere... e cagione da cui venga il morire.

(5) *Qual si voglia professione.* L'expression, *qual si voglia*, est formée de l'adjectif *quale*, de la particule *si* et du verbe *volere* au conjonctif. La construction pleine est : *in una professione tale quale si voglia, telle qu'on la veuille*, donc si le sujet est au pluriel, on dira : *tali quali si vogliano*, ou par ellipse et retranchement, *qualsivogliano* de même que l'on dit, *qualsisia, qualsisiano*. Il importe de connoître le sens intime de l'expression, *qualsisia*, très différent de celui de l'expression, *qualsivoglia. Qualsisia*; savoir : *tale quale la cosa sia in se stessa. La vera e sola difesa non sono i legni, o le pietre con tutte l'altre cose insensate, ma lo animo valoroso, e la invitta virtù dell' uomo, che molto più faccia stima d'una minima particella di onore, che di qualsivoglia cosa del mondo.* Tel est le caractere des vrais français. (Stor. Cur 5, 103.)

(6) *Degli emuli*; ellipse; *alcuni.*

(7) *De' più moderni*; ellipse : *su gli scritti.*

(8) *In mezzo d'un ampia foresta.* La préposition *in* désigne ici le rapport d'existence en un lieu d'une maniere déterminée. Veneroni a donc mal traduit en disant, *au milieu*; il falloit dire, *dans le milieu.*

> *Nel mezzo del cammin di nostra vita*
> *Mi ritrovai per una selva oscura;*
> *Che la diritta via era smarrita.* (D. Inf. c. 1.)

(9) *Non vi mancan però giardini bellissimi.* On doit

dire en français, *des jardins très beaux*, et en italien, *jardins très beaux*. Pour rendre raison de cette différence, il suffit de remarquer, 1° que cette phrase n'est pas elliptique, comme en français; 2° que le mot *giardini* est pris dans un sens indéterminé.

(10) *Da questa mia.* Comme cette conviction de ce qu'on dit vient de cette lettre, il est clair qu'il y a rapport d'éloignement. L'écrivain montre la position locale de la lettre par l'adjectif *questa*, parceque dans le moment où il écrit, elle est encore sous ses yeux.

(11) *In participare della sua... In* (v. lett. I, n. 19). *Della sua*; ellipse : *le dolcezze*; car on trouve, *participavano la cittadinanza, e la libertà* (*M. V.*), et dans Passavanti : *per participare la passione di Cristo.*

LETTRE LII.

(1) *Non sia per*; ellipse : *non sia disposto per.*

(2) *Ch' io spero di vedere... Chè*; ellipse : *perchè spero di*; ellipse : *spero la consolazione di*, etc...; car Bocace a dit : *Niuna cosa meno sperando*; et Pétrarque :

Nè contra morte spero altro che morte.

On dit aussi, *sperare in uno.* La premiere maniere exprime l'espérance que l'on a de posséder une chose; la seconde désigne la personne ou la chose dans laquelle réside l'espérance du sujet,

LETTRE LIII.

(1) *Che sia in gloria*; ellipse: *desidero.*

(2) *Ha privata la chiesa d'un gran...* Il y a ellipse, et comme on ne peut priver une personne d'une chose qu'en éloignant la chose de la personne, il est évident que dans la phrase ci-dessus, il y a d'abord de supprimé la préposition *da*, et ensuite un nom dont les mots, *un gran prelato, grand' ornamento*, sont les qualificatifs.

LETTRE LIV.

(1) *Pieno di conseguenze importantissime è questo*, etc.; inversion très élégante.

(2) *Non so qual campo.... potesse.* (V. lett. VIII, n. 5.)

(3) *Ha fatte.* Il vaudroit mieux, *ha fatto;* mais on peut néanmoins rendre raison de la premiere forme.

LETTRE LV.

(1) *E un secolo*; on y sous entend, *passato.* Cette maniere elliptique correspond au gallicisme, *il y a un siecle.*

(2) *Dove mancasse.* Le mot *dove* n'a pas ici la force de la particule conditionnelle *se*, comme on l'a cru jusqu'à ce jour. C'est toujours le même adverbe qui dési-

gne une circonstance locale, abstraite, ou réelle, d'une chose quelconque. Cinonio prétend que le mot *dove*, dans l'exemple suivant, a la signification de, *in luogo*, ou *all' incontro*.

Anzi m'immaginava,
Che dove io son biasmato
Dovessi esser mirato,
Per mia grandezza da tutte persone. (Franc. Alb.)

Dans cet exemple et dans tous ceux cités par Cinonio à ce sujet, le mot *dove* n'a d'autre signification que sa signification primitive, c'est-à-dire qu'il y est adverbe de lieu. *Che dove son*; savoir, *che là dove*, etc.

Cinonio dit aussi que ce mot est employé au lieu de l'adjectif conjonctif *quale*, comme dans l'exemple suivant : *seguendo il celestial cavaliero pervennero al luogo, dove le fiamme erano accese.* (Filoc.) : autre erreur; car, dans cette phrase, *dove* signifie encore *où*, adverbe de lieu.

(3) *Non pensa ad altro che a godere.* Cette construction nous fait voir que lorsqu'on dit, *penso di vederlo*, il y a ellipse, et que les mots supprimés sont un nom précédé de la préposition *a*; savoir : *alla occasione*, etc. Le mot *altro* est ici équivalent à l'expression, *altra cosa*, *autre chose*. *E così dimorando costei, più la morte aspettando che altro, lo scolare sene tornò alla torre.* (Boc.) *Io la desidero più che altra cosa.* (Boc.)

(4) *Se ciò fosse...* *Ciò*; pronom d'une seule syllabe, qui signifie, *questa*, *cotesta*, ou *quella cosa*, ceci ou

cela, selon les circonstances. *Fosse* se trouve au conjonctif par la regle établie lettre VIII, note 7.

Pasco 'l cor di sospir, ch' altro non chiede,
E di lagrime vivo a pianger nato;
Nè di ciò duolmi. (Petr.)

(5) *Quanto desidero anch' io di far...* L'adverbe *quanto*, dans les exclamations, doit remplacer le *que* français pris adverbialement. *Di far*; par ellipse, *il piacere di far.*

Ahi quanto mi parea pien di disdegno! (D. Inf. c. 9.)

(6) *Da qui*. Le mot *qui*, désignant l'instant d'où l'action doit prendre son commencement, il est évident qu'il y a rapport d'éloignement.

LETTRE LVI.

(1) *A me non dispiacerà di... A me*, au lieu de *mi* (v. lett. XL, n. 1). *Di ricevere*; ellipse: *il vantaggio.* L'exemple suivant est une preuve certaine de l'ellipse. *La qual cosa era sopramodo dispiaciuta.* (Varch. Stor.)

(2) *Son valent' uomini gli Spagnuoli.* Pourquoi l'expression *valent' uomini* n'est-elle pas précédée, comme en français, de la préposition? parceque les deux mots *valent' uomini* sont regardés comme un simple *qualificatif*; et par la même raison que l'on dit, *gli Spagnuoli sono divoti*, on doit dire, *sono valent' uomini.*

(3) *Che gioverebbe l'aver...* *Che*, adjectif qualificatif

du mot *cosa*, supprimé par ellipse... *L'aver*, et en français *d'avoir*. (V. lett. III, n. 20.)

> *Che gioverà l'aver d'Europa accolto*
> *Sì grande sforzo, e posto in Asia il foco.* (Tas.)

(4) *Se mai vi giungo! vi; y;* parcequ'on désigne une époque éloignée. *Giungo*; d'après l'ordre de la construction naturelle, il faudroit dire *giungerò*, au futur, puisqu'on désigne une époque postérieure au moment de la parole; mais comme ici c'est plutôt le sentiment qui parle, que la grammaire; et comme l'ame de l'écrivain se trouve vivement affectée par le desir de voir arriver ce jour fortuné, l'écrivain ne pouvoit mieux faire sentir ce qu'il éprouvoit qu'en rapprochant pour ainsi dire le présent de l'avenir; ce qu'il a fait, en substituant l'expression de l'une de ces époques à celle de l'autre. Pour mieux faire sentir cette vérité aux étudiants, je rapporterai ici un exemple tiré de Davanzati. (Stor. di T. libr. I.) *Serbandomi alla vecchiaia, se io v'arriverò, i principati di Nerva, e di Traiano*... Pourquoi, *se io v'arriverò*, et non, *se io v'arrivo?* parceque quel que soit le desir de l'homme de parvenir à la vieillesse, il voudroit toujours cependant éloigner cette époque du moment de la parole.

LETTRE LVII.

(1) *Che si fosse stabilita*... Il seroit impossible d'expliquer pourquoi *fosse* est au mode conjonctif, sans avoir recours à l'ellipse. Voici donc la construction pleine: *In sentire che volle il cielo che si fosse*, etc. Les mots

retranchés par l'ellipse étant une fois retrouvés, ce qui paroissoit une bizarrerie devient très raisonnable et fort naturel.

(2) *Ha poi veduto sua Santità.* Cette transposition est préférable à la construction simple : *sua Santità ha veduto poi.*

(3) *D'opprimerla;* ellipse : *ogni occasione.*

(4) *Che di vivere; che la fortuna.*

(5) *Evitar... ogni occasione di venire...* Cette construction fait voir que lorsqu'on dit : *evitar di venire;* l'ellipse sous-entend *ogni occasione*, ou tout autre mot analogue aux circonstances.

(6) *Niuno sa meglio... qual sia.* Pourquoi *sia* au conjonctif ? parceque l'ellipse a supprimé, *le circostanze vogliono che.*

(7) *S'ha da procurar...;* ellipse : *s'ha materia da cui si piglia il procurar.*

(8) *Degnarsi di prestargli.* On dit en français, *daignez me dire*, et en italien, *degnatevi di dirmi : daignez-vous de me dire.* La construction italienne est donc elliptique. *Degnatevi,* c'est-à-dire, *compiacetevi;* en quoi ? *nella benignità;* de quoi ? *di dirmi.*

LETTRE LVIII.

(1) *Che;* ellipse : *a comparazione di quel che è.* Quoi ? *il fare.* Quelle chose ? *che si vedesse*; et voilà pourquoi ce verbe est au conjonctif.

(2) *Ardisco d'aggiungere*. On voit clairement qu'ici il y a ellipse. Mais quels sont les mots sous entendus? Puisque Tacite a dit : *Aciem audere*, et puis, *ausuros nocturnam castrorum expugnationem ;* et puisqu'on dit en italien, *ardirò tutto*, l'analogie nous fait voir qu'il y a de sous entendu, dans la phrase de Bentivoglio, un nom qui représente l'objet.

(3) *Colmi;* ellipse : *desidero che...*

(4) *Nell' avvenire*. Il y a ellipse du mot *tempo*.

LETTRE LIX.

(1) *Di questo successo;* ellipse : *a cagione*.

(2) *Sopra modo ;* expression adverbiale et elliptique : *sopra il modo solito*.

LETTRE LX.

(1) *Abbiamo pur*. Le mot *pur*, que les grammairiens regarderoient ici comme un pléonasme, correspond exactement au mot français, *pourtant*

(2) *Che ne sia ;* ellipse : *per lo che io desidero*, etc.

(3) *Aveva fatti nascere*. Bentivoglio a dit, *fatti*, et non *fatto*, parceque ce participe est ici un vrai adjectif qualifiant le mot *mali*.

(4) *Degno di gran lode*... Après avoir long-temps cherché la construction naturelle de cette phrase, j'ai enfin trouvé que les mots supprimés par ellipse sont

d'abord la préposition *a*, seule ou avec l'article s'il le faut; ensuite un nom dont la préposition *di* et le nom suivant sont le complément... J'ai vu dans un sonnet de Pétrarque qu'en parlant à son ame il s'exprime ainsi:

Anima assai ringraziar dei
Che fosti a tanto onor degnata allora.

L'expression, *a tanto onor*, m'a fait souvenir de ce vers de Dante (Inf. c. 2):

Me degno a ciò nè io, nè altri crede.

qui est une preuve évidente que quand on dit, *è degno d'onore*, la phrase est elliptique, et les mots sous entendus sont un substantif, précédé du signe de rapport d'attribution.

(5) *In aver fatti*... Ici, *fatto* seroit préférable à *fatti*, car les deux éléments, *aver fatti* n'expriment qu'une simple action faite.

(6) *Non abbiano a goder*; ellipse: *non abbiano materia che gli porta a godere.*

LETTRE LXI.

(1) *Di sua man*...; ellipse: *col mezzo.*

(2) *In forse.* L'adverbe *forse*, accompagné de la préposition *in* est équivalent à *in dubbio.* C'est un vrai substantif.

E poi che in forse
Fu stata un poco. (Petr.)

(3) *Quanto vadan congiunte. Vadan congiunte* n'ex-

prime pas exactement, *siano congiunte*, comme Veneroni l'a traduit. *Siano congiunte* n'exprime qu'une situation; tandis que *vadan congiunte* exprime une situation et une marche progressive. Le verbe *vadan*, pour *vadano*, se trouve au conjonctif, parcequ'il dépend d'un autre verbe supprimé par ellipse; car la construction pleine seroit, *quanto il cielo vuole che vadano. Conspiri* se trouve au conjonctif par la même raison.

(4) *Piena d'umilissimo ossequio;* ellipse: *con espressioni.*

LETTRE LXII.

(1) *Di restituir;* Ellipse: *la grazia.*

(2) *Di tutti questi successi;* ellipse: *sul vantaggio.*

(3) *Al presente;* ellipse: *tempo.*

(4) *Sì lungo tempo;* ellipse: *per.*

LETTRE LXIII.

(1) *Di che;* ellipse: *a cagione.*

(2) *D'allegrezza;* ellipse: *con espressioni.*

(3) *Da se medesima.* La préposition *da* désignant ici la personne d'où vient l'idée, il est évident qu'il y a rapport d'éloignement.

LETTRE LXIV.

(1) *Da potere;* ellipse: *da cui io prenda il potere.*

(2) *Per la sua grandezza. Per* est ici par l'analogie qui existe èntre la cause et l'effet.

(3) *D'esercitar;* ellipse : *la grazia.*

(4) *Da Pontefice. Pontefice* désigne la personne d'où vient cet honneur; donc il y a rapport d'éloignement.

(5) *Degno del carico.* (V. lett. LX, n. 5.)

> *Vidi presso di me un veglio solo*
> *Degno di tanta reverenza in vista,*
> *Che più non deve a padre alcun figliuolo.* (D. Pur. c. 1.)

LETTRE LXV.

(1) *Riconosco da' suoi offizj l'onore...* Cette construction, relativement au français, offre un italianisme dans le sens de plusieurs mots. Il y a ellipse : *io riconosco che l'onore mi viene da' suoi offizj.* La préposition *da* marque donc ici un rapport d'éloignement.

> *O gloriose stelle, o lume pregno*
> *Di gran virtù, dal qual io riconosco*
> *Tutto, qual che si sia, il mio ingegno.* (D. Par. c. 22.)

(2) *Io mi truovi.* Le verbe est au conjonctif, parceque l'ellipse a supprimé, *il dover vuole.* Quoi? *che io mi truovi.* C'est par la même ellipse que le verbe *sia* est aussi au conjonctif.

LETTRE LXVI.

(1) *Di non averla;* ellipse : *la disgrazia.*

(2) *Avesse a fare*; ellipse : *avesse cagione che la movesse a.*

(3) *Il medesimo*; ellipse : *il negozio medesimo.*

LETTRE LXVII.

(1) *Verso la*... Le mot *verso* désignant une direction vers un objet, et ce rapport s'exprimant par la préposition *a*, il est évident que, dans cette phrase, l'ellipse a supprimé cette même préposition. Quand on dit, *verso di te*, *verso di voi*, etc. Les mots supprimés sont, *alla persona.*

(2) *Pur anche*... Le mot *pure*, dans les expressions *pur anche*, *pur ora*, *pur oggi*, etc., rend la phrase plus affirmative.

LETTRE LXVIII.

(1) *Di servire*; ellipse: *l'onore.*

(2) *Per benignità.* La préposition *per* est ici par analogie; car on regarde le mot *benignità* comme la chose par où a passé l'honneur que Bentivoglio a reçu.

LETTRE LXIX.

(1) *Sa Vostra Altezza*; transposition élégante, et très préférable à *Vostra Altezza sa.*

(2) *E quanto io abbia desiderato.* Le verbe est ici au conjonctif; donc il est sous la dépendance d'un autre

verbe supprimé par ellipse. *E quanto il dover mio vuole ch' io abbia.*

LETTRE LXX.

(1) *Di tante grazie ;* ellipse : *col colmo.*

(2) *Di riverirne... ;* ellipse : *nella dimenticanza.*

(3) *Quanto fu quella ;* ellipse : *quanto fu esercitata quella.*

LETTRE LXXI.

(1) *Ch'io non mi rallegri ;* ellipse : *senza ubbidire al dovere che non vuole ch' io non mi rallegri.*

(2) *Ora più che mai. Più che*, parcequ'on ne pourroit pas dire, *ora più a comparazione di mai.*

(3) *Sopra di me ;* ellipse : *sopra la persona di me.* Voici un exemple qui prouve cette ellipse : *Sopra la saettia montati dier de' remi in acqua, ed andar via.* (Boc. g. 4 n. 3.)

Pourquoi dit-on que le mot *sopra* a la signification de *per* dans l'exemple suivant et autres, *Ti prometto sopra la fè che infra pochi dì tu ti troverai meco* (Boc. g. 3 n. 5)? Bocace a fait dire à la personne qui parle : *sopra la fè*, pour exprimer que c'est *sur sa foi* qu'il doit se reposer.

(4) *Ch' abbia a farmi ;* ellipse : *ch' abbia motivi che lo portino a*, etc.

LETTRE LXXII.

(1) *Dell' allegrezza;* ellipse : *dal sentimento.*

(2) *Dall'esser io stato promosso.* Comme l'idée dont ces mots sont les signes représente une action de laquelle vient le sentiment d'alégresse, il est évident qu'il y a rapport d'éloignement.

(3) *Anzi...* Adverbe qui, selon les circonstances, sert à étendre ou à restreindre l'idée. Quelques écrivains ont employé ce mot au lieu de, *innanzi*, en écrivant, *anzi tempo*, pour *innanzi tempo ;* mais il ne faut pas les imiter : les poëtes seuls ont la liberté de se servir de l'un pour l'autre.

(4) *Le quali. Quali;* adjectif conjonctif qui doit toujours être accompagné de l'article. Quelques personnes se permettent de supprimer cet adjectif dans des cas où il est indispensable ; elles écrivent par exemple : *Il libro V. S. m' ha dato*, au lieu de, *il libro che*, ou *il quale V. . m' ha*. Il ne faut pas les imiter.

LETTRE LXXIII.

(1) *Che cosa? Che*, dans les interrogations, peut être employé comme adjectif au lieu de *quale.*

(2) *Ci sforza d'usar... ;* ellipse : *al dispiacere.*

(3) *Di giunger;* ellipse : *il piacere.*

(4) *Un tanto Benefattore...* L'adjectif *tanto* pour s *grande*, donne plus de noblesse à l'expression. *Quelle*

grazie rendute al re, che a tanto dono si confaceano. (B. G. 10, n. 2.)

(5) *Da alcuni mesi in quà... Da alcuni mesi* désigne le point d'où notre pensée doit partir pour se rapprocher *in quà;* savoir : du moment qui coïncide avec celui de la pàrole.

(6) *Se non che...;* ellipse : *se non fosse una circostanza la quale è: il Re*, etc.

(7) *Per mano. Per*, parceque la main de S. M. est considérée comme le lieu par où passe la chose.

(8) *Qual può;* ellipse : *tale qual può*. Le mot *quale* sert aussi aux énumérations.

> *Qual fior cadea sul lembo;*
> *Qual su le trecce bionde,*
> *Ch' oro forbito e perle*
> *Eran quel dì a vederle;*
> *Qual si posava in terra, e qual sull' onde;*
> *Qual con un vago errore*
> *Girando, parea dir : quì regna Amore.* (Petr.)

LETTRE LXXIV.

(1) *Che io provassi;* ellipse : *le quali la sorte volle ch' io provassi.*

(2) *Di cotesta... Di;* savoir : *a cagione. Cotesta*, parceque cet ajectif désigne une dignité inhérente à la personne à qui l'on parle, et par conséquent plus proche d'elle que de celle qui parle.

(3) *Nè del titolo... nè*, etc. Quand on a plusieurs

propositions à lier ensemble, il est élégant de répéter à chaque proposition, soit la conjonction disjonctive *nè*, soit la copulative *e*, selon qu'il en est besoin. Dans l'exemple suivant de Pétrarque, la répétition de cette derniere produit un très joli effet:

L'acque parlan d'Amor, e l'ora, e i rami,
E gli augelletti, e i pesci, e i fiori, e l'erba.

LETTRE LXXV.

(1) *A Dio.* Cette expression est un abrégé de, *io ti raccomando a Dio*, ou *io ti lascio a Dio.* On a dit aussi, *rimanti con Dio; sta con Dio; rimanete con Dio*, etc. On sera sans doute bien aise de connoître l'exemple suivant de Dante sur l'expression *a Dio*.

Era già l'ora, che volge 'l disio
Ai naviganti, e 'ntenerisce 'l core
Lo dì, c'han detto ai cari amici a Dio.

(2) *Eccomi di ritorno... Eccomi;* savoir, *ecco mi vedete*; *di ritorno;* c'est-à-dire, *in atto di ritorno.*

(3) *Felicemente.* Il est important de faire connoître la maniere de former, en italien, ces sortes d'adverbes. Il suffit pour cela de remarquer que les mots *felicemente*, *caramente*, *fedelmente*, etc., sont des expressions elliptiques, dont la construction pleine est, *con mente felice, con mente cara, con mente fedele;* ce qui fait voir qu'on a d'abord supprimé la préposition *con*, et qu'ensuite on a réuni l'adjectif avec le substantif *mente*, qui

étant féminin fait prendre à l'adjectif la désinence du même genre.

Cette note est de la plus grande importance pour bien sentir le sens des adverbes, et sur-tout pour les employer à propos, ce qui est assez difficile.

(4) *Di state;* ellipse : *in tempo. D'inverno, d'autunno, di primavera;* même ellipse.

(5) *Da primavera.* Quoiqu'il soit difficile de trouver dans cet exemple un rapport d'éloignement, on peut y parvenir en rétablissant l'ordre de la construction naturelle, qui est, *da cui si conosce la primavera.*

(6) *S'io mi sia.* Le pronom *mi* n'est pas ici un pléonasme comme on le croit communément; c'est l'élément d'une proposition entiere, dont le sens est, *pour ce qui est en moi.*

(7) *Di quà da Parigi. Di quà;* savoir : *nei paesi di quà da Parigi.* Comme *Parigi* est le terme d'où commence la marche rétrograde de la pensée de l'écrivain, il y a rapport d'éloignement.

(8) *Ad un tempo.* La préposition *a,* désignant un rapport de direction vers un lieu d'une maniere indéterminée, il est évident que Veneroni a mal traduit en disant, *en même temps;* il falloit dire, *au même temps.*

(9) *Da maneggiarvi;* ellipse : *poco da cui prendeste il maneggiarvi;* ce qui montre le rapport d'éloignement. *Da stare;* même rapport.

(10) *Fra due giorni.* On dit en italien, *fra due giorni, entre trois jours;* parceque le moment où telle ou telle

action doit se faire, sera un de ceux qui existent entre le moment de la parole et le terme où l'époque déterminée par les mots *due giorni* doit finir. *Scrivemi mio fratello..., che senza alcun fallo io gli abbia fra qui e otto dì mandati mille fiorini d'oro.* (B. G. 8.)

(11) *Quanto prima;* expression elliptique : *tanto prima quanto prima potrò.* Le verbe sous entendu peut être aussi *potrete, potremo, potranno.*

(12) *Di fresco;* expression adverbiale équivalente à *recentemente.*

(13) *Io sarò tutto vostro.* On dit en italien, *son vostro, son tuo,* etc., parceque, dans ces phrases, l'adjectif possessif est le qualificatif d'un nom supprimé par ellipse. *Sempre saremo tuoi* (Nov. Ant.); savoir : *tuoi servi... Come soleva così son mio* (Lab.); savoir: *mio padrone.*

LETTRE LXXVI.

(1) *Così potessi...;* ellipse : *come è vero ciò ch' io dico, così vorrei ch' io potessi.*

(2) *Costà;* adverbe qui désigne le lieu où se trouve la personne à qui l'on parle, et équivalente à, *in cotesto luogo.*

> *Perchè 'l maestro accorto lo sospinse,*
> *Dicendo, via costà con gli altri cani...* (D. Inf. c. 8.)

(3) *Da lei era stato posto. Da lei,* parceque lorsque l'esprit considere l'honneur qu'une personne reçoit d'une autre, il se fixe davantage sur cette derniere, par

la raison que les choses ont plus ou moins de prix à nos yeux, selon qu'elles nous viennent de telle ou telle personne.

(4) *L'ha presa....* Le participe est ici au féminin, parcequ'il sert à qualifier le mot, *casa*, du même genre.

LETTRE LXXVII.

(1) *Non sia partita. Sia*, au conjonctif, parceque l'ellipse a supprimé, *che la fortuna vuole.*

(2) *S'ha portata.* Le participe est ici au féminin, parcequ'il désigne de quelle maniere la personne possede l'objet; et le pronom *si*, n'est pas ici comme pléonasme, mais bien pour exprimer un rapport plus intime entre le possesseur et la chose possédée. *S'ha portati*, par la même raison.

(3) *Legato di tante grazie*; ellipse : *col vincolo.*

Il qual in forza altrui press' a l'estremo
Riman legato con maggior catena. (Petr.)

(4) *Io ne la ringrazio.* Le goût seul peut indiquer en quelles circonstances le pronom, *ne*, doit précéder ou suivre les pronoms *il, lo, li, gli, la, le.* Bocace a écrit : *Alla sua casa ne la portarono*, et : *ad una lor possessione la ne mandò.—Pregò caramente Chichibio che ne le desse una coscia*, et puis : *io voglio andare al bosco e farlene venire.*

(5) *E di viaggio*; ellipse : *in tempo.*

LETTRE LXXVIII.

(1) *Eccoci*; savoir, *ecco ci vediamo.*

(2) *Delle maggiori*; ellipse : *nel numero delle maggiori.*

(3) *Da un pezzo in quà.* Cette expression désigne une époque plus ou moins éloignée du moment de la parole, et déterminée par les circonstances. *L'Egitto da Augusto in quà è stato retto da cavalieri Romani in vece di re.* (Dav.)

(4) *Uscita.* L'ellipse permet aux Italiens de supprimer les gérondifs, *essendo* et *avendo*, toutes les fois que cette suppression est favorable à l'harmonie du discours.

(5) *Di già si tratta di far danari, di mettere insieme soldati. Di già*; savoir : *nel momento di già. Di far.... di mettere insieme*; savoir : *l'oggetto. Danari.... soldati.* Ces mots sont employés sans article, parcequ'ils ne servent ici qu'à réveiller l'idée qu'ils représentent.

(6) *Il re parta...*; ellipse : *desidero che.*

(7) *Che questa sia...*; ellipse : *il destino che vuole.*

(8) *Si trovino*; ellipse : *che le circostanze vogliono che.*

LETTRE LXXIX.

(1) *Portatami*; ellipse : *che mi fu portata.* Cette ellipse est très usitée dans la construction italienne, et donne à la phrase beaucoup d'énergie. Outre l'avantage de la

précision elle a encore celui de l'harmonie, en ce que de la réunion du pronom au participe résulte le pied dactyle, qui est une des beautés harmoniques de la langue italienne.

(2) *Da molti giorni in quà.* (V. lett. LXXVIII, n. 3.)

> *Da indi in quà mi piace*
> *Quest' erba sì, ch' altrove non ho pace.* (Petr.)

(3) *Dopo l'uscita.* Veneroni a traduit *dopo*, par *depuis*; sa traduction n'est pas exacte, et son erreur est venue de ce qu'il a cru que, *dall' uscita*, et, *dopo l'uscita*, étoient deux expressions équivalentes. Comme il y a au contraire une grande différence entre l'une et l'autre, et que peu de personnes sont en état de la sentir, je vais expliquer le sens de chacune de ces phrases. Ce qui arrive, *da un momento fino a un altro*, prend son commencement immédiatement après le moment désigné; et ce qui arrive, *dopo un momento fino*, etc., peut commencer plus près ou plus loin de l'une ou de l'autre extrémité. Ainsi Veneroni aurait dû dire, *après*, et non pas, *depuis*.

(4) *Quando segua;* ellipse: *quando piacerà al cielo che.*

(5) *Dall' una e dall' altra.* Le rapport de dépendance se marque par la préposition *da*, parceque le mouvement qui fait agir un être dépendant ne peut avoir lieu sans partir de celui dont il dépend.

(6) *Pigre le parevano l'ore.* Cette transposition est charmante, parcequ'elle est analogue au sentiment.

LETTRE LXXX.

(1) *Di ridurle;* ellipse : *i mezzi.*

(2) *Che più ha premuto.* Comme je trouve dans toutes les éditions de Bentivoglio, *ha premuto,* et que la raison et la grammaire exigent que l'on écrive, *hanno premuto,* je suppose que c'est une faute des éditeurs.

(3) *Fossero;* ellipse : *il cielo voleva che.*

(4) *Cotesto silenzio.* Comme Bentivoglio parle du silence qui regne dans le pays de celui à qui il écrit, il faut l'adjectif *cotesto.*

(5) *Va ricuperando.* Cette maniere exprime beaucoup mieux l'idée que *ricupera,* que l'on croit l'équivalent; car une fois qu'on a perdu la santé, on ne la recouvre que progressivement. C'est par cette raison que Bocace, en parlant de cette jeune fille qui cueilloit des herbes, a dit, *andava certe erbe cogliendo,* et non pas, *certe erbe coglieva.*

LETTRE LXXXI.

(1) *Nè a me.* J'ai deja dit que lorsque dans une phrase on a deux objets ou deux rapports d'attribution, on doit dire *me, te, se, lei, lui,* etc., au lieu de *mi, ti, si, la, le, lo, gli,* etc. Voyez-en la raison dans ma Grammaire raisonnée, au chapitre des noms et pronoms personnels.

(2) *Molto che scrivere;* ellipse : *molto che mi farà scrivere.*

(3) *D'andare*; ellipse : *al partito.*

(4) *Sta meglio.* L'expression *star bene*, qui est un italianisme dans le sens de plusieurs mots, signifie *se bien porter*; et l'expression *portarsi bene*, veut dire *se comporter* ou *se conduire bien. Io sto bene, e il simigliante desidero che sia di te* (Bemb. lettr.). *Eletto procuratore d'una provincia si portò bene.* (Dav. lib. I.)

LETTRE LXXXII.

(1) *Di tanti giorni*; ellipe : *per lo spazio.*

(2) *D'un azione*; ellipse : *le conseguenze.*

(3) *Ma come si sia.* Cette expression est elliptique : *ma non cerchiamo come il cielo vuole che la cosa si sia.* Le pronom *si* n'est pas un pléonasme; il signifie, *en elle-même.*

(4) *La cui*, et non *la di cui*, comme Veneroni et ses partisans le veulent. Si des écrivains célebres ont commis la même dissonnance, nous ne sommes pas obligés de les imiter en cela, car le plus parfait est celui, *qui minimis urgetur.*

(5) *Van torbide.* Italianisme, dont l'équivalent n'est pas exactement *sont brouillés*, comme Veneroni l'a cru; car *vanno* n'exprime pas simplement l'existence d'une chose ainsi que *sono*, mais avec l'idée d'existence, il réveille encore celle d'un mouvement plus ou moins continué.

(6) *Per quanto.* Italianisme dans le sens de plusieurs mots, et dont l'équivalent, en français, est *à ce que.*

Quanto s'è inteso représente les discours que l'on a tenus sur l'objet en question, et comme ces discours sont le moyen par lequel la renommée a dû passer pour parvenir jusqu'à nous, on voit que ce n'est ni l'usage, ni le caprice qui a placé ici la préposition *per*.

LETTRE LXXXIII.

(1) *Del caldo*; ellipse : *a cagione del tempo caldo*.

(2) *Sul far della notte*. Italianisme dans le sens de plusieurs mots, *vers le commencement de la nuit*. On dit de même, *sul far del giorno*. Dans ces phrases, l'infinitif *fare* est substantif. Le mot *sul* résulte de la liaison de la préposition *su*, et de l'article *il*. On dit aussi, *sul tramontar del sole*; *su l'ora prima*; *sul presso del mattino*.

(3) *Ier mattina*; ellipse : *ieri alla*, ou *nella mattina*, selon les circonstances. On observera ici qu'il n'est pas permis au lecteur de remplir les ellipses à sa volonté. Il faut, quand on a bien pénétré le sens d'une phrase, se mettre à la place de l'écrivain, et tâcher, s'il est possible, d'éprouver les mêmes sentiments dont il étoit affecté au moment de la composition; alors il n'est pas difficile, avec du sens et du jugement, d'appercevoir les mots que l'empressement d'énoncer sa pensée, l'harmonie ou la passion, ont pu lui faire supprimer. Sans cette méthode, il y a dans les poëtes italiens, et même dans les écrivains en prose, mille passages dont on ne peut saisir le sens que très imparfaitement. Une faute commise

dernièrement par un de mes éleves servira de preuve à ce que je viens de dire. En faisant la construction du vers suivant de Pétrarque : *E se di lui fors' altra donna spera*, il avoit remplacé l'ellipse par les mots *una parte*; savoir : *una parte di lui*, *une partie de lui*; mais comme il n'est pas dans la nature que quand on aime on se borne à desirer seulement une partie du cœur de la personne aimée, et qu'au contraire on veut le posséder tout entier, il est évident que les mots supprimés par ellipse dans le vers ci-dessus de Pétrarque, sont *il possesso*, *la possession*. Or si au lieu de ce mot on y substitue, *una parte*, chacun voit que le sens est manqué par la différence qui existe entre le tout et une de ses parties.

(4) *D'altre materie*; ellipse : *l'oggetto.*

(5) *Hanno a fare*; ellipse : *hanno materia che gli porta a fare.*

(6) *Di dolore*; ellipse : *per forza.*

(7) *Da successi.* Les succès funestes dont on parle étant la cause d'où la mort est venue, il est évident qu'il y a rapport d'éloignement.

(8) *Se non che*; ellipse : *se non fosse che.*

(9) *Di frutti*; ellipse : *per abbondanza : d'ogni vista*; ellipse : *per vaghezza.*

(10) *Del sito*, ellipse : *la vista.* C'est par la même raison que Bentivoglio a dit, *di quelle isolette*, et *di tanti alberi.*

LETTRE LXXXIV.

(1) *Più che;* ellipse : *più a comparazione di quel.*

(2) *Quant'abbia. Abbia* au mode conjonctif, parceque cette phrase elliptique correspond à : *quanto la sua bontà vuole che abbia.*

(3) *Qualche giorno*; ellipse : *per.*

(4) *Di quel che sia.* Cette maniere prouve ce que j'ai dit dans la premiere note de cette lettre.

LETTRE LXXXV.

(1) *Eccomi*; ellipse : *ecco mi truovo.*

(2) *Di non avere*; ellipse : *a cagione.*

(3) *Delle cose di quà.* L'adverbe *quà* désignant le lieu où se trouve la personne qui parle, et qualifiant les choses sous le rapport du lieu, mais d'une maniere moins précise que l'adverbe *quì*, il est évident qu'ici il doit être précédé de la préposition *di.*

(4) *Di Germania*; ellipse : *dal paese.* Il n'y a pas l'article, à cause que l'on ne veut que qualifier le mot *paese*, sans considérer l'étendue du mot qualifiant.

(5) *Abbia a pensarvi*; ellipse : *materia che la stringa a.*

(6) *De' miei offizj*; ellipse : *al dovere..... Di continuargli*; ellipse : *l'occasione.*

(7) *Con se, avec eux.* On doit dire, en italien, *avec*

soi, *en soi*, *de soi*, etc., toutes les fois que l'action affecte le sujet.

(8) *Oggi felici*; ellipse : *siamo. Domani infelici*, même ellipse.

(9) *Per esser tali*. Pour faire connoître la construction de cette phrase, il ne faut pas dire, je le repete, que, *per esser tali*, signifie, *Perciocchè sono tali*, car cette maniere d'expliquer les choses, adoptée par tous les grammairiens italiens, n'est pas une explication, c'est seulement une substitution d'une phrase à une autre, ce qui est fait pour laisser les étudiants dans une éternelle ignorance. On a dit, *esser tali*, au lieu de, *lo essere tali*, parceque ces mots désignent une situation, un état, ou une maniere d'être, et la préposition, *per*, s'y trouve pour exprimer le rapport existant entre la cause et l'effet.

Se voi poteste per turbati segni,
Per chinar gli occhi, o per piegar la testa,
O per esser più d'altra al fuggir presta,
Torcendo il viso a' preghi onesti e degni.
Uscir giammai, o ver per altri ingegni,
Del petto, ove dal primo Lauro innesta
Amor più rami; i direi ben, che questa
Fosse giusta cagione a' vostri sdegni.

LETTRE LXXXVI.

(1) *Vedremo ora.* Cette maniere correspond au gallicisme, *nous allons voir*. Le gallicisme, *je viens de voir*, se rend en italien par, *ho veduto poc' anzi*, *ho testè*

veduto. Que l'on se garde bien de dire, *andiamo a vedere*, *vengo da vedere*, à moins que l'on ne fasse ou que l'on n'ait fait un mouvement pour aller en un lieu ou pour en revenir.

(2) *Da dubitare*; ellipse : *materia da cui si prenda il dubitare*. C'est donc un rapport d'éloignement.

(3) *Che non si movessero*; ellipse : *che voleva*.

LETTRE LXXXVII.

(1) *Mene partii*. Faites bien attention que les mots, *me ne*, ne sont pas ici un pléonasme; mais le *me* représente l'*objet* du verbe *partire*, qui est un verbe d'action; et *ne*, signifie, *en*, *de ce lieu*.

(2) *Dì parto*; ellipse : *in istato*.

LETTRE LXXXVIII.

(1) *Ma lodato*; ellipse : *desidero che*.

(2) *Fosse per seguire*; ellipse : *volevano che fosse tutto in punto*.

(3) *Contuttociò a me, per il vero, non darebbe l'animo ancora di giudicare*. Pour bien saisir cette construction, il faut savoir d'abord que l'ellipse a supprimé les mots *l'ardire*, et que, *l'animo* est le *sujet* de la proposition. *L'animo non darebbe a me l'ardire di giudicare*. *A me*, au lieu de, *mi*, parceque Bentivoglio a eu dans son esprit une idée contraire à celle de la personne à qui il écrit, ou parceque d'autres ont eu le courage de

juger autrement. *Per il vero*; ellipse : *per dire.* Le sens littéral de, *contuttociò*, est, *avec tout cela.*

LETTRE LXXXIX.

(1) *Ho ricevuto lettere.* (V. lett. II, n. 33.)

(2) *Certo che*; ellipse : *è.*

(3) *Dia loro.* Le pronom personnel *loro*, dans le style familier, se place généralement après le verbe.

(4) *D'estinguer*; ellipse : *l'occasione.*

(5) *Di vederne*; ellipse : *la disgrazia.*

(6) *Differenti da quelle.* Comme la différence établit un éloignement, il est clair qu'il faut ici la préposition *da. Ma in tanto differente da essa, in quanto quegli forse in più anni, e questi nello spazio d'una sola notte addivennero.* (Boc.)

(7) *Passato dimani*; ellipse : *dopo che sarà.*

LETTRE XC.

(1) *Di volere*; ellipse : *nella risoluzione.*

(2) *Della sua causa*; ellipse : *l'importanza.*

(3) *A quel tempo medesimo..* Comme la préposition *a* désigne un rapport de direction d'une maniere indéterminée, Veneroni a mal traduit en disant, *dans le même temps*, il auroit dû dire, *au même temps.* L'adjectif *quel* pour *quello* se trouve ici, parcequ'on désigne un temps passé.

(4) *Darà che pensare ;* ellipse : *darà materia che farà pensare.*

(5) *De' più grandi ;* ellipse : *alcuni.*

(6) *Di quà, e di là : çà et là ;* ellipse : *nei luoghi di quà, e nei luoghi di là.*

> *Di quà di là, di giù di sù gli mena.* (D. Inf. c. 5.)

(7) *Delle nostre ;* ellipse : *alle particolarità.*

LETTRE XCI.

(1) *Dal settimo.* Rapport d'éloignement. Il y a ellipse du mot *giorno.* Le mot, *settimo,* est un adjectif du nombre ordinal ; ces adjectifs servent à qualifier celui des souverains que l'on veut désigner parmi ceux qui portent le même nom. *Federico secondo.* (Boc.)

(2) *Quasi credere, non che esprimere.* On traduit l'expression, *non che*, par *non seulement.* La construction pleine de, *non che esprimere* est, *non sperate che si possano esprimere.* L'expression *non che* est toujours elliptique, mais la maniere de remplir l'ellipse peut être différente, selon les circonstances.

(3) *Per altre vie.* Rapport du lieu par où l'on passe.

> *Disse ; per altra via, per altri porti*
> *Verrai a piaggia, non quì, per passare.* (D. Inf. c. 3.)

(4) *Della sua vita ;* ellipse : *su l'incertezza.*

(5) *Di così grandi ;* ellipse : *un buon numero.*

(6) *Della morte ;* ellipse : *su la disgrazia. Della vita ;* ellipse : *a cagione.*

LETTRE XCII.

(1) *In estremo ;* ellipse : *punto.*

(2) *Dentro di tre settimane ;* ellipse : *il tempo.*

(3) *Far di bisogno. Etre nécessaire.* Cette maniere présente un italianisme dans le sens de plusieurs mots. Elle est elliptique : *far un soggetto di.*

(4) *Se si potrà.* Le verbe est ici au futur, parcequ'il s'agit d'une chose à venir, dont on ne connoît encore ni la possibilité, ni l'impossibilité. La construction pleine est : *Se ciò si potrà fare.*

LETTRE XCIII.

(1) *In letto con febbre. In letto*, rapport d'existence en un lieu d'une maniere déterminée. *Con febbre*, rapport de compagnie. *Letto* et *febbre* sont sans article par la raison donnée lettre II, note 33. *In convalescenza*, même rapport que *in letto*, par analogie.

(2) *Come si sia.* Cette expression est un abrégé de, *io non so come la cosa sia in se* ; ou bien, *io non mi curo di sapere come*, etc., selon les circonstances.

(3) *Mi sia stato caro.* Pourquoi *sia* au conjonctif? parcequ'on y sous entend, *quanto l'affezione mia ha voluto.*

(4) *Io mela son figurata.* Les noms personnels *io*, *tu*, *noi*, *voi*, et les pronoms *egli*, *ella*, *eglino* ou *essi*, *elleno* ou *esse* ne s'expriment, en italien, que lorsqu'ils

sont absolument nécessaires, soit pour éviter l'amphibologie, comme il pourroit arriver au trois personnes du singulier du présent du conjonctif, et aux deux premieres de l'imparfait du même mode; soit pour exprimer avec plus de force le sentiment dont on est affecté. Ils sont aussi nécessaires quand deux propositions consécutives sont en contrariété, comme, *io parlo, e voi cantate.*

(5) *Ch'ella abbia;* ellipse : *che la sorte ho voluto.*

(6) *Avesse a regnare;* ellipse : *avesse materia che lo inducesse a.*

(7) *Gli adoprò.* J'ai déja dit que le pronom *gli*, comme *objet*, doit être préféré au pronom *li*. En voici une nouvelle preuve : *se io avessi questi denari, sallo iddio, che io gli ti presterei.* (Boc.)

(8) *Ha fatte*; je préfere, *ha fatto.*

(9) *Sto per dire.* Italianisme dans le sens de plusieurs mots. Il y a ellipse : *sto in punto*, ou *pronto per.*

(10) *Per quel che si vede : à ce qu'on voit.* En italien, cette expression offre une idée qui est comme le moyen par où passe ce qui nous fait juger de telle ou telle maniere; c'est pourquoi on l'exprime par la préposition *per.*

LETTRE XCIV.

(1) *Fatte le feste;* ellipse : *quando saranno.*

(2) *Ha scritte lettere.* Point d'article. (V. lett. II, n. 33.)

(3) *Mostra di voler*; ellipse; *la risoluzione*. L'exemple suivant est une preuve de l'existence de l'ellipse.

L'andar mostrando con le poppe il petto. (D. Pur. c. 23.)

LETTRE XCV.

(1) *Della buona*; ellipse : *su la certezza.*

(2) *Di non separarsi*; ellipse : *l'espediente.*

(3) *Del soccorso da inviarsi. Del soccorso*; savoir : *su l'oggetto del. Da inviarsi : da cui nasce l'inviarsi.*

(4) *Delle cose*; ellipse : *su lo stato.*

(5) *Oh...* Interjection. Les interjections sont des mots qui forment à eux seuls une proposition tout entiere, parcequ'ils renferment en eux-mêmes un sujet et un attribut. Ce sont autant de phrases elliptiques. En effet, le simple cri, *ah!* signifie, *compiangetemi*; *aiutatemi*; *io soffro*; *io mi perdo d'animo*, etc., selon la situation de celui chez qui l'excès de la passion ne permet pas d'analyser sa pensée.

LETTRE XCVI.

(1) *Vi si tratterà.* Comme l'adverbe *vi* désigne un lieu plus éloigné de la personne qui parle que de celle à qui l'on parle, et que dans la phrase, *vi si tratterà*, l'écrivain se trouve dans le lieu même dont il parle, et s'en trouve par conséquent plus rapproché que la personne à qui il écrit, Bentivoglio auroit dû employer

l'adverbe *ci*. Mais il faut dire pour sa justification que, quelque générale que soit cette regle, les grands écrivains ne l'ont pas toujours suivie. L'exemple suivant en est une preuve : *In molte terre è statuto; chi consiglia di guerra che ci abbia andare.* (N. Ant. 85.)

(2) *Di mille nodi*; ellipse : *nei lacci.*

(3) *Così volesse egli.* (V. lett. LXXVI, n. 1.)

(4) *Di* 80 *anni*; ellipse : *in età.*

LETTRE XCVII.

(1) *Se ben intervenne*. On dit aussi, *se ben intervenisse.* La premiere construction exprime une action faite à une époque antérieure à celle désignée par le premier verbe; et la seconde, au contraire, désigne une action postérieure à la même époque.

(2) *Fu di Sua Maestà.* On dit en italien, *questa casa è di mio padre. Il giardino è di tuo fratello*; parceque, *mio padre, tuo fratello*, sont destinés à qualifier les mots *maison* et *jardin* sous le rapport d'appartenance.

LETTRE XCVIII.

(1) *A sperare*; ellipse : *che ci porta.* L'ignorance de cette ellipse a fait dire, et fait dire encore tous les jours que la préposition *a* sert à former les participes en *dum* des Latins; proposition absurde que j'ai déja réfutée dans la seconde édition de ma grammaire.

(2) *Tutte due.* Quand le mot *tutto* est suivi d'un adjectif du nombre cardinal, on ne dit pas, comme en français, *tous les deux, tous les trois*, etc., mais on dit simplement, *tous deux, tous trois*, etc.; *tutti due, tutti tre*, etc. On peut aussi séparer les deux mots par la conjonction *e*, et dire, *tutti e due, tutti e tre*: excepté lorsque le second commence par une voyelle. Je crois que lorsqu'on dit, *tutti e due*, on veut dire, *tutti e sono*, ou *erano due*, etc.

> *La ve già tutt' e cinque sedevamo.* (D. Pur. c. 9.)
> *Andando tutti tre sempre ad un giogo.* (Petr.)

M. Villani a dit aussi, *tutti a tre, tutti a quattro*, etc.; mais la raison et l'usage désapprouvent cette maniere erronée.

LETTRE XCIX.

(1) *Io mela passo bene di sanità.* Mot à mot, *je me la passe bien de santé.* Cette expression offre un italianisme dans le sens de plusieurs mots.

(2) *Possan penetrarvi... difficil sia.* Ces verbes sont au conjonctif, parcequ'ils dépendent d'un verbe faisant partie d'une proposition entiere supprimée par ellipse, *la natura vuole.*

LETTRE C.

(1) *Se il successo corrisponde.* Le desir de voir déja arrivé ce succès fait ici substituer le présent au futur.

(2) *Vi saranno tre eserciti.* Construction, *tre eserciti saranno : trois armées seront. Où ? quivi* ou *vi, là.*

(3) *Dalla parte Cattolica.* Rapport d'éloignement; car c'est du côté catholique que viennent les considérations qui font porter de tels jugements.

(4) *Da farli pentire*; ellipse : *da cui si prenda il farli.*

(5) *Va serpendo.* Les grammairiens qui prétendent que l'équivalent de cette expression est *serpe,* seront obligés de changer d'avis s'ils considerent que *serpe* n'exprime qu'un mouvement particulier et local, tandis que *va serpendo* exprime un mouvement *progressif* et continué, fait d'une maniere particuliere.

(6) *Alla domestica*; maniere elliptique: *in maniera simile alla maniera domestica.*

LETTRE CI.

(1) *Ed eccolo*; ellipse : *ed ecco lo vediamo.* L'expression *ed ecco* a été destinée à exprimer avec plus d'évidence un évènement subit. Le mot *ecco* et l'expression *ed ecco* ne veulent pas dire *voici* ou *voilà*; ils ne sont, je le répete, qu'un signe vocal, équivalent à un geste d'étonnement ou de surprise, qu'on ne peut traduire en français.

> *Già era in ammirar che sì gli affama*
>
> . . . .
>
> *Ed ecco dal profondo de la testa*
> *Volse a me gli occhi un ombra.* (D. Pur. c. 23.)

(2) *Se Dio non rimedia.* Le desir de voir un prompt remede à ces maux a fait substituer à l'écrivain le présent au futur.

(3) *Meco delle presenti.* On a dit, *meco, teco, seco*, et en poésie, *nosco, vosco*, pour, *con me, con te, con se, con noi, con voi*, par imitation des expressions latines, *mecum, tecum*, etc. *Io mi voglio obbligare d'andare a Genova, ed in segno di ciò recarne meco delle tue cose più care.* (Boc.) L'expression *con meco* marque un rapport de compagnie plus intime. *E perciò o voi a ridere, ed a cantare con meco insieme vi disponete...*, etc. (Boc.)

LETTRE CII.

(1) *La Dio mercè*; ellipse et inversion : *per la mercè di Dio*. Le mot *mercè* est syncopé de *mercede*; il signifie *grazia*. Les expressions *la sua mercè, la vostra mercè*, appartiennent à la prose, et les expressions *sua mercè, vostra mercè*, à la poésie. Dans les premieres expressions il y a ellipse de la préposition *per*, dans les secondes de la même préposition et de l'article... *Voi la vostra mercè avete onorato il mio convito.* (Boc.)

> *Io son fatta da Dio, sua mercè, tale*
> *Che la vostra miseria non mi tange.* (D. Inf. c. 2.)

Les expressions, *la Dio mercè, la mercè di Dio*; *vostra buona mercè*, etc., sont très usitées. L'expression, *per mercè*, est équivalente à, *per grazia*, ou *di grazia*.

(2) *Da tutte le parti.* Rapport d'éloignement; car les armées ne peuvent se réunir en un même lieu, qu'en s'éloignant de celui qu'elles occupent.

> *Da tutte parti saettava 'l giorno*

Lo sol, ch' avea con le saette conte
Di mezzo 'l ciel cacciato 'l Capricorno. (D. Par. c. 2.)

(3) *Di dentro*. Rapport de qualification. Ce mot est précédé de la préposition *di*, parcequ'il qualifie, *quei*, *ces personnes-là*, relativement à leur position. On dit en italien, *dentro al castello*, *dentro il castello*, *dentro del castello*, *dentro nel castello*, comme le prouvent les exemples suivants : *Dentro al legno* (Pétr.). *Dentro in voi*. (Id.) *Dentro dell' arca*. (Boc.)

Così dentr' una nuvola di fiori
Donna m'apparve sotto verde manto. (D. Pur. c. 30.)

On dit aussi, *quel d'entro*, *quel di fuori*, *quel di prima*; parceque le génie de la langue permet d'employer ces mots substantivement.

Nascendo di quel d' entro quel di fuori,
A guisa del parlar di quella vaga,
Ch' Amor consunse, come sol vapori, (D. Par. c. 12.)

LETTRE CIII.

(1) *Degli eserciti*; ellipse : *su lo stato*.

(2) *Da poter*; ellipse : *da cui viene il poter*.

(3) *D'un simil caso*; ellipse : *la disgrazia*.

(4) *Fa per un grand' esercito*. La préposition *per* est ici par l'analogie qui existe entre l'effet et la cause.

LETTRE CIV.

(1) *Al che.* Ici le mot *che* est employé substantivement, et signifie, *quale cosa.*

L'expression, *il di che,* est elliptique. *Non avendo il di che*; savoir: *non avendo il danaro di che...* Les circonstances font connoître le nom que l'ellipse a retranché. Il est bon de remarquer que souvent devant le mot *che*, pris substantivement, l'ellipse supprime l'article.

> *Porria smarrire il suo natural corso,*
> *Che grave colpa fia d'ambeduo noi.* (Petr.)

Quand on dit : *Se ciò accadesse, a che sarei io? a che*; savoir: *a che partito. Che* est adjectif de qualité. On s'explique mal quand on dit que le mot *che* signifie quelquefois *a fin che,* comme dans l'exemple suivant de Pétrarque:

> *Chi verrà mai che squadre*
> *Questo mio cor di smalto,*
> *Ch' almen, com' io solea, possa sfogarmi.*

Il y a de sous entendu *a fin.*

(2) *Di sì gran conseguenza*; ellipse : *cagione.*

(3) *Punto.* Ce mot est un vrai substantif; car quand je dis, *io non ne voglio punto,* j'exprime que je n'en veux pas même de la grosseur d'un point.

LETTRE CV.

(1) *Al solito*; ellipse : *modo*.

(2) *Ma non mi porta già*. La difficulté de pénétrer le vrai sens du mot *già* a fait dire à tous les grammairiens que dans la phrase citée et dans les autres construites de la même maniere, il s'y trouve comme pléonasme. Ils se trompent; car en approfondissant le sens de ces phrases on trouve que le mot *già* est l'élément accessoire d'une proposition dont l'ellipse a supprimé tous les autres mots. Dans l'exemple de Bentivoglio, la proposition elliptique est, *il veggo già : je le vois déja*. Voyez à ce sujet le chapitre des pléonasmes, que j'ai refait en entier, dans la seconde édition de ma grammaire.

L'expression *di già* est elliptique : *nel momento di già*. Ceux qui ont blâmé cette expression ignoroient sans doute que Bocace s'en est servi dans la vie de Dante, où il dit : *Delle frondi dell' alloro i poeti son usi di coronarsi come è di già mostrato*.

(3) *Io starò pregando*. *Starò pregando* n'est pas l'équivalent de *pregherò*, quoi qu'en disent les grammairiens. *Pregherò* désigne simplement une action que l'on fera; tandis que *starò pregando* marque une action que l'on fera d'une maniere déterminée par le verbe *starò*.

(4) *Appresso il Re*. Le mot *appresso* désignant ici un rapport de direction vers un objet, celui-ci doit être précédé de la préposition *a*. En effet, on trouve dans les classiques *appresso alla terra*. (Cresc.) Mais l'ellipse

peut supprimer cette préposition, comme le prouve l'exemple ci-dessus de Bentivoglio, et celui-ci de Bocace: *Appresso la Fiammetta.* Il y a aussi ellipse quand Bocace dit: *Appresso della bella fonte*; savoir: *appresso alle acque della bella fonte.* Le mot *appo*, qui a la même signification que *appresso*, est moins usité.

Les grammairiens qui prétendent que les mots *appo* et *appresso* sont mis souvent à la place de *circa*, *intorno*, *con*, *dietro*, se sont trompés. Il est bien vrai qu'ils peuvent servir dans les comparaisons, comme le montre l'exemple suivant: *Semplice persona appo lui* (N. Anti.); mais ces comparaisons ne se font que par le rapprochement des deux termes comparés. Les grammairiens se trompent encore en disant que les mots *appo* et *appresso* sont employés au lieu de, *in suo dominio*; comme: *volle ch'io vedessi tutte le cose rare, le quali egli appresso di se aveva.* (Boc.) Je ne trouve ici au mot *appresso* que sa signification naturelle. Il a bien la signification de *dopo*, *après*, dans cet autre exemple de Bocace: *Se appresso la morte s'ama, non mi rimarrò d'amarlo.*

(5) *Ci voleva.* Pour comprendre le sens caché de cet italianisme, que l'on traduit en français par, *il falloit*, il suffit de retrouver les mots que l'ellipse a supprimés: *ci voleva*; savoir: *il bisogno voleva ci*, ou *quì*; *le besoin vouloit* ou *exigeoit ici.*

(6) *Quì ora.* J'ai déja dit que l'adverbe *ora* a été formé par ellipse de l'expression *in quest' ora.* C'est une erreur des grammairiens de prétendre que ce mot est employé comme pléonasme dans l'exemple suivant, et

autres : *Ora aveva costui una bellissima donna per moglie.* (Boc.) Ce mot est, dans cet exemple, l'élément de la proposition, *ora udite : écoutez maintenant.*

(7) *Di fuori*; ellipse : *dai luoghi di fuori.* Le mot *fuori* exprimant un éloignement, doit être suivi de la préposition *da*, comme le montre l'exemple de Bocace : *Fuori dal forno.* Donc dans la phrase, *fuori del valloncello*, du même auteur, il y a ellipse, et les mots supprimés sont, *dai confini*; et dans celle de Pétrarque, *fuor tutti i nostri lidi*, la préposition *da* y est sous entendue.

La pratique de tous les écrivains a autorisé l'usage de l'ellipse dans les expressions suivantes, parcequ'elles acquierent par là plus de légèreté : *Fuor di me, fuor di sè, fuor di senno, fuor di modo, fuor di misura, fuor d'ogni credere. Se tu non se' del tutto fuori di te.* (Lab.)

> *Tanta ne gli occhi bei fuor di misura*
> *Par ch' Amor, e dolcezza e grazia piova.* (Petr.)

Les expressions *fuor che, fuor solamente, in fuori*, signifient, *salvo che*; excepté, *da Dio in fuori, hors Dieu.*

(8) *Nemici delle monarchie*; ellipse : *al governo.* L'exemple suivant est une preuve infaillible de cette ellipse : *Il caldo, che viene dalle bracce accese, non è così nemico alla virtù dell' ambra.* (Sagg. Nat. esp.)

(9) *Ha di già occupata.* Le participe est ici au féminin, parcequ'il sert à qualifier le mot *Austria*, du même genre. Il dit de quelle maniere Baviere possede l'Au-

triche; en sorte que l'esprit est frappé par deux idées distinctes; l'une exprimée par le mot, *occupata*; l'autre par celle de possession, et celle d'une maniere particuliere qui lui est inhérente; ce qui donne lieu aux observations suivantes : 1° quand le jugement et le raisonnement ont mis l'écrivain en état de discerner ces différences caractéristiques, l'esprit se trouve enrichi d'idées et d'expressions ; 2° si la regle inventée par Veneroni sur l'accord des participes étoit vraie, Bentivoglio auroit fait ici une faute grossiere, que l'autorité de Dante, Pétrarque, et Bocace, créateurs de ces mêmes fautes, ne sauroient justifier; 3° ceux qui prétendent que c'est la même chose de dire *ha occupato* et *ha occupata*, sont exposés aux inconvénients de confondre deux idées en une seule, de diviser une idée indivisible en deux idées, et enfin de substituer une idée à une autre toutes les fois que le hasard ne les favoriseroit pas.

LETTRE CVI.

(1) *Verso i confini di Spagna.* Cette phrase prouve évidemment que lorsqu'on dit, *verso di Spagna*, l'ellipse a supprimé, *i confini* et la préposition *a*; car on doit dire selon la construction naturelle, *verso a.*

(2) *Dagli Ugonotti.* Rapport d'éloignement, car c'est des Huguenots que doit venir l'obéissance.

(3) *Scritta la lettera. Scritta* n'est point un ablatif absolu; cette dénomination est aussi étrangere à la

langue italienne que la chose qu'elle représente. Dans la phrase ci-dessus, l'ellipse a supprimé le mot *essendo*.

(4) *Colla moglie, e figliuoli;* ellipse : *colla*, ou mieux, *con la sua moglie e co' suoi*. L'ellipse supprime l'adjectif possessif toutes les fois qu'il n'en résulte aucune obscurité pour le sens.

(5) *Non dubitando io.* Cette construction et les suivantes de Bocace : *Veggendolo io ; andando io ; ricordandoti tu*, sont selon l'ordre naturel. Mais comment rendre raison de celles-ci : *Me essendo*, *te stando*, *lui andando*, puisque les mots *me*, *te*, *lui*, ne peuvent pas représenter le sujet de la proposition ? en rétablissant les mots que l'ellipse a supprimés. Lisez les exemples suivants, en observant que les mots mis entre parenthese sont ceux supprimés par ellipse. *(Se vedessi) lui tornando potresti divenir certa che.* (Fiam.) *Avendosi fatto elegger imperatore (mentre vedeva) lui vivendo.* (Vill.) *(S'io vedessi) ardendo lei, che com' un ghiaccio stassi.* (Pétr.), *(mentr' io udiva) latrando lui con gli occhi in giù rivolti.* (D. Inf. c. 32.)

On voit donc évidemment que les mots *lui*, *lei*, ne sont pas le sujet, mais bien l'objet d'un verbe supprimé par ellipse.

LETTRE CVII.

(1) *Di quà ;* ellipse : *per il paese*.

(2) *Degli undici ;* ellipse : *in data*.

(3) *Hanno occupati.* Le participe doit être ici au

même nombre et au même genre que le mot *luoghi*, car il fait connoître de quelle maniere ils ont les lieux en question. Ce participe est donc un vrai adjectif.

(4) *Di gran dispiacere;* ellipse : *cagione.*

(5) *Una sua lettera.* On dit, en italien, *una mia sorella, due nostri cavalli, tre vostri servitori;* parceque les mots *mia, nostri, vostri*, ne sont employés en ces cas que pour qualifier les noms qu'ils accompagnent sous le rapport d'appartenance. On peut dire aussi *una delle mie, due dei nostri, tre de' vostri*, comme en français, et alors ces phrases sont un abrégé de *una sorella delle mie sorelle*, etc.

(6) *Correvano cinquanta anni che.* Italianisme. *Che;* savoir : *da che*, ou *dal momento in che.*

(7) *Per lungo tempo.* Cette phrase nous prouve que quand on dit, *lungo tempo, due mesi, un anno*, etc., il y a ellipse de la préposition *per. Ove dimorò per tempo di dieci anni.* (Vill.)

(8) *Che mene tocca.* Le verbe *toccare*, dans l'acception de *spettare* ou *d'appartenere*, offre un italianisme dans le sens d'un mot. Veneroni a traduit, *je m'y intéresse autant que je puis et que je dois;* il s'est trompé.

LETTRE CVIII.

(1) *Un mio;* ellipse : *familiare.*

(2) *Dell' alloggiamento;* ellipse : *per la scelta.*

(3) *Come sian quì.* Dans cette phrase le mot *come* a la signification de *quando*, de même que dans l'exemple

suivant : *Io ed i miei compagni, come la rosseggiante aurora mostrerà domattina le sue vermiglie guance, ne partiremo.* (Filoc.) Le verbe *sian* se trouve au conjonctif parcequ'on y sous entend *piacerà a Dio.*

(4) *Di presenza;* ellipse : *con atto.*

(5) *Desideri*, au conjonctif, parcequ'on y sous entend, *le circostanze voglion che.*

(6) *Dove essi.* L'adverbe de lieu, *dove*, a été employé par les anciens au lieu de, *onde, d'où*, ce qui aujourd'hui seroit une faute. *Egli è rimaso là dove io misera mi partì.* (Filoc.) Quoique les grammairiens prétendent que cet adverbe a souvent la signification de *se, ogni qual volta*, *quando*, etc., il sera facile de le ramener toujours à son unique principe, qui est de désigner un rapport de lieu.

LETTRE CIX.

(1) *Colle passate;* ellipse : *lettere. Con le* est mieux dit que *colle.*

(2) *Due dì fa.* (V. lett. XXXVIII, n. 14.) Le mot *due*, accompagné par une des prépositions *fra, tra, infra, intra*, présente une expression elliptique, qui exprime un état d'incertitude produite par l'action de deux forces métaphysiques égales et directement opposées. *Si stava intra due continuamente piangendo.* (Filoc.) *Intra due;* savoir : *intra due opposti affetti.* Les poëtes disent aussi *duo.*

Que' duo pien di paura e di sospetto. (D. Inf. c. 25.)

(3) *Or ora parte.* Expression équivalente au gallicisme, *il vient de partir.*

LETTRE CX.

(1) *Lontano dalle mura della città... Dalle mura* fait voir que lorsqu'on dit, *della città,* il y a ellipse, et que les mots sous entendus sont *dalle mura.* On ne pourroit pas dire ici, *delle mura,* par deux raisons; la premiere, parceque le rapprochement entre *delle* et *della* produiroit un mauvais effet d'harmonie; la seconde, parceque l'ellipse ne pourroit pas avoir lieu, à moins d'affoiblir extrêmement la phrase dans le cas où on rétabliroit l'ordre de la construction naturelle, qui seroit : *Dal luogo delle mura della città.*

(2) *Per essere*; ellipse : *perchè sappiamo essere.*

(3) *Di Praga;* ellipse : *dalle mura.* (V. n. 1.)

LETTRE CXI.

(1) *Tali..... quale.* L'écrivain peut à sa volonté faire, de chacun de ces mots, l'antécédent ou le corélatif; mais l'un doit toujours correspondre à l'autre. *E tal nel viso divenne, quale in su l'aurora son le vermiglie rose.* (Boc.)

L'adjectif *cotale* peut aussi être le corélatif de *quale.*

Quali colombe dal disio chiamate
Con l'ali alzate, e ferme al dolce nido
Volan per l'aer dal voler portate;
Cotali... (D. Inf. c. 5.)

On se trompe lorsqu'on dit que le mot *tale* remplace l'adverbe *talmente*, sur-tout dans l'exemple que l'on cite pour preuve : *A costui venne un sonno subito e fiero nella testa, tale che, stando ancora in pie', s'addormentò*. (Boc.) *Tale* est dans cet exemple adjectif, il signifie *tel*. Quand on dit, *condursi a tale*; *giungere a tale*, on sous entend le mot *stato*, ou *termine*.

A tal son giunto, Amore. (Petr.)

(2) *Quanto m'è occorso*. Le sens littéral de cette phrase est : *tout ce qui est venu au-devant de moi.*

(3) *Ha partorito il suo primo maschio*. Les Français se trompent souvent quand ils veulent dire, *elle est accouchée*, parcequ'ils ne savent pas que la signification du verbe *partorire* est la même que celle du mot *enfanter*, qui, ainsi que *partorire*, est un verbe d'action.

LETTRE CXII.

(1) *Si dispongono di venire;* ellipse : *si dispongono al partito di venire* ; car Dante, en suivant la construction naturelle, a dit :

A sofferir tormenti, e caldi, e gieli
Simili corpi la virtù dispone. (Pur. c. 3.)

(2) *Alle cose nostre di quà*. Le mot *quà* est précédé de la préposition *di*, parceque cet adverbe est destiné, dans cette phrase, à qualifier le nom sous le rapport du lieu.

LETTRE CXIII.

(1) *Alcuni dì sono ;* ellipse : *passati.*

(2) *Di molta ;* ellipse : *cagione.*

LETTRE CXIV.

(1) *Poco fa.* Italianisme et maniere elliptique, pour *fa poco tempo, il y a peu de temps.*

(2) *Da che* ; ellipse : *dal momento in che.*

LETTRE CXV.

(1) *Tanti anni ;* ellipse : *per.*

(2) *Dalla nuova.* Rapport de dépendance, que, par analogie, on exprime comme celui d'éloignement ; car le mouvement ne peut avoir lieu sans partir de la cause de laquelle il dépend.

(3) *D'esser ;* ellipse : *la fortuna.*

(4) *Da queste Maestà.* En prenant congé d'une personne on s'en éloigne, donc il faut la préposition *da.*

(5) *Sin che duri. Duri* au conjonctif, à cause de l'ellipse : *sin che il cielo vuole*, etc.

(6) *Vi si raduna. Vi ;* savoir : *quivi, là,* adverbe qui désigne un lieu éloigné. La particule *si,* doit être placée après cet adverbe, qui, en français, la précede.

FIN DES NOTES.